

Les Rêveuses subversives

Tome 1

La Guérisseuse

Suzanne

Rhéaume

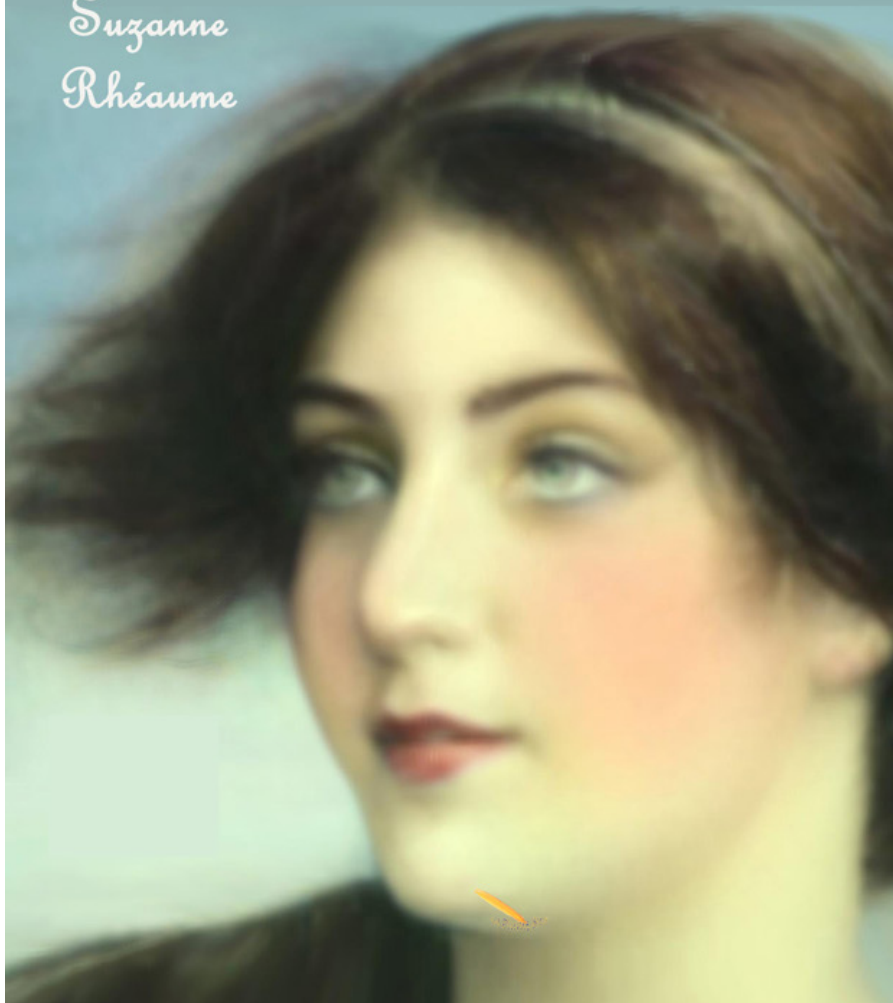


Table des matières

Préface	11
La femme errante	12
1710 Plaisance, Terre-Neuve	13
Le Nouveau Monde-Les Grands Bancs de Terre-Neuve	19
1713 La chute de Plaisance	32
Les îles Saint-Pierre-et-Miquelon	33
Quarante-cinq ans après...	47
Le débarquement des Acadiens à Philadelphie	120
La migration miraculeuse de Dolly et Jos	139
Ferme des Proud, Philadelphie	165
En route pour la Louisiane	168
La Nouvelle-Orléans	240
Remerciements	255
Glossaire	256

Les Rêveuses subversives

Tome 1

La Guérisseuse

Suzanne Rhéaume



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Les rêveuses subversives / Suzanne Rhéaume.

Noms : Rhéaume, Suzanne, 1953- auteur. | Rhéaume, Suzanne, 1953- Guérisseuse.

Description : L'ouvrage complet comprendra 8 volumes. | Sommaire incomplet: 1. La guérisseuse.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 2023005465X | Canadiana (livre numérique) 20230054668 | ISBN 9782925178859 (couverture souple) | ISBN 9782925178866 (PDF) | ISBN 9782925178873 (EPUB)

Classification : LCC PS8635.H44 R48 2023 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Kevyn Hamel

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Suzanne Rhéaume, 2023

Dépôt légal – 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2023

*À mon conjoint, mes enfants et petits-enfants.
Vous êtes ma lumière infaillible.*

*Il ne faut jamais hésiter à partir loin.
L'expérience prend son sens quand, immobiles,
nous commençons à convertir ce que nous avons vécu
en compréhension profonde.*

Préface

Les plus nobles et les plus émouvantes des histoires sont celles des femmes qui ont travaillé dans les coulisses des grands événements qui ont marqué notre temps. Leur récit est impossible à trouver, car les pages d'histoire sont muettes à leur sujet. Leurs exploits ne brillent pas d'un vif éclat, mais ces femmes sont là entre les lignes grattées de l'encre qui a séché il y a bien longtemps. Porteuses de sagesse, de valeurs et de traditions, elles ont maintenu l'équilibre pendant le chaos engendré par les guerres, les grands dérangements, les épidémies, tout autant que dans la paix.

La Collection *Les Rêveuses subversives* raconte l'histoire de ces femmes porteuses sur une toile de fond historique dont le contexte est réel. Comment mesure-t-on la place des femmes dans l'histoire ? La réponse est du ressort des rêveuses subversives elles-mêmes. Elles vous diront que l'humilité est nourricière et que tout geste pour aider l'autre s'écoule d'un temps sacré. Les rêveuses subversives sont de cette race de femmes qui ont les pieds bien enracinés dans la médecine douce de la Terre-Mère et les bras levés pour tenir le ciel. Pour les trouver, vous n'avez qu'à regarder l'horizon et vous les verrez dans l'infini. Voilà la grandeur des rêveuses subversives dans l'histoire de l'humanité.

La femme errante

Nous les femmes errantes, enclavées dans notre quotidien involontaire. Co-errance, avec dignité et courage. Cohérence pour protéger la vie. Les mains guérisseuses qui connaissent le secret du sacré dans les plantes et les éléments de la nature. Dès notre naissance, chaque ligne pressée au fond de notre paume raconte notre odyssée. Toutes les femmes sans nom qui s'appellent Mères comme la terre. Les mains qui nourrissent l'âme et le corps. Les mains qui guérissent avec leur sagesse tranquille. Errer comme une femme, c'est écrire son nom dans l'eau pour dire qu'elle est passée par là.

1710 Plaisance, Terre-Neuve

Aimée regardait ses mains. Le froid et le sel de la mer y avaient taillé une histoire particulière engendrée dans l'espoir. Des rainures cravachaient ses doigts. La douleur glacée retenait ses gestes délibérés. On ne cueille jamais le fruit de notre labeur avec les mains fermées. Sa mère lui disait que la douleur physique nous enseigne toujours quelque chose. Aimée n'en avait tiré qu'une seule leçon. Saler la morue sur la grave pendant les heures de clarté était le prix à payer pour vivre sur la terre promise. C'est ainsi qu'elle avait découvert le Nouveau Monde, cette Terre-Neuve que son père avait tant louangée un jour, lorsqu'ils étaient encore enracinés dans la mère patrie, cette France aux terres de lavande et de tournesols. La vie là-bas, dans la ville côtière de La Rochelle en Charente-Maritime, avait toujours nourri une prospérité assurée, mais maintenant, ce n'était plus suffisant. C'était l'ère des grandes découvertes, aussi précocement qu'elle fût, avec les Amériques et le reste du monde au gré des entreprises coloniales. La ville-port était marquée par l'Amérique et les récits de ses héros comme Jacques Cartier et Samuel de Champlain. Une péripétie collective regroupant hommes, femmes, enfants, marins, armateurs, marchands, et toute âme aventurière se dirigeait vers l'inconnu sauvage du Nouveau Monde. Le père d'Aimée avait persuadé sa femme Marie de tout laisser pour rejoindre ses frères à Terre-Neuve. Jamais ils n'auraient osé quitter une civilisation aussi riche pour une misère envahissante avec ses saisons étranges et son ciel où dansent les aurores boréales. Les grands espaces, là-bas à l'infini, les attendaient pour leur rappeler que nous sommes tout petits. Quand Aimée travaillait sur la grave, le sel et le vent levaient l'assaut perpétuel sur l'illusion d'une nouvelle vie et d'un regret durable.

À Terre-Neuve, tout défait l'imagination avec une démesure étouffante. Par instinct, nous cherchons à éviter l'inconnu. Les champs de lavande et la mer bleue qu'Aimée avait toujours connus en France s'étaient transformés en une immensité de nappes d'eau froide et de glace. Jusqu'à ce jour, la traversée avait été une notion obscure racontée par des étrangers qui avaient survécu à un périple inimaginable. Or, ce récit était devenu réalité. Tout s'était déroulé pendant

un passage sans merci en haute mer pour éventuellement arriver là où se chamaille le relief des terres aux vallées abritées et de plaines littorales du Nouveau Monde. C'était un territoire immense et hostile, loin de la France avec ses odeurs familières et son climat plus humain.

Aimée soupira et regarda ses mains. Tout semblait maintenant écarté dans un autre ailleurs que la famille ne connaîtrait plus. La jeune femme scruta l'horizon, où se touchent ciel et mer. Une mince pluie s'échappait des nuages suspendus très bas sur les flots qui menaçaient de se déchaîner sur la terre ferme. Souvent, l'île avait frémi pour ensuite trembler brutalement. Les arbres vibraient comme des harpes débridées. Les tempêtes s'annonçaient à la manière de coups de canon. Aujourd'hui, le ciel retarderait sa vengeance. Aimée devait se hâter de saler la morue même si ses mains en étaient punies. Elle n'y croyait plus, du moins, de ce qui demeurait du rêve de la terre promise. Tout ce qui restait était l'incertitude, comme les orages qui la guettaient à l'horizon.

Une forme penchée avec le dos arqué se découpait nettement sur la grave. Marie, la mère d'Aimée, travaillait sans arrêt non loin d'elle. Tel le pouls de la vie qu'on peut sentir dans nos mains où la peau endurcie se fend, Marie gardait la cadence de ses mouvements pour nourrir son endurance. C'était une mesure fondée sur la discipline et la privation de soi, faite de l'étoffe d'une race fière. Malgré cette force téméraire, Aimée voyait la vulnérabilité de sa mère qui avait cru son mari quand il avait dit que le Nouveau Monde était une terre prospère. Le visage sobre, illuminé par une chandelle, il avait lu et relu à Marie les missives envoyées par ses frères établis en permanence à Terre-Neuve. Pour la première fois dans sa vie, Aimée s'était mise à douter de l'infailibilité de son père. L'idée de prendre la mer pour atteindre une promesse insolite lui avait paru étrange, même cruelle. Pourquoi déraciner sa famille et briser la continuité pour aller vers l'inconnu ?

Quitter ses racines ancestrales pour former une nouvelle famille souche en *terra incognita* comportait de risques insondables. Tous les jours, le père, obsédé par les lettres de ses frères, parlait de la possibilité de posséder une terre et d'exploiter la mer miraculeuse. De plus en plus, la grande traversée prenait des connotations bibliques dans les tirades de l'homme ; c'était au point où ça devenait presque une obligation de s'établir dans la terre promise.

— Marie ! Mon obsession deviendra la vôtre, avait-il dit un soir à sa femme.

— Cette obsession est une passion que je ne partage point avec vous, mon mari, répondit Marie.

— Nous laisserons Aimée en France. Nous ne partirons que tous les deux.

— Si quitter la France sans emmener notre fille est votre obsession, je ne peux que dire qu'elle est une passion empoisonnée. Je ne partirai jamais sans ma fille !

— Mes frères ont quitté la France sans leurs familles. Ils sont seuls, là-bas, pour fonder leur entreprise. Moi, j'ai choisi de vous emmener. J'aurais pu vous laisser. Nous pourrions faire une nouvelle vie. Devenir de grands propriétaires. Pour ce qui est d'Aimée, elle trouvera un mari ici.

— Voilà la faille de votre obsession ! Je ne quitterai jamais Aimée. Toute cette frénésie que vous nourrissez n'est qu'une fragilité tenace !

— Bon, notre fille viendra. Mais elle devra contribuer pour assurer sa survie. La traversée sera pénible, et comportera des risques en raison de la présence d'Aimée.

Une femme choisit son masque en cachant ses émotions pour protéger sa famille. Marie en voulait à son mari. Les autres femmes n'étaient pas allées au Nouveau Monde, alors qu'elle, elle se le voyait imposé. Elle avait eu peur de tout perdre lors de la traversée. Et puis, ce nouveau pays ? Que pouvait-il avoir de plus que la France ?

Marie ferma les yeux. Le sel brûlait sa figure qu'elle ne pouvait pas essuyer, geste qui aurait aggravé sa situation. Ses mains gelées couvertes de sel ne lui appartenaient plus. Elle regardait discrètement Aimée et ferma momentanément les yeux. La traversée revenait la hanter elle aussi.

La Rochelle, Charente-Maritime, France — La traversée vers le Nouveau Monde.

Le jour était venu comme un silence qui cherche à nous étrangler. Marie avait fermé la porte une dernière fois sur leur chaumière et

la vie qu'elle avait toujours connues en sa France natale. Après avoir entendu une messe, la famille avait fait quelques achats pour se soutenir pendant la traversée. Le vent était favorable. Un roulement de tambour avait résonné pour avertir les passagers que le navire allait se détacher du quai pour gagner la rade. Le claquement des voiles et le coup de canon n'avaient pas manqué de faire sursauter les passagers qui attendaient fébrilement. Marie avait regardé sa fille, qui semblait moins certaine devant le navire qui les transporterait outre-mer. En agrippant le bord de sa jupe d'une main et avec l'autre, le bras d'Aimée, Marie avait gravi la rampe pour entreprendre le plus grand voyage de sa vie. L'espoir était là, mais elle ne le voyait pas.

Qui veut apprendre à prier va sur la mer. Se fait-on une idée de ce qui nous attend lorsqu'on entame l'exploit majeur de notre vie ?

La traversée de La Rochelle à Plaisance, Terre-Neuve, commençait son deuxième mois de navigation, car les vents manquaient au rendez-vous. N'eût été des récits des marins sur les mirages de navires-fantômes, leur crainte d'être attaqués par les corsaires, ou le fracas imminent qui serait provoqué par les vagues solides de l'Atlantique, la traversée aurait semblé infinie.

L'angoisse reliée au passage transatlantique s'était matérialisée pour Marie. Ce n'est pas toujours la perte des biens qui cause la déception, mais bien le deuil de la liberté qui nous déshumanise. Émigrants volontaires, marchands et membres de l'équipage couchaient dans la sainte-barbe sur des hamacs infects. Chaque endroit était utilisé au maximum dans l'entrepont haut d'un mètre soixante. Constamment courbée lorsqu'elle souhaitait se déplacer, Marie abdiquait et se laissait choir dans l'obscurité. Avec la puanteur, les roulis des vagues, le râle de malades et le grattement des rats, tous étaient contraints de demeurer dans l'entrepont, qui ne comptait aucune ouverture. Il ne leur restait que le mouvement, le bruit des bêtes et surtout, le craquement incessant du bateau. Les animaux vivants... porcs, moutons, poules, bœufs et chevaux avaient été installés près de la cuisine, sous le gaillard d'avant. L'Atlantique déchaînait son froid humide. Sans feu, les paillasses détrempées n'offraient aucun répit et ne favorisaient pas le sommeil, car l'eau s'infiltrait partout. À chaque roulis, l'eau de la mer rapportait les excréments des animaux dans l'entrepont. La mort guettait les passagers.

On dit qu'il y a quelque chose de plus fort que la fatalité, mais Marie ne pouvait pas l'évoquer. Sa fille Aimée était protégée par elle, mais non par la vie sur le bateau laissé à lui-même. Le jour où une jeune femme avait trépassé après une lourde fièvre, les matelots l'avaient enveloppée dans un drap avant de la jeter à la mer avec un boulet de canon attaché aux pieds. L'étrange capacité de l'océan, toute son immensité, donnait l'impression que la mort était devenue une route précipitée sur laquelle le bateau conduisait les passagers et que lui seul connaissait leur heure finale. Tout était déjà écrit dans l'eau. Aimée s'imaginait le destin de cette fille qui descendait au fond de la mer, les yeux ouverts, à chercher la dernière lueur avant d'atteindre l'abysse. Sur le pont, le temps inondait les gens de sa présence. Un semblant de vie reprenait, comme quand on repart pour une longue marche sous le poids de la fatigue nourrie de remords.

Au hasard des rencontres, Aimée scrutait l'horizon pour apercevoir d'autres navires. La monotonie vidait tout de sens. Devenant brusquement désœuvrés, les passagers abandonnaient les jeux, la lecture et l'écriture. Certains matins, Marie vérifiait la nourriture servie dans laquelle elle repérait de petits vers pendant que du coin de l'œil, elle regardait Jean manger silencieusement son potage de semoule de seigle auquel on avait ajouté de la graisse.

— Ne vous découragez pas, Marie, lui avait-il dit une fois. Chaque jour apporte son progrès.

— L'avancement viendra quand le vent gonflera nos voiles abandonnées. Nous n'avons rien à boire ni à manger, avait répondu Marie.

— Je vous avais pourtant avertie que ce voyage serait trop ardu pour Aimée. Elle ne devrait pas être ici.

— Aimée ira où nous irons. Il aurait eu un tribut à payer si nous avions brisé notre famille. Vous n'auriez rien eu de moi sans ma fille. La seule vraie aventure est celle que nous vivons ensemble, et non pas ce vaisseau infernal que Dieu semble avoir oublié, de répliquer Marie avec le regard envenimé.

L'eau potable était devenue fermentée, brune, avec un goût amer. Un jour, Marie y avait puisé une gamelle qui s'était emplie d'asticots. Avec un esprit de pénitence, elle les avait tous enlevés. Chaque fois qu'elle sortait de l'entrepont avec sa fille, elle devait s'acharner sur les cheveux et les vêtements de cette dernière, qui était couverte de poux. La promiscuité et l'absence d'hygiène faisaient en sorte que la

maladie se propageait rapidement. Il fallait être prudent, car une trop grande confiance risquait d'abaisser la vigilance et sans celle-ci, il ne serait resté que les vestiges de ses instincts.

Le Nouveau Monde-Les Grands Bancs de Terre-Neuve

Au premier regard, certains horizons nous inspirent à les habiter. Un pouvoir impérieux attise le désir de s'y établir. Quand le navire s'est mis à approcher des Grands Bancs de Terre-Neuve ; le père avait convié sa famille sur le pont. Devant eux, comme un mur, la terreur révélait sa grande solitude. Dans le vent froid au goût salé, ils étaient transis. De leur position, ils pouvaient voir l'horizon hissé à des hauteurs étouffantes, pour ensuite replonger dans la noirceur de l'eau. Une scène surréelle se déployait devant eux comme une vieille carte marine au fond de l'eau. Le grand froid les convoquait au spectacle de géants blancs. Les icebergs, sentinelles mystérieuses, encerclaient le bateau dont la vulnérabilité était ponctuée par le cri des marins au capitaine. Devant ce paysage, le froid endormait les corps dans une transe qui mordait au front et aux joues. La terre promise s'annonçait avec fracas.

Marie avait pris sa fille qui grelottait violemment pour l'emmitoufler dans ses jupes et son châle afin de défier les bourrasques glaciales et la vue des géants blancs qui approchaient dangereusement du navire. Un silence pesait sur le petit groupe de passagers réunis sur le pont. Quand les marins cessaient de crier, on entendait les flots frapper les flancs du bateau, qui avançait tranquillement pour ne pas heurter les glaciers dans la mer agitée. La crainte d'un fulgurant naufrage était paralysante. Le craquement des géants blancs et les lamentations émises par le bois du navire se défiaient mutuellement. D'une minute à l'autre, quelque chose allait céder ou être négocié entre l'homme et la nature. Aimée entendait sa mère murmurer ses *Ave* afin d'implorer la Vierge de repousser les glaciers pour leur ouvrir le passage. Regardant brièvement dans les flots, Aimée avait cru voir son père sombrer dans les eaux noires. Aussitôt, elle avait fermé les yeux pour chasser cette image qui plus tard lui reviendrait sans prévenir. Elle avait tendu une main vers son paternel pour s'assurer qu'il était toujours vivant. Néanmoins, cette scène la hanterait souvent.

Au bout d'un temps démesuré, les montagnes de glace avaient disparu. Avec les marins plongés dans leurs corvées, la fièvre reprenait sur le pont. Un silence timide s'était introduit parmi les passagers,

qui anticipaient la suite sans mot dire. Jean semblait ébloui par le chassé-croisé des montagnes de glace plus grandes que nature. Maintenant, les deux femmes de sa vie s'inquiétaient encore plus de ce qui les attendait là-bas.

Finalement, les côtes de Terre-Neuve ont surgi de la mer tumultueuse. Pour la première fois, Aimée se demandait comment on pouvait vivre sur un rocher. Les falaises bleu-gris avançaient dans la mer comme des mains rocheuses qui s'agrippaient désespérément au fond des eaux pour ancrer l'île. Il y avait des oiseaux partout. Le bruit assourdissant de leurs cris augurait la prochaine étape de l'initiation des nouveaux arrivants au Nouveau Monde. Pour célébrer le baptême de ceux qui venaient de traverser l'Atlantique pour la première fois, des matelots avaient sorti le vin et tous se sont mis à chanter.

Les oiseaux de mer étaient différents de ce qu'Aimée avait connu en France. Les albatros défiaient le vent et comme des fantômes, encerclaient le bateau qui reprenait la danse étouffante des glaciers. Cette fois, les volatiles envahissaient le pont du navire pour quémander de la nourriture aux passagers. Des oiseaux plongeurs disparaissaient sous les flots pendant que les sternes et les fous de Bassan perforaient la surface de l'eau pour glaner la vie qui s'y cachait. Tous enveloppaient les passagers dans leur migration partagée. Un linceul aurait fait la même chose.

Ont ensuite surgi les eaux poissonneuses, celles qu'on avait comparées aux pêches miraculeuses racontées dans la Bible. Les poissons luttèrent contre mer et prédateurs par milliers. Les frères de Jean avaient dit la vérité. Des bancs argentés frétillements de harengs s'étendaient à l'infini, ponctués d'oiseaux insolites, de macareux moines qui ressemblaient étrangement à des perroquets. Rendue à l'évidence, Marie avait chuchoté près de la joue de sa fille que finalement, ils pourraient bien vivre, ici, juste en pêchant dans ces eaux d'une générosité terrifiante.

Tout à coup, quelqu'un sur le pont s'était mis à crier pour attirer l'attention de tous sur une forme qui sillonnait l'eau. Partout sur le pont, un silence respectueux mêlé à une nouvelle terreur était revenu. Une immense créature défiant l'imagination, un poisson géant, nageait lentement entre les flots en émettant un son semblable à des coups de rafales spontanées.

— C'est une baleine franche, avait informé le père pour rassurer sa famille. Pierre m'en a parlé dans ses lettres. Ici, on la pêche comme la morue et le saumon. Regardez, au loin, tous les navires de pêcheurs !

— Qui sont ces personnes ? s'était enquis Marie.

— Des Basques, des Normands et des Bretons. Nous sommes en pays de connaissance, ici. Nous allons sûrement trouver des gens comme nous.

— Ce ne sont pas les seuls étrangers que nous courons la chance de voir, avait lancé un vieux marin qui observait attentivement Aimée.

— Vous dites ? avait répondu Jean en se tournant vers l'inconnu.

— Je connais ces eaux maudites. Elles sont porteuses de malheur. J'ai navigué sur cette mer en trichant la mort chaque fois. C'est ma quatrième traversée. Nous ne sommes pas seulement à la merci de la nature, mais aussi des hommes.

— Quels hommes ? Nous voyons à peine d'autres vaisseaux à l'horizon.

— Ne craignons pas les hommes que nous voyons, mais bien ceux que nous ne voyons pas et qui sortent des brumes grises durant la nuit. Ils agissent dans un parfait silence pour mieux aborder les navires comme le nôtre. J'ai déjà vu ces voiliers se détacher soudainement du brouillard sans fond dans les eaux de la baie Saint-George, sur la côte ouest de Terre-Neuve. Il y a un sloop noir à un seul mât, sans nom, sans âme. Les hommes à son bord sont des pirates capables de la plus grande cruauté. Leur emblème est un fanion noir orné d'un crâne au-dessus d'un sabre d'abordage. Les canons gardent un œil vigilant. Une forme humaine se détache de l'équipage damné. Elle porte l'uniforme de la marine royale britannique, et est armée de deux pistolets et d'un sabre à courte lame.

— Que racontez-vous ? Vous faites peur aux femmes et aux enfants ! s'était fâché Jean.

— C'est la réalité sombre des eaux de Terre-Neuve. Elles pullulent de pirates.

— Mais vous êtes fou ! avait crié l'un des Récollets qui écoutaient la conversation.

— Mon père, de continuer le vieux marin, relatez vos histoires, je raconterai les miennes. C'est un fait. Nous ne sommes pas seuls, ici. Les eaux pullulent de corsaires et de pirates.

— Les corsaires français ne nous voudront point de mal, avait répliqué le religieux dans sa tunique noire. Ils nous protégeront.

— Les corsaires anglais nous pileront sans merci, avait rétorqué le vieil homme.

— Les deux sont des bandits sans conscience !

— Les corsaires n'ont rien à envier aux pirates. Ils chassent les navires pour les attaquer et les dépouiller. C'est l'amour du butin et de l'aventure qui les motive. C'est le pirate que l'on doit craindre. Méfiez-vous du pirate. C'est lui qui a l'âme noire. Le corsaire est un marin officiel du pays autorisé par la lettre de marque, un document légal. Donc le pillage est protégé par la loi, car il partage son butin avec le roi. Si des corsaires anglais nous abordent, leur lettre de marque nous protégera, car nous deviendrons des prisonniers de guerre. En revanche, malheur à nous si les pirates nous trouvent. Notre sort sera d'une cruauté inimaginable.

— Monsieur, j'insiste ! Vous effrayez les femmes et les enfants, avait tonné le Récollet.

— Dans ce pays, on vous appelle *une robe noire*. On vous réserve un sort sans merci. Vous serez un bienheureux martyr. On pend aussi les passagers à la Grand-Vergue, le mât qui porte la grand-voile. Si nous sommes chanceux, on nous jettera à la mer.

— Sans procès ?

— ... et sans cérémonie, avait confirmé le vieux marin. En temps de guerre, le roi engage des corsaires pour attaquer les pêcheurs ennemis. En temps de paix, la couronne ferme les yeux sur les pirates qui s'en prennent à ses ennemis.

— C'est un conte. Du folklore de vieux marin ! s'était exclamé le père Récollet.

— Les pirates s'en prennent aux vaisseaux français comme le nôtre. Ils sillonnent sans pitié les eaux entre Terre-Neuve et le golfe du fleuve Saint-Laurent. Ils règnent grâce à la terreur qu'ils imposent. Ils torturent et tuent tout le monde sur les navires qu'ils attaquent pour s'assurer qu'il n'y ait pas de témoins. Aucun survivant pour raconter ce qui s'est passé.

— Monsieur, cessez de mentir ! avait crié le religieux.

— Ce ne sont pas des mensonges, mon père. Approchez... Examinez-moi. Regardez mon œil, de dire l'homme en enlevant son cache-œil pour révéler une fosse oculaire.

Le souffle coupé, les femmes et les enfants s'étaient reculés d'un pas.

— Voyez-vous ce trou ? avait poursuivi le vieux marin en tournant vers ses interlocuteurs. C'est un pirate qui m'a poignardé dans l'œil. Il m'a jeté à l'eau, mais j'ai pu m'accrocher à l'épave de notre navire naufragé dont j'étais le pilote. Je suis le seul survivant. Malgré toutes ces attaques sanguinaires, aucun pirate n'a été traduit en justice. Et sachez que celui que nous devons le plus redouter est une femme. Maria Lindsey Cobham. Une ex-prostituée qui est devenue la conjointe d'un pirate, un dénommé Eric Cobham. Cet homme avait été engagé sur un navire de pêche qui circulait dans les environs de Terre-Neuve ; une véritable pépinière de pirates, ce bateau ! Ensuite, Cobham a quitté le métier de pêcheur pour former, avec Maria, le plus grand couple de criminels.

— Une femme pirate... avait répliqué la robe noire.

— Une chimère sanguinaire prête à tout pour gagner de l'argent et vivre des sensations fortes. La voie maritime est vulnérable dans cette région. Les navires arrivent à Terre-Neuve chargés de sel et de provisions que les pêcheurs veulent obtenir en échange de poisson salé et de fourrures. Ils s'amènent avec les cales pleines de vin, d'huile d'olive et de fruits séchés. Ce sont des cibles attirantes, surtout entre le Cap-Breton et l'Isle Royale.

— Mais, la marine royale n'est-elle pas en mesure de les capturer ? s'était enquis le religieux.

— Les navires de la marine n'ont pas accès aux eaux moins profondes. Les sloops qu'utilisent les pirates sont très rapides. Ils ne font que 65 pieds et ne tirent que huit pieds d'eau, ce qui leur permet de naviguer dans les eaux que les navires de la marine ne peuvent même pas approcher.

— Qu'en est-il des butins qu'ils volent ? avait demandé la robe noire.

— Ça, c'est toute une histoire, de répondre le vieux marin en remettant son cache-œil. Tout est vendu à Percé, dans la péninsule de Gaspé. Des navires légitimes embarquent la marchandise de contrebande pour ensuite la transporter en France sous le regard de la marine royale. On vend les pileries dans des ports libres où les aristocrates français s'adonnent à ce marché noir.

— Cette femme pirate est plus grande que nature ! avait lâché l'un des hommes. Une chimère ?

— Maria... était très violente. On dit qu'elle a poignardé un jeune officier de la marine royale en plein cœur et qu'elle a pris son uniforme. Ensuite, elle a fait attacher le pauvre homme au guindeau pour s'exercer au tir avec son pistolet. En revanche, elle savait prendre soin de son équipage. Désertre le roi pour servir la reine pirate voulait dire de l'alcool illimité et de la meilleure nourriture. C'était une femme tellement cruelle ! Elle empoisonnait ses victimes, les jetait à la mer et les regardait se débattre dans la douleur.

— Cette femme existe-t-elle encore ? s'était inquiétée une jeune femme.

— Elle a disparu. Certains racontent que sa dépouille a été rejetée par la mer, sur la batture près d'une falaise au nord de Terre-Neuve. Elle demeure une énigme.

— La reine des pirates ! Corsaires ! Vous dites des sottises ! s'était mis à vociférer le Récollet.

— Vous êtes libres de me croire ou non, comme je suis libre de vous croire ou pas, avait rétorqué le vieux marin en émettant un éclat de rire à en fendre l'air de la nuit.

Aimée, qui avait tout entendu, était captivée. Dans le noir, elle pouvait s'imaginer la reine des pirates dont le corps gonflé par les eaux salées de l'Atlantique errait sur les flots, à la recherche de nouvelles victimes. Quel pays étrange ! Que faut-il faire pour être à la mesure de tous ces géants et grands personnages ?

Tirée de sa rêverie, bousculée par le vent du large sur la grève, Aimée reprit la morue dans ses mains et continua son travail. Une misère noire, sans mesure apparente, trahissait son espoir. Elle songeait à son père qui s'était laissé prendre au piège de l'ambition mal calculée. Sa mère avait souvent dissimulé son cœur gros lors des conversations incessantes sur l'immigration. Aimée choisissait le silence sans prendre conscience que celui-ci était plein de réponses pour ses parents.

— Des gens comme nous sont nés pour un petit pain, se plaisait à répéter Marie.

— Il n'y a pas que du pain, Marie, il y a aussi du poisson. Beaucoup de poissons dans les Grands Bancs de Terre-Neuve, répliquait son Jean en caressant doucement sa chevelure châtain. Devez-vous toujours voir la vie comme un combat ? lui demanda-t-il un jour. Le succès n'est jamais final. Ce n'est qu'une continuité. La vraie lutte est entre l'espoir et le découragement. Je vous demande d'être courageuse.

— Nous ne partageons pas la même lutte. Ma confiance n'est pas conquise sans souffle ni battement de cœur. Je n'ai pas votre lucidité naïve. En fait, je crains pour notre survie. Les jours sont comptés sur cette île maudite. Qui serons-nous à la fin de ce combat ?

— Vous m'en voulez et je le comprends. Mais je vous promets que le destin nous sourira prochainement.

— Croyez-vous que ces vœux nous donnent l'espoir ? questionna Marie sur un ton vindicatif.

— Ces vœux, je vais les honorer. Cela vous redonnera confiance en mon jugement. Un vœu n'est pas une dette.

— Je ne serai jamais la maîtresse de cet engagement.

— L'assurance se gagne par les promesses tenues. Je vous le prouverai, ma chère épouse.

Bien qu'il fût toujours plus rassurant d'écouter son père, Aimée ne pouvait s'empêcher de froncer les sourcils en regardant sa mère, penchée sur la grave, étendre la morue pour la faire sécher. Elle savait qu'à la pénombre, la pauvre reprendrait son pas lent et cadencé jusqu'à la petite maison à Plaisance pour nourrir son homme qui devait revenir de la pêche.

De mai à septembre, c'était le rituel quotidien au sein de toute la communauté. Pendant la saison, on voyait des bateaux à perte de vue et qui arrivaient de partout. Les Bretons, les Normands et les Basques sillonnaient les eaux poissonneuses des Grands Bancs pour satisfaire l'Europe qui attendait les denrées en provenance du Nouveau Monde.

Le bourg de Plaisance, blotti au fond de la baie du même nom, grouillait de vie sous la vigilance silencieuse du fort Louis, qui principalement à l'époque des guerres contre les Anglais, savait très bien la protéger. Malgré cela, le quotidien était difficile et les garnisons, au même titre que les fortifications, étaient peu costaudes.

La population des lieux quintuplait lorsque les engagés débarquaient pour pêcher la morue. Le soir, les ruelles de Plaisance pullulaient d'hommes qui sentaient la mer, la morue et le tabac, tous en

quête de la prochaine taverne pour calmer leur soif et leurs courbatures. Au cœur de cette cacophonie, on pouvait distinguer les accents bretons et normands. Les Basques étaient omniprésents à Terre-Neuve. En fait, ils étaient des habitants de longue date. On dit même que ce sont eux qui auraient baptisé le village. Aussi, pour rendre hommage au bourg basque *Guipeicoa*, ils ont traduit ce nom espagnol pour donner à cette terre le nom de Plaisance. Les Basques avaient également trouvé un nom pour Terre-Neuve, soit *Bacallao*, à cause de ses eaux pleines de morue. Terre-Neuve était la terre universelle des rêveurs et des pauvres en quête d'un avenir.

Jean avait eu raison d'y croire. La pêche à la morue était vraiment lucrative. Au fil des ans, Plaisance était devenue l'un des ports les plus importants de la Nouvelle-France. L'Europe convoitait l'exploitation des Grands Bancs pour soulager ses bourgades surpeuplées prises entre la misère et la fortune.

Bon marché, facile à entreposer et à transporter, la morue séchée et salée se conservait bien. Quand l'Europe ancrant ses navires dans le port de Plaisance, des familles comme celle d'Aimée venaient s'y installer. Or, pas une n'avait idée de la misère qui les attendait sur le roc massif impardonnable, car malgré le gibier abondant, l'île ne cédait pas plus en nourriture et en bois.

Les engagés d'été travaillaient sur les navires de mai en septembre pour manier les filets et larguer les amarres à l'unisson. Les Français habitaient la côte ouest, du nord jusqu'à la pointe Riche, puis de la côte du Petit-Nord jusqu'à Bonavista. Leur drapeau battait dans l'air salin sur un immense territoire qui longeait les côtes du sud-ouest et qui englobait : Plaisance, Fortune et l'Hermitage. Les Français avaient érigé des postes à Petite-Plaisance, Pointe-Verte, Baie Fortune, Grand-Banc, Héritage et les îles de Saint-Pierre-et-Miquelon.

Le vieux pays avait envoyé des hommes, mais quand ce n'étaient pas les décès qui réduisaient leur nombre, c'étaient les désertions. Les Anglais subissaient le même sort. La vie d'un soldat se résumait à un vœu d'obéissance et de pauvreté. Mal nourris, mal vêtus et encore moins entraînés, ils désertaient pour être parfois échangés entre les Anglais et les Français, au gré d'une entente. Néanmoins, Plaisance avait bel et bien sa place dans l'écrin de la Nouvelle-France avec le Canada, l'Acadie et la Louisiane, parce que la pêche était plus profitable que la traite de la fourrure.

Dans le temps des disettes, à Terre-Neuve, le gouverneur détournait son regard sur le commerce clandestin entre les Anglais et les Français. C'était mieux que d'attendre après un navire chargé de provisions qui n'arriverait jamais. Entre la senteur de la morue qui séchait sur la grave, l'arôme du pétun et les odeurs qui s'échappaient des tavernes quand les engagés émergeaient, on pouvait chaque fois apercevoir des robes noires dont le silence en imposait. Les Récollets, qui représentaient l'évêque de Québec à Plaisance, avaient deux églises. Le fort Louis accueillait les militaires et leur aumônier, tandis que les habitants fréquentaient Notre-Dame-des-Anges, où le latin faisait vibrer les murs pendant les interminables homélies. La dîme se payait en morue, soit un quintal par chaloupe.

Les grandes portes de l'église Notre-Dame-des-Anges ouvraient et le petit peuple de Dieu défilait la tête baissée, en mâchonnant le français du Roy. Mais en écoutant de plus près, on pouvait distinguer les différents accents régionaux des pêcheurs, selon qu'ils venaient de l'Aunis ou de la Saintonge. Pour leur part, les Bretons et les Normands racontaient ce qu'était leur vie, là-bas, à La Rochelle, à Saint-Malo et à Bayonne. Aimée, elle, préférait entendre sa mère chanter dans sa langue ancestrale de Bretagne.

Lorsque les Saintongeais critiquaient de l'incompétence trop apparente des gouverneurs français, les discussions devenaient parfois animées. Au-delà du perron de l'église, les tensions pouvaient se faire ressentir entre les Malouins, les Rochelais et les Normands. Et puis, il y avait les Basques avec leur langue aussi ancienne que mystérieuse.

Parlant de Basques, Aimée en avait aperçu un en particulier sur la grave, un jeune homme aux yeux en forme de croissants scintillants avec le sourire facile. De plus, son teint basané lui donnait une belle allure. Il avait à peine seize ans et possédait déjà la carrure d'un homme. La jeune femme savait qu'il l'avait remarquée. Il ralentissait souvent le pas pour l'épier du coin de l'œil, non sans lui causer un serrement au cœur chaque fois que leurs regards se croisaient.

Le soir, quand Aimée écoutait son père parler au sujet de ses employés basques, c'était surtout pour entendre le nom de cet énigmatique garçon. Jean était intrigué par leur langue mystérieuse et leur double identité, française et espagnole. Les Basques étaient au nombre des plus efficaces et des plus persévérants pêcheurs de morue. De même, ils étaient très utiles en raison de leur contact étroit avec

les Indigènes. Parmi eux, il s'en trouvait quelques-uns qui entretenaient depuis longtemps une relation privilégiée avec les Béothuks, un peuple aussi étrange que le leur.

Aimée vit sa mère relever le dos et se tourner vers elle avec un regard inquisiteur. Saler la morue était une tâche difficile. Marie souhaitait tellement une autre vie pour sa fille. En France, tout aurait été si différent pour cette dernière. Dans sa sagesse tranquille de femme, Marie espérait que ce pays livre ses promesses. Les habitants de Plaisance avaient choisi leur propre misère. Malgré ses hivers au froid craquant, ses étés humides et les corvées ardues pour gagner une existence modeste, la petite colonie vibrait d'espoir. On y arrivait à la condition de s'accrocher à ces deux vérités : on retrouve nos forces si on croit vraiment en elles et on parvient toujours à se relever. C'est tout ce qui leur restait.

Marie observa sa fille. C'est ici que celle-ci fonderait sa nouvelle famille souche pour les générations à venir. Elle transmettrait la langue maternelle dans ce territoire qui défiait tout. Le soleil aurait le temps de faire son arc et de disparaître sous les eaux froides de Terre-Neuve plusieurs fois avant que cette continuité de famille, de coutumes et de la langue soit assurée.

— Bonsoir, ma fille.

— Bonsoir, Maman, répliqua Aimée en lui rendant son sourire.

Reconnaissant trop bien ce sourire, Marie prit tendrement la main de son enfant dans la tienne. Les deux silhouettes faisaient face au soleil qui se noyait dans l'eau de la mer. Comme toujours, elles étaient debout, épaule à épaule, cœur de mère à cœur de fille.

— Tu lui as déjà parlé ? demanda Marie toujours en fixant l'horizon pour être discrète.

— Que voulez-vous dire, mère ?

— Le jeune Basque sur la grave, celui qui travaille pour ton père ?

— Non, mentit Aimée, un peu embarrassée et déçue de voir son secret ainsi évaporé.

— Tu devrais.

—Du tout ! Je lui ai parlé. Nous avons fait des promenades le long de la grave, mais c'est tout. La vie de femme d'un pêcheur est trop misérable pour moi. Je veux autre chose. Pardonnez-moi, mère, je ne voulais pas vous blesser.

Marie prit sa fille dans ses bras et lui posa un baiser sur le front en repoussant les mèches qui s'échappaient de son bonnet.

—On verra, lui murmura-t-elle la joue collée contre la sienne.

Elle avait remarqué que les deux jeunes s'étaient rapprochés au cours des dernières semaines. La nature ne ment jamais, seulement les jeunes filles pudiques qui ne comprennent pas ce qu'elles ressentent.

—La vie de pêcheur est difficile. La saison de pêche est courte et les dangers guettent les petites barques. Quand je les regarde quitter le rivage, je me demande toujours s'il en manquera une au retour, confessa Aimée d'un air songeur.

—Ne pense pas ainsi.

—Je vous vois, mère, quand les chaloupas des Basques partent avec père. Avec votre regard givré, votre visage crispé, je vous entends réciter vos *Ave*. Il y a une raison pour laquelle les femmes ne viennent pas dans le Nouveau Monde. Ce n'est pas un endroit pour fonder une famille. Le danger est partout. C'est ici que l'on devient veuve.

—Aimée, tu exagères. Je ne suis pas inquiète quand je vois ton père partir avec les Basques. Il connaît de plus en plus le métier et j'ai confiance en son jugement. Il ne ferait rien pour mettre sa vie en danger et nous laisser livrées à nous-mêmes. Ne crains pas le risque. Si nous évitons les inconvénients, nous arrêtons de vivre. Tout cesse. C'est une question de volonté. Tu dois être courageuse et saisir l'occasion favorable quand elle se présente. La chance ne frappe pas deux fois à la même porte. Ce jeune homme sera bon pour toi. Votre destin est scellé. Je le sens. Tu ne dois pas demeurer seule.

—C'est tout à fait ce que je dis. Si nous devons nous fier au bonheur quand il se présente, il n'y aura pas beaucoup d'occasions ici. Ce n'est pas notre destin et je ne partage pas votre pressentiment. Pour Miguel, je n'en sais rien. Il y a trop d'incertitude avec la pêche. La stabilité est importante pour moi. Miguel ne fait que commencer et il travaille avec son père et ses frères. Laisserait-il tout ça pour moi ? J'en doute.

—Aimée, tu ne dois pas attendre que la sérénité vienne frapper à ta porte. Elle ne viendra pas. Tu dois créer ton bonheur. C'est pour

cette raison que je te parle du jeune Basque. Ne rate pas ta chance. C'est un bon garçon et il prendra soin de toi. Tu ne seras pas seule si jamais quelque chose nous arrive à ton père ou à moi.

— Je crains vous décevoir. Je n'ai aucune envie de connaître l'amour ici. Un jour, je retournerai en France et je retrouverai mon amoureux.

— Mais que veux-tu dire ? Avais-tu un amoureux là-bas ?

— Oui, j'en avais un, mais je ne veux plus y penser. Il s'agit d'une autre vie, celle que je veux oublier.

— Tu ne me l'as jamais dit ! Mais qui est-ce ?

— Vous ne le connaissez point. C'était l'apprenti du tonnelier. Nous nous sommes connus lors de mes sorties au marché. Ç'a été un amour bref.

— Comment sais-tu que c'était de l'amour ?

— Il y avait une tendresse simple entre nous. Pas compliquée. Je savais que je comptais pour quelque chose. Il me le répétait. Quand je lui ai dit que nous quittions la France pour le Nouveau Monde, il m'a rassurée en me promettant que tout irait bien. Il me surprenait avec ses bonnes attentions. Je ne pensais qu'à lui. Il me faisait sentir unique et désirée. J'avais l'impression que mon cœur riait quand j'étais avec lui. Malheureusement, je savais que c'était un amour impossible, car nous partions. Lorsque je le lui ai dit, il a promis qu'il m'attendrait et je l'ai cru. Puis, quand je suis retournée au marché, il n'y était pas. Il n'est jamais revenu à l'étal du marchand. Lorsque j'ai demandé au tonnelier où se trouvait mon amoureux, il ne m'a pas répondu. Je suis retournée souvent sur place, mais chaque fois, je sentais que le tonnelier m'ignorait. Je n'osais plus l'interroger. J'ai cherché mon amoureux dans tout le quartier, mais je ne l'ai jamais revu. Je crois lui avoir brisé le cœur et je ne peux m'en repentir.

— Mais pourquoi ne l'as-tu pas dit ? Tu aurais pu rester en France et te marier avec lui. Ton père avait raison. Je le regrette, maintenant. Quel est son nom ? Tu as bien dit qu'il s'agissait de l'apprenti du tonnelier, pas vrai ?

— Son nom est Jacob Theillier. Ça vous dit quelque chose ? Connaissez-vous sa famille ?

— Je ne le connais point.

Marie ferma les yeux. Le seul apprenti tonnelier qu'elle connaissait était un homme marié.

Arrivées à la maison, les deux reprirent leur routine sans poursuivre leur discussion. Lorsque la porte s'ouvrit, Jean leur annonça que les prochains jours allaient sceller leur sort. À leur venue à Plaisance, la famille avait reçu un terrain accordé par un brevet du Roy. Le rêve s'était réalisé. Ils possédaient une maison, des échafauds pour la préparation du poisson et une grave pour les chaloupas. L'équipage de Jean, des Basques, se constituait d'hommes qui s'étaient engagés pour la saison de pêche. Mais ce soir-là, le père était inquiet. Tout irait bien tant que les Français conserveraient la gouvernance de Terre-Neuve. Les guerres en Europe se faisaient ressentir jusque dans le Nouveau Monde. Les Français avaient toujours gagné lors des conflits à Terre-Neuve, mais en Europe, les enjeux étaient différents. Un bout de parchemin pourrait tout bouleverser, un simple bout de papier comme le Traité d'Utrecht.

1713 La chute de Plaisance

En 1713, la vie allait chavirer. Une simple arabesque signée sur un parchemin dans un lointain continent déracina les familles de Plaisance et les dépouilla de leurs biens. La France avait cédé Terre-Neuve aux Anglais. Plusieurs familles françaises devaient se rendre aux îles de Saint-Pierre-et-Miquelon. Le matin du 24 septembre 1713, la famille d'Aimée quitta Plaisance. Un de ses oncles partit vers Québec, tandis que les autres iraient s'installer à l'île du Cap-Breton. Encore une fois, on cassa maison, fruit des labeurs et de tous les espoirs qu'on avait misés sur la nouvelle terre promise. Des Anglais prendraient possession des biens appartenant aux familles françaises comme si elles n'avaient jamais existé. L'exil amena tradition, culture et langue au gré de la misère.

Aimée ne comprenait pas l'ironie de son sort. Les Français n'avaient pas perdu Terre-Neuve, mais ils avaient capitulé en Europe et maintenant, ce serait le drapeau britannique qu'on verrait flotter au vent dans l'île rocheuse. Quelques familles françaises qui refusaient de quitter Terre-Neuve entendaient aller s'établir dans les petites baies où on les laisserait peut-être pêcher et survivre.

Pour Aimée, l'exode n'était qu'un autre signe de la précarité de leur situation dans le Nouveau Monde. Maintenant, ils devaient jeter l'ancre ailleurs qu'à Terre-Neuve. La liberté tant espérée à Plaisance n'avait été qu'un exil déguisé en une longue insomnie. Une errance accrochée à l'inconnu s'annonçait pour la jeune femme, qui gardait un secret enseveli de tristesse.

Les îles Saint-Pierre-et-Miquelon

Le père dirigea l'évacuation de sa famille et de ses engagés. Aimée suivait comme si elle hésitait à quitter une terre devenue familière et à s'abandonner une nouvelle fois à l'inconnu. Le monde est étrange jusqu'à ce que nous parvenions à le toucher. Perdue dans ses pensées tout en marchant lentement la tête basse, son coffre dans les mains, Aimée repoussait la peur. Quand la crainte devient plus grande que l'élan de quitter tout ce qui est familier, une nouvelle vie commence au prochain endroit où l'on va s'arrêter. La jeune femme songeait à la France et à Jacob le tonnelier, à l'odeur familière de leurs corps couchés ensemble. Elle songeait aussi au jeune Basque qu'elle avait brièvement connu à Plaisance.

— Vous êtes plus belle quand vous souriez, demoiselle.

Tirée des profondeurs de ses souvenirs, Aimée vit deux mains fortes prendre son coffre. Prête à l'arracher pour le récupérer, elle leva les yeux sur l'homme qui venait de lui enlever toutes ses possessions. C'est alors qu'elle se buta le front contre la solide poitrine du jeune Basque, qui la regardait avec son sourire séduisant.

— C'est monsieur votre père qui m'envoie vous aider. Vous êtes bien Aimée ? dit-il pour la taquiner, tandis qu'elle pouvait voir deux belles fossettes sur ses joues.

— Qui le demande ? Est-ce que je vous connais ? répondit Aimée pour jouer le jeu.

— Je m'appelle Miguel, poursuivit le Basque en accompagnant son interlocutrice sur le pont du navire qui les attendait.

Les deux jeunes sourirent, heureux d'entreprendre ce périple ensemble.

La traversée se fit tant bien que mal. Tout en regardant la côte de Terre-Neuve s'éloigner, Aimée prêtait l'oreille de temps en temps pour écouter un missionnaire français parler à qui voulait l'entendre. Le vieux récollet racontait comment l'explorateur Jacques Cartier s'était rendu aux îles de Saint-Pierre-et-Miquelon en 1535. Il mentionnait également que les Basques, les Bretons, et les Normands figuraient au nombre des colons qui habitaient l'endroit. Miguel se faufila tout près d'Aimée pour mieux l'observer. Cette fille avait le pouvoir

de le faire sourire sans raison. Elle était ravissante en dépit de son air inquiet. Son regard sérieux dirigé vers les flots de la mer témoignait une profondeur d'esprit. Elle était à la fois intrigante et belle.

— Des gens de mon pays habitent l'archipel, fit savoir Miguel.

— D'où venez-vous ? De quelle province ? questionna Aimée.

— Je viens de Lapurdi, la province basque du Labourd. Père dit qu'on entend les pêcheurs de l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon parler le labourdin et le français.

Voyant le regard préoccupé d'Aimée, Miguel lança :

— Oh, regardez là-bas !

— Où ? répliqua Aimée sur un ton qui commençait à montrer son irritation.

— Des baleines franches !

Aimée avait oublié les géants de la mer et leur danse lente entre les vagues glaciales.

— Elles me fascinent, articula-t-elle à voix basse. Comment Dieu a-t-il pu créer de pareilles créatures ? Elles sont à la fois captivantes et effrayantes.

— Je n'ai jamais chassé la baleine franche, confessa Miguel. J'ai seulement pêché de la morue, mais mes frères, eux, ont chassé les baleines avec mon père pour se procurer leur graisse. Les baleines franches sont plus grasses que les autres et sont plus rentables que les rorquals. Mes frères disent qu'elles sont plus faciles à poursuivre parce qu'elles flottent plus longtemps sur l'eau.

— Mais comment faites-vous pour distinguer les baleines franches des autres races de baleine ?

— Elles n'ont pas d'aileron sur le dos et elles nagent très lentement, ce qui fait qu'on peut voir leur corps noir massif. Et regardez la queue ! Elle est large et a une échancrure au centre.

— On dirait que leurs nageoires sont en forme de pelle.

— Vous remarquez tout, constata fièrement Miguel.

— Je ne suis pas prête pour la chasse à la baleine, rigola Aimée. C'est beau votre pays ?

— Oui, répondit le pêcheur sur un ton plus sérieux. Mon village me manque énormément. Ma mère et mes sœurs y sont encore. C'est la première fois que je quitte ma contrée pour travailler avec mon père et mes frères. Nous venons seulement pour la saison de pêche ; ensuite, nous repartons à la maison pour y reprendre les travaux.

— Votre pays ressemble-t-il à celui-ci ?

— Non, chez moi, les temps sont doux. Vous seriez émerveillée par les oiseaux qu'on peut voir tout le long du littoral. Il y a des cormorans, des goélands et des mouettes.

— Je me demande si on retrouve les mêmes oiseaux dans tous les ports de mer du monde.

— Je ne vois pas pourquoi ce serait différent. Dans mon pays, nous avons aussi des cerfs, des renards, des lapins et des *pottoks*.

— Vous chassez le gibier ?

— Oui, mais ce que j'aime le plus est de voir les prairies maritimes balayées par le vent et le sel de la mer, de même que les champs de maïs à perte de vue. Mon père cultive les pommes à cidre, les oliviers et la cerise noire. Mon grand-père, lui, travaille la vigne et après les vendanges, il fabrique son vin.

— Votre mère et vos sœurs s'ennuient-elles quand vous êtes partis ?

— Sans doute. Nous pensons à elles nous aussi, mais elles ont des travaux à faire. Elles s'occupent des brebis. C'est ma mère qui fait le fromage de brebis frais au lait cru.

— Elle vous manque, votre mère ?

— Oui, parfois j'aime autant ne pas l'évoquer. Je me l'imagine assise sous le loriot en train de dépouiller le maïs... Notre maison est revêtue de crépi blanc et sa toiture diffère des habitations d'ici. Elle est plutôt en pente et faite de tuiles. Mon père a peinturé les panneaux en bois avec du sang de bœuf pour les protéger contre les insectes et le pourrissement. Il l'a héritée de mon grand-père qui avait taillé le bois pour fabriquer la porte d'entrée. C'est lui qui a décoré le linteau au-dessus de la porte. Il y a mis son nom, et aussi un soleil, Iguzki, l'Oeil de Dieu, et la Lune, Mari, Ilarguia. Ma mère accroche des plantes près de la porte pour éloigner la foudre. Quand mon père n'y sera plus, c'est mon frère aîné qui sera le nouveau maître de la maison.

— Et vous, où irez-vous ?

— Plus je me lance vers l'inconnu, plus je trouve la vie merveilleuse. Que de découvertes ! Toujours quelque chose de plus grand à connaître que soi.

Aimée se posait la même question quand la silhouette allongée des îles se fit distinguer à l'horizon. Toutes semblaient désertes, sauf une, au loin, qui était entourée de bateaux de pêche. On aurait dit

que chaque embarcation voguait vers l'embouchure d'un port bien enfoncé dans l'anse. Quand le navire rentra dans la baie, Aimée put apercevoir des signes de vie sur le rivage. Plusieurs bateaux étaient ancrés dans l'anse calme, tandis qu'une petite foule attendait les nouveaux arrivants sur le quai. Enfin, il y avait de la vie à l'autre bout du monde.

Le capitaine annonça que le débarquement allait commencer. En un seul coup, et sans hésitation, Miguel prit Aimée dans ses bras et enjamba les vagues pour la déposer sur la plage. Bercée au rythme des sauts du jeune Basque, Aimée chercha sa mère du regard, puis la vit marcher en tenant ses jupes d'une main, un léger sourire aux lèvres. Lorsque cette dernière se rendit compte que sa fille l'observait, elle baissa la tête pour dissimuler son plaisir.

Miguel déposa la jeune femme sur le sable mouillé comme on confie un objet précieux qu'on regrette de laisser aller. Aimée replaça ses jupes, balbutia quelques remerciements et remit son bonnet qui était tombé sur ses épaules. Aussitôt, Miguel retourna au bateau pour cueillir les bagages de la famille. Alors qu'il sautillait pour éviter les vagues, un de ses frères le poussa dans l'eau et lui dit quelques mots qui firent rire les autres engagés basques.

On s'accroche à tout pour espérer : un geste, un mot, une ambiance. Les nouveaux arrivants avaient tous été témoins de la galanterie de Miguel et en étaient fort amusés. On aurait dit un bon présage ; la vie reprenait. On venait de quitter Terre-Neuve, île rocheuse et puissante qui se bat constamment contre les flots de glaciers de l'Atlantique, pour recommencer sur les gracieuses îles au sable doux de Saint-Pierre-et-Miquelon.

La famille de l'oncle d'Aimée les accueillit sur le rivage avec des accolades chaleureuses et rassurantes.

— Vous voilà tous sains et saufs. Que Dieu soit loué ! s'exclama Louis, le frère benjamin de Jean. Venez, nous avons fait quelques préparatifs.

— Où sont les installations pour la pêche ? s'enquit Jean.

— Tout doux, mon vieux, ce sera pour demain. Je vous ferai faire la tournée des grands-ducs, promit son frère en l'enserrant par les épaules. Un repas copieux vous attend à la maison.

D'un air résigné, le trio emboîta le pas avec leurs hôtes. Comme son père, Aimée n'aimait pas l'incertitude. Elle aussi préférait savoir où étaient les choses et comment on allait s'y prendre. Marie, elle,

était plus tolérante. Il faut dire qu'après toutes ces années à suivre un mari qui rêvait toujours comme si la vie lui devait quelque chose, elle avait appris à faire preuve de patience. La nuit porterait conseil, se disait-elle.

Le matin s'annonça au tintamarre des goélands et des mouettes. Un rayon de soleil caressait la joue d'Aimée. L'air marin sentait bon. La jeune femme revoyait les événements des derniers jours. Il fallait agir, maintenant. Miguel devenait une préoccupation, surtout après leur trop brève rencontre à Plaisance. Pour elle et lui, la vie pourrait trouver son cours ici, comme ce fut le cas pour les autres couples qui vivaient sur cette île. La nature avait suivi son cours et Aimée devait agir. Mais comment ?

Les femmes travaillaient dans la cuisine en chantant des airs d'un autre temps, d'une contrée douce aux grands champs de lavande. Un pays enfoui dans leur cœur qu'elles ne reverraient jamais plus. Les hommes, eux, étaient déjà partis. Pour Jean et ses frères, c'était la tournée des grands-ducs. Comme elle n'avait pas encore de corvée assignée sur la grave, Aimée alla rejoindre les femmes pour aider aux préparatifs.

Tard en après-midi, quand les hommes revinrent, Marie observait son conjoint qui lui semblait songeur, bien qu'il tentât de le cacher. Plutôt que de l'interroger, elle préféra l'encourager en lui montrant les installations qu'elle avait préparées avec Aimée. En silence, le couple fit le tour de la maisonnette. Jean fit un signe de la tête, comme pour reconnaître les efforts des siennes. Néanmoins, le silence lui pendait au bout des lèvres. Quelque chose n'allait pas.

La soirée s'annonça par le crépitement du feu dans l'âtre. On avait pendu la crémaillère dans un silence qui devenait de plus en plus encombrant. Aimée examinait sa mère. La maisonnette était chaleureuse ; une vraie résidence de pêcheur. Malgré tout, ce n'était pas leur propriété à Plaisance. Même s'ils avaient un toit, chacun sentait que ce modeste gîte ne serait pas permanent. Une lourdeur agaçante leur interdisait de prendre racine.

Marie regardait son homme assis au bout de la petite table. Il tournait une cuillère entre ses deux doigts et fixait la surface de la table dénudée. Finalement, il débita son récit à sa femme en lui avouant sa grande déception. Son frère ne pêchait pas la morue avec les Basques, mais bien la baleine franche. Il était un engagé et ne possédait pas de

chaloupas. Il en serait de même pour Jean. À compter de maintenant, il n'était plus un entrepreneur, mais un engagé. Il avait l'impression d'avoir tout perdu et en effet, c'est ce qui venait d'arriver. À Terre-Neuve, une famille anglaise avait pris possession de sa propriété et travaillait sur sa grave avec ses échafauds et ses chaloupas. Le changement le prenait à la gorge. Assis dans la maisonnette près des salines, à Saint-Pierre-et-Miquelon, il sentait la déception dans les yeux de Marie. De son côté, Aimée avait détourné le regard pour ne pas voir la souffrance de son père.

L'oncle avait affirmé que la chasse à la baleine franche était rentable et qu'un jour, ils pourraient posséder leur propre bateau et faire appel à des engagés. Or, ce jour prendrait des années à venir. Abattu, Jean savait que le décompte de ses années avait déjà commencé. Lorsqu'il termina son compte-rendu de la journée, Marie resta muette. Elle qui avait toujours travaillé à ses côtés, voilà qu'elle le verrait partir en mer. Dans sa tête endolorie, elle se remémorait les histoires des veuves de pêcheurs. La mer donne la vie, mais la reprend aussi. Il ne fallait compter que sur soi-même pour survivre. Plaisance semblait si loin, comme si elle n'avait jamais existé.

Aimée, qui avait tout entendu, pouvait ressentir la crainte et la déception de sa mère. Mais qu'allait-il advenir aux engagés de son père? De Miguel? Ils venaient à peine de se connaître et déjà, leur avenir semblait prometteur. De plus, son secret qu'elle n'avait pas encore dévoilé devenait de plus en plus urgent.

Le lendemain, au lever du soleil, elle entendit son père quitter la maison pour aller annoncer aux hommes qu'il ne pouvait plus retenir leurs services. Le suivant de loin, elle le vit parler aux Basques qui formaient un demi-cercle devant lui, bonnets dans les mains. Le père de Miguel s'avança et lui tendit la main. Après quoi, Jean prit le chemin de la maison de son frère. Les Basques discutèrent entre eux, puis partirent ensemble vers le rivage pour se lancer à la recherche d'un autre maître.

Aimée retourna à la maison et reporta à sa mère ce qu'elle avait vu et entendu.

— Ça ne me surprend guère, ma chère fille. Ton père ne pouvait pas garder ses hommes. Demain, il part avec son frère sur le baleinier.

— Et nous, que ferons-nous?

— Nous attendrons son retour.

Finalement, les Basques avaient été engagés sur un baleinier et Miguel allait enfin vivre cette aventure dont ses frères lui avaient tant parlé. Malgré toutes les trépидations des changements, ses pensées demeuraient avec Aimée.

Un jour, il se rendit à la maison de la jeune femme qui se trouvait à l'extérieur en train d'enlever le linge fraîchement lavé qui battait au vent sur une corde tendue. Comme il aimait la surprendre, il passa la tête entre deux chemises, ce qui la fit sursauter.

— Aimée ?

— Miguel ? lâcha-t-elle en imitant le ton de voix du jeune homme, frustrée qu'il l'ait surprise de cette façon.

— J'ai une proposition à vous faire.

— Vraiment ? Et vous croyez que cette proposition pourrait m'intéresser ? questionna Aimée en feignant de tourner le dos, ce qui indiqua que la danse de la séduction venait de commencer.

— J'ai fait une découverte que j'aimerais bien partager avec vous.

— Maintenant ? s'étonna la jeune femme en essuyant ses mains gercées sur son tablier avant de réajuster sa coiffe.

— Oui, qu'en dites-vous ?

— Eh bien, je regrette, mais je dois aider ma mère.

— Ah bon, répliqua Miguel d'un air déçu, mais non vaincu. Demain, à la fin de la journée, je viendrai vous chercher.

— Peut-être. Revenez me le demander et nous verrons.

Le lendemain, Aimée levait la tête de temps en temps pour voir si le beau Basque n'apparaîtrait pas dans le sentier de leur maisonnette, pendant que sa mère fredonnait des chansons d'amourettes autour d'elle. Enfin, Miguel s'amena. Tandis qu'il marchait d'un pas sûr vers elle, Aimée pouvait distinguer son sourire de loin.

— Demoiselle Aimée ! s'exclama-t-il.

Aimée refusait de sourire. Pourquoi vendre la mèche si tôt ? Pourtant, le secret lui pendait aux lèvres.

— Vous avez passé une bonne journée ? demanda-t-elle.

— Comme toujours. Vous avez terminé votre corvée ?

— Au juste, j'aidais ma mère.

— Va ! La corvée est terminée, annonça Marie en regardant sa fille.

Les deux jeunes quittèrent les salines avec un peu de maladresse, en tentant de marcher sur le même pas. Miguel se déplaçait avec une telle énergie, qu'Aimée avait l'impression de gambader au petit trot à ses côtés. S'en étant aperçu, le jeune homme ralentit.

«Bon enfin, il a compris», se dit sa compagne. Une fois les salines disparues, ils commencèrent à cheminer plus près ensemble. Aimée, qui marchait en battant les bras en cadence, heurtait parfois Miguel, convaincue que c'est elle qui gagnerait le jeu de la séduction. Après tout, n'en avait-elle pas rêvé la nuit dernière ?

Après avoir longé le rivage, Miguel s'arrêta et pointa un lac.

—Regardez, voici ma découverte ! lança-t-il sur un ton impérieux pour la faire rire.

—Mais où est cette fameuse surprise ? l'interrogea Aimée pour le faire pâtir.

—Mais c'est le lac d'eau douce ! Venez !

Il enleva ses sabots, bientôt imité par son interlocutrice, qui ne prit même pas le temps de réfléchir. Il la prit dans ses bras et la déposa les deux pieds joints dans les eaux douces du lac en proclamant de vive voix : «Je déclare au nom d'Aimée et de Miguel la prise de possession du lac désormais connu sous le nom Eau douce ! »

Les deux partirent à rire et commencèrent à s'éclabousser. Trempés, ils retournèrent s'asseoir sur le sable réchauffé par la journée d'été. Après quelques instants, Miguel s'allongea sur son côté, appuyé sur un coude, puis contempla Aimée de profil.

—Arrêtez, dit cette dernière en détournant le regard.

—Aimée, vous êtes tellement belle, soupira Miguel en traçant des sillons dans le sable avec son index. Les hommes doivent vous le dire souvent.

—À vrai dire, j'ignore tout de ce que les hommes disent. Je tiens à mes propres idées.

—Vraiment ? Pensez-vous à moi comme je pense à vous ?

—Vous êtes l'exception, confessa Aimée en fixant Miguel.

Soulagés, les deux éclatèrent de rire. Le jeu de la séduction pouvait continuer. Aimée était émue de penser que deux jeunes adultes venus d'un autre continent s'étaient trouvés sur une terre nouvelle. Par une volonté sincère, même si elle est fébrile, on arrive toujours à reconnaître le chemin. Et malgré toutes les difficultés qu'une nouvelle vie peut imposer, on parvient à trouver les occasions favorables.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon. D'un air inquiet, Aimée scrutait les nuages, elle qui ne demandait pas mieux que d'allonger le temps pour demeurer couchée encore et encore auprès de Miguel.

— Parfois, j'écoute les hommes chanter sur la grève. Il y a beaucoup de vie dans vos expressions.

— Nous sommes tous fiers d'être Basques ! s'écria Miguel en levant le poing dans les airs.

— Et moi, d'être Française ! Mon père dit que quoi qu'il en soit des guerres en Europe, nous parlerons toujours le français dans le Nouveau Monde.

— Le Nouveau Monde apporte le changement. Le temps nous dira si les gens qui immigreront ici resteront fidèles à leurs racines ancestrales.

— Que voulez-vous dire ?

— Je crois que les immigrants qui viennent vivre ici changeront à cause des autres nationalités qu'on y trouve et des autres langues qu'on y parle. Notre nouveau départ à Saint-Pierre et Miquelon est un dérangement. Tous les nouveaux départs le sont. Nous n'avons pas le choix de nous adapter.

— Je n'abandonnerai jamais ma langue maternelle !

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, répondit doucement Miguel. Vous garderez votre langue maternelle, mais le changement s'imposera. Résister serait plus douloureux que de s'adapter. Nous deviendrons le renouvellement que nous recherchions lorsque nous sommes venus dans le Nouveau Monde. Nous bâtirons une nouvelle communauté avec les familles que nous fonderons.

— Je ne crains pas le changement ; c'est plutôt l'idée que je m'en suis faite lors de la traversée. Parfois, je rêve de la mer, des glaciers flottants et des baleines. Je fais de terribles songes dans lesquels je vois mon père s'engloutir dans la mer et m'abandonner. C'est fou d'avoir aussi peur. Toute cette crainte de souffrir encore une fois et de ne pas être en mesure de s'en sortir. C'est une errance qui revient me hanter. Nous voilà arrivés et déjà, nous sommes expulsés d'une île à l'autre. Le danger est caché, ici. Il attend.

— Ce n'était pas mon intention de vous faire peur ou de vous attrister.

— Ce qui m'étonne, c'est que je me confie à vous.

— Je suis ici pour vous, Aimée, balbutia Miguel. Nous nous connaissons, maintenant.

— Suis-je naïve de croire en votre sincérité ?

— Si on n'accepte pas le bonheur, on ne le trouvera jamais.

Alors que le vent au large de l'océan commençait à s'annoncer, Aimée se mit à frissonner. Miguel, toujours attentif à elle, se releva et lui tendit la main pour lui signifier qu'ils partaient.

— Non, je veux rester, refusa-t-elle en demeurant assise dans le sable.

La brise jouait avec ses boucles châtaines. Mal à l'aise, elle passa ses doigts dans sa chevelure pour retenir ses mèches.

— Ah le vent ! râla-t-elle.

— Ce sont des génies, rigola Miguel.

— Des génies ? Mais qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Dans mon pays, on raconte des récits anciens. On prétend qu'un monde habite les grottes et que des génies qui sillonnent les cieux.

— Vraiment ? J'aimerais connaître les histoires de votre pays.

— Il y a Mari. C'est elle la plus importante. On dit que Mari habite sous la Terre, sous les grandes montagnes et qu'elle est entourée de trésors. Parfois, elle se déplace dans des souterrains ou encore, elle voltige dans le ciel. Elle a même le pouvoir de visiter nos maisons.

— Elle est belle, Mari ?

— Certains ont peur d'elle parce qu'elle vit sous la Terre, mais souvent on lui demande conseil. On peut lui faire confiance.

— C'est la reine des génies ?

— Oui, et elle a un compagnon, un serpent mâle qu'on surnomme Maju. Lorsque les deux se rencontrent, il y a des tempêtes.

— Elle semble belliqueuse.

— On lui fait des offrandes pour qu'elle calme les tempêtes. Parfois, on immole des animaux ou on lui donne de la monnaie. On peut aussi lui demander des faveurs. C'est un être juste qui favorise l'entraide dans nos villages.

— Je crois que vos deux esprits ont un rendez-vous à l'horizon, lança Aimée en pointant les nuages pluvieux qui s'avançaient vers eux.

— Partons, proposa Miguel en scrutant le ciel à son tour.

Le retour se fit en silence, pendant que des gouttes de pluie commençaient à tomber. Cette nuit, on pourrait continuer à rêver et même, peut-être, demander une faveur à Mari.

À la maison, Jean discutait avec sa Marie. La vie avait changé pour eux aussi. Ils avaient tout perdu en quittant Terre-Neuve. Jean n'était plus propriétaire de terrain ni de bateau. Il partait en mer avec des hommes qui avaient la moitié de son âge. Il devait tout recommencer en plus d'apprendre un nouveau métier. La chasse à la baleine était si cruelle. On punissait un animal fantastique du simple fait qu'il était libre. Une vraie guerre contre la nature ! Jean s'y rendait à contrecœur, car ici, c'était la face hideuse de la survie.

Parmi tous les bateaux qui traversaient l'Atlantique, les baleiniers étaient au nombre des plus grands. Pesant plus de 700 tonnes, leurs sillons étaient profonds et résolus. Aussi, la durée du périple était plus longue à cause de leur lenteur. Les Basques, eux, chassaient les baleines en chaloupas. Puisque la chasse à la baleine franche était rentable, le risque en valait la peine, mais trop souvent, la mer réclamait son dû. Depuis plus de cent ans, les Basques connaissaient les voies de migration des grands cétacés. L'industrie était prospère, car l'Europe attendait les fruits de l'entreprise.

Le propriétaire du navire, au même titre que le fournisseur, avait un contrat envers les engagés. Ce qui importait le plus pour Jean était la division des parts. Le propriétaire recevait le quart, l'équipage, le tiers, et le fournisseur encaissait le reste. L'huile fabriquée à partir du produit de la pêche était entreposée dans d'immenses barriques qui faisaient presque la moitié de la longueur du bateau. Auparavant, on avait fait fondre la graisse de baleine dans des chaudrons en cuivre à même les stations côtières que les hommes avaient bâties et réparées.

Tous les jours, Jean partait en chaloupas avec les Basques pour poursuivre les cétacés. Une fois près des bêtes, l'un des hommes se dressait dans la barque et poussait son harpon le plus profondément possible dans sa proie. Venait ensuite le moment que Jean détestait. La chasse se transformait en une sorte de haine envers l'animal. On le faisait mourir de peur, de souffrance et d'épuisement. Les pêcheurs attendaient la mort du géant tout en continuant à le poignarder jusqu'à ce que les eaux froides deviennent rouges de sang. Affolée, la baleine reprenait sa course, prisonnière des chaloupas accrochées à sa chaire. La pauvre s'épuisait tant, qu'elle finissait par ralentir. Une fois éteinte,

on amenait sa lourde carcasse sur la grave pour la dépecer. La graisse allait rapidement au chaudron, devant lequel un homme surveillait le processus, car l'huile pure flottait à la surface. Dans quelque temps, les Européens auraient leur précieuse huile et Jean pourrait retourner à la maison, découragé à vif. Combien de fois devrait-il recommencer sa vie et exercer un métier qui le rebutait et qui de plus, était dangereux ? Or, cette fois, le prix à payer serait élevé, il en avait le pressentiment. Il avait toujours fait honneur aux indices du ciel à qui il demandait conseil, mais depuis peu, les grandes douleurs apportaient de grands changements.

Le destin ne se fit point attendre. Un jour, les chaloupas retournèrent au baleinier avec un homme en moins. Les pêcheurs avaient cherché le corps de Jean, mais en vain, car l'eau souillée du sang des baleines dissimulait le noyé. Œil pour œil, dent pour dent. Quand la nouvelle se rendit à la petite maison du disparu, Aimée entendit sa mère hurler. Qu'allait faire une veuve seule avec sa fille ? Mue par nécessité, Marie se lança dans un deuil profond pour céder à l'accablement.

Les journées qui suivirent furent surréelles. Miguel venait souvent pour voir Aimée et rendre service à la mère. Au bout de la table, cette dernière demeurait figée sur la chaise de Jean en fixant la porte d'un regard éteint, l'air d'attendre le retour miraculeux de son mari. Le soir, elle lui parlait dans la noirceur comme s'il se trouvait toujours à ses côtés. Elle lui racontait leur retour en France, près des champs de lavande...

Aimée se rendait bien compte de l'absence prolongée de sa mère et voyait bien qu'elle abdiquait de plus en plus. Au bout d'un temps, la petite communauté se mit à abandonner graduellement les deux femmes. Tous se résignèrent à voir la veuve apeurée errer sur la batture, à la recherche du corps de Jean, comme s'il allait échouer sur la grave telle une épave. Mais c'était en vain, car la mer, l'autre maîtresse, n'allait jamais lui rendre son homme. Le deuil allait l'engloutir. Finalement, après une semaine à se tordre les mains, l'un des frères du défunt, après avoir invité la famille éplorée à vivre aux îles, s'amena à la maison pour annoncer qu'une somme d'argent avait été prévue pour payer le passage des deux femmes pour l'Isle Royale au Cap-Breton. À leur grande déception, Marie et Aimée prirent conscience qu'elles ne retourneraient jamais en France. Encore une fois, elles erreraient

vers l'inconnu. Marie serait veuve et Aimée condamnée à garder son secret.

Un soir, alors que la brume traîtresse embaumait le village, Marie quitta sa maison et sa fille endormie pour regagner le bord de la mer. Elle croyait avoir vu une lueur, au loin, sans doute la chaloupas de son bien-aimé. On raconta que la veuve avait commencé à marcher dans les eaux empressées en criant le nom de son mari. Elle se dirigeait vers une lumière qu'elle seule pouvait voir. L'obscurité ne peut pas chasser l'obscurité. Marie ne quitterait jamais Saint-Pierre-et-Miquelon sans son homme. Comme une délivrance, une vague se leva et vint la chercher avant de l'enfoncer dans les fonds pour rejoindre son Jean. C'est au réveil qu'Aimée apprit la nouvelle accablante d'un des pêcheurs qui avaient trouvé les chaussures de Marie à côté de son châle bien plié sur la plage. En voyant les effets de sa mère dans les mains de l'homme, Aimée comprit que la prophétie venait livrer la vérité. Le présage a le pouvoir qu'on ose lui accorder. On dit que la jeune femme n'est jamais retournée à la grave. Elle fit son deuil en se préparant pour le prochain dérangement. Une errance qui ne semblait pas vouloir se terminer cachait désormais un secret qu'elle ne révélerait à personne.

La veille du départ, Miguel surveillait la maisonnette du pêcheur, mais Aimée ne sortait point. Le lendemain, celle-ci quitta définitivement Saint-Pierre-et-Miquelon sans même parler au Basque. En regardant encore une fois le rivage s'éloigner du bateau, elle se sentait déracinée comme jamais. Ce n'était ni un départ ni une nouvelle vie, mais la continuité d'une errance vers l'inconnu, cette fois à l'Isle Royale au Cap-Breton. Aimée tourna le dos à la mer. Les eaux étaient rouges et puaient la mort.

Près du navire qui l'emmenait à Louisbourg, un baleinier sillonnait la mer de sang. Un jeune Basque, debout dans sa chaloupas, plongeait violemment son harpon dans la masse noire immobile, jusqu'à ce qu'un autre pêcheur vienne le tirer de sa détresse rageuse. Les histoires ne sont pas toutes racontées par les vainqueurs. Parfois, elles ne seront jamais racontées. L'amour et le laisser-aller sont parfois synonymes. L'histoire d'une vie ne peut pas être racontée sans que l'on récite celle des autres. Toutes les vies qui nous entourent sont en nous, car celles qui nous quittent sont reliées à notre destin.

Lors de sa première nuit sur la nouvelle terre, Aimée ne dormit pas du tout. On avait fait venir une guérisseuse mi'kmaw pour l'aider. Au matin, cette dernière avait préparé une tisane pour apaiser la pauvre orpheline. Dans un silence respectueux, la vieille dame observait discrètement le corps allongé devant elle. Sans que rien ne soit dit, l'une et l'autre s'efforçaient de protéger la petite vie qui luttait pour voir le jour dans quelques mois. Aimée et Miguel étaient liés par le destin et même si les deux croyaient le contraire, leur histoire refusait de se terminer.

Quarante-cinq ans après...

1758 Louisbourg

Aimée tira le rideau et jeta un regard nostalgique par la fenêtre de son auberge. Les soldats anglais circulaient dans la rue, tandis que le claquement de leurs bottes résonnait sur les pavés inégaux. Pour Aimée, Louisbourg constituait son port d'attache depuis quarante-cinq ans, soit depuis son départ de Saint-Pierre-et-Miquelon. Pour cette veuve qui avait vu soixante printemps, la vie errante n'avait été qu'une bousculade d'un exil à l'autre, tel un personnage dans un récit sans fin. Il y avait longtemps qu'elle ne pensait plus à cette vie qui aurait pu être la sienne si elle n'avait pas quitté la France avec ses parents à l'âge de 15 ans. Une vie avec Miguel à Saint-Pierre-et-Miquelon lui paraissait si loin, à présent. En lieu et place, elle était devenue mère célibataire, sans ressources.

Ses oncles avaient assuré son passage pour qu'elle s'établisse chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame à Louisbourg. Ce serait finalement le seul bout de pays, un patrimoine fragile, qu'elle pourrait considérer comme patrie d'adoption dans le Nouveau Monde. La jeune femme avait reçu une éducation chrétienne chez les religieuses, qui avaient vu à la naissance de sa fille. Belle comme sa mère, la petite Rose-Aimée avait tiré profit d'une culture qui devait lui permettre d'accéder à la petite bourgeoisie de Louisbourg. Un jeune entrepreneur du nom de Loïc Bergevin avait convolé en justes noces avec Aimée, qui avait vécu une vie heureuse avec sa fille et l'homme qu'elle avait appris à aimer.

Propriétaire d'une auberge bien placée, Loïc Bergevin avait gravi les échelons sociaux, d'autant plus qu'il avait appris l'anglais et servait à l'époque de traducteur et interprète pour les Français et les Anglais. Cette fonction lui avait assuré une certaine position sociale puisqu'il agissait en tant qu'intermédiaire entre le gouvernement et la communauté qui lui accordait sa confiance en ces temps incertains. Malgré les défis lancés par son titre d'interprète entre le militaire, le gouvernement et les citoyens, Loïc avait amassé un bon patrimoine pour sa famille, la seule mobilité sociale qu'Aimée pouvait espérer

pour sa fille Rose-Aimée. La notoriété du clan Bergevin s'imposait entre les dirigeants et la communauté. Non seulement Aimée et Loïc côtoyaient-ils le cercle de pouvoir, mais aussi, leur avis était respecté en temps de conflit. Aimée devint plus recherchée en raison de son habileté de traduire et d'interpréter le français, l'anglais, et le mi'kmaq, qu'elle parlait couramment. Grâce à son statut matrimonial et à son éducation, Aimée consolida son réseau d'alliances avec une riche famille acadienne dont le fils épousa Rose-Aimée. Pendant sa vie à Louisbourg, Aimée avait piloté une stratégie d'adaptation et comme on dit, elle avait réussi sa vie.

Comme les marées du fleuve Saint-Laurent, la vie donne et reprend. Loïc Bergevin rendit l'âme, victime d'un naufrage non loin de l'Isle Madame. Devenue veuve très jeune, Aimée s'occupait de l'auberge que son défunt mari Loïc lui avait léguée. Bien que la rareté des femmes à Louisbourg favorisât le remariage des veuves, Aimée avait résisté. Seule encore une fois, elle avait pris sous sa garde Marie, une jeune mi'kmaq que les religieuses la lui avaient confiée, ainsi qu'Anne, une esclave antillaise abandonnée par sa maîtresse et qu'Aimée avait arrachée des prises d'hommes sans conscience. Les trois femmes avaient tissé des liens entre elles. Ensemble, elles assuraient leur survie tout en lisant le pouls de la forteresse. Sans le savoir, elles deviendraient le noyau de la résistance française avant la conquête de Québec.

Louisbourg était devenu la vie qu'Aimée avait convoitée. Elle ne sursautait plus au son du roulement du tambour qui se faisait entendre toutes les heures, soit lors de manœuvres ou encore, lors de défilés dans les rues. La vie sur l'Isle Royale offrait peu pour les malheureux qui s'attendaient à plus. La brume froide traversait les os à en décourager les plus hardis. Les femmes étant rares, c'est la boisson qui était la maîtresse de choix. À l'auberge, Aimée le voyait sur le visage des hommes aigris par l'isolement, même assis à la table au beau milieu d'une taverne.

La tenancière de l'auberge était habituée au rythme de vie qui régnait à Louisbourg, mais quelque chose lui disait que le temps allait changer et qu'il lui faudrait encore une fois annihiler la peur. Dotée d'une oreille fine et du don de l'observation, elle l'avait maintes fois démontré en écoutant l'histoire des autres. Sans se donner l'illusion de son propre bonheur, elle écoutait le malheur des marins et des soldats.

La boisson délie les langues et les esprits. La nature humaine se lisait comme un livre ouvert où étaient inscrits les rêves que l'on estime à leur valeur juste avant qu'ils ne soient sur le point de disparaître. Trop souvent, Aimée servait d'oreille attentive à un militaire qui en avait assez et qui voulait se vider le cœur des amours perdus et de la tristesse qui prend trop de place. Les histoires devenaient des sabliers que seule une bonne oreille pouvait consoler.

Un vieil adage dit qu'il faut se méfier du loup quand il entre dans la bergerie, mais encore plus de celui qui le fait entrer. Boscawen, amiral britannique, était arrivé au port de Louisbourg avec des forces navales massives. Le chevalier de Drucour n'y pouvait rien avec ses 3 000 soldats. L'Anglais, avec ses 22 vaisseaux et 15 frégates, avait débarqué plus de 12 000 hommes. Les conflits amorcés par le major général Jeffery Amherst avaient assiégé Louisbourg, et un à un, les navires français avaient explosé ou capturés sous le feu des Anglais. Après plus de six semaines de lutte acharnée, Louisbourg venait de tomber une deuxième fois aux mains de la couronne britannique. Aimée était consciente que dorénavant, la marine royale britannique allait s'asseoir à sa table. Le seuil de l'auberge d'Aimée ne serait plus franchi par les militaires français au cœur lourd, mais bien par des officiers britanniques avides de la prochaine conquête.

—Madame Aimée, un homme désire vous parler, avisa Marie en portant sur sa hanche une panetière bien garnie.

—Je crois savoir qui est cet homme. Je l'attendais, répondit Aimée en quittant la fenêtre de l'auberge pour se rendre à la cuisine.

Le vieux français attendait silencieusement à la porte de la cuisine, son chapeau de paille tordu entre ses mains. Aimée lui fit signe et il l'accompagna à la grande table.

—Vous allez bien, Josué ? s'enquit-elle en lui tranchant un morceau de fromage qu'elle accompagna d'un pain et d'une bière.

—Merci, bonne dame. J'ai des renseignements pour vous. Vous devez être prudente.

—Je vous écoute, répliqua Aimée en prenant sa place près de son visiteur inquiet.

—Vous en avez sans aucun doute entendu dire, parmi les citoyens, qu'en capitulant, Louisbourg devait rendre toutes ses armes et ses fanions. Le gouverneur Drucour a acquiescé pour protéger les citoyens, mais le régiment de Cambis a refusé cette entente. Il a préféré

brûler les drapeaux du régiment et détruire leurs mousquets plutôt que les rendre aux Anglais.

—Oui, j'ai entendu quelques conversations, à l'auberge, à ce sujet. Ces soldats nous ont bien défendus. Ils n'ont pas perdu leur honneur. Monsieur le gouverneur Drucour est d'une très grande intégrité et nous ne pouvons rien lui reprocher. Madame Drucour aussi, c'est une femme intelligente et gracieuse. Tous leurs efforts pour remplir leur mission auprès de nous ont été entravés et sont maintenant anéantis.

—Je ne vous apprends rien si je vous dis que le fort Beauséjour est tombé. Sa résistance est devenue inefficace à la suite de la déportation des Acadiens et l'accroissement militaire des Anglais à Louisbourg. Je crains que le blocus du port et de l'embargo sur le commerce nous empêche de regarnir nos magasins.

—C'est ce que veulent les Anglais, murmura Aimée. Ils veulent nous conduire au bord de la famine. Nous ne pouvons rien contre le corps expéditionnaire anglais. Avec le débarquement des Anglais à l'anse de la Cormorandière et les canonnades incessantes de Wolfe, Drucour devait capituler. Nos vaisseaux ont coulé et notre artillerie a été réduite à rien. Drucour voulait retarder notre fin, mais elle était inévitable. Je suis heureuse que le gouverneur et sa dame aient reçu tous les honneurs que méritait leur rang. Ils nous quittent lourdement endettés.

—Il en résulte, enchaîna l'homme d'un ton sombre, que la garnison est prisonnière et qu'elle s'est rendue sans les honneurs de la guerre. Nous sommes perdus.

—Comme mes concitoyens, je suis bouleversée. Cependant, notre plus grande défaite serait de capituler par la peur. Vivons pleinement sous le regard des Anglais. C'est la meilleure revanche.

—Nous sommes à leur merci. Je vous le répète. Soyez prudente, madame Aimée, votre titre de propriétaire de l'auberge et d'interprète pour le compte de notre mouvement de résistance vous place dans une situation particulière. Les citoyens vous font confiance, ainsi que les Anglais. Vous jouez un rôle crucial, en ce moment, à cause de votre capacité d'interpréter et de traduire des documents importants. Dans quelques jours, un homme viendra vous voir ici même, à l'auberge. Accueillez-le discrètement. Personne ne doit connaître son identité. Bon... Il faut que je me sauve. Je ne dois pas m'absenter trop

longtemps de mon poste, car les Anglais me chercheront, fit savoir l'homme en prenant une dernière bouchée de fromage.

—Ne vous inquiétez pas. Je l'attendrai. La Nouvelle France n'a plus sa sentinelle pour la protéger. Sous l'occupation britannique, Louisbourg change de vocation. Je crains que déjà, les Anglais lancent une campagne militaire pour semer la terreur. Le génocide et les crimes de guerre font maintenant rage, chez les Acadiens, qui s'étaient pourtant déclarés neutres. Ma fille Rose-Aimée et son conjoint craignent d'être déportés. Apparemment, la ville de Québec serait la prochaine cible de nos ennemis. Ensuite, Montréal tombera, expliqua Aimée, chagrinée.

—Madame Aimée, si vous dévoilez votre jeu, on fera de vous une prisonnière de guerre et vous serez expulsée avec les autres citoyens. Les Anglais ne doivent pas découvrir le rôle que vous occupez au sein de la résistance. Ce qui vous protège, c'est qu'ils ont besoin de vos services d'interprète. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'eux et les Irlandais ouvrent les portes aux loyalistes. Soyez prudente, madame, insista l'homme. Nous avons besoin de vous dans la résistance.

Aimée laissa son interlocuteur sortir par la porte donnant sur la cour arrière de l'auberge. Pendant sa discussion avec lui, des soldats anglais étaient entrés pour prendre des consommations. Alors que Marie s'affairait à leur servir ce qui restait des réserves de bière, Aimée alla les accueillir. Elle devait être les yeux et les oreilles de la résistance sans mettre les vies de Marie et d'Anne en danger.

À l'extérieur de l'auberge, plus rien n'était comme avant. La Porte-Dauphin, l'une des trois portes qui donnaient accès à Louisbourg, avait perdu ses armoiries et ses trophées. Désormais muette, elle témoignait de la chute de Louisbourg et du commencement de la déportation de ses citoyens. Elle avait complètement perdu sa fonction d'accueillir en terre française les colons qui cherchaient la terre promise. Dorénavant, elle ne faisait que rappeler la défaite humiliante des Français.

Joseph Lartigue, une connaissance de la famille d'Aimée, avait été l'un de ces pêcheurs et commerçants qui avaient quitté Plaisance lors de la déportation de Terre-Neuve. Devenu fonctionnaire, il avait habité Louisbourg où il vivait dans sa modeste maison en compagnie de son épouse, de la plupart de ses douze enfants et de ses domes-

tiques. Aimée pensait à madame Lartigue qui avait vu naître Louisbourg avant d'assister une deuxième fois à sa chute. Cette brave dame s'était exilée en France pendant plus de quatre ans, pour ensuite revenir sans se douter que le même sort guettait son lieu de résidence tant aimé. Encore une fois, son avenir était devenu incertain et ce n'est point ce que nous voulons pour finir nos vieux jours. Aimée avait toujours une pensée tendre et une prière pour la vieille dame lorsqu'elle passait lui apporter du pain en guise de prétexte pour la visiter. En l'écoutant parler de tous ces dérangements, des déportations et des rapatriements, Aimée pensait à son périple personnel. L'abandon est un privilège qu'elle n'avait jamais connu. Elle n'abandonnerait pas Louisbourg, mais qu'adviendrait-il de Rose-Aimée en Acadie ?

Le pain quotidien, on en parle dans les prières et l'on peut nourrir une armée. Louisbourg avait déjà connu la disette lors des mauvaises récoltes. Aimée savait trop bien que malgré la concurrence entre les boulangeries commerciales, il fallait faire en sorte que le pain soit disponible à l'auberge. C'est ce qui lui servait de prétexte pour quitter son commerce désormais fréquenté par les militaires anglais. Le matin, elle allait chercher le pain avec Anne, pendant que Marie préparait la bière d'épinette.

La rue Toulouse était toujours achalandée. L'Épée-Royale, auberge de marque pour les riches commerçants et les capitaines, avait toujours eu une bonne fourchette. Les soldats et les engagés, eux, fréquentaient plutôt l'Hôtel-de-la-Marine, où on avait même logé des prisonniers de guerre. La table de l'hôtel avait de quoi rassasier plus d'un estomac, tandis que le cabaret avait soulagé plus d'un gosier assoiffé. Les vins de Bordeaux, l'eau-de-vie et surtout, le rhum des Antilles avaient délié plus d'une langue. On avait même initié le palais des militaires au café.

N'étant pas la seule femme entrepreneure, Aimée avait créé une alliance secrète avec les autres commerçantes pour approvisionner les boulangeries. Un meunier leur fournissait des poches de farine pour faire le pain. C'est ainsi, également, que le groupe transmettait les brides de renseignements qu'il parvenait à glaner sur le mouvement des Anglais. Pour la veuve du boulanger, Marie Brunet, et Jeanne Galbarette les affaires n'avaient pas de secrets. Aimée et ces femmes avaient leur propre réseau d'information. La résistance à Louisbourg avait le visage d'une femme.

Ce matin-là, l'aubergiste devait se rendre à l'extrémité de la rue Toulouse, tout près de la Porte-Frédéric. Avec ses engagés, elle attendait pour les chaloupes qui amenaient les marchandises des navires ancrés dans le port. On avait l'habitude d'entendre les langues européennes et le mi'kmaq. Ce bout de rue, qui rassemblait les commerces et les auberges en face du port, bourdonnait de vie. On pouvait tâter le pouls de la forteresse, mais là, l'atmosphère était différente. Si les cloches avaient sonné à Londres et à Boston lors de la chute de Louisbourg, il n'y avait rien, en ce dernier lieu, pour remonter le moral des habitants dont la grogne demeurait toujours la même. Louisbourg et l'Acadie auraient pu survivre si le gouverneur général de la Nouvelle-France, le marquis de Vaudreuil, n'avait pas tout pris pour défendre le Canada. Sans provisions ni munitions, on ne peut pas refouler l'ennemi, car des vœux pieux n'accomplissent rien.

Ce mois de juillet avait été pénible et l'on s'en souviendrait pour longtemps. La majorité des Français avait été déportée en France ou aux Antilles et nous recevions des missives via lesquelles on nous informait que des centaines avaient péri en mer. Les Acadiens livraient la lutte de leur vie, mais plusieurs succombaient aux mains de leurs bourreaux, lesquels commettaient des crimes de guerre qui marqueraient à jamais l'Histoire de l'Amérique. Pour Aimée, il n'était plus question d'anticiper le retour de sa fille ou même, d'espérer recevoir de ses nouvelles. Aller la retrouver en Acadie serait très risqué pour Aimée, mais le cœur d'une mère voit autrement.

Port-la-Joye, à l'Isle Saint-Jean, avait été capturé par Lord Andrew Rollo, qui à la fin d'octobre, fit dépêcher là-bas 13 navires pour déporter les Acadiens. Les Anglais purent constater le décès de plus de 1 600 âmes durant la traversée des 3 100 Acadiens qui avaient embarqué. Port-la-Joye n'était plus. C'était maintenant le Fort-Amherst. On en parlait jusqu'en Louisiane, tachée elle aussi par le deuil. Aimée écoutait les récits des conquérants qui venaient se rassasier à l'auberge, et les nouvelles en provenance de l'Acadie confirmaient que Rose-Aimée était en danger.

— Il n'y a plus rien qui me retient ici, soupira Aimée. Je dois me rendre en Acadie retrouver ma fille. Elle a besoin de moi. Louisbourg survivra sans ma présence.

— Ne perdez pas courage, lui murmura Anne. Vous n'avez pas la preuve que votre fille est en danger ou qu'elle a été déportée.

—Je me console en me disant qu'elle viendrait me voir dans un rêve si elle rendait l'âme. Aussi, je le sentirais dans mon cœur. Ma fille ne m'abandonnera jamais, mais je ne l'ai pas vue dans mes songes. Elle est vivante, je le sais. Hélas, en ce moment, tout ce que je ressens est cette fatigue que je reconnais bien, car je l'ai déjà vécue à Plaisance et à Saint-Pierre-et-Miquelon. J'ai le pressentiment que mes jours à Louisbourg sont comptés. La direction du vent va changer. Je le sens dans mes os. Je n'ai jamais couru après le destin, c'est lui qui me rattrape toujours. Les Anglais sont de plus en plus exigeants dans leurs demandes de traduction. Je n'ai plus envie de travailler pour cette résistance qui va s'évaporer entre mes mains. La conquête est proche et nous ne pouvons pas arrêter nos ennemis. Nous sommes tous leurs prisonniers. Je veux retrouver ma fille en Acadie. Écoutez-moi bien. Je vais vous laisser l'auberge dont vous vous occuperez, Marie et toi, en tant que relève. Vous avez l'énergie qui me manque. Si le destin le permet, je reviendrai avec Rose-Aimée ; sinon, je resterai en Acadie avec elle.

—Je vous en prie, madame Aimée, ne parlez pas ainsi, implora Anne. Vous n'avez plus l'âge pour voyager. Le danger est partout. Que ferez-vous en Acadie si vous ne trouvez pas Rose-Aimée ? Les Anglais vous feront prisonnière et vous serez déportée. Restez ici et laissez Rose-Aimée venir à vous.

Soudain, un bruit fit sursauter les deux femmes. Marie vint les avertir qu'un homme d'une maladresse fébrile était arrivé à l'auberge et avait demandé à parler avec la propriétaire.

—Je dois m'entretenir avec madame Aimée, chuchota tant bien que mal l'individu en regardant Anne après que celle-ci se fut déplacée pour aller à sa rencontre.

—Baissez la voix. Ne voyez-vous pas que l'auberge est occupée par les Anglais ? murmura Anne en essuyant la table devant lui. Vous désirez pendre une consommation ? demanda-t-elle ensuite sur un ton plus audible.

—Une bière d'épinette, répondit le jeune homme, un peu surpris par la réaction de son interlocutrice.

—Madame Aimée est dans la cuisine avec Marie. Elles font de la bière d'épinette.

—Oui, on peut le sentir, lança Martin en levant la tête comme pour humer l'air. Son regard fut attiré vers la porte qu'on venait d'ou-

vrir. Deux officiers en franchirent le seuil d'un pas ferme. Il baissa la tête quand il les vit entrer, puis, prenant conscience qu'il attirait leur attention, il tira sa révérence et sortit de l'auberge pour gagner la cuisine par la porte arrière du bâtiment.

— Que faites-vous dans ma cuisine ? s'écria Marie. Ouste ! Pas d'hommes ici ! prévint-elle en claquant son tablier devant lui comme pour le repousser.

Aimée se tourna de ses marmites et regarda l'intrus.

— Madame Aimée, je crois qu'on vous avait prévenue de ma visite.

— On vous attendait à la porte de la cuisine. Ne venez jamais par la porte principale de l'auberge. C'est imprudent. Au fait, je connais votre père. Vous êtes le fils du gardien du phare. Comment se porte votre père ? Nous ne le voyons plus à l'auberge.

— Je n'ai pas vu mon père depuis quelque temps. Nous ne circulons pas librement dans la ville, encore moins au port qui est maintenant inaccessible aux citoyens. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je dois vous parler au sujet des deux militaires qui viennent d'entrer dans l'auberge. Nous devons être seuls, madame.

— Je n'ai pas de secret pour Anne et Marie. Parlez.

— Madame, ce que je vais vous dire est de la plus haute confidentialité. Si vos amies entendent ce message, leurs vies pourraient être en danger.

— Nous voulons rester avec vous, madame Aimée, répliqua Marie. Nous ne vous quittons pas. Vous pouvez parler en toute confiance.

— Nous sommes un groupe de citoyens qui depuis quelques semaines, observe les activités des Anglais, commença Martin. On me demande d'en discuter avec vous, madame Aimée, parce que vous êtes une personne fiable et en tant qu'aubergiste, vous occupez un rôle clé pour cueillir des renseignements qui seront utiles au mouvement de la résistance en ce qui concerne la conquête de l'Acadie et de Québec.

— On m'avait prévenue de votre venue. Vous savez, je n'ai plus rien à perdre. Bientôt, c'est un propriétaire anglais qui dirigera cette auberge, mais je vous jure que nous ne jouerons pas les soumises.

— Depuis quelques semaines, nous épions les activités des militaires britanniques. L'hiver dernier, à Halifax, ils se préparaient à descendre le fleuve pour se rendre à Québec. Mon frère et moi les surveillons à partir de notre poste de guet depuis qu'ils sont ancrés

à l'Anse au Ruisseau. Durant tout le temps qu'ils ont bombardé la forteresse, nous avons observé leurs allées et venues. Vous ne pouvez croire la quantité de munitions et le nombre de militaires qu'ils ont à leur disposition. Nous n'avions aucune chance contre eux, et encore moins quand ils ont bloqué l'entrée du port. Du phare, mon père pouvait voir tout le manège. Vous vouliez des nouvelles de lui ? Eh bien, c'était la première fois que je le voyais pleurer. Maintenant, les pilotes anglais viennent le questionner au sujet du port et de l'embouchure du fleuve et l'obligent à rester en tout temps au phare. Il est prisonnier de son propre métier et je crains pour son bien-être. Je connais mon père. Celui qui nous protégeait a l'impression de nous vendre. Mais il ne nous trahira jamais. Et il n'est pas le seul. Les pilotes français sont aussi devenus des prisonniers de guerre. Les Anglais se servent d'eux pour pouvoir être en mesure de naviguer sur le fleuve lors de la descente planifiée pour envahir Québec.

— Vous avez raison. Votre père ne leur livrera pas tous les renseignements qu'ils souhaitent obtenir. C'est un homme intelligent et au bon jugement. L'histoire des pilotes est une tragédie pour nous. La capture de ces hommes est une stratégie brillante pour la marine anglaise. Mais, dites-moi, que vouliez-vous me dire au sujet des deux officiers que vous avez vus entrer dans l'auberge ?

— Le lendemain de la chute de Louisbourg, j'ai vu ces hommes marcher le long de la grève à l'Anse au Ruisseau. Le soldat plus âgé est Samuel Holland, un arpenteur-géomètre et cartographe. Il avait une tablette et des instruments pour tracer une carte des environs. Il doit faire le relevé des possessions anglaises. C'est lui qui détient la clé du siège de Louisbourg et bientôt, il détiendra celle de l'assaut ultime de Québec, car les officiers se fieront à ses cartes pour se guider. L'homme qui l'accompagnait et qui semblait apprendre le métier est James Cook, capitaine du navire Pembroke. Il est aussi un géomètre et nous croyons qu'il prépare les cartes qui permettront à l'armada de Wolfe de remonter le fleuve Saint-Laurent pour attaquer Québec. Un portrait des plus terribles se dessine sous nos yeux et nous n'y pouvons rien. Madame Aimée, deux cents navires se mettront en route pour prendre Québec !

— Le sang me glace. Les nouvelles que vous m'annoncez sont pires que je le croyais. Pourquoi voudraient-ils tracer la carte de l'Anse ?

— Ils sont très préoccupés par l’embouchure.

— Mais tout le monde sait que descendre le fleuve n’est pas chose facile, surtout La Traverse, dit Aimée qui l’avait déjà entendu dire par des pilotes qui fréquentaient l’auberge. De plus, nos militaires ont coupé les bouées qui indiquent le chenail. Seuls nos pilotes d’expérience pourraient s’y rendre. Je plains ces pauvres hommes qui doivent aider les Anglais. Que va faire votre groupe clandestin ?

— Nous cherchons des gens comme vous pour nous renseigner au sujet des mouvements des militaires dans Louisbourg et au port. Les deux hommes dont je vous ai parlé viennent à l’auberge tous les jours ; vous pourriez donc épier leurs conversations.

— Si vous croyez qu’ils vont discuter de stratégies militaires ici, vous vous leurrez. Il ne se dit rien de confidentiel dans une auberge.

— C’est justement ! Une fois que la boisson aura produit son effet sur ces hommes, vous pourriez écouter leurs conversations et nous en faire part.

— Et comment vais-je vous communiquer l’information ?

— Je passerai devant l’auberge avant le couvre-feu. Si vous avez des renseignements, accrochez un ruban au bout de la branche d’épinette que vous avez suspendue à l’affiche qui est fixée à la porte de l’auberge. Surtout, soyez discrète !

— Votre plan me fait sourire. Un ruban au bout de la branche d’épinette ? J’accroche une branche d’épinette à l’affiche seulement quand nous avons produit de la bière d’épinette. Je devrai donc en produire tous les jours. C’est beaucoup. Nous ne sommes que trois personnes pour tenir l’auberge. Malgré tout, je suis d’accord pour vous aider. Les deux hommes dont vous me parlez semblent jouer un rôle important dans le siège imminent de Québec. Je crois toutefois qu’il serait naïf de compter sur le vin français pour qu’ils nous livrent leurs secrets. Avez-vous remarqué des déplacements susceptibles d’indiquer que l’armada anglaise est prête à monter le fleuve vers Québec ?

— La nuit, le capitaine Cook et quelques-uns de ses soldats empruntent souvent une chaloupe pour sonder les eaux de l’embouchure. C’est un travail méticuleux et parfois dangereux, mais cet homme s’y acharne avec un perfectionnisme redoutable. Je suis d’accord avec vous ; je m’étonnerais que Cooke parle de stratégie militaire ici, mais ses hommes sont fatigués et ont la langue déliée lorsqu’une femme leur sert de l’alcool et écoute leurs plaintes.

—Ce sont les conversations de ces gens que vous voulez que j’espionne ?

—En effet. Si vous pouviez vous approcher de Cook et des proches d’Amherst... Tout renseignement a sa valeur.

—Bon, je vais le faire, consentit Aimée en essuyant ses mains sur son tablier. Marie et Anne, ne risquez pas vos vies pour cette folie. Contentez-vous de vous occuper de l’auberge, termina-t-elle sans être convaincue de l’assentiment des deux femmes qui la regardaient avec une admiration remplie d’empathie.

Martin sortit par la porte arrière de la cuisine après avoir promis de revenir le lendemain avec des nouvelles sur la déportation éventuelle des citoyens de Louisbourg et sur les changements apportés au port. Aimée pensa au père du jeune homme. Le gardien du phare devait en avoir plein les yeux en regardant le port et autant sur le cœur. Sa seule consolation se résumait au fait qu’il se confiait à son fils en lui mettant sur les épaules la lourde tâche d’utiliser ces renseignements à bon escient.

Les paroles d’Aimée avaient résonné. Les jours étaient comptés. Les Anglais découvriraient éventuellement le jeu auquel se livraient le père et le fils. C’était une question de temps avant qu’ils ne deviennent des prisonniers de guerre. Si Louisbourg ne pouvait plus protéger Aimée, elle ferait comme elle avait toujours fait : elle trouverait un autre asile. Cette fois, ce serait pour retrouver sa fille, au risque d’être déportée ou pire, de ne pas survivre aux aléas du voyage.

Aimée entra dans la salle à manger et vit Anne balayer près de l’âtre.

—Va me chercher un pichet de bière d’épinette et deux gobelets, lui demanda-t-elle en se dirigeant vers une table en particulier.

—Good afternoon, gentlemen ! lança-t-elle aux deux officiers.

—Bonjour, madame, lui retourna l’un d’eux.

—What would be your pleasure, gentlemen ? We have fresh stew and bread. Also, we have just made some spruce beer.

—Nous parlons français, chère dame. Je suis étonné de vous entendre parler l’anglais aussi couramment, laissa entendre celui qu’on appelait Holland. Où avez-vous appris notre langue ?

—C’est mon père qui m’a appris, répondit Aimée d’une voix sobre.

Elle répondit cela pour éviter de dévoiler l'identité de son défunt mari, mais l'erreur avait été commise. Maintenant, les deux officiers savaient qu'elle pouvait comprendre leurs conversations.

— J'ai une question au sujet de votre bière d'épinette, enchaîna celui qu'on nommait James Cook.

— Je vous écoute.

— Est-il vrai qu'elle prévient le scorbut ?

— Vous êtes bien renseigné. Effectivement, nous la consommons pour prévenir le scorbut. Nous la faisons ici même à l'auberge. C'est une boisson sans alcool.

— Si vous la faites dans votre cuisine, sa production ne doit pas être compliquée.

— Comme vous dites, ce n'est pas difficile. C'est une bière artisanale.

— Pouvez-vous m'expliquer le processus ? demanda Cook.

Aimée hésita un instant, sachant trop bien que ce renseignement risquât de sauver des vies dans le camp ennemi.

— Pourriez-vous lui montrer vos installations, madame ? insista Holland.

Aimée était abasourdie. Un goût amer monta dans sa bouche. On venait de lui demander d'épier ces hommes et voilà que c'étaient eux qui lui soutiraient des renseignements au profit des forces anglaises.

— Eh bien, je ne suis pas la seule aubergiste qui fait de la bière d'épinette, répliqua-t-elle, non sans remarquer que les autres militaires anglais la regardaient et que tous attendaient sa réponse.

— Si ces messieurs veulent bien m'accompagner, dit-elle en montrant la porte de la cuisine d'un geste accueillant pour cacher sa frustration.

— Absolument ! agréa Cook en repoussant sa chaise. Vous venez ? lança-t-il à Holland qui aurait préféré mordre dans un gigot plutôt que de visiter une cuisine.

Marie tressaillit quand elle vit les deux officiers entrer dans la cuisine avec Aimée. Elle croyait qu'on venait les chercher pour les déporter.

— Madame Aimée ? articula-t-elle, le souffle coupé.

— C'est bon, ma belle Marie. Ces messieurs veulent connaître notre recette pour faire de la bière d'épinette alors nous allons leur donner.

D'un geste prompt, Aimée invita les deux hommes à venir plus près pour mieux voir.

— Je vous prie de me pardonner mon hésitation, mais puis-je vous transmettre les instructions en français ?

Devinant l'anxiété de la femme devant lui, Holland sourit.

— C'est le grand-père de mon père qui m'a enseigné la recette. Comme mon père, il était apothicaire. Ce procédé date de loin et vient de mon pays natal. Ce cher vieillard qui habitait au port de Charente-Maritime et qui connaissait la mer comme le fond de sa main m'a toujours dit que c'était une bonne petite bière fort appréciée par les marins, expliqua Aimée, surprise elle-même de se voir dévoiler des renseignements aussi personnels à ces deux étrangers. Leçon apprise. Elle devait calmer ses humeurs, sinon tout serait perdu. Elle s'exécuta prestement devant ses deux spectateurs qui la dévisageaient.

— En effet, enchaîna-t-elle, mon oncle, l'apothicaire, disait qu'au même titre que la choucroute, cette bière d'épinette prévient le scorbut.

— Voilà ce qui m'intéresse, répliqua Cook. Je ressens chez votre personne, chère dame, un léger trouble à cause de notre présence. Les citoyens qui habitent les ports comme le vôtre craignent le déchargement des passagers d'outre-mer. Les maladies se répandent souvent à l'arrivée des marins ou des passagers infectés par des maladies contagieuses. Je vous assure que ce n'est pas de nos équipages.

— Merci pour vos propos rassurants. Nous avons déjà vu des navires qui transportaient des malades. À Louisbourg, nous n'avons guère de moyens suffisants pour combattre des épidémies. Par le passé, plusieurs de nos citoyens ont rendu l'âme après avoir attrapé une maladie contagieuse transmise par un étranger. À l'auberge, nous avons déjà logé des convalescents ou des personnes souffrant de maladies moins graves comme la fièvre des navires. Les soins que nous pouvons prodiguer sont réduits à leur plus simple expression, car ici, la maladie peut se propager comme une traînée de poudre. Les religieuses ont accueilli des hommes de troupe qui souffraient d'une grippe maligne et les pauvres ont elles-mêmes été contaminées. La famille de Marie a connu la maladie, aussi. Bon nombre de Mi'kmaq ont péri de la petite variole. Donc, vous pouvez deviner notre appréhension.

— Je comprends. Vous l'exprimez très bien, répondit Cook. Je veux vous rassurer une deuxième fois, madame... Nos navires ne

transportent aucun malade. Ma priorité est de prévenir le scorbut et de savoir comment fabriquer votre fameuse bière d'épinette.

— Cette boisson a guéri plus d'un militaire, vous savez, lança Aimée.

— Comment la faites-vous ? questionna Adams d'un ton impatient.

Aimée approcha de la grande marmite et de fil en aiguille, commença à expliquer le processus.

— La recette est très rudimentaire. On fait bouillir l'eau et le levain, ensuite on infuse des branches d'épinette et le fruit gommeux, de même que de la pruche ou de la sapinette. Vous pouvez aussi prendre de l'épinette blanche. Après, on ajoute quelques livres de mélasse.

— On dit que c'est toute une petite industrie, à Louisbourg, renchérit Adams en affichant un sourire qui irritait Aimée.

— Ici, nous préférons consommer la bière d'épinette plutôt que de boire de l'eau. Les militaires semblent préférer ce dernier breuvage alors que les mieux nantis choisissent nos bordeaux français.

— Justement, nous trouvons que nos hommes boivent trop de votre fameux vin. L'alcool n'est pas bon pour un militaire en devoir, précisa Holland, d'un ton narquois.

— Seriez-vous en mesure de produire votre bière pour notre garnison ? s'enquit Cook.

— Je n'ai qu'une petite auberge, vous savez. La cuisine n'est pas grande et je n'ai que deux employées. Je ne crois pas pouvoir remplir cette obligation, répondit Aimée dans le but d'éviter d'aider les Anglais.

— Cette obligation, comme vous l'appeler, pourrait vous être profitable, car bien sûr, vous seriez rémunérée pour vos efforts.

— Je vous prie de m'y laisser réfléchir, répondit Aimée.

— Ne prenez pas trop de temps, ma chère dame, lança Holland en regardant son interlocutrice. Nous enverrons quelqu'un demain pour conclure cette entente. Si j'étais vous, je me préparerais à produire votre bière.

Satisfait, Cook remercia l'aubergiste, fit un dernier tour de la cuisine et retourna à sa table avec Adams. Aimée pouvait entendre en leur servant le gigot, le pain et la bière d'épinette que Cook était pressé de faire brasser pour ses troupes. Il discutait même de la quantité de mélasse qui serait ajoutée dans chaque barrique. Selon ses calculs im-

provisés, chaque homme pourrait avoir droit à deux pintes par jour pour être épargné du scorbut. Pendant qu'Aimée regardait les deux officiers se rassasier, elle était à même de pouvoir deviner, d'après les mots qu'ils s'échangeaient en chuchotant, qu'ils étaient satisfaits de leur rencontre. Quelle ironie mordante, pensa-t-elle, à la lueur de la conversation qu'elle venait d'avoir avec Martin. Devant lui, elle s'engage à aider la résistance, et à présent, voilà qu'elle soutient l'ennemi ! Nul doute que les citoyens de Louisbourg la jugeraient sévèrement pour cette trahison.

La visite de Martin ne se fit pas attendre. Une source fiable avait vu les deux officiers sortir de la cuisine de l'auberge. Une fois ceux-ci partis, Martin se présenta à la fenêtre arrière de la cuisine.

— Vous voilà encore ? lança Anne en le voyant surgir.

— Dites à madame Aimée que je suis ici, la pria Martin en vérifiant son périmètre.

— Madame Aimée est avec un client. Revenez plus tard.

— Que voulaient les officiers ? Pourquoi sont-ils venus dans la cuisine ?

— On ne peut rien vous cacher ! Ils étaient dans la cuisine pour savoir comment faire de la bière d'épinette. Ils en veulent pour protéger les militaires du scorbut.

— Ont-ils mandaté madame Aimée pour leur en produire ?

— Oui. Elle leur a dit qu'elle allait y réfléchir. C'est tout un embarras.

— Je dois lui parler immédiatement.

— Bon, bon... j'y vais. Entrez dans la cuisine. Un petit quelque chose vous attend sur la table, annonça Anne avec un sourire taquin.

Martin s'installa au bout de la table pour déguster le bœuf salé accompagné de légumes frais du potager.

— Je vois qu'Anne a pourvu à vos besoins, constata Aimée en entrant dans la cuisine.

— Oui, merci. Madame Aimée. Écoutez, je dois savoir ce que les officiers vous ont demandé de faire pour eux.

— Ils étaient venus pour prendre un repas, mais Cook se montrait plus intéressé à savoir comment on fabrique la bière d'épinette qu'on utilise pour combattre le scorbut, d'autant plus que dans ma recette, il n'y a pas d'alcool.

— Que lui avez-vous dit ?

— Il m’a demandé d’en produire pour ses militaires et je lui ai répondu que j’y penserais. Je dois lui rendre ma réponse demain. Je ne veux pas les aider, mais en même temps, je dois trouver un prétexte crédible pour ne pas attirer les problèmes que mon refus pourrait nous causer.

— Ne refusez pas. Faites ce qu’il vous demande. Ça nous donnera l’occasion de les surveiller. Nous vous aiderons à produire la bière.

— Je ne comprends pas. Pourquoi aider nos ennemis ? Tout le monde croira que je trahis les miens en aidant l’armada britannique à se rendre à Québec.

— Nous cherchions une occasion pour infiltrer leurs opérations. Ce sera le prétexte. Lorsque la bière sera prête, vous le direz à l’aide de camps de Cook en lui demandant de vous fixer un rendez-vous dans leurs installations. Insistez pour faire vous-même la livraison, car vous avez des consignes à leur transmettre. Je vous accompagnerai. Pendant que vous conclurez le marché avec l’aide de camp, je déchargerai les barriques de la charrette et ainsi, j’aurai la chance d’examiner leur environnement.

— Je suis prête à vous aider, mais je refuse de mettre Anne et Marie en danger.

— Je vous jure que rien ne leur arrivera. J’attends de vos nouvelles.

Le lendemain, Aimée surveillait la porte de l’auberge en anticipant le retour de Cook. Au bout d’un moment, un officier transportant un porte-documents entra et demanda à la voir.

— Madame Aimée, prononça-t-il lentement, mais fermement.

— Bonjour, désirez-vous une table ? Aujourd’hui, nous servons une soupe aux pois et du poisson frais de ce matin.

— Je ne désire pas manger, madame. Je viens de la part du capitaine Cook au sujet de l’entente qu’il a prise avec vous à l’égard de la production de la bière d’épinette. Il m’a chargé de m’enquérir de votre réponse.

— En effet, j’ai une réponse pour lui. Dites-lui que je produirai la bière d’épinette sans alcool, tel qu’il l’a demandé. Et lorsque j’aurai terminé, j’irai vous la livrer moi-même.

— Voici l’entente, répliqua le jeune officier d’un air hautain en ouvrant le porte-documents pour y saisir un parchemin écrit de la main

même de Cook. Voici les consignes de mon supérieur. Vous devrez les suivre à la lettre. Chaque quantité des ingrédients de la recette a été mesurée précisément. Ce n'est pas une estimation.

— Effectivement, je vois que le capitaine Cook est très précis dans ses consignes, souleva Aimée en lisant attentivement le document. Le problème, c'est que nous n'avons pas cette quantité de mélasse en main.

— Le capitaine est au courant de votre situation et de celle qui prévaut au port de Louisbourg. Il vous fournira donc la mélasse qui provient des Antilles, ainsi que les barriques. Il a également une autre requête.

— Laquelle ? demanda Aimée sur un ton poli pour masquer son irritation.

— Il veut que ce soit uniquement vous qui produisiez la bière d'épinette. Sauf vos esclaves, personne ne pourra vous aider, expliqua l'homme en fixant Anne et Marie.

— Esclaves ? Mais il n'y a pas d'esclaves ici ! Marie et Anne sont des membres de ma famille. Si ça ne vous convient pas, je vous demanderais de quitter l'auberge immédiatement !

— Je dois vous avertir, chère dame, que nous sommes très indifférents de vos employées, qu'elles soient des esclaves ou non. La requête exige qu'aucune tierce personne ne soit autorisée à vous aider. Pour ce qui en est de la livraison, nous viendrons chercher les barriques au moment convenu, car le port n'est pas accessible pour vous. Si vous avez des consignes, vous êtes priée de bien vouloir les transcrire pour le capitaine. Vous savez écrire, n'est-ce pas ?

Aimée prit le document, le plia en silence et le rangea dans la poche de son tablier. Puis l'officier quitta l'auberge, non sans avoir fait une inspection sommaire des lieux. Durant tout ce temps, Anne et Marie étaient demeurées immobiles, le souffle coupé.

— Vous avez entendu cet ignare ? s'exclama Aimée. Je dois prévenir Martin. Nous ne pourrons pas livrer la bière à leur campement. Nous devons trouver une autre stratégie pour atteindre le port.

Au cours des jours qui suivirent, les trois femmes s'acharnaient à la production de la bière d'épinette tout en assurant le bon fonctionnement de l'auberge. Les chambres étaient toutes occupées par des officiers de Cook alors que les tables accueillaient les hommes du même régiment. Cook et Holland, eux, brillaient par leur absence. Ils

avaient obtenu ce qu'ils voulaient : un remède sûr pour le scorbut. Le capitaine avait toutefois respecté sa parole. Une quantité jamais vue de mélasse fraîche en provenance des Antilles arrivait chaque matin à l'auberge avec le nombre exact de barriques à remplir. Une fois la bière produite, les soldats s'en emparaient et regagnaient le port. Pour sa part, Martin ne pouvait se rendre à l'auberge. La présence des Anglais l'empêchait de communiquer avec Aimée, qui savait très bien que le moindre de ses mouvements était surveillé.

Les trois femmes travaillaient dans un parfait silence. Marie avait perdu son sourire et Anne avait cessé de chanter. La cuisine était devenue une aire de production qui ne leur appartenait plus. L'Antillaise soupirait chaque fois qu'elle ouvrait un tonneau de mélasse. Elle faisait ruisseler une petite quantité au bout de son doigt en regardant les reflets ambrés. Un jour, elle laissa entendre d'un air songeur :

— J'aime l'odeur de la mélasse. Elle est riche et parfumée. Ça me rappelle mon enfance.

— Tu ne parles pas souvent de ton pays, lui fit remarquer Marie. Pourquoi ?

— Tu sais, Marie, je n'étais qu'une enfant quand on m'a enlevée des bras de ma mère. J'ignorais ce qu'il allait m'arriver. Des hommes m'ont emmenée avec d'autres enfants sur un grand navire et nous ont enfermés dans la cale. Je n'ai même pas vu le rivage de mes belles Antilles s'éloigner. Tout ce que je savais est que j'avancais vers la noirceur. Je faisais désormais partie du commerce d'enfants. Beaucoup d'avantages pour ces hommes infâmes, mais une grande misère pour nous ! On m'a enfouie avec les cargaisons de sucre, de tabac et d'autres marchandises à expédier au Canada. J'ai pleuré de tout mon être. Ensuite, un silence étrange s'est installé. Des enfants ont rendu l'âme. C'était trop. Un supplice interminable. Le jour, nous étions entassés dans la noirceur humide et puante. Tout ce que nous entendions, c'était le craquement du bateau et le bruit que faisaient les marins sur le pont. Le soir, les hommes descendaient dans l'entrepont pour nous toucher avec leurs mains sales. J'entendais les autres enfants crier. Moi, en revanche, je ne criais pas. Je ne voulais pas leur donner la satisfaction de penser qu'ils allaient m'achever par la peur ou la force. Lorsqu'ils en avaient fini avec nous, plusieurs d'entre nous pleuraient jusqu'au sommeil sans fond. Savais-tu que des enfants peuvent dormir les yeux ouverts ? C'est la terreur qui fait ça.

— Il n'y a pas de mal à pleurer. Verser des larmes a sauvé plus d'une femme de la misère, murmura Marie.

— Moi, je ne faisais aucun bruit. Je ne voulais pas que ces hommes sachent qu'ils me faisaient mal et qu'ils m'enlevaient ma dignité !

— Un enfant ne devrait jamais connaître ce genre d'horreur, souffla Aimée. Personne ne devrait subir un pareil sort ; être enlevé du sein de sa mère pour être envoyé en exil !

— Madame Aimée, si le destin le veut, je souhaite que vous retrouviez Rose-Aimée, bien que votre départ me cause un profond chagrin. Je ne reverrai jamais ma famille et mon pays, mais vous, vous avez la chance de revoir votre fille. Nul doute qu'elle vous attend ou qu'elle est à votre recherche. Je vous le souhaite de tout mon cœur.

— C'est mon plus grand désir. Je ne sais pas quand je serai en mesure de partir de Louisbourg. Ma disparition sera remarquée. C'est pour cette raison que vous devez prendre les devants et toujours être visibles dans l'auberge pour servir le public. Moi, je resterai dans la cuisine. Ainsi, on s'habitue à mon absence et je pourrai partir.

La dernière production de la bière d'épinette serait prête le lendemain et recueillie par les soldats à l'heure habituelle. Aimée et ses deux collaboratrices n'avaient pas revu Martin depuis l'occupation de l'auberge par les hommes de Cook. Quitter les lieux était hors de question puisqu'elles savaient qu'elles étaient surveillées.

— Le poissonnier est arrivé ! annonça Marie aux deux autres.

— Le poissonnier ? Quel poissonnier ? demanda Anne en regardant Aimée, qui, elle, avait compris le subterfuge.

— Chut ! chuchota-t-elle. C'est sûrement quelqu'un qui veut nous transmettre un message au sujet de Martin. Ce soir, c'est la dernière livraison.

— Apportez le poisson ici ! commanda Aimée en dirigeant le poissonnier vers la cuisine.

Une fois entré, l'homme déposa la corbeille de poissons sur la table et retira son chapeau en faisant signe à l'aubergiste de ne pas parler. Un soldat arriva brusquement dans la pièce et jeta un regard cuivré sur l'homme et les poissons. D'une main longue et effilée, il saisit un couteau et tourna le poisson avec dédain dans la corbeille. Satisfait, il laissa le couteau tomber sur la table et retourna dans la salle à manger. Le poissonnier fit signe à Aimée d'enlever le poisson du panier. Au

fond se cachait un petit lambeau d'étoffe chiffonné. Il s'agissait d'un morceau de la chemise de Martin.

— D'où vient ce bout de tissu ? questionna Aimée.

— D'un homme que vous connaissez. C'est une preuve qu'il n'est pas loin et qu'il ne vous a pas abandonnée.

— De qui parlez-vous ? enchaîna l'aubergiste pour vérifier l'identité de l'individu.

— Martin, le fils du gardien du phare. Il ne sait pas écrire ni lire. Ce morceau de tissu qui provient de sa chemise est un message. Il viendra à l'auberge ce soir, à temps pour la dernière livraison de bière d'épinette. Une fois que les barriques seront chargées sur la charrette, vous devrez trouver une manière d'occuper les deux soldats. Martin a bien observé ceux qui viennent chercher les barriques, ce qui fait qu'il connaît leurs habitudes et le trajet qu'ils empruntent. Si vous leur offrez une bière, elle ne sera pas de refus. Proposez-leur de la boire près de la porte de la cuisine. Pendant ce temps, Martin ira se dissimuler dans la charrette pour se rendre au port.

— Mais c'est fou ! Il sera repéré et puni. C'est impossible. Dites-lui que je ne le ferai pas. Il n'aura aucune chance une fois qu'il sera arrivé au port. Les routes sont surveillées et aussi, il y a un couvre-feu. Personne ne pourra l'aider, soumit Anne.

— Il en est conscient, mais le choix ne lui appartient pas. Nous devons savoir ce que l'armada a en sa possession, afin de transmettre l'information à nos familles et aux militaires. Les Anglais quitteront Louisbourg bientôt pour se rendre à Québec.

— En ce cas, accepta Aimée d'une voix émue, je m'assurerai de garder les hommes occupés pour que Martin puisse se cacher dans la charrette. Pour le reste, le destin se chargera bien de le protéger. Je n'y peux rien. J'ai fait des sacrifices plus grands que celui-là.

— En ce moment, je ne vois pas un plus grand sacrifice que celui que Martin s'appête à faire, murmura Anne. Qu'arrivera-t-il à faire si les Anglais le capturent ? On l'accusera d'espionnage et il disparaîtra comme les autres.

— Faisons consciemment notre part, ce qui ne pourra que l'aider. Donc, je compte sur vous, Anne et Marie, pour distraire les militaires, répliqua Aimée.

À l'heure convenue, le bruit familier de la charrette se fit entendre. La routine était bien rodée, selon les exigences des militaires.

Les deux soldats entrèrent dans la petite cour de l'auberge et se dirigèrent vers les barriques. L'un d'eux les compta et nota qu'il en manquait une. Il se dirigea d'un pas impatient vers la porte de la cuisine, puis lança :

— Madame, il manque une barrique. Selon l'entente, vous deviez terminer la production ce soir.

— En effet, elle est ici, répondit Aimée en indiquant une barrique posée près de la porte. Nous n'avons pas eu la chance de la transporter avec les autres. Le compte y est donc. Nous avons tenu notre part de l'engagement.

L'homme fit signe à son compagnon de venir chercher la barrique tout en sortant une feuille de papier de la poche de son veston.

— Voici l'entente signée par le capitaine Cook, reprit-il. Vous toucherez votre compensation financière, qu'on vous apportera à l'auberge dès que j'aurai complété la livraison.

— Désirez-vous une bière ? proposa Anne en apportant un pichet à la porte. Ce sera notre façon de conclure le marché. Dites à votre compagnon de venir aussi, ajouta-t-elle en faisant un signe de la tête vers l'homme qui avait roulé la barrique jusqu'à la charrette pour l'ajouter à l'inventaire.

— Comment refuser une telle offre, surtout d'une belle femme comme vous ? s'exclama le soldat en se léchant les lèvres.

Son confrère et lui se rendirent dans la cuisine boire leur bière sous l'œil vigilant d'Aimée. Entretemps, deux hommes arrivèrent à la charrette et troquèrent la dernière barrique contre une autre identique, mais remplie d'une charge humaine. Nul autre que Martin se trouvait à l'intérieur. Il en sortirait à la noirceur après être arrivé au port. Leur bière terminée, les Anglais reprirent la route sans avoir la moindre idée qu'ils emmenaient un espion avec eux. Aimée dévoila le plan à ses amies dès que le bruit de la charrette cessa de se faire entendre. Un silence empreint d'inquiétude enlaçait les trois femmes pendant qu'elles pensaient à Martin et le risque qu'il venait de prendre.

Au cours des semaines qui suivirent, elles retrouvèrent le quotidien qu'était le leur avant l'entente passée avec Cook. L'absence de Martin dominait toutefois leurs conversations chuchotées près du grand four de la cuisine. Les soldats anglais avaient tiré leur révérence et apparemment, ils auraient laissé une barrique au port. On disait que des curieux étaient allés là-bas pour marauder ce qui restait

et que lorsqu'ils avaient aperçu la barrique, persuadés d'avoir trouvé une ressource de valeur, l'avaient ouverte. À l'intérieur, ils auraient découvert le cadavre d'un homme dont la cervelle avait été éclatée par une balle. De plus, on l'avait scalpé. Or, nul n'avait vu la barrique ou obtenu la preuve voulant que Martin ait été assassiné. Quant au père du jeune homme, les citoyens affirmaient qu'en plus d'être gardien du phare, il était devenu le gardien du secret du meurtre de son fils.

Louisbourg était une ville en deuil. Le bruit des calèches sur les pavés résonnait encore plus dans les ruelles désertes. Il n'y avait plus de branche d'épinette garnie d'un ruban accrochée à l'affiche de l'auberge, moins fréquentée qu'à l'habitude. Une tranquillité fébrile cherchait sa place.

— Madame Aimée, votre silence vous trahit, dit doucement Anne en prenant sa patronne attristée par le bras. Buvez cette tisane. Il faut manger. Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ?

— Laisse aller, ma chère enfant, je n'ai plus d'appétit, répondit Aimée. Va chercher Marie. Je veux vous parler dans la cuisine.

La détresse d'Aimée était palpable. Une tristesse qui se sent jusqu'aux os et qui n'abandonne pas.

— Asseyez-vous près de moi, mes chères filles, poursuivit-elle une fois les filles revenues. Les murs ont des oreilles. Ce que j'ai à vous dire ne concerne que nous trois.

— Je n'aime pas quand vous parlez ainsi, lâcha Marie. Le cœur me saisit chaque fois. Je ne veux pas vous voir triste, madame Aimée.

— Vous êtes bonnes pour moi. Je vous aime comme si vous étiez mes enfants, mais j'ai un vide dans mon cœur que je dois combler. La guerre et les déportations ont changé nos vies, ce qui m'a fait prendre conscience que le plus important est la famille. Je veux trouver ma fille. J'ai les ressources pour y parvenir. Ici, l'argent ouvre les portes autant qu'elle peut les fermer. Comme je ne veux pas fermer l'auberge, je vous la confie. Soyez heureuses. Que cette entreprise vous donne la liberté dont vous êtes dignes. Vous y avez gagné votre pain. Maintenant, c'est le temps d'en jouir. J'ai les documents, signés devant un notaire. Je ne veux pas entendre vos protestations, même si je sais qu'elles expriment votre sincérité. Dites-moi plutôt que vous acceptez mon offre. Voilà qui me libérerait de ce fardeau qu'est devenue pour moi l'auberge. J'ai trop de souvenirs, ici. Laissez-moi partir pour retrouver ma Rose-Aimée. Vous avez ma bénédiction. Je vous aime.

— Madame Aimée, j'ai le cœur brisé, murmura Anne. Je ne peux pas imaginer ma vie sans vous, vous qui m'avez sauvée d'une misère certaine. Vous avez fait de moi une femme libre, affranchie.

— En ce cas, libère-moi à ton tour, Anne. Moi aussi je veux être une femme libre. J'ai toujours compris que dès le moment où nous connaissons la vie, nous voulons déjà la changer. Cette liberté me permettra de retrouver ma fille.

— Madame Aimée, vous avez été une mère pour moi, susurra Marie. Vous m'avez protégée. Je n'ai jamais connu une personne avec une telle bonté et une telle générosité. Je comprends pourquoi vous tenez tant à retrouver votre fille. C'est votre cœur de mère qui parle, pas la raison, car la réalité vous mettrait en garde contre toutes les embûches qui vous guettent. Je vous en prie, ne soyez pas si confiante. Cela attire le malheur.

— Je connais le danger, chère Marie. Je l'ai affronté souvent et toujours, il y a eu une porte qui s'est ouverte à la fin de l'agonie. C'est cette porte que je cherche pour retrouver Rose-Aimée, mais pour que cette porte s'ouvre, je dois fermer celle-ci. Laissez-moi partir l'âme et la conscience en paix. C'est tout ce que je vous demande.

— Laissez-nous vous aider, implora Anne.

— Vous avez besoin de quelqu'un pour vous conduire discrètement à Grand-Pré. Je connais des guides mi'kmaq qui pourraient vous aider.

— Quel intérêt auraient-ils à m'aider ? s'enquit Aimée.

— Je ne suis pas surprise que vous répondiez ainsi. Vous êtes une femme de service, une aidante naturelle. Vous n'avez jamais demandé d'aide, et vous ne vous attendez pas à en recevoir. Il existe dans le monde des gens pour soutenir ceux qui ont aidé les autres. Faites-moi confiance, madame Aimée. Laissez-moi aller au village mi'kmaq tout près d'ici et je reviendrai avec une solution.

— Pauvre enfant, tu es tellement généreuse ! Je vous parle de mes peines, et ça me console, mais c'est le temps qui me manque. On dit qu'il y a de grands dérangements en Acadie. Les grandes errances. Les déportations sont de plus en plus fréquentes. Le sablier coule rapidement et personne ne peut l'arrêter. Je ne m'inquiète pas de l'échec ou du danger. Je crains de ne jamais partir, car je sens dans mes os que ma fille est en danger. Elle m'attend là-bas.

—Madame Aimée, ne nous quittez pas avant que je revienne de mon village, implora Marie. Soyez patiente. Je trouverai un guide qui vous aidera.

—Je te le jure, mon enfant. Tu es trop bonne pour moi. Que Dieu te garde, consentit Aimée.

Marie tint parole. Son absence fut certes remarquée par les habitués de l'auberge, mais la discrétion permettait l'anonymat au moment opportun. Au bout de deux jours, la jeune femme revint à l'auberge avec de bonnes nouvelles, malgré le lourd risque encouru par Aimée.

—Enfin te voilà, chère enfant ! s'exclama cette dernière en voyant Marie entrer dans la cuisine. Ton absence m'a été pénible. Ta présence ici change tout. Tu mets de la vie dans la mienne.

—Je suis heureuse de vous dire que vous aurez de l'aide pour sortir de l'Isle Royale en toute sécurité. Un guide vous accompagnera jusqu'à Port Toulouse ; ensuite, vous prendrez un bateau de pêche avec des Basques pour vous rendre à Grand-Pré. Vous suivrez un sentier de portage entre Louisbourg et la région de Bras d'Or. C'est le chemin qu'empruntent les Mi'kmaq pour se rendre en Acadie et qui relie Louisbourg et le fort Toulouse sur le détroit entre l'Isle Royale et l'Acadie. C'est un lien de communication protégé, car le sentier a une position stratégique qui permet de voyager d'un village mi'kmaq à l'autre. Il sera possible de vous cacher des Anglais qui vous feraient sûrement prisonnière s'ils vous découvriraient. Il faut aussi penser que les Français vous jugeront sévèrement du fait que vous avez aidé les Anglais pendant leur séjour à Louisbourg.

—Je n'ai pas aidé les Anglais. C'est même tout le contraire. J'aidais la résistance. De plus, je suis apothicaire. C'est mon devoir de soigner les gens par la médecine douce et la bière d'épinette fait partie de ce genre de remède.

—Vous avez accueilli le capitaine Cook et vous avez produit de la bière d'épinette en grande quantité pour ses hommes. Vous serez jugée par les citoyens des autres villages qui ne vous connaissent pas alors qu'ici, vous êtes protégée. Les citoyens vous respectent et savent que vous n'aviez pas le choix. Mais les habitants d'ailleurs ignorent tout de votre implication au sein de la résistance. Il faudra être prudente. Vous ne pourrez pas vous fier aux Français, juste aux Mi'kmaq et aux Basques. Ils sont neutres. Le message se transmettra plus rapidement entre eux pour assurer votre passage hors de l'Isle Royale.

—Madame Aimée, je crains pour votre salut, murmura Anne.

—Je n'ai pas le choix si je veux revoir ma fille. Parlez-moi de ce chemin et de l'homme qui m'accompagnera.

—Entre les villages et les ports, les commerçants français communiquent entre eux par l'entremise des coureurs mi'kmaq. Le chemin n'a pas encore suscité l'intérêt des militaires britanniques ou des autorités coloniales. Ce ne sont que les Mi'kmaq et les coureurs des bois qui l'utilisent pour établir la communication par lettre et le troc des fourrures entre Louisbourg et l'Acadie.

—Comment vais-je trouver ma fille ? À ma connaissance, elle est encore à Grand-Pré.

—En avez-vous la certitude ? Les déportations ont commencé et le grand dérangement a dispersé la population. On dit que des Acadiens qui ont réussi à fuir les Anglais prennent le chemin pour voyager entre l'Acadie et Québec. Si Dieu le veut, vous aurez l'occasion de demander des nouvelles de Grand-Pré aux Mi'kmaq que vous rencontrerez sur votre passage. D'une déportation à l'autre. Il est impossible d'ignorer la tourmente imminente. On me dit que Saint-Pierre-et-Miquelon a été évacué. Si vous ne pouvez pas vous rendre au fort du port de Toulouse, votre meilleure chance est de vous rendre sur l'Isle Madame. La plupart des Acadiens qui ont quitté Louisbourg se sont réfugiés là-bas. Il y a aussi des réfugiés des Îles de la Madeleine et Saint-Pierre-et-Miquelon. Partout, les Mi'kmaq vous accueilleront, vous et votre guide.

—Saint-Pierre-et-Miquelon ? répéta Aimée en fermant les yeux.

Une prémonition frissonnait en elle. L'histoire des îles ne s'était jamais terminée dans son cœur. Le visage de Miguel la hantait souvent dans ses rêves. Ses yeux noirs scintillant comme des croissants de lune, ses dents blanches et les rendez-vous amoureux sur la plage près du lac d'eau douce. Le cœur lui serrait. Plus de quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis ce temps, depuis ces moments de bonheur volés aux tourments et aux deuils causés par les départs vides de sens. Toutes ces absences amères avaient été des fins décousues sans conclusion, sans boucler la boucle.

—Les Basques sont à l'Isle Madame ? demanda Aimée.

—C'est le cas pour plusieurs Basques qui ont suivi les Acadiens. L'Isle est isolée par le bras de mer. C'est un refuge idéal, une escale parfaite entre Saint-Pierre-et-Miquelon et les Îles de la Madeleine. Les

Basques y pêchent et les Acadiens tentent de survivre pour fuir les Anglais. C'est une petite île discrète où la chasse et la pêche abondent. Les Basques exploitent le poisson à partir de l'île et ils pourront vous transporter. Vous serez en sécurité le temps de votre passage, mais l'île pourrait tomber sous le contrôle britannique. Il faudra faire vite. De plus, il est difficile d'estimer le temps que vous mettrez pour vous rendre au bras de mer. Le guide estime deux semaines entières de marche, sans autres arrêts qu'au coucher du soleil. Votre force dictera la longueur de votre périple.

—Le cœur me serre, madame Aimée, gémit Anne. N'y allez pas, je vous en prie. Je le sens dans mon cœur. Ce n'est pas un bon présage. Hier, j'ai entendu un hibou près de votre fenêtre. Lorsque la lune a monté dans le ciel, le hibou a hululé votre nom. Ce rapace est un émissaire malveillant de l'au-delà. Ses plumes sont trompeuses. Son vol silencieux vient de l'autre monde. Ce n'est pas un bon présage.

—Mais calme-toi, chère enfant, l'arrêta Aimée, c'est de la superstition. Ce n'est pas un monde ancré dans la superstition qui va m'effrayer. C'est le monde des hommes réels avec leurs actes malicieux qui me fait peur. J'ai vu cette cruauté trop souvent dans ma vie.

Marie regarda Anne, car elle aussi avait entendu le hibou prononcer le nom d'Aimée et dans la culture de son peuple, cela annonce une mort imminente. Les croyances apportent parfois des réponses aux questions qui nous semblent impossibles.

—Nous avons tous une place spécialement réservée pour nous sur la terre, murmura Marie. Nous avons tous des frontières différentes qui tracent notre existence dans le temps. Je crois, madame Aimée, que votre place est avec votre fille autant que ça nous déchire de vous voir entreprendre un périple qui semble impossible. Vouloir vous en empêcher ou même vous décourager est au-delà de nos limites. Nous sommes tous reliés les uns aux autres. Notre chemin avec vous se termine et vous devez retrouver Rose-Aimée. Je suis convaincue que vous la trouverez. Vous nous avez donné une bonne vie. Loin de nous l'égoïsme de vouloir vous garder ici. Glooskap marchera avec vous. C'est un esprit puissant qui est encore parmi nous. Lorsque vous aurez besoin d'aide, appelez son esprit. Il vous trouvera et vous servira de guide spirituel. Mon peuple croit en sa grande puissance. Il protège les Mi'kmaq contre les puissances maléfiques, car il est chaleureux et généreux. C'est lui qui nous a donné la Terre de l'aube, toute cette

région maritime pour nous protéger des forces du chaos. Vous m'avez souvent vu faire brûler du foin d'odeur dans l'auberge pour nous purifier. Permettez-vous de le faire encore pour nous trois, pour que cette fumée se répande sur nos corps afin de purifier nos âmes et nos esprits. Voilà qui nous donnera la paix que nous recherchons pour vous laisser partir.

Marie alluma le foin d'odeur et Aimée ferma les yeux en laissant la délicate fumée l'entourer, ainsi que ses protégées. On dit que respirer la fumée équivaut à sentir la chevelure de Gaïa, notre Mère-Terre. Aimée se mit à se remémorer des événements qu'elle avait oubliés. Tout ce qui vient de la Mère-Terre est une médecine douce. Une boussole naturelle qui nous oriente, mais qui ne nous dévoile pas la route, car la vie elle-même devient la carte. En retournant au fond de sa conscience, l'aubergiste revit son exode de la France, son arrivée à Plaisance et ensuite, à Saint-Pierre-et-Miquelon. Toujours des départs, une impermanence qui nous tient en haleine. Nous sommes tous des migrants, et malgré notre peur de tomber, c'est la vie qui nous attrape et nous remet sur la route. Il y a un pouvoir dans ces souvenirs. Ce qu'il fallait confronter maintenant était l'inconnu : qu'une femme d'âge mûre s'exile volontairement en temps de guerre et en face de toutes les impossibilités pour retrouver sa fille. Les événements qui sont plus grands que nous ne sont pas faits pour être compris. Marie et Anne assureraient la continuité de l'auberge. Elles seraient les héritières d'Aimée et leur survie serait assurée si elles avaient le courage de persévérer comme leur mère adoptive. Le lendemain, la vie prendrait un nouveau tournant pour Aimée avec tous les doutes fiévreux et l'espoir apaisant que partir pour Grand-Pré était bien la bonne décision à prendre.

La nuit n'avait pas porté conseil. Aimée s'était levée avant l'heure bleue. Les oiseaux chantaient sous les yeux de la lune d'été. La vie reprenait dans les ruelles de Louisbourg. À l'auberge, tout était silencieux, puisque les trois femmes étaient parties rencontrer le guide. Avant la levée du jour, elles avaient rejoint le bosquet près du village mi'kmaq. La chaleur d'été commençait à briller sur les herbes hautes, l'air lourd résonnait du bruit des insectes. Aimée se souvenait des étés dans les maritimes, où dans les autres herbes semblables, elle courait pieds nus. Plusieurs lunes avaient passé depuis qu'elle avait abandonné ces pratiques de la jeunesse. Aujourd'hui, elle tromperait

le temps pour entreprendre la plus longue marche de sa vie sur un sentier inconnu avec un guide qu'elle ne connaissait pas.

— Nous sommes bien, ici, dans les grandes herbes. Je n'ai jamais entendu tant de chants d'oiseaux, murmura Anne.

— La nature fait partie de nous, répliqua Marie, elle nous relie à nos ancêtres, aux esprits, à la source de tout ce qui nous nourrit. Les animaux ont un langage commun, mais ce sont les arbres qui sont les plus éloquents, les plus braves.

— C'est fascinant ce que tu racontes, dit Anne.

— Les animaux portent conseil. Les arbres aussi. Si les animaux peuvent fuir les prédateurs, c'est tout le contraire pour les arbres. Ils doivent rester en place pour faire face au danger. Leur force est la forêt, leur communauté qui protège les individus. Si les animaux peuvent communiquer et que nous les entendons, il en est de même pour les arbres qui ont leur langage secret. Il suffit que nous les écoutions attentivement.

— Je comprends ce que tu dis, mais comment font-ils pour communiquer ? interrogea Anne.

— Par l'entremise du vent et du pollen. Les arbres mâles parlent aux arbres femelles au temps de la reproduction et les fruits apparaissent. Si le vent peut communiquer la survie des arbres, pourquoi n'est-il pas possible de leur communiquer d'autres messages ?

— Quel beau mystère que tu nous révéles, lança Anne.

— As-tu déjà imaginé les racines d'arbres sous le sol, du fait qu'elles s'entrelacent les unes avec les autres pour raconter une histoire ?

— Tu tisses de belles images avec tes paroles, Marie.

Aimée regardait le long du sentier dans l'espoir d'apercevoir le guide. La matinée avançait et l'homme n'était pas encore arrivé. Marie, qui avait deviné l'inquiétude de sa patronne, tenta de la rassurer.

— Il viendra, madame Aimée, ne vous inquiétez pas.

— Ce qui me préoccupe est que le temps file et la distance est encore devant nous.

Le soleil avait commencé son ascension dans le ciel quand le guide arriva. Walqman avait respecté sa parole. Il marcha d'un pas décidé vers les trois femmes. L'homme au début de la trentaine salua Marie et ses deux amies. La première impression qu'il laissait était celle d'un jeune homme robuste et rapide dans son exécution, fier de

son héritage patrimonial et homme de bien. Si Marie avait décrit Aimée dans des termes affectueux, Walqman voyait autre chose : une femme qui n'était pas en état de marcher jusqu'au port Toulouse. La route la plus directe était hors de leur portée. Concerné par la sécurité et la santé de l'aubergiste, le guide, tout en faisant preuve de compassion, adopta un ton solennel, pour dire :

— Madame Aimée, je vois devant moi une femme forte et courageuse. C'est votre cœur et votre amour pour votre fille qui vous amène ici, malgré les risques et les dangers qui seront présents tout au long de la route. Je crois que nous aurions de meilleures chances si nous marchons quelques jours pour contourner la baie Gabarus, au sud de Louisbourg. Il y a encore des troupes anglaises depuis le débarquement de Wolfe. Ils ont chassé les Français de la région. Nous ne pouvons plus compter sur les positions stratégiques autour du port. Nous nous cacherons dans les bois en descendant plus au sud, jusqu'à ce que nous arrivions au port Toulouse où des pêcheurs basques pourront vous conduire à l'Isle Madame. Ensuite, je négocierai avec eux pour qu'ils vous emmènent par voie de mer à Grand-Pré.

— Je possède d'excellentes cartes que des clients m'ont laissées en guise de paiement pour leurs consommations. Elles indiquent les côtes, les îles, les bancs, les baies, les ports les plus fréquentés, et les mouillages. On m'assure qu'elles ont déjà servi aux vaisseaux du Roy, d'après des plans manuscrits authentiques, et qu'elles ont été soumises aux observations astronomiques, assura Aimée.

— Je n'ai aucun doute qu'elles sont excellentes, répliqua Walqman en souriant poliment, mais elles ne vous protégeront pas des Anglais qui patrouillent dans les régions côtières. La forêt vous protégera jusqu'à ce que nous arrivions au port avec les Basques. Me faites-vous confiance, madame Aimée ?

— Je vous fais confiance. La question qui se pose est plutôt : avez-vous confiance en mes capacités de faire ce voyage ?

— J'ai bon espoir que votre amour pour votre fille vous transportera pendant les moments difficiles. Nous devons cacher votre identité, car les femmes ne peuvent pas voyager librement, ici. Je ne crois pas que vos jupons endureront les obstacles qui nous attendent. Apportez seulement ce dont vous avez besoin pour survivre. Comme la forêt est généreuse, elle nous nourrira. Vous n'aurez jamais faim, mais vous devez changer d'identité.

—Je n'ai pas de vêtements pour homme. J'ignorais que je devais faire ainsi, répondit Aimée un peu confuse.

—Ne vous inquiétez pas, il y a sûrement des habits dans notre village qui pourraient vous faire passer pour un homme, intervint Marie. Venez avec moi.

Marie avait trouvé ses ressources, des habits pour homme, un mélange de vêtements européens et mi'kmaq. Aimée était méconnaissable avec ses cheveux noués serrés sous un chapeau à rebord qui dissimulait le regard des autres.

—Nous sommes prêts, annonça Walqman en examinant Aimée avec un air à la fois satisfait et amusé. La transformation est inouïe. Il ne vous manque que la pipe ! termina-t-il en riant.

—S'il le faut, j'apprendrai à fumer.

Ses repères avaient changé. Elle se fiait à son guide et tout ce qu'il lui disait, car sa survie en dépendait. Le poids des paroles de l'homme ajoutait au fardeau de celle qui les recevait. La crainte de ne pas être en mesure de suivre ce guide qui marchait d'un pas décidé devant elle prenait de plus en plus d'importance. La peur tangible nourrissait l'énergie fébrile d'Aimée. Mieux mourir en chemin que de n'avoir jamais tenté de rejoindre sa fille. Mais qui le dira à Rose-Aimée ?

La journée fila comme un courant d'eau long, mais tenace. Aimée sentait chacun de ses pas creuser un peu plus dans le sol du sentier. Finalement, Walqman se tourna vers elle et devina sa fatigue à même sa figure. Ayant pitié d'elle, il lui indiqua un endroit sûr pour camper. Sans dire un mot, il plia deux branches et les noua avec une corde pour en faire une arche qu'il cacha d'une couverture.

—Allez, lança-t-il en désignant sa création de la main, c'est pour vous. Nous nous arrêtons pour la nuit. Nous ne ferons pas de feu. La lune nous éclairera.

Soulagée, mais envahie par une tristesse trop connue, Aimée se blottit sous l'abri de fortune, puis Walqman sortit une poche de son sac et la lui offrit.

—Mangez, ce sont des baies, dit-il.

—Merci, mais je n'ai pas faim, refusa Aimée d'une voix rauque.

—Vous devez refaire vos forces, madame. Buvez. Demain, la journée sera plus longue que celle d'aujourd'hui et la nuit sera courte. Nous partirons avant le lever du soleil. Ce sera plus frais pour vous.

—Merci, Walqman, pour ce que vous faites pour moi. Je sais bien que je suis un fardeau pour vous. Vous êtes une âme charitable et votre cœur est rempli de bonté.

—Madame Aimée, il ne s'agit pas de charité chrétienne. C'est une longue histoire. Je pense à vous et je vois ma mère. J'ai connu son amour et son sacrifice. Une mère ne devrait pas se sacrifier autant pour son enfant. C'est tout à fait naturel pour moi de vous aider. Je ne demande rien en retour. Je vous conduirai le plus près du port pour que nous puissions rencontrer mes amis basques. Ensuite, votre sort sera entre leurs mains. Vous pouvez leur faire confiance. Comme nous, les Mi'kmaq, ils travaillent avec les Français sous les yeux des Anglais. Une fois sur leur bateau de pêche, vous serez en sécurité. Ils vous emmèneront près de Grand-Pré. Une fois là-bas, ils auront quelqu'un pour vous aider.

—Walqman, je ressens dans votre voix que c'est votre cœur qui parle, surtout quand il est question de votre mère. Puis-je vous demander ce qui lui est arrivé?

—Mon récit pèse dans mon cœur depuis longtemps. Un hiver, nous devions quitter notre campement. Une maladie silencieuse avait envahi mon peuple. La petite vérole nous avait trouvés. Elle est apparue avec l'un des grands bateaux qui venaient de l'autre côté du monde. Nous n'avions aucune chance. Mon peuple mourrait à petit feu. Ma mère nous protégeait pendant que mon père brûlait les couvertures et les vêtements infectés. Elle soignait ma grand-mère et mes tantes, mais en vain, car le repos éternel les a trouvées. Mon aïeule est décédée et ses filles l'ont suivie. Quand j'ai demandé à mère où elles allaient, elle m'a répondu qu'elles marchaient maintenant sur la Voie lactée et que certains soirs, nous les verrions danser avec les aurores boréales. Cette consolation a été de courte durée. À son tour, ma mère s'est vue atteinte par cette maladie cruelle. Mon père m'a séparé d'elle et les autres femmes de notre campement m'ont pris dans leurs familles. Je n'ai plus revu ma mère. Les aïeux ont décidé d'abandonner le campement pour aller plus près de Louisbourg. Je me souviens très bien de cette journée. Il neigeait des plumes d'oie et je marchais dans la neige creuse. Une femme me tenait par la main. Je ne voyais pas mon père. Ma mère était encore dans notre abri. Un homme y a mis le feu et j'ai vu ma mère brûler dans la tente. Mon père est apparu devant le feu et est resté devant pour honorer ma mère. Il y est demeuré long-

temps. Je voyais la neige le couvrir et la vapeur de son corps s'échapper de ses épaules comme un encens. Sa respiration était calme. Je me demandais quand il allait venir avec moi. Les femmes m'ont pris et emmené au nouveau campement. Le lendemain, quand mon père arrivé, il avait la démarche d'un être vidé. Son visage était celui d'un vieil homme et sa chevelure noire était devenue grise. Lorsqu'il m'a vu, il m'a pris dans ses bras avec mes sœurs et nous a serrés longtemps contre lui. Ensuite, la vie a repris dans un silence compliqué.

Au printemps, je suis retourné à l'ancien campement et j'ai retrouvé la trace de notre abri. Il ne restait que des cendres. Je n'ai pas trouvé les os de ma mère. Des animaux les avaient sans doute emportés dans la forêt. Il ne restait plus rien, sauf l'image du feu que j'avais vu et le rêve qui revient me voir certains soirs, quand je vois ma mère monter avec la fumée vers le ciel pour rejoindre mes ancêtres. J'ai laissé une pierre dans les ruines du tipi où reposait son corps. Je me suis donc promis que jamais je n'abandonnerai une personne pour la laisser derrière parce qu'elle est devenue un fardeau. Ma mère m'a donné la vie, et je n'ai même pas pu épargner la sienne. Vous avez donné la vie à votre fille, et comme elle ne peut pas vous aider, c'est moi qui le ferai. Le cercle sera finalement fermé et je pourrai me pardonner d'avoir abandonné ma mère.

— Vous n'êtes pas juste envers vous-même. Vous n'avez pas abandonné votre mère. Votre père, dans sa grande sagesse, a choisi de faire la bonne chose. Votre mère l'aurait voulu ainsi. Il faut sauver les enfants lorsqu'une maladie comme la varicelle envahit une population. Vous n'avez rien à vous reprocher.

— Merci, madame Aimée, c'est votre cœur de mère qui cherche à apaiser ma douleur. Votre charité est la bienvenue, mais je dois porter cette douleur en moi.

— La charité va dans les deux sens. Je profite de la vôtre. C'est elle qui nous unira et qui nous transportera. Je comprends pourquoi vous voyez la charité comme une forme de justice. Dans ma vie, je crois que chaque jour qui a suivi les moments d'exil et d'errance devenait un acte de foi qui se transformait en acte de charité. La seule différence est que la charité est un choix. Ce qui nourrit cette charité vient du fait que parfois, le souci du bien-être des autres devient un baume pour notre douleur.

— Vous me conseillez de ne plus porter cette douleur dans mon cœur alors que vous portez la vôtre. Je la sens. Elle est là. C'est la mesure de votre courage. Vous êtes prête à mourir pour retrouver votre fille et vous êtes humble comme ma mère. L'humilité et la charité nourrissent nos âmes et nos esprits, tandis que la nature nourrit nos corps. Vous avez le pouvoir de guérir les autres, car vous êtes forte. Vous êtes une femme de service. Je suis reconnaissant de pouvoir faire ce bout de chemin avec vous.

— La reconnaissance est toute la mienne. Je vous en prie, j'aimerais partager ma nourriture avec vous. Marie a fait un excellent pain.

— Merci, madame, mais je mange rarement du pain. Ce que j'ai me suffit. Essayez de dormir, maintenant. La nuit sera courte. Nous partirons à l'heure bleue.

Aimée s'allongea sous l'abri de fortune pendant que Walqman alla se coucher dans l'herbe haute. Le sol dur était si peu accueillant, qu'Aimée sentait son corps endolori protester. Elle n'osait pas enlever ses chaussures. Sans doute que ses plaies aux pieds seraient ouvertes, et elle avait peu de ressources pour les soigner. L'air frais de la nuit d'été vint faire bouger les grandes herbes au pied de son abri. Une brise frôlait la toile accrochée sur les branches. Aimée se sentit bercée par la nuit qui se coulait doucement sur la nature. Les derniers rayons disparaissaient derrière les arbres en illuminant les ramures du bois rouge et orange pendant quelques instants. Ensuite vint le calme momentané de la pénombre, puis le chant des oiseaux nocturnes et des insectes reprit la relève. Aimée ferma les yeux sur la première journée de son périple. Dans quelques heures, elle découvrirait la mesure de son défi. Chose certaine, elle apprenait à connaître Walqman, et la confiance en l'autre devenait réciproque. Pour ceci, elle était reconnaissante.

L'heure bleue fendait le ciel d'un trait rouge orangé. Aimée leva la tête et vit Walqman remplir son sac de baies fraîchement cueillies. Il lui en avait laissé pour se rassasier. Sans dire un mot, car parfois les mots sont de trop, Aimée se leva et le jeune homme défit l'abri. Après quoi, il redressa les grandes herbes pour effacer leur passage, et c'est en silence qu'ils reprirent la route.

Walqman maintenait une cadence mesurée aux efforts d'Aimée, convaincu qu'il n'avait rien à enseigner à cette femme au sujet du prix

du sacrifice et de la persévérance. Il ne pouvait que l'aider à découvrir ce qu'elle avait en elle. Il savait qu'elle avait une bonne connaissance d'elle-même et c'est ce qui la garderait en vie. Il ne pouvait que trouver le chemin pour elle.

Les journées se succédaient et le rituel était bien établi. Aimée démontrait sa ténacité et la renonciation à la douleur. Jamais elle ne s'était plainte. Tout se faisait en silence, même les repas. Une sorte de médiation s'était installée, ce qui rendait tout possible. Aimée se fiait à la sagesse innée de Walqman, et lui sur le courage de cette mère qui voulait retrouver sa fille. La nuit tombante était devenue le moment préféré de l'aubergiste. C'était le temps du repos, mais aussi, un moment de communication profonde avec Walqman. Le soir, parfois, sous le regard de la lune, ou près des flammes modestes d'un feu de camp, homme de peu de mots, il partageait l'histoire de son peuple en parlant de sa mère et son don de guérison, ce qui ajoutait aux connaissances de la médecine douce d'Aimée. Éventuellement, celle-ci pourrait exercer le métier d'apothicaire en y appliquant la sagesse autochtone.

La médecine douce était sans secrets pour Walqman. Quand il devait soigner les pieds meurtris de sa compagne de voyage, il avait tout à sa portée dans la forêt. La nourriture avait ses propriétés médicinales. Les racines, l'écorce, les bourgeons, les fleurs et le fruit cédaient leurs baumes. Sans rien dire, Aimée observait Walqman traiter les plantes médicinales avec révérence et respect. Il partageait avec elle sa reconnaissance des qualités et des services qu'elles rendaient. Lorsque les pieds d'Aimée étaient blessés, il prenait les feuilles et les racines de l'Achillée pour en faire des cataplasmes pour soigner les plaies.

Il était devenu non seulement un guide, mais aussi un accompagnateur spirituel. Le périple s'était transformé en un pèlerinage très personnel pour Aimée. Outre guérir les plaies visibles, Walqman enrayait celles que l'on ne voyait pas. Pour ce faire, il se préparait soigneusement. La cueillette, la préparation et l'administration des remèdes devenaient une chimie mystérieuse autant qu'une quête spirituelle. Aimée ne croyait plus au hasard ou aux coïncidences. Cet homme faisait partie de sa vie pour une raison, une cause mutuelle. La nature veut que nous soyons tous des êtres spirituels. Nous marchons tous sur la Voie lactée comme les ancêtres de Walqman et c'est

l'expérience dans le monde des vivants qui nous rend profondément humains. Cependant, le doute prenait toujours sa place, car le périple était devenu un calvaire silencieux. Aimée n'osait pas arrêter. Il était trop tard et c'était loin de son désir. Walqman le voyait dans son visage. Ses yeux ne pouvaient pas mentir. Aimée marchait dans la douleur, les journées de marche devenaient de plus en plus courtes et les nuits plus longues. Il restait encore quelques jours pour atteindre le bord de l'eau où Walqman pourrait trouver un pêcheur basque. Les Anglais devenaient de plus en plus présents dans la région. La fin de la première étape approchait. Il n'était pas question d'arrêter, quitte à ce que Walqman doive transporter Aimée sur son dos ou par travois. Jamais il ne l'abandonnerait.

Pour la pauvre femme, chaque pas était porteur de douleur. La nature apaisante venait la chercher et agissait comme un baume. Parfois, parmi tous les silences entre elle et Walqman, Aimée devenait toujours plus attentive à sa voix intérieure, comme si un être l'habitait et lui parlait dans ses rêves ou dans ses méditations. Cette voix lui livrait une réalité autre que celle qui vivait dans la douleur et le danger d'une découverte éminente. Aimée se voyait arriver à Grand-Pré et trouver Rose-Aimée. Elles s'entrelaceraient et vivraient heureuses jusqu'à la fin des temps. Vivre pour ce que l'avenir allait donner et non pour ce que le passé avait enlevé avec tous les dérangements, les exils et les pertes. Ce qui devenait plus apparent maintenant après avoir connu la sagesse de son guide, c'est Aimée qui devait changer, et non les situations qu'elle subissait ou qu'elle avait choisies.

Les nuits étoilées se succédaient comme les heures bleues avec leurs départs pour la prochaine étape. Demain, ils atteindraient fort Toulouse pour rencontrer les Basques qui transporteraient Aimée à Grand-Pré. La nuit était trop courte. La douleur aux pieds maintenant infectés rendait le trajet pénible. Chaque soir et matin, Walqman soignait les pieds de sa compagne avec ses baumes pour calmer le mal. Il lui faisait mastiquer des herbes pour chasser la douleur. Le périple pourrait cesser brusquement si la pauvre femme ne guérissait pas.

L'heure bleue n'était pas encore apparue. L'air de la nuit semblait avoir changé. Aimée ouvrait et fermait les yeux, perdue dans son sommeil fiévreux et l'odeur étrange qui la troublait. Walqman approcha doucement d'elle pour ne pas l'effrayer, puis lui annonça en touchant son bras d'une manière à peine perceptible :

—Madame Aimée, je dois partir immédiatement.

—Qu'est-ce qui se passe ? Quelle est cette odeur ?

Aimée leva la tête et vit au loin un ciel orangé. Pourtant, le soleil n'avait pas fait son ascension. La nuit était encore jeune. Une odeur de brûlé était apparente. L'aubergiste tenta de se lever tout d'un coup, mais la douleur monta agressivement dans ses jambes.

—Madame Aimée, je dois aller explorer les boisés près du fort Toulouse. C'est un incendie. Vous êtes en sécurité, ici. Je vais vous cacher. Si quelqu'un passe, ne vous inquiétez pas. Ce sont des Mi'kmaqs. Nous sommes sur le sentier du portage. Ils ne vous feront rien. Je dois aller voir si nous pouvons aller au port Toulouse, mais je crains que les Anglais soient arrivés avant nous. L'incendie n'est pas un bon signe. Avec la chute de Louisbourg, voilà des semaines qu'on anticipait une attaque de l'ennemi.

—Mais pourquoi attaquer ce port qui se trouve si loin de Louisbourg ?

—Le port Toulouse et le fort sont des sentinelles pour Louisbourg. Ils sont aussi le lien qui relie toute l'activité avec l'Acadie et l'Isle Royale. Je dois aller trouver les Basques qui vont vous transporter jusqu'à Grand-Pré. Les Anglais ignorent les Basques, sauf quand ils ont besoin de leurs services. Ces derniers sont alliés avec les Mi'kmaqs, et nous avec les Français. Vous serez en sécurité. Si le feu vient du port, les bateaux ne seront pas là et nous devons alors changer nos plans.

—Combien de temps serez-vous parti ?

—Une journée, j'espère. Tout dépend des événements là-bas. Venez, je vais vous installer plus loin dans le bosquet. Vous serez à l'abri. Je vous donne tout ce qui nous reste en nourriture et en eau. Laissez-moi voir vos jambes...

Walqman retira délicatement les pansements autour des mollets et des pieds. L'odeur était terrible. Il n'avait pas à exprimer son désarroi à Aimée, qui pouvait le constater d'elle-même.

—Madame Aimée, vous devez combattre la fièvre. Prenez ceci, ça la prévient. Vous devez continuer à prendre ce médicament si la douleur ou la fièvre reviennent.

Walqman se releva, le cœur serré dans la poitrine. Une tristesse se lisait dans son visage. Il revoyait sa mère malade au village mi'kmaq le jour avant que le tipi ne soit brûlé.

— Je reviendrai avant l'heure bleue demain. Ne vous inquiétez pas. Je ne vous abandonne pas.

— Loin de moi l'idée que vous allez me trahir, répondit Aimée, mais ne me donner pas de faux espoirs. Quelque chose de grave se passe au port où nous devons aller. Je peux à peine marcher et maintenant, nous ne savons pas si les Basques seront au port. Je vous en prie, dites-moi la vérité.

— Je connaîtrai la vérité une fois que je l'aurai vue de mes yeux. Je vous donne ma parole. Vous verrez votre fille.

Walqman ramassa son sac et l'attacha à sa ceinture. Ensuite, il referma l'espace où il avait installé Aimée dans le bosquet, effaçant ses traces, puis comme la brise de la nuit, il disparut sans faire de bruit. Aimée ferma les yeux pour se retrouver. Elle avait déjà fait ce trajet dans sa vie. L'inconnu était plus lourd que la certitude. La vie lui avait montré que chaque difficulté, aussi grande fût-elle, portait en elle sa solution malgré toutes les errances imposées. Les heures de méditation le long de la route avaient amené Aimée à un endroit spirituel pour s'évader de la douleur, de l'incertitude et du temps. La méditation ferait disparaître la peur et l'inconnu. L'aubergiste soupira et ouvrit les yeux pour voir le ciel d'encre noire constellé à travers le canapé des arbres. Elle pensait à Walqman qui avait été son guide et à toute l'attention qu'il lui avait accordée, comme s'il avait une deuxième chance pour sauver sa mère. Elle avait confiance en son jugement. Elle se signa du signe de la croix et ferma les yeux. Le repos réclamait les dernières heures de la nuit troublée.

Aimée dormait d'un sommeil étouffant et lourd. La douleur à ses pieds s'élançait de plus en plus. Elle avait chaud et froid tandis que ses lèvres sèches et blanches parlaient sans parler. Un bruissement d'herbe et de branches l'entourait, mélangé au bruit émis par des voix qui parlaient une langue étrange. Elle était incapable d'ouvrir les yeux, mais les voix partaient et revenaient comme une marée qui frôlait son corps. Elle ressentait une présence parfois discrète, parfois envahissante. Quelque chose balayait son visage. Sa main trop lasse n'avait pas l'énergie nécessaire pour chasser l'intrus qui jouait avec son visage. Pendant tout ce temps, elle ne pouvait toujours pas ouvrir les yeux. Son corps devenait de plus en plus lourd, comme si elle s'enfonçait au plus profond des grandes herbes et qu'à tout moment, la terre fraîche menaçait de s'ouvrir pour l'engouffrer.

Finalement, Aimée finit par ouvrir les yeux pour laisser passer une fente lumineuse. Les paupières lourdes, elle distinguait à peine les silhouettes autour d'elle. Soudainement, une douleur aiguë saisit ses deux jambes. Ensuite, elle se sentit soulevée de terre sur un grabat invisible. Les arbres tout autour se penchaient pour la laisser flotter vers le jour. Une lueur jaune brumeuse l'entourait en émettant une senteur de soufre. C'est à ce moment qu'elle les vit. Trois formes très grandes qui ressemblaient à des corbeaux la regardaient, bien qu'elles n'eussent pas d'yeux. D'un nuage d'encre aussi noire que bleue émanaient des plumes lustrées. Aimée luttait, mais son corps inutile ne repoussait pas les corbeaux dont l'un s'approcha pour commencer à lui picorer les pieds. Le bruit des plumes d'un noir luisant se faisait de plus en plus strident. Une odeur de charogne embaumait le regard d'Aimée. Tout à coup, une douleur atroce lui permit d'ouvrir les yeux. La transe était rompue. Trois corbeaux picoraient les pieds de la souffrante, comme des charognards dévorant une pourriture. Les lambeaux en tissu que Walqman avait mis sur les pieds et les jambes empêchaient les petites bêtes voraces d'aller plus loin. Aimée lança un tel cri, qu'ils s'envolèrent.

— Me voilà devenue un morceau de charogne enfoui dans une forêt inconnue. Est-ce vraiment ce que je suis rendue ? Est-ce ici que je vais rendre mon dernier soupir ? Quelle vie injuste permettrait que je finisse ainsi ? Quel crime ai-je commis ?

La douleur était telle, que la pauvre s'évanouit encore une fois.

Le soleil était maintenant au zénith. Le bourdonnement des mouches et leur mouvement sur les pansements étaient insupportables. Aimée ouvrit les yeux et regarda ses jambes couvertes d'insectes. Prenant une branche de cèdre, elle les balaya tant bien que mal, mais l'énergie n'y était pas. Elle se résigna donc à endurer les bestioles et leur bruit infernal. Il ne lui restait plus rien. À même les provisions laissées par Walqman, elle prit quelques baies et de l'eau. Comment mesure-t-on la durée de l'absence de quelqu'un dont notre vie dépend ? Aimée mit le reste des baies et l'eau dans son sac, qu'elle garda près d'elle. Sûrement que son guide reviendrait. Ne lui avait-il pas dit qu'il reviendrait à la noirceur ? Elle ne s'en souvenait pas.

Les bruits étouffés de pas dans le sentier approchaient d'elle. Elle voulait interpeler Walqman, mais quelque chose lui disait de se taire. Quatre hommes passèrent sur le sentier de portage tout près du

bosquet où elle était cachée. Ne voulant pas bouger pour attirer leur attention, elle ne leva même pas la tête pour les identifier. Walqman avait bien dit que les Mi'kmaq passaient sur ce sentier pour faire du portage entre le lac Bras d'Or et le détroit. Quand les pas finirent par s'éloigner, Aimée recommença à respirer. Elle ferait confiance à Walqman et l'attendrait jusqu'à la noirceur. S'il ne revenait pas, elle partirait dans la nuit en suivant le sentier. Elle ne voulait plus rester tapie dans le bosquet. Ce n'est pas en restant ainsi cachée dans une contrée inconnue qu'elle reverrait sa fille. La douleur physique était minime comparée à la peur de ne jamais revoir Rose-Aimée.

Aimée tentait de contrôler sa respiration. L'anxiété était étouffante, interminable, remplie de douleur et de doute. La solitude lui pesait sur les poumons au point de lui couper le souffle. Ce fut la journée la plus longue de sa vie. Walqman lui avait dit que le sentier de portage emprunté par les Mi'kmaq créait un lien entre Louisbourg et le fort Toulouse. Après la chute de Louisbourg, c'était une question d'heures avant que les Anglais ne prennent le fort. La course contre le temps était immesurable. Aimée ne savait pas où elle se trouvait, pas plus qu'elle ne connaissait la distance à franchir pour se rendre au fort. Durant sa longue marche de presque deux semaines, elle avait bien remarqué que Walqman ralentissait le pas à cause d'elle, que la durée des marches devenait de plus en plus courte et que les périodes de repos se faisaient plus longues. L'odeur du feu était encore omniprésente et laissait présager une situation dangereuse.

En examinant ses jambes, Aimée remarqua que les pansements devaient être changés. Walqman lui avait préparé sa médecine douce et lui avait conseillé de laisser ses pieds à l'air pour permettre aux plaies de sécher. Quand elle enleva les bandages, elle nota que ce qu'elle avait craint commençait à se concrétiser. La circulation sanguine avait ralenti, d'où la raideur froide et le gonflement visible de ses pieds et de ses jambes. Elle passa délicatement une main sur la peau bleue et constata une perte de sensibilité. La douleur y était, mais il n'y avait pas de cloques ou d'ulcères. Elle pouvait encore marcher, quoique péniblement, mais tant qu'elle n'avait pas de fièvre ou de plaies ouvertes aux pieds, elle avait encore une chance de se rendre à fort Toulouse.

Elle observait les rayons de soleil danser sur sa peau. Pour un moment, elle oublia le danger imminent et demeura assise pour repo-

ser son dos. Elle se disait qu'elle ne pouvait plus rester ainsi quand elle perçut un mouvement du coin de son œil. Elle se recoucha tranquillement et tourna son regard vers le sentier de portage. Des uniformes rouges circulaient en silence sur le chemin. Quatre hommes, des sentinelles anglaises, marchaient sur le périmètre. Ils venaient du fort Toulouse et se dirigeaient vers Bras d'Or. Le chemin était important puisqu'il reliait Louisbourg et fort Toulouse. L'armada anglaise n'avait pu accoster à port Toulouse avant de se rendre à Louisbourg, ce qui expliquait l'accès des Basques au port. Aimée comprenait que l'odeur persistante du feu et les tuniques rouges qu'elle venait de voir ne pouvaient qu'indiquer que le fort Toulouse venait de tomber une deuxième fois entre les mains des Anglais. Les conséquences étaient énormes pour elle. Les Anglais ignoraient les Mi'kmaq et les Basques, mais si elle entreprenait la route avec la lenteur d'une invalide avec son déguisement de paysan français, elle risquerait d'attirer l'attention de l'ennemi. Voilà un hasard à deux tranchants. Quitter sa cachette l'exposerait au danger d'être capturée. D'un autre côté, rester et attendre le retour de Walqman qui peut-être ne reviendrait pas à cause d'une mésaventure au fort Toulouse serait un obstacle difficile à surmonter. Aimée n'avait aucun moyen de repérer les Basques qui devaient la conduire à Grand-Pré. Comment mesure-t-on le hasard ? Le plus grand péril est de ne pas prendre de risques. La vie lui avait enseigné que de ne pas avoir de stratégie de survie menait à l'échec. En ce moment, couchée dans les grandes herbes avec sa douleur omniprésente, elle croyait que le seul risque se résumait à cesser d'espérer.

La noirceur s'installait graduellement et l'odeur du feu était suspendue au-delà du canapé de feuillus qui protégeait Aimée. Malheureusement, Walqman n'était pas encore revenu. Sûrement qu'il attendait la pénombre pour arriver ni vu ni connu. La présence d'un Mi'kmaw sur le sentier ne serait pas remarquée par les Anglais, mais celle d'un vieux Français, par contre, pourrait susciter une suspicion. Depuis le passage des sentinelles anglaises, Aimée n'osait plus fermer l'œil. Parfois, des bruits dans le bosquet la faisaient sursauter. Pour se calmer, elle se plongeait dans les souvenirs qu'elle avait conservés de Rose-Aimée.

— Madame Aimée, réveillez-vous, chuchota une voix familière.

Aimée s'était assoupie. Le poids de l'attente avait vaincu ses efforts. Walqman était revenu tel qu'il l'avait juré.

— Vous avez respecté votre promesse, lança-t-elle d'une voix empreinte d'émotion. D'où venez-vous ? Qu'avez-vous vu ? Des sentinelles anglaises marchent sur le sentier. J'ai eu peur...

— Je me suis rendu au port. Les Anglais sont débarqués et ils ont brûlé l'endroit. Les Acadiens qui l'occupaient se sont dispersés dans la forêt. Les Basques sont toujours amarrés au port et restent ensemble dans leurs barques. J'ai pu circuler librement et rencontrer le pêcheur que je connais. Je vous ai apporté de nouveaux bandages pour changer vos pansements et des vêtements de pêcheur basque. Vous aurez plus de chance de passer inaperçue. Nous devons mettre toutes les chances de notre côté.

— J'ai fait ce que vous m'avez dit. Plusieurs hommes sont passés dans le sentier. La plupart étaient des gens de votre nation. J'ai aussi soigné mes pieds. Je crois que mes jambes vont mieux, ce qui fait que je pourrai marcher avec vous, ce soir.

— Vos jambes sont froides. La circulation du sang doit s'améliorer pour qu'elles guérissent. Pouvez-vous vous lever ? demanda Walqman en tendant un bras.

— Je ne me suis pas levée de la journée, de peur d'être vue. Je crains que je sois ankylosée. Pouvez-vous m'aider ?

— Prenez mes bras, je vais vous soulever.

Aimée se leva, mais un étourdissement la fit aussitôt trébucher.

— Prenez votre temps, madame Aimée. Nous marcherons pour rejoindre les Basques qui vous attendent dans le port. La distance n'est pas longue, mais nous devons partir maintenant.

— Je suis prête, répondit Aimée. Ne vous inquiétez pas pour moi. Le repos d'aujourd'hui a été réparateur et l'idée de savoir que j'approche de Grand-Pré me donne l'énergie dont j'ai besoin pour franchir cette dernière étape. Ensuite, avec les Basques, ce sera plus facile. Partons. La joie est dans le danger qui se présente. Je verrai ma fille bientôt, entre chien et loup.

Walqman avait dit vrai. La distance était plus courte qu'Aimée ne l'avait cru. La senteur de brûlé devenait de plus en plus forte. Une fumée tenace se faufilait comme un fantôme entre les arbres et s'accrochait aux passants. Lorsqu'Aimée se mit à tousser, Walqman la regarda d'un air inquiet. C'est qu'elle risquait d'attirer l'attention. Oui, la fumée qui flottait autour d'eux et les vêtements de pêcheur basque la rendaient anonyme, mais ce n'était pas le cas de sa toux. La scène

des ruines du fort ressemblait à l'enfer. Ce lieu était tombé une première fois lors du siège de Louisbourg. Et voilà que les Anglais étaient revenus à la suite de la deuxième prise de Louisbourg pour incendier fort Toulouse. Les palissades modestes du fort avaient succombé à l'assaut. Quel mérite y avait-il à la détruire de la sorte ? Des citoyens s'étaient enfouis dans les forêts alors que d'autres avaient emprunté des barques pour rejoindre l'une des îles du détroit. Quelques chaloupes étaient encore arrimées entre elles. Dans un silence complet, les Basques regardaient la scène avec une détresse compatissante.

Walqman se dirigea vers un petit groupe de pêcheurs qui discutaient tout bas. À la vue du jeune homme, l'un d'eux s'approcha. Aimée reconnaissait les traits basques, les vêtements. Du coup, une image lointaine de Miguel vint la surprendre. Elle aurait tout donné pour revivre la sérénité que cet homme lui avait fait vivre peu avant son exil.

Le pêcheur conclut son entente avec Walqman, qui se retourna vers Aimée avec un regard attendri.

— C'est ici que je vous quitte, madame Aimée. Ces pêcheurs vous accompagneront jusqu'à Grand-Pré. Vous pouvez leur faire confiance. Ce sont de bonnes personnes. Je connais leur famille.

— Vous m'avez emmenée ici saine et sauve et vous avez respecté votre promesse. Votre maman dans les étoiles est fière de vous. Vous êtes un homme honnête au grand cœur. Que la vie vous bénisse. Partez en paix et soyez heureux.

— Vous m'avez permis de payer ma dette. Les gages que l'on fait envers soi-même sont les plus difficiles à payer. Je veux que vous sachiez que de vous avoir accompagnée a été pour moi un bienfait que je ne peux mesurer. La nature fait bien les choses. Vous pouvez compter sur la bienfaisance de Terre-Mère. Garder ce sac avec vous. Il contient tous les articles de la médecine douce que je vous ai prodiguée. Vous y trouverez aussi des linges pour changer vos pansements. Les bons esprits vous accompagneront, j'en suis sûr. Votre noblesse pure et l'amour que vous avez pour votre fille vous aideront à la retrouver. Bonne route, madame Aimée. Je ne vous oublierai jamais. J'irai à Louisbourg pour dire à Marie et Anne que vous êtes en route pour Grand-Pré.

— Nous ne pourrions pas aller à Grand-Pré directement, annonça un Basque en s'approchant d'eux. Le détroit est occupé par les An-

glais, ce qui fait que nous devons nous rendre à l'Isle Madame pour rejoindre les autres Basques et les Mi'kmaq qui habitent l'île et qui ont accueilli les Acadiens qui ont fui le siège au fort.

— Mais pour combien de temps ? s'inquiéta Aimée.

— Le temps qu'il faudra. Je dois dire que c'est aussi une question de risque. Les milices américaines se sont jointes à la flotte navale anglaise et arriveront dans la région. Nous avons vu leurs navires. Sûrement qu'ils viendront sur l'île. Celle-ci n'est pas grande. Nous devons aider les Acadiens à fuir. Nous pourrions vous emmener à Grand-Pré quand les Anglais seront moins présents dans le détroit. Tout dépendra de leur parcours. Vos ennemis ont pris possession des forts et des ports. Je consulterai mon père quant au trajet à suivre. Aussi, nous prendrons une journée ou deux pour faire nos provisions, expliqua le jeune Basque.

— Vous pouvez faire confiance à ces gens, réitéra Walqman pour rassurer Aimée.

— Les Basques nous ont toujours aidés depuis notre arrivée à Terre-Neuve, répliqua tendrement Aimée. Je suis entre bonnes mains. Partez en paix, Walqman. Votre mission est accomplie.

— Merci, madame Aimée. Que la paix vous apporte ce que vous désirez. Je sais que vous serez réunie avec votre fille.

Aimée suivit le jeune Basque qui rejoignit son groupe. Les hommes la saluèrent discrètement et regagnèrent leur embarcation. La rive s'éloigna encore une fois et comme chaque fois dans le passé, quitter un rivage vers un autre inconnu ne faisait qu'annoncer une nouvelle errance. Aimée ne quitta pas des yeux son fidèle guide qui venait de payer sa dette. Les larmes surgirent, mêlées de joie et de fatigue. Aimée pouvait voir la silhouette de Walqman, aussi immobile qu'un arbre sur le bord de l'eau. Il ne lui fit pas signe. Elle non plus. Ce n'était pas nécessaire, car le lien qui les unissait demeurerait pour toujours. Le jeune homme avait maintenu sa promesse et par le fait même, avait donné de l'espoir.

— Vous venez de Terre-Neuve ? s'enquit le pêcheur.

— Lorsque nous avons quitté la France pour venir ici, nous nous sommes établis à Plaisance, à Terre-Neuve. C'est là que j'ai rencontré des Basques. Quand nous avons été expulsés des lieux et envoyés aux îles de Saint-Pierre-et-Miquelon, les engagés basques de mon père sont venus avec nous.

—Plusieurs Basques ont quitté Terre-Neuve pour aller aux îles. Certains ont marié des femmes mi'kmaq et se sont établis dans les ports autour de l'Isle Royale. Nous allons rejoindre mon père sur l'Isle Madame. La chute de Louisbourg et le siège de fort Toulouse causeront des ennuis. Il sera plus difficile de nourrir les citoyens. Les autres forts français tomberont sûrement. Nous devons être prévoyants. C'est une leçon que mon père a apprise durement lors de son exil de Saint-Pierre-et-Miquelon. Il dit que ce départ a été l'un des événements les plus atroces qu'il ait vécus. Ce n'est pas ce que je veux pour ma famille.

—Votre femme est Mi'kmaq ?

—Oui, elle est la joie de ma vie et elle m'a donné de beaux enfants. Ma mère aussi était Mi'kmaq. Lorsque la guerre sera finie, nous retrouverons notre liberté. Le ciel ne sera plus assombri par les incendies et nous serons des citoyens libres.

—Mais ce ne sera plus la même vie avec l'occupation anglaise, souigna Aimée.

—Les Anglais sont indifférents aux Basques et aux Mi'kmaq. La vie continue donc pour nous, mais pour les Acadiens, c'est un grand dérangement. Ils sont envoyés en exil et les familles sont séparées. Les vaisseaux qui transportaient les Acadiens n'étaient pas faits pour recevoir des êtres humains. Plusieurs navires ont sombré non loin d'ici. Je doute que les autres embarcations qui ont quitté l'Acadie récemment pour les états américains et les Antilles se rendent à bon port. On dit que plusieurs ont rendu l'âme... Soit ils ont fait naufrage, soit les passagers ont péri à la suite d'une maladie. Je ne peux pas m'imaginer être séparé de ma famille, de ne jamais retrouver les miens, indiqua le Basque d'une voix sombre. Ces déportations sont des actes de guerre condamnables.

—Moi, je peux m'imaginer cette misère humaine. J'ai connu la déportation deux fois avant d'arriver à Louisbourg. Vous m'accompagnerez bien jusqu'à Grand-Pré, n'est-ce pas ?

—Oui, chère dame. Sûrement que vous ne pensiez pas que je vous abandonnerais dans cette quête de retrouver votre enfant. Quelques pêcheurs basques et des guides mi'kmaq iront avec vous. Ce sont tous des hommes téméraires. Nous en discuterons plus tard ce soir, car je dois parler à mon père avant de hisser les voiles. Je veux le rassurer et lui dire que je serai en mesure de revenir après cette mis-

sion. Depuis le décès de ma mère, il ne pêche plus. Il s'accroche aux pertes qu'il a subies dans sa vie et il oublie de vivre avec nous.

— Je suis désolée, je ne voulais pas être indiscreète.

— Le deuil de mon père n'est pas récent. Il a toujours été mélancolique depuis un certain épisode qui remonte à sa jeunesse. Il me l'a déjà raconté. Une histoire d'amour qui n'a pas abouti. Un chagrin qu'il porte depuis bien longtemps. Je me pose souvent la question quand je vois mon père dans cet état. Quelle femme a pu avoir tant de pouvoir sur lui ? Le décès de ma mère s'est greffé à cette peine et récemment, ses souvenirs sont devenus plus vifs. Il dit avoir le pressentiment qu'une boucle sera bouclée.

— Je comprends ce que vous dites. Les chagrins d'amour peuvent devenir lourds, car ils doivent être subis dans la solitude et le grand silence. C'est un combat qui se livre seul. Moi aussi j'en connais quelque chose, mais la vie nous apporte d'autres joies et ce sont elles que nous devons élire. Nous devons choisir le bonheur.

— Vous avez raison, madame Aimée. Regardez, le rivage de l'Isle Madame approche. Les hommes vont préparer notre débarquement.

— Je crains de devoir solliciter votre aide. Je n'ai pas le pied marin, avoua modestement Aimée.

— Ne vous inquiétez pas, je suis là pour vous.

Aimée reprenait confiance devant les propos rassurants de son interlocuteur. Elle connaissait cette belle franchise authentique et le sens du devoir des Basques pour en avoir été témoin lorsque des engagés travaillaient pour son père. Tournant son regard vers le rivage qui approchait de la barque, elle vit un groupe de pêcheurs et de Mi'kmaq au bord de l'eau. Brusquement, la barque arrêta en frappant le fond vaseux. Deux hommes lancèrent les câbles aux pêcheurs sur la plage, qui eux, aidèrent les passagers à arrimer en toute sécurité.

— Madame Aimée, Walqman m'a dit de prendre soin de vos blessures. Vous ne devez pas mettre les pieds à l'eau, avisa le jeune basque. Je vous porterai donc au rivage.

D'un coup, il aida Aimée à s'accrocher à son cou et la transporta jusqu'à la grève. Après quoi, les pêcheurs se rendirent à la barque pour prendre les provisions. D'un regard nerveux, Aimée fit rapidement le tour d'horizon pour se situer. L'île ressemblait à un oubli discret et voulu. La direction du vent avait changé et la fumée du port se rendait

maintenant jusqu'à eux. Cependant, là où ils étaient, l'air semblait plus pur. L'aubergiste pouvait sentir son énergie revenir tranquillement, mais sa préoccupation au sujet du contournement lui enlevait la paix d'esprit. Le fait que les évacuations continuaient dans la région amenuisait à ce point ses chances de retrouver Rose-Aimée, qu'il rendait ce projet pratiquement irréalisable. Le destin lui avait dressé une route qu'elle ne pouvait ignorer. Elle devait aller jusqu'au bout. Elle ferma les yeux en s'imaginant revoir sa fille une fois ce périple terminé. Il ne lui restait plus qu'à s'en remettre à la providence pour régler cette misère. Le destin avait parfois bien arrangé les choses.

— Venez, madame Aimée, je vais vous présenter mon père.

Aimée suivit le Basque quand elle prit conscience qu'elle ne connaissait même pas son nom.

— Pardonnez-moi, dit-elle, mais quel est votre nom ? Je veux vous remercier pour votre charité envers moi. Je suis toujours étonnée quand je rencontre des gens qui aident les autres au-delà de leur devoir.

— Mon nom est Miguel. C'est moi qui suis reconnaissant de vous avoir rencontrée. Je ne peux pas l'expliquer, mais c'est comme si je me sentais lié à vous.

— Miguel, vous dites ? J'ai déjà connu un Basque qui se nommait Miguel. C'était l'un des engagés de mon père. Je me souviens bien de lui. Il était aussi doux que fort.

— Mon père se nomme aussi Miguel. Je suis son fils aîné et je porte fièrement son nom.

— J'aimerais bien rencontrer votre famille, fit savoir Aimée.

— Ma famille sera heureuse de vous accueillir, mais pour le moment, voici mon père.

Un grand homme avançait vers eux. Ses épaules larges et ses hanches étroites montraient qu'il avait gardé sa carrure de jeunesse. Cependant, ses cheveux gris qui dépassaient son bonnet trahissaient son âge. Lorsqu'Aimée se tourna vers lui, elle figea sur place. Saisie d'une émotion vive, elle passa une main tremblante sur sa chemise de pêcheur et enleva son chapeau pour replacer sa chevelure tant bien que mal. Ensuite, elle regarda l'homme droit dans les yeux.

— Madame Aimée, je vous présente mon père.

— Mon fils, les présentations ne sont pas nécessaires, annonça l'homme en retirant son bonnet.

La gorge serrée, Aimée continuait de fixer l'individu devant elle. Un sentiment entre le malaise et la joie s'installa dans sa poitrine.

— Aimée, c'est vous ? demanda tendrement l'homme.

— Oui, Miguel, c'est moi, répondit Aimée à celui qu'elle n'avait jamais oublié.

Miguel, le père, s'avança vers elle et sans fausse modestie, la serra fortement et affectueusement dans ses bras. Devant le regard surpris de son fils, il se tourna vers lui et dit tout simplement : « C'est elle. C'est la fille qui a volé mon cœur de jeunesse et qui m'a abandonné à Saint-Pierre-et-Miquelon pour s'exiler sur l'Isle Royale. »

D'un air ému, il sourit et lança sereinement :

— Va rejoindre tes hommes, ils t'attendent.

Ensuite, il se tourna vers Aimée qui lui murmura :

— Miguel, quelle surprise.

— Vous avez souvent dit que le destin fait bien les choses, répliqua Miguel avec le même sourire qui avait habité les rêves d'Aimée durant toutes les saisons de sa vie.

— Vous pouvez être fier de votre fils.

— Oui, je le suis. J'ai trois autres fils et deux filles.

— J'ai une fille. Elle s'appelle Rose-Aimée.

— C'est elle que vous voulez retrouver ?

— Oui, c'est ma fille unique. J'ai tout abandonné pour la retrouver. Il n'y a plus rien pour moi à Louisbourg. Si Rose-Aimée doit être déportée, je veux partir avec elle.

— Je regrette d'être le porteur de mauvaises nouvelles, mais les déportations ont commencé depuis quelque temps. Les premiers navires vers l'Europe et les Antilles ont quitté l'Acadie depuis plus de deux ans. Nous n'avons plus de nouvelles de plusieurs Acadiens. Après la chute de Louisbourg, il ne reste que quelques familles qui se sont cachées dans les forêts ou dans les villages Mi'kmaq.

— Je suis bien consciente que ma quête repose sur l'espoir d'une mère de retrouver sa fille malgré tous les événements contradictoires. Voilà plus de deux ans que je n'ai pas de nouvelles de Rose-Aimée. Je dois continuer à nourrir l'espoir que je la retrouverai. Je n'ai plus rien. J'ai tout laissé à Louisbourg. Je veux faire tout ce qui est possible pour trouver mon enfant. Ainsi, je pourrai mourir avec l'esprit en paix, car j'aurai remué ciel et terre pour retrouver sa trace.

—Toujours aussi tenace et têtue, belle et forte ! s'exclama tendrement Miguel. Vous n'avez pas changé, Aimée. Je vois devant moi la jeune fille qui marchait pieds nus sur la plage, qui riait aux éclats pour des petits riens, celle qui m'a quitté sans dire un mot. Je ne vous ai pas cherchée. Je suis resté avec mon père et mes frères en me disant que si le destin le voulait, je vous reverrais un jour. Nous y voilà.

—Vous ne voyez pas la jeune fille, mais bien la femme âgée qui n'a plus la santé pour entreprendre un périple comme celui-ci. Mais vous avez raison quand vous me dites têtue. On ne change pas, finalement. Vous non plus. J'ai reconnu vos épaules et votre chevelure quand vous avez retiré votre chapeau. Toujours la même tignasse.

—Oh, mais les épaules sont plus arrondies et la tignasse est devenue argentée ; les cheveux noirs ont cédé il y a longtemps. Je suis toujours pêcheur dans l'âme.

—Que faites-vous à Isle Madame ? Je croyais que vous ne partiriez jamais de Saint-Pierre-et-Miquelon.

—Après votre évacuation, j'ai travaillé sur un baleinier avec mon père et mes frères. À la fin de la saison de pêche, mon père est retourné aux Labourdins pour retrouver ma mère. Quant à mes frères, ils sont demeurés avec moi aux îles. Je devais m'occuper pour vous oublier. Nous n'avons jamais eu la chance de nous dire adieu ou de connaître nos intentions. Parfois, la vie nous enlève le droit de parole pour nous laisser des années durant nous poser la même question. Dans mon cas, c'est celle que je n'ai pas eu la chance de vous poser. Notre amour a compté pour quelque chose. Je porte ce deuil en moi depuis notre séparation. Je n'ai aucune honte à vous le dire. Vous faites partie de moi et il en sera toujours ainsi.

—Miguel, ne croyez-vous pas que j'ai porté la même question dans mon cœur ? Nous étions si jeunes. Nous vivions d'une saison de pêche à l'autre sans savoir ce que la prochaine nous apporterait. Le décès de mes parents m'a coupé le souffle. Après, je trouvais que les hivers étaient ingrats. Je me souviens des vents glacials qui secouaient nos modestes maisons sur les rochers. Je ne savais jamais si votre chaloupas reviendrait. Je ne voulais pas vivre comme ma mère. Puis le destin a choisi une autre vie pour moi. Nous nous sommes quittés sans rien nous dire. Lorsque je suis arrivée à Louisbourg, j'ai rencontré un homme qui voulait vivre une vie tranquille, sans aléas, et j'ai refait ma

vie. J'ai connu la prospérité. Sûrement que de votre côté, vous avez vécu le bonheur. Vous avez de beaux enfants. Je me dis qu'une autre femme vous a rendu heureux.

—Oui, j'ai connu le bonheur, mais vous ne me dites pas que vous avez été heureuse sans moi, juste que vous avez connu la prospérité. Je connais votre cœur sensible. Une femme comme vous aime de tout son être. Je connais encore le bonheur avec mes enfants et leur famille. J'ai épousé une femme tendre et au cœur généreux. Elle était une Mi'kmaq. Elle m'a tout donné ce qu'une femme peut donner, mais ce n'était pas vous et ne me dites pas que cet homme que vous avez marié était l'amour de votre vie. Aimée, le destin a changé notre vie une deuxième fois. Vous êtes veuve. J'ai perdu ma femme. Pour une deuxième fois, la vie m'a enlevé ma douce moitié. Après son décès, les femmes de son clan s'occupaient de mes enfants pendant que je partais en mer. Ils ont reçu le meilleur des deux mondes : la culture basque et le patrimoine de leur mère. Je me suis intégré à la famille de ma femme et j'ai appris à parler leur langue. Je dois vous avouer qu'avant de l'avoir rencontrée, j'ai beaucoup songé à vous. Lorsque mon père est parti pour rejoindre ma mère aux Labourdins, j'ai pensé quitter les îles pour me rendre à l'Isle Royale et peut-être, par une chance du ciel, vous y retrouver. Vous voyez, je pensais toujours à vous. Mais ce n'est pas vous que j'ai trouvée. Celle qui a rempli le vide que vous aviez laissé était une jeune fille aux yeux lumineux et au sourire qui faisait fondre mon cœur. Je peux dire qu'autant j'ai connu l'amour avec vous, je l'ai vécu avec elle. La pudeur qui existait entre vous et moi, je ne l'ai pas vécue avec elle. Je la voulais tellement... Elle était si bonne et douce. Son clan a approuvé notre union et nous avons filé notre bonheur. Lorsqu'elle m'a annoncé que nous attendions un enfant, je suis resté avec elle et ça s'est avéré le meilleur choix. Je pêchais moins. Nous nous sommes aimés et nous avons fondé une belle famille. Mes enfants sont ma vie. Je vous disais qu'une maladie fiévreuse était venue me la voler. Ma femme bien-aimée est décédée dans mes bras. Comme vous le dites si bien, il ne me restait plus rien aux îles de Saint-Pierre-et-Miquelon. Donc, je suis parti avec sa famille et la mienne et nous nous sommes établis à fort Toulouse. Quand les Anglais se sont mis à approcher pour le siège de Louisbourg, nous savions que fort Toulouse serait attaqué aussi. Donc, nous sommes tous partis pour l'Isle Madame. Ici, les Anglais nous tolèrent. Nous

sommes libres, mais les réfugiés acadiens basés ici sont en danger. Aimée, vous n'êtes pas en sécurité, ici.

— Je le sais. Nous voulions nous rendre à fort Toulouse pour ensuite faire le trajet en bateau avec des pêcheurs basques qui devaient nous attendre au port Toulouse. Tout a disparu, maintenant. Nous ne pouvions pas demeurer près du fort, donc nous sommes venus sur cette île. Je ne peux pas demeurer ici. Je dois trouver un bateau pour m'approcher de Grand-Pré.

— Vous avez marché de Louisbourg à fort Toulouse ? C'est tout un périple ! Quand êtes-vous partie de Louisbourg ?

— Il y a environ trois semaines. Je me suis blessée aux pieds, donc nous avons dû raccourcir nos journées pour que je puisse me reposer et soigner mes blessures.

— Vous avez pris le chemin des Mi'kmaq ?

— Vous devinez juste. Tout allait bien jusqu'à ce que je me blesse. Ensuite, les Anglais ont commencé à patrouiller dans le chemin. Nous pouvions sentir l'odeur de l'incendie en approchant du fort.

— Je peux vous aider, car vous ne pouvez pas rester ici. C'est une question de temps, pour ne pas dire de jours avant que les Anglais ne s'intéressent à l'Isle Madame et viennent capturer les familles acadiennes. Et vous ferez partie du lot, même déguisée comme vous l'êtes.

— Ce serait peut-être une bonne stratégie.

— Que voulez-vous dire ?

— Si les Anglais me capturent, ils m'emmèneront là où sont les autres Acadiens et je retrouverai ma fille.

— Aimée, ce que vous proposez est trop dangereux. Vous n'avez aucune garantie que vous retrouverez votre fille. Ce que vous ne savez pas, c'est que les Anglais ont divisé les familles. Les hommes et les garçons ont été séparés de leur famille et envoyés ailleurs. Ces gens auront beaucoup de mal à se retrouver, car ils sont sur des navires en destination de différents pays. Il faudrait un acte émanant de la volonté de Dieu pour qu'ils puissent tous se revoir.

— Je comprends, mais contre toute attente et tout espoir, je suis convaincue que j'y parviendrai.

— Vous ne pouvez pas le faire seule. Comment allez-vous vous y prendre pour rejoindre Grand-Pré ?

—Vous dites que les Basques sont ignorés des Anglais. Je n'ai qu'à embarquer sur un bateau basque pour me rendre par voie de mer le plus près de Grand-Pré. Ensuite, je marcherai. Je trouverai un guide, j'ai de l'argent. Il m'aidera à emprunter le bon trajet. On dit qu'il y a une myriade de lacs et de rivières dans la contrée. Nous pourrions faire une partie du trajet en canot et en portage.

—Aimée, vous n'avez aucune idée de ce que vous dites ! Ce que vous comptez faire relève du défi, même pour un jeune voyageur. De savoir que vous vous lancerez dans une aventure qui pourrait se solder en échec ou même en tragédie me peine profondément.

—Miguel, le cœur d'une mère est toujours avec son enfant. Au moins, j'aurai essayé. J'aime mieux mourir sur un chemin vers Grand-Pré que de mourir de chagrin pour ne pas avoir tenté de retrouver ma fille. Je sais que mes chances sont très minces, mais il faut un point de départ. Et le seul endroit que je connaisse où Rose-Aimée a vécu est dans la région de Grand-Pré.

Miguel lâcha un long soupir et jeta une autre bûche sur le feu qu'il avait allumé pour réchauffer Aimée. Devant lui, il pouvait voir Aimée, la jeune fille si têtue, mais en même temps, il voyait la mère âgée prête à tenter l'impossible.

—Ma douce Aimée, je vous aiderai à trouver votre fille Rose-Aimée.

—Miguel, vous avez le cœur tendre, comme toujours. Je vous remercie de cette générosité qui m'émeut, mais ne vous séparez pas de votre famille. Elle a besoin de vous. Nous ne savons jamais quand nous retrouverons nos proches. Les vôtres sont avec vous. Ne prenez pas de risques pour moi. C'est mon obsession à moi, et non la vôtre. Ne quittez pas votre famille pour moi. Je me rendrai bien là-bas.

—Aimée, vous avez vécu isolée à Louisbourg pendant des années. Vous ne connaissez pas ce coin de pays et encore moins le danger éventuel que représentent les militaires anglais. Vous devez vous rendre à Halifax, qui est la garnison principale de l'armée anglaise. Votre présence sur un bateau basque, si elle est détectée, mettra tout l'équipage en danger, car les eaux sont peuplées de navires anglais. Vous seriez faite prisonnière et ils pourraient saisir notre bateau. Nous pourrions tout perdre. Vous savez, cette force marine est invincible. Votre naïveté ne vous porte pas conseil. Les risques encourus sont importants, non seulement pour vous, mais pour la personne qui vous

accompagnera, encore que le trajet prenne plusieurs semaines. Que pensez-vous trouver à Grand-Pré ? Si Rose-Aimée s'y trouve, elle sera cachée avec les autres familles acadiennes. Les possibilités sont multiples. À vrai dire, si elle était encore là-bas il y a deux ans, elle aurait été trouvée et déportée aux États-Unis. Si elle fait partie des familles qui se sont enfuies sans laisser de traces, comment pensez-vous que nous pourrions la trouver ? Les renseignements ne sont pas fiables. Trop de temps s'est écoulé depuis les premières déportations et les récits qui nous parviennent ne sont pas encourageants. Plusieurs familles ont marché vers la ville de Québec tandis que d'autres sont dissimulées dans des petites anses autour des îles. Vous ignorez tout de l'ampleur de votre quête. Je ne dormirai jamais en paix si je vous laisse partir une deuxième fois. Je vous ai perdue une fois, pas question de vous perdre une autre fois. Laissez-moi prendre le risque avec vous. Allons vers le danger ensemble. J'insiste. Je possède des ressources. Si vous désirez partir bientôt, je peux monter un équipage rapidement. Nous quitterons le port de Petit-de-Grat dans deux jours, le temps d'approvisionner le bateau et de dire au revoir à mes enfants. Nous mettrons les voiles et longerons le littoral sud de l'Isle Royale. Pour augmenter nos chances, vous serez habillée en pêcheur basque. Je soignerai vos pieds et vous aurez la chance de vous reposer pendant le trajet en mer. Vous regagnerez vos forces, mais je vous préviens. Je connais les eaux, ici. Nous serons constamment entourés de navires anglais. Ils nous laisseront passer, mais le danger sera omniprésent. Le passage devant le port de Halifax sera dangereux. L'armée anglaise voudra sûrement inspecter notre embarcation, car nous aurons un équipage et pas de poissons. Ils vont se demander pourquoi nous sommes si loin de notre port d'attache.

— Je vous fais confiance et je vous remercie de tout cœur. J'aimerais voir le trajet à parcourir sur une carte. Je veux savoir où nous serons en tout temps. L'étoile des matelots, Stella Maris, nous guidera. J'ai entendu plusieurs marins parler de cette étoile quand ils se confiaient en moi à l'auberge.

— Aimée, nous n'avons aucune carte. Nous n'avons que les indications des Mi'kmaq et des Acadiens qui utilisaient des routes clandestines pour se livrer à la contrebande. Entre la voie maritime et les routes clandestines, nous nous rendrons. Croyez en cette étoile, ma chère. Nous aurons besoin de cette lumière céleste pour nous guider.

Aimée s'installa avec un groupe de femmes et d'enfants près du feu. Les plus petits, encore au sein de leur mère, dormaient à poings fermés. De temps en temps, on en entendait un gémir. Une Mi'kmaw soignait les pieds d'Aimée en silence. L'odeur émise par les plaies était tangible. La femme s'y acharnait pour calmer la douleur et nettoyer les blessures. Aimée but une tisane parfumée, puis un profond sommeil vint l'envelopper pour la première fois depuis son départ de Louisbourg.

Les hommes, eux, s'étaient rassemblés pour discuter du trajet à suivre. Miguel tentait de convaincre des Mi'kmaq d'agir comme guides et de l'accompagner. Une telle galère les mettait non seulement personnellement en danger, mais aussi, ils devraient laisser leurs familles au risque qu'elles soient attaquées par la milice américaine qui venait de se joindre aux forces britanniques. Les campements des Mi'kmaq établis le long de la côte étaient des lieux paisibles où l'on pouvait cueillir des plantes cérémonielles et médicinales. La seigneurie de Petit-de-Grat était peuplée par des Acadiens et des pêcheurs basques qui vivaient dans une paix relative. Or, avec la chute du fort Toulouse et de Louisbourg, les Américains menaçaient les habitants de l'île. Ils avaient déjà chassé les Acadiens en incendiant leurs bateaux, leurs maisons et leurs entrepôts. La plupart de ces victimes avaient trouvé refuge chez leurs alliés, les Mi'kmaq, à l'intérieur des terres du lac Bras d'Or. Quant aux autres, ils avaient simplement disparu. Miguel parvint à convaincre trois pêcheurs basques de l'accompagner moyennant une quote-part sur les poissons qu'ils pêcheraient en route. Aussi, deux Mi'kmaq serviraient de guides selon le trajet suivi et recevraient leur part sur les fruits de la pêche.

Au cours des discussions avec les Mi'kmaq, Miguel dut leur assurer qu'Aimée pouvait faire le voyage. Ses blessures rendaient les déplacements terrestres périlleux, ce qui risquait de nuire à sa santé. La ténacité de cette femme pour retrouver sa fille avait laissé une bonne impression à tous. Miguel nourrissait l'élan de cette mission qui pourrait être fatale non seulement pour Aimée, mais aussi pour tout le monde. C'est pourquoi il avait insisté pour qu'aucun de ses fils ne l'accompagne. C'était sa mission à lui, qu'il accomplissait pour lui et Aimée.

À la lueur du feu de camp autour duquel étaient assis les hommes, Miguel proposa deux trajets possibles. Le premier consistait

à emprunter la voie maritime. Sa chaloupas pouvait très bien contenir six passagers, dont Aimée. Les baleinières basques assuraient une présence assidue le long de l'Isle Royale et c'est sur cet avantage que Miguel misait. Aimée serait habillée à la manière d'un pêcheur basque et de plus, elle pourrait demeurer assise dans la chaloupas, ce qui favoriserait sa guérison. La maniabilité et la souplesse de l'embarcation rendraient le trajet réaliste. La chaloupas en chêne, avec sa misaine, son grand mât et ses cinq rameurs à l'œuvre, serait chargée de poisson séché, de jambon de Bayonne, de fromage basque et de légumineuses. La présence des Mi'kmaq serait de rigueur et ignorée par les Anglais.

À la rame, il faudrait compter quelques semaines de navigation tandis qu'à la voile, ce ne serait pas toujours de tout repos. Miguel espérait longer la côte sud-est de l'Isle Royale, contourner le port de Halifax, et se rendre sur une île escarpée et balayée par le vent à l'entrée sud du port de Halifax. De là, le phare Sambro, un point repère, les dirigerait vers une petite communauté de pêcheurs à l'est de la baie Ste-Margaret. Ensuite, ils vogueraient sur les eaux tranquilles de la baie pour contourner la péninsule Aspotogan, colonisée par des colons de la Nouvelle-Angleterre. Ici, les guides les conduiraient vers le village de Hubbards sur le côté est de la péninsule, le long de la rive nord de la baie Ste-Margaret. Les colons protestants francophones ne poseraient aucun problème. S'ensuivrait le premier portage pour atteindre le lac Sawler. C'est là que Miguel pourrait déterminer si Aimée serait en mesure de marcher. Si la réponse était non, il la transporterait sur un travois. Du lac Sawler, une fois le portage terminé, ils pourraient gagner le lac Dauphinée. Après une série de courts portages dans des lieux parsemés de petits lacs, ils arriveraient enfin au grand lac Panuke qui les aiderait à traverser l'Isle Royale, pour poser pied à la rivière Sainte-Croix, Pisquit, et finalement, Grand-Pré.

L'autre choix était tout aussi risqué. Les deux guides connaissaient également une route qui les conduirait dans l'arrière-pays jusqu'à Grand-Pré. Ils décrivirent un chemin tracé par les Acadiens qui reliait le fort Pisquit, non loin de Grand-Pré, pour se rendre jusqu'en banlieue d'Halifax. La forêt acadienne était très peu éclairée par la lumière du jour, puisque ses érables, ses épinettes rouges et ses cèdres formaient un corridor sombre. Les chasseurs mi'kmaq avaient l'habitude de l'emprunter pour accéder aux forêts et aux différents sentiers de portage débouchant sur un réseau de lacs, qui eux, menaient à Hali-

fax. Cette route de fortune avait été tracée par des contrebandiers acadiens de Grand-Pré et de Pisquit pour fournir Louisbourg en bétail et en produits agricoles. En échangeant leurs denrées avec les marchands de Louisbourg, ils seraient en mesure de subsister et diversifier leurs biens. Les Acadiens marchaient avec le bétail de Grand-Pré jusqu'à Chebuctou. Le long de la route, plusieurs petits lacs pouvaient abreuver le troupeau, de même que les villages mi'kmaq le long de la route étaient pacifiques.

Lorsque les Anglais étaient débarqués après le siège de Louisbourg, ils avaient repéré la route de contrebande empruntée par les Acadiens. Dans les terres intérieures, lors de la déportation des habitants des lieux, les Anglais faisaient circuler des cartes pour indiquer les villages faisant partie du territoire. On n'y avait pas localisé les campements mi'kmaq, car on ignorait où ils étaient situés. Lorsque Halifax devint un port important pour la garnison britannique, l'armée s'empara du chemin pour en faire une importante route militaire dotée de plusieurs forts. Selon les Anglais, enlever l'accès à cette route assurait leur dominance. Ce trajet était donc impossible vu la présence d'Aimée. La présence militaire imposait trop de danger.

La deuxième route de portage supposait que le groupe doive quitter la baie Ste-Margaret pour monter le lac Panuke et sortir à la rivière Sainte-Croix. C'est ce trajet qu'avait envisagé Miguel. De toute évidence, même dans les meilleures conditions, Aimée ne tiendrait pas le coup. La voie maritime était la meilleure solution, mais il leur faudrait traverser l'étendue du port de Halifax, occupée par la marine britannique. La priorité, pour Miguel, était de garder la mère vivante. Le risque ne serait pas minime pour lui et les Mi'kmaq. Pour Miguel, c'était la noblesse du cœur qu'il n'avait jamais oubliée, cette même qualité que la jeune Aimée portait comme un blason les derniers jours avant sa déportation de Saint-Pierre-et-Miquelon.

Les deux jours de préparatifs pour les hommes et de convalescence pour Aimée s'étaient vite écoulés. À la marée, l'embarcation, avec un bon vent dans ses voiles, quitterait l'anse de Petit-de-Grat. Ils longeraient la côte discrètement, sans faire d'escales. Les hommes étaient aux rames quand le vent mourait alors qu'Aimée demeurait presque tapie au fond de la chaloupas. La vue des navires britanniques lui donnait la nausée. Elle sentait le danger approcher. C'est ce qu'elle voulait. Seul le danger lui permettrait de s'approcher de Rose-Aimée.

Tout ce qu'elle savait sur la vie de sa fille, c'est ce que celle-ci lui en avait dit dans les lettres qu'elle lui avait fait parvenir et dont la dernière remontait à plus de deux ans. Rose-Aimée était heureuse. Son conjoint était un agriculteur acadien très prospère et proéminent. Ils habitaient sur l'une des plus belles fermes productives de leur région. Toutefois, les nouvelles en provenance de Grand-Pré n'avaient pas été rassurantes à la suite des déportations. Depuis le premier grand dérangement, Aimée n'avait plus entendu parler de sa fille. Elle n'avait donc aucune idée de l'endroit où la trouver. Le point de départ serait certes Grand-Pré, mais il ne restait plus d'Acadiens là-bas. L'aubergiste espérait qu'en route, il lui serait permis de trouver des Acadiens qui avaient connu sa fille et qui pourraient la diriger.

—Aimée, il y a des gens, ici, qui aimeraient vous entretenir au sujet de Grand-Pré, annonça Miguel le père.

Tirée de sa rêverie, Aimée vit deux hommes et une femme avancer avec Miguel.

—Bonjour, madame, dit l'un des hommes, un peu embarrassé. On dit que vous êtes à la recherche de votre fille qui habiterait peut-être toujours à Grand-Pré? Nous venons de cette région. Puis-je vous demander son nom?

—Rose-Aimée Tremblay. Son époux se nomme Philippe Galant. Vous croyez connaître ma fille?

—Nous habitions Grand-Pré avant la déportation. Nous nous sommes échappés pour nous réfugier dans l'une des anses de l'Isle Madame avec des pêcheurs acadiens et basques. Madame, il n'y a plus personne à Grand-Pré. Les Acadiens qui n'ont pas pu s'échapper ont été déportés. Ils ont pris les hommes et les garçons en premier, ensuite les femmes et les filles. Des familles entières ont été séparées. Si votre fille et son conjoint ne se sont pas échappés, ils sont séparés. Votre gendre serait sur un navire en direction de l'Europe et votre fille vers les États-Unis. Les Anglais ont fait en sorte que le rapatriement soit impossible. De plus, ma chère dame, plusieurs navires ont sombré, car ils n'étaient pas aptes à faire la traversée. Aussi, des maladies de la mer ont emporté plusieurs braves Acadiens.

—Où sont les Acadiens qui se sont échappés? Comment puis-je leur parler? s'enquit désespérément Aimée.

—Nous sommes les témoins du grand dérangement et des déportations à Grand-Pré. Il n'y a pas de réponse facile à votre question.

Je suis profondément désolé de vous dire que votre recherche est vaine. Votre fille ne sera pas à Grand-Pré. Vos intentions sont pures, mais je peux vous dire ce que j'ai vu de mes propres yeux et entendu dire de sources fiables : il n'y a plus d'Acadiens à Grand-Pré. Entreprendre ce long voyage serait une erreur, une folie, même. Vous mettez votre vie en danger. Si votre fille est encore dans les environs, donnez-lui le temps de vous trouver.

— D'où venez-vous, chère dame ? interrogea l'autre homme.

— Je viens de Louisbourg. J'ai tout laissé pour retrouver ma fille. Comme vous le dites, les Anglais occupent toute la région. C'est pourquoi je suis partie en me disant qu'elle serait en danger si elle cherchait à me retrouver à Louisbourg.

— Madame, nous sommes tous errants et sans endroits pour nous cacher. Depuis la chute de Louisbourg, nous anticipons le retour de la flotte navale anglaise dans nos eaux, car elle se mettra en route pour le siège de Québec. L'armada passera par ici, devant l'île. De plus, les miliciens américains sous les ordres de James Wolfe sont reconnus pour leurs actes incendiaires. Ils brûlent les maisons, les granges et les animaux pour nous ruiner. Nous craignons la déportation, donc nous devons nous échapper encore une fois pour aller nous abriter à l'intérieur des terres du lac Bras d'Or avec les Mi'kmaq.

— Les eaux sont peuplées de navires anglais, répliqua Aimée.

— Nous nous rendrons à une anse stratégique de l'Isle Madame et utiliserons les chaloupas basques pour traverser. Ça nous permettra de surveiller la flotte navale, car les Anglais croiront que nous sommes Basques. Nous irons d'une anse stratégique à l'autre. Ensuite, nous traverserons le passage Lennox vers la côte pour atteindre l'Isle Royale. Nos chances sont meilleures que de demeurer ici à attendre nos bourreaux.

— Madame, venez avec nous, proposa la femme, émue. Vous ne pouvez pas rester ici et faire le trajet jusqu'à Grand-Pré. Votre fille n'est plus là. Vous risquez votre vie, en plus de celles des autres, pour un but inatteignable. Venez avec nous. Nous veillerons sur vous.

— Je vous remercie pour vos informations. Malgré la douleur que ça me cause, je comprends les enjeux. Vous avez toute ma reconnaissance pour cette offre généreuse. Je suis une femme bénie, mais le cœur d'une mère a ses raisons. Je vais aller à Grand-Pré. Je veux le voir de mes yeux. De là, je serai en mesure d'évaluer la situation.

Ils ont peut-être laissé des indices à leur ferme. Ma fille aura peut-être laissé une note sur la table, un message, quelques mots à mon attention.

—Madame, les Anglais ont tout brûlé. Il ne reste plus rien. Bientôt, les Planters de la Nouvelle-Angleterre viendront s'emparer des terres et des fermes abandonnées. Les Anglais ont déjà commencé à diviser les terres acadiennes. Rien ne sera comme avant. Je vous en prie, chère dame, oublier ce projet n'est pas abandonner votre fille. Si elle est en Acadie, elle vous trouvera, pourvu que vous retourniez près de Louisbourg. Elle connaît cet endroit. Mais sachez bien qu'elle sera seule, car son conjoint a été déporté outre-mer.

—J'ai vu ce qui est arrivé à Louisbourg. Je sais ce que les Anglais peuvent faire. Encore une fois, je vous remercie de tout cœur pour votre bonté, mais ma décision est prise. Je veux aller à Grand-Pré et je m'y rendrai.

Les deux hommes regardèrent Miguel et la femme prit les mains d'Aimée pour y déposer un baiser sans mot dire.

—Que Dieu vous bénisse, lui chuchota-t-elle.

—Stella Maris me protégera, répondit Aimée, tout émue. L'étoile des marins me conduira à bon port.

Miguel repartit avec les trois autres, tout en laissant Aimée près du feu. La saumure salée remplissait l'air dans un épais brouillard qui tapissait le tout. Aimée lécha ses lèvres. L'idéal était sans égal. *La nature ne peut pas être apprivoisée, elle prend soin d'elle-même*, se dit-elle. *Elle nous console et nous répare*. Les propos des trois Acadiens ne faisaient qu'alimenter sa lutte pour trouver Rose-Aimée. Si son gendre avait vraiment été déporté, c'est donc dire que Rose-Aimée serait seule. Si Aimée ne pouvait pas la trouver, elle se rendrait aux Anglais et si le destin le désirait, il la mènerait là où se trouvait Rose-Aimée. C'était un pari perpétuel. Tout dépendait d'elle. Miguel n'avait pas cherché à négocier sa folie avec elle. Son amour était inconditionnel. Tout ce qu'Aimée retint de cette histoire est l'infime partie de la réalité : ce périple causerait son trépas. *Mais pas avant que j'aie mis les pieds à Grand-Pré*, murmura-t-elle. *Je veux voir de mes propres yeux, je veux voir les cendres de sa maison, de son église. Je veux marcher où elle a marché, et peut-être même que par miracle, pendant que je découvrirai Grand-Pré, Rose-Aimée sortira de sa cachette pour venir dans mes bras.*

La promesse de l'aube ne tarda pas. Aimée, toujours vigilante, avait ramassé ses effets au son des premières voix qui se rendaient à la grave. Miguel l'accueillit en prenant son sac et d'un coup, comme il avait déjà fait maintes fois dans leur jeunesse, il la prit dans ses bras et la déposa dans la chaloupas.

— C'est devenu une habitude, lança Aimée en souriant.

Miguel sourit également. Très vite, les hommes larguèrent les amarres. Le vent serait bon. Les voiles gonfleraient, ce qui faciliterait le départ. Toujours déguisée en pêcheur basque, Aimée était bien assise au centre de l'embarcation. En se tournant vers le rivage lointain de l'Isle Madame, Aimée put apercevoir les familles des hommes qui l'accompagnaient dans sa folie. Un regard attira le tien, celui de Miguel fils, qui voyait son père se diriger vers un destin incertain. Connaissant le danger, ce dernier avait pris sa place dans la barque, en pleine conscience et par amour pour Aimée. Le fils, lui, demeurerait sur l'île pour protéger sa famille, question de soulager la conscience du vieux pêcheur basque.

Dans la chaloupas à la fois rapide et stable, Aimée ferma les yeux quelques instants. Des souvenirs revenaient à la surface pour lui remémorer toutes les fois qu'elle avait pris la mer pour changer sa vie. Cette fois, elle avait espoir que ce périple viendrait conclure toute cette errance. Elle laissa entendre un soupir de soulagement, avec l'impression qu'elle se dirigeait vers sa dernière destination, où elle connaîtrait enfin la paix.

En prenant le large, elle découvrait un pays qu'elle n'avait jamais vu. Loin d'être les premières côtes rocheuses de Terre-Neuve, les côtes sablonneuses de l'Isle Madame étaient parsemées de petites anses. Parfois, Aimée pouvait percevoir dans l'une d'elles un mouvement, un signe de vie, et deviner que des familles acadiennes s'y étaient réfugiées en attendant de retourner en Acadie. Un serrement dans la gorge trahissait l'inquiétude qu'elle avait retenue pendant des semaines. Mieux vaut se soucier de la distance à parcourir que de faire le deuil de sa Rose-Aimée, se disait-elle. Tout pourrait s'arrêter brusquement pour elle et pour ceux qui l'accompagnaient. Pour se calmer, elle fixait l'horizon, non sans sursauter quand elle voyait un navire anglais au loin.

— Ne vous inquiétez pas. Ils vont nous laisser passer, la rassura Miguel.

Aimée regardait ce dernier piloter la chaloupas d'une main experte. Depuis leurs retrouvailles, qui ne remontaient qu'à deux jours, elle ressentait pour lui un amour mûr. De plus, elle savait qu'il partageait ce sentiment, même s'il n'en disait rien. Ce n'était pas nécessaire. Une boucle allait se boucler pour devenir quelque chose de beau. Miguel acceptait la haute exigence qu'Aimée s'était imposée et son ambition sans limites. C'était la fille qu'il avait connue, il y avait toute une vie à rattraper. Miguel lui procurait un endroit serein où l'univers semblait obéir à ses rêves. C'est dans le risque de leurs vies qu'ils retrouveraient le bonheur perdu.

Éventuellement, ils perdirent de vue l'Isle Madame et virent les côtes de l'Isle Royale apparaître sobrement. Les eaux étaient de plus en plus peuplées de vaisseaux anglais. Aimée retenait son souffle lorsque Miguel se faufilait entre eux. Elle lisait les noms de baptême de chacun pour voir si elle ne reconnaîtrait pas des navires qu'elle avait vus au port de Louisbourg. Un marin endurci par trop de traversées lui avait confié, pendant une soirée bien arrosée à l'auberge, que les noms de baptême des navires devaient être respectés. Les règles à suivre étaient très spécifiques, pour les marins, afin qu'ils évitent de s'attirer les foudres du dieu des mers. Il fallait tuer le macoui, soit le sillage produit par le bateau, et son mauvais sort. Le marin décrivait ce sillage comme un grand serpent qui suit en permanence le bateau. Chaque embarcation a son macoui. Pour le tuer, les marins sortaient au large, suivis d'un bateau ami. Après avoir consommé une quantité copieuse d'alcool, ils devaient saouler le macoui en versant l'alcool du propriétaire du bateau qu'ils voulaient rebaptiser. Une fois le macoui saoulé, le bateau allié coupait par trois passes le sillon du bateau que l'on voulait renommer. Aimée regardait le sillon de la chaloupas. Il était franc et sûr. En revanche, lorsqu'elle observait le sillon des navires anglais, elle le voyait se transformer en serpent de mer qui indiquait que le danger était partout. À certains moments, les bateaux lui semblaient tellement près qu'elle croyait qu'ils allaient les écraser comme on tue un insecte sur l'eau.

La côte de l'Isle-Royale devenait plus apparente. Le littoral était vaste et grandiose. Un nombre inimaginable d'îles ponctuait l'horizon, tantôt avec des plages de sable blanc, tantôt avec des falaises stupéfiantes ou des promontoires taillés par les anciens glaciers. Aimée s'imaginait de jeunes Acadiennes de l'époque ayant déjà posé les yeux

sur ces mêmes côtes en pensant à la Terre-Promise, au même titre qu'elle quand elle était arrivée à Terre-Neuve. Or, le sort avait voulu que son destin soit tout autre. La terre n'avait pas tenu ses promesses.

Les jours qui suivirent furent en tous points semblables. Aimée observait le littoral pour détecter le moindre signe de vie cachée et ensuite, elle tournait son regard vers la mer où les vaisseaux anglais se faisaient de plus en plus nombreux. Le soir, les hommes dormaient à leur place pendant qu'Aimée repoussait le sommeil pour observer les étoiles qui veillaient comme les étincelles d'un vieux feu d'avant tous les temps. Elle scrutait le ciel pour y voir un astre en particulier : la Stella Maris, une petite étoile qui guidait les marins, qui apportait l'espoir d'arriver à bon port. Aimée voyait sa fille comme l'étoile et tout ce qu'elle représentait, c'est-à-dire le guide et le rêve impossible de leur union. Un acte de foi. Une femme est parfois condamnée à errer pour retrouver sa foi.

L'air frais de la nuit étoilée faisait du bien. Le bruit des vagues sur la chaloupas était loin du vacarme infernal qu'Aimée avait connu lors de la traversée de l'Atlantique. Tout semblait apprivoisé. Le jour, la vue des baleines qui secouaient les remous des vagues en montant et en descendant n'était pas terrifiante comme ce fut le cas lors de l'arrivée à Terre-Neuve. La promesse du Nouveau-Monde. Le père d'Aimée y avait cru, sa mère l'avait espéré, tandis que la fille y avait travaillé. Or, malgré ce dur labeur, celle-ci avait tout laissé à Louisbourg. Ce n'était plus important, maintenant. Parfois, Aimée pensait à Marie et Anne en se demandant si elles étaient saines et sauvées, et si l'auberge fonctionnait encore.

À présent, il ne restait plus d'auberge familière. Il n'y avait que le ciel ouvert jour et nuit au bruit infini de l'eau. Soudain, Aimée entendit Miguel bouger. Il l'observait depuis un moment avec ses yeux en forme de croissant. Cet homme ne changerait jamais, pensait-elle en son for intérieur.

— Vous écoutez les étoiles ? lui chuchota-t-il.

— Oui, parfois, répondit-elle en le regardant tendrement.

— Que vous murmurent-elles ?

— Elles me conseillent de vivre un acte de foi par jour ; juste un, aussi minime soit-il.

— Retrouver votre fille n'est pas un acte de foi minime. L'amour que vous avez pour elle est sans mesure. Je suis certain qu'elle vous

aime avec la même tendresse et la même profondeur. Vous êtes une femme qui sait aimer.

— Miguel, nous aurions pu nous aimer longtemps, vous et moi.

— Aimée, je n'ai jamais cessé de vous aimer. Je ne croyais jamais vous revoir. C'est le destin qui nous a réunis. Même si j'ai connu d'autres femmes, vous étiez inoubliable pour moi. Si le destin avait été plus clément, notre vie aurait été différente.

— Ne parlez pas ainsi, Miguel. Vous avez vécu votre vie, et moi la mienne. Nous n'étions pas dus pour être ensemble, sauf pour ces moments précis. Depuis mon départ de Louisbourg, je communique avec la nature, car je dépends d'elle. La situation dans laquelle nous sommes vient chercher des émotions que nous avions enfouies. Vous et moi n'avons connu que l'incertitude. Voilà que le destin nous unit et que c'est la même fragilité qui nous accueille. La vie nous joue peut-être un tour. Autrement, nous ne serions pas à la dérive dans une nuit d'encre sans savoir ce que demain nous apportera. Je regrette infiniment de vous avoir entraîné dans cette aventure. Je le regrette amèrement. Au fil des jours qui passent, je réfléchis à ces hommes qui travaillent jour après jour pour que nous puissions atteindre la baie Ste-Margaret. Je les éloigne de leur famille pendant une guerre qui ne cessera jamais. Comment ai-je pu être si égoïste ? Si vous saviez comment je regrette.

— Ne soyez pas injuste envers vous-même. Ne vous punissez pas. Les hommes qui nous accompagnent le font librement. Ils seront récompensés par le fruit de la pêche lorsqu'ils seront de retour à l'Isle Madame. Nous ne sommes pas à la dérive dans une nuit qui semble au bout de l'abîme. Nous nous rendrons à bon port. N'oubliez pas que la vie fait aussi bien les choses. Nous nous sommes retrouvés, et ce soir, nous regardons la nuit étoilée au bruit des vagues, comme nous le faisons dans un autre temps. Laissez-moi vous admirer pendant que nous pouvons profiter de ce moment à nous. Ce n'est qu'un bref instant, mais il est bon d'être avec vous. Vivons cet instant, Aimée, termina Miguel en prenant tendrement la femme émue dans ses bras.

Aimée ferma les yeux. Jadis, les sanglots se seraient manifestés, mais pas ce soir. La grandeur des espaces prenait sa place autour d'elle et à présent, elle était libre. Miguel venait d'effacer la culpabilité qu'elle ressentait. L'inaccessible étoile était atteignable, mais le grand secret demeurait intact dans le cœur d'Aimée.

Après quelques semaines de navigation, l'un des hommes annonça que le port naturel de Halifax était visible à l'horizon. Faisant contrepoids à la forteresse de Louisbourg, Halifax était la base militaire navale de l'Angleterre. Des expéditions massives avaient été lancées contre les garnisons militaires françaises et les bases navales de Louisbourg. En ce qui concerne le siège de Québec, l'assaut final serait organisé et l'expédition partirait du port d'Halifax.

La chaloupas trouvait son chemin en traversant le port. Miguel calculait les distances et suivait son instinct pendant que les hommes ramaient. De son côté, Aimée demeurait immobile au centre de l'embarcation. Sa respiration était à peine perceptible. La vue de tous ces navires qui partiraient bientôt pour prendre Québec était démoralisante. Tout à coup, un navire attira l'attention d'Aimée qui ne put s'empêcher de crier : « Le Pembroke, c'est le Pembroke ! Le navire de Cook ! »

— Aimée, reprenez votre place et baissez la voix ! lui ordonna Miguel d'un ton irrité.

Pendant ce temps, les hommes continuaient à ramer, tout en regardant Aimée.

— Nous devons être invisibles, ici, la prévint Miguel. N'attirez pas l'attention.

— C'est le Pembroke ! répéta Aimée. Le navire du Capitaine Cook ! Il est ici. Il a quitté Louisbourg et se dirige à Québec.

La présence de Cook à Halifax indiquait que le danger était imminent. La guerre était partout. La paix n'avait plus de formes spécifiques avec tous les déplacements, les expulsions et la division des familles. La réconciliation était encore incompréhensible pour ceux qui songeaient que la guerre était terminée. La fausse paix qu'Aimée avait vécue depuis la chute de Louisbourg était fondée sur la crainte de la guerre. À la vue du navire de Cook, elle se demandait ce qu'il était advenu de Marie et Anne. Quelque chose d'égaré s'enfouit au fond de soi pendant la guerre. Quelque chose d'innommable laisse un vide, soit par le chagrin, soit par le deuil. Aimée ressentait les deux.

Guidant la chaloupas d'une main de maître, Miguel parvint furtivement, à traverser le port de Halifax sans aléas. Le prochain point de repère serait l'île de Sambro où la lumière du nouveau phare maintenait sa vigilance de l'autre extrémité de l'entrée du port de Halifax. La chaloupas passa devant l'île comme si de rien n'était, tout en

cherchant à éviter les pêcheurs anglais. Soudain, une chaloupe de pêcheurs coloniaux héla Miguel.

— Que faites-vous ici ? cria l'un des pêcheurs en anglais. Vous n'avez pas le droit d'être là ! Vous interférez avec notre pêche au filet à la senne.

D'un coup d'œil, Miguel fit le tour d'horizon. Toutes les autres chaloupes étaient arrêtées, pendant que leurs passagers capturaient les poissons à la surface en les encerclant à l'aide d'un filet de pêche. À la vue des pêcheurs basques et des deux Mi'kmaq, les Anglais demeurèrent immobiles. Seul l'un d'entre eux s'approcha de la chaloupe.

— Nous ne faisons que passer. Nous ne voulons rien, répondit fermement Miguel.

— Où allez-vous ? cria l'Anglais.

— Nous devons suivre notre trajet, et vous le vôtre. Nous ne voulons rien, répéta Miguel.

— N'allez pas plus loin. Retournez chez vous ! cria encore l'homme, rendu plus près d'eux.

Les pêcheurs anglais examinèrent les occupants de la chaloupe. Durant tout ce temps, Aimée ne bougea pas.

— Comme vous voyez, nous n'avons rien pris, continua Miguel.

— Vous êtes Basques ?

— Oui, nous sommes Basques.

— Pourquoi des Mi'kmaq sont-ils avec vous ? Ce ne sont pas des pêcheurs.

— Nous n'avons pas de comptes à vous rendre. Nous sommes neutres, rétorqua Miguel.

— Un bateau de pêcheurs sans poissons ! C'est louche, ironisa l'Anglais.

Miguel regarda son équipage, puis les hommes se mirent à ramer en silence. Dès qu'ils seraient rendus au large, loin de la côte, le vent prendrait dans les voiles et ils seraient hors de portée de l'ennemi.

Le vent du large était favorable. L'air salé frappait Aimée au visage, ce qui la faisait se sentir en vie. L'épisode avec les pêcheurs avait créé des doutes chez les autres membres de l'équipage. Les Basques parlaient tout bas et les Mi'kmaq leur répondaient dans un genre de pidgin basco-algonquin. Au bout d'un moment, ils demandèrent à Miguel si les pêcheurs anglais ne risquaient pas de causer un problème. Le Basque n'en savait rien ; tout ce qu'il savait, c'est que bientôt ils

arriveraient à la baie Ste-Margaret, qui leur permettrait de se rendre à Hubbards. De là, ils atteindraient la voie de portage. Une fois sur place, l'un des Mi'kmaq trouverait un canot léger pour Miguel, Aimée et le guide. Après quoi, les membres de l'équipage se retireraient vers l'une des anses invisibles où ils attendraient le retour de Miguel et du guide.

Incertains du succès de cette entreprise, tous questionnaient Miguel au sujet d'Aimée. Saurait-elle supporter le portage avec les pieds blessés ? Anxieuse, la principale intéressée serra les bras contre sa poitrine pour dissimuler les tremblements qui trahissaient son état. La réalité venait de frapper et n'avait rien réduit au niveau des apparences. Ce qui semblait possible croulait vers l'impossibilité. Les hommes dénonçaient l'erreur du jugement de Miguel, qui lui, ne bronchait pas. Visiblement, il était prêt à tout pour protéger la femme qu'il aimait. Le rêve d'Aimée serait-il une exception ? Toutefois, la réalité était brutale et Aimée ne pouvait plus l'appréhender. Il fallait s'appuyer sur ce qu'ils voyaient tout autour d'eux, dans l'immense étendue d'eau. L'ennemi ne serait pas seulement anglais. Il y aurait aussi la distance, la maladie et le temps.

La baie Ste-Margaret se dévoila enfin avec son havre temporaire. La rencontre avec les pêcheurs anglais avait apporté une nouvelle réalité. Il était évident, pour Aimée, qui n'avait jamais visité ce coin de pays, qu'elle s'enfonçait de plus en plus dans un territoire hostile. Le regard assombri de ses compagnons de voyage ne faisait qu'accentuer le silence lourd. Ils ramaient tous vigoureusement alors que le vent mourait. Soudain, l'un d'entre eux cessa de ramer et pointa quelque chose au loin. Des dauphins s'amusaient à gambader dans les vagues du lac. Aimée était bouche bée devant cette beauté. Une liberté pure. La barque semblait suivre les sillons des mammifères. On aurait dit qu'ils montraient le chemin. Un bon augure, pensa Aimée en cherchant le regard de Miguel pour le rassurer.

Bientôt, la chaloupas se retrouva dans la baie pour se diriger entre la péninsule de Chebucto et Apostogan. Le rivage rocheux cédait parfois la place à des plages de sable peuplées de pêcheurs. Les rives pittoresques offraient à ces derniers de nombreux ports naturels, des criques et de petites îles. L'un des Mi'kmaq fit signe à Miguel de se diriger vers une île spécifique le long de la rive. Miguel amena la chaloupas près du rivage et scruta les lieux.

— C'est ici ? demanda-t-il au Mi'kmaw.

— Oui, c'est ici, répondit le guide. Cette île est fréquentée par la nation mi'kmaq. C'est un lieu sacré de sépulture. Plus personne ne vient ici, maintenant. Nous pouvons rester toute la nuit pour préparer le portage. Un canot est caché quelque part. J'irai à Hubbards pour vous trouver un canot suffisamment bon pour faire le portage et le reste du trajet.

— Pourquoi pas celui qui est ici ? questionna Aimée.

— Il n'est pas assez bon, répondit l'homme tout en faisant preuve de patience devant l'anxiété de son interlocutrice. Il vous faut une embarcation capable de transporter trois personnes, plus vos provisions. Le canot que je vais aller chercher est fait pour circuler sur les lacs, les rivières et les ruisseaux, mais pas sur la mer. Je serai à l'avant du canot avec une grande rame pour manœuvrer dans les rapides et Miguel se tiendra à l'arrière pour contrôler le gouvernail avec sa pagaie. C'est un canot rapide, fait pour un petit équipage et peu de marchandise. Nous pourrions couvrir de longues distances.

— Aimée, nous voyagerons en moyenne dix-huit heures par jour, de l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, ajouta Miguel. Un canot rapide, c'est le mieux que nous pouvons espérer.

Déçue de perdre une autre journée pour changer d'embarcation, Aimée se résigna sans trahir ses émotions. Malgré tout, Miguel était à même de ressentir sa détresse. Il avait déjà vu cet état d'âme, jadis, quand elle se décourageait.

L'équipage débarqua sur l'île abondamment parsemée d'épinettes. Tous suivirent silencieusement le guide pour trouver où reposaient les restes d'ancêtres mi'kmaq pour leur porter respect. Chemin faisant, le guide leur montra quelques pierres tombales de colons acadiens et de gros rochers plats qui dépassaient du sable. On pouvait voir les ruines d'un mur en pierre qui avait déjà été une habitation.

— C'est ici que mon arrière-grand-père repose, dans cette terre sacrée. Mon père m'a raconté que lorsque son père a rendu l'âme, on a transporté son corps ici pour procéder à la cérémonie d'inhumation. Des Acadiens ont été inhumés là-bas, poursuivit le guide en indiquant ce qui ressemblait à un petit cimetière. Ils se sont cachés ici. D'autres sont morts dans des villages près de la baie et ont été emmenés ici. On ne voulait pas de leurs corps dans les cimetières anglais. Nous les avons accueillis et nous leur avons donné une place.

Aimée marcha entre les ruines d'une ancienne demeure. Des tessons de poterie jonchaient le sol comme des petites violettes. L'un des hommes saisit une vieille bouilloire abandonnée. La légèreté de la beauté avec les dauphins dans la baie venait de se dissiper. La réalité violente du danger revenait frapper Aimée, qui regardait les hommes marcher en restant constamment aux aguets. Il était trop tard pour abandonner. Tous les risques encourus jusque-là ne seraient pas vains. Aimée irait jusqu'au bout de sa quête.

— Nous t'attendrons ici et sois sûr que nous serons respectueux, promit Miguel au guide. Nous nous installerons dans les ruines de la maison. Ça nous donnera le temps de diviser les provisions et de pêcher discrètement pour ne pas éveiller les soupçons des Anglais.

— Ils ne viennent pas sur cette île. Ils sont superstitieux et ne s'intéressent pas aux lieux sacrés mi'kmaq. Vous serez en sécurité, ici, répéta le guide pour rassurer Aimée. Je reviendrai avec le canot de portage dans une lune ou deux.

— Merci, dit Aimée.

Le guide la regarda sans dire un mot. Ensuite, il prit le canot léger caché près des ruines et se dirigea vers la plage. En quelques minutes, sa silhouette s'éloignait de plus en plus. Aimée reprit le sentier vers les ruines en ressentait très bien la sérénité qui régnait en ces lieux. Elle se sentait en sécurité, ici, une trêve solitaire avant la prochaine étape. Le trajet effectué à bord de la chaloupas avait beaucoup aidé à la guérison de ses pieds. Maintenant, elle était prête à marcher ce qu'il faudrait pour se rendre à Grand-Pré.

Le guide avait tenu sa parole. Deux lunes s'étaient écoulées quand entre les filets de brume, tous purent le voir s'approcher de l'île en tirant un deuxième canot. Une fois Aimée, Miguel et le guide partis pour Hubbards, les autres seraient en mesure de pêcher et de rester en sécurité sur l'île en attendant le retour de leurs deux amis. Comme la côte était habitée par des protestants français, ils pourraient échanger des biens avec eux en cas de besoin.

Miguel ne tarda pas à saisir le canot de portage pour y placer les provisions. L'embarcation en écorce de bouleau serait la clé qui leur permettrait de voyager d'un lac à l'autre et de faire du portage à travers une forêt mature fortement couverte. Elle pouvait transporter de lourdes charges, tout en étant assez légère pour être portée par une ou deux personnes sur de courtes distances. Le trio pourrait se rendre

rapidement à l'intérieur des terres grâce aux lacs de liaison. De même, ils emprunteraient les sentiers de portage utilisés par les Acadiens depuis Hubbards jusqu'au lac Panuke. Ce dernier leur permettrait d'éviter le portage puisqu'il couvrait la majeure partie du territoire qu'ils avaient à parcourir. Miguel et le guide avaient passé la plus grande partie de leur vie sur l'eau. Ils seraient donc en mesure de fournir de la nourriture en cours de route en pêchant sans éveiller les soupçons. Ils ne prendraient que ce dont ils avaient besoin pour survivre.

La région sauvage à traverser pour se rendre au lac Panuke était un corridor naturel qui permettait d'assurer le déplacement de la faune et des hommes. Le lac semblait sans fin. Sur le rivage accidenté, Aimée voyait les martres des pins plonger sous le miroir du lac et les orignaux s'abreuver parmi les grandes herbes en regardant le canot passer silencieusement. Aimée se sentait protégée. Les portages des jours précédents avaient été difficiles. Aussi, la douleur aux jambes refaisait surface, mais au moins, les plaies aux pieds ne s'étaient pas rouvertes. Pendant tout ce temps, Miguel et le guide se faisaient silencieux et scrutaient continuellement le rivage. Le terrain sauvage, rempli de collines et parfois de crêtes, était abondamment parsemé d'épinettes rouges, de pruches et de pins blancs. Tout en payayant, les hommes pêchaient des ombles de fontaine qu'en soirée, ils faisaient braiser sur un feu discret. Un beau jour, le guide annonça qu'ils approchaient des terres où se trouvait une route traditionnelle mi'kmaq qui menait à la baie de Fundy ainsi qu'à la côte atlantique. La traversée en canot avait demandé deux jours de pagaie vigoureuse. Aimée avait compté les fois où elle avait vu le soleil se lever au-dessus des escarpements le long du lac. Un silence profond continuait de planer sur les trois voyageurs, parfois ponctué du cri d'un huard ou du bruit émis par la pagaie qui coupait l'eau.

—Aimée, nous approchons de Sainte-Croix. Nous entrons dans une région qui a elle aussi connu les déportations massives d'Acadiens. La présence des Anglais posera un problème, mais il y a pire, car on risque de croiser des Rangers américains et leurs colonies protestantes. Ils contrôlent toute la région. Nous allons contourner les fortifications, mais si vous voulez arriver à Grand-Pré, nous devons confronter les sentinelles au fort Vieux Logis. Depuis le siège de Grand-Pré et la bataille de Sainte-Croix, les sentiers sont surveillés par les hommes de Cornwallis.

—Pouvons-nous contourner Sainte-Croix ? s'enquit Aimée.

—Nous ferons ce qu'il faut pour nous rendre à Pisiguit, mais là-bas, le fort Edward sera lui aussi fortement occupé par les Anglais. Si nous ne sommes pas prudents, toute indiscretion de notre part pourrait mettre un terme à notre mission.

—Je n'ai pas peur, lança Aimée. Nous sommes si près de Grand-Pré.

—Nous sommes près, mais pas encore arrivés, la reprit sobrement le guide. Il n'y a plus d'Acadiens ici et leurs propriétés ont été saisies. Nous devons être aussi invisibles que des esprits.

Arrivés sur le rivage, les hommes dissimulèrent le canot sous des branches d'épinette, prirent les sacs sur leurs épaules, puis le guide ouvrit la marche. Le silence environnant tordait les sentiments d'Aimée. Malgré les forêts qu'elle avait parcourues tout le long du trajet, tout lui apparaissait maintenant étrange. Bientôt, ils entendirent des voix et la vie reprit. Ils approchaient du Fort-Edward, situé à l'embouchure de la rivière Pisiguit. Dans le passé, il y avait eu plusieurs escarmouches, en ce lieu. Les déplacements étaient donc hautement surveillés, afin d'empêcher le passage des navires qui se dirigeaient à la baie de Fundy.

Le guide montra du doigt un bosquet et dit :

—Venez, Aimée, attendez ici. Vous serez en sécurité. Nous devons aller explorer les environs du fort. Ne vous inquiétez pas. Personne ne va vous repérer.

Aimée songeait à ce que le guide leur avait dit. Pisiguit représentait la jonction des eaux dans le bassin des Mines. Le village de Grand-Pré était un établissement important dans le secteur de la rivière Pisiguit. La plupart des Acadiens avaient quitté Pisiguit pour Beaubassin et l'Isle-Saint-Jean. Bientôt, Aimée verrait Grand-Pré et trouverait Rose-Aimée. Ce moment avait tourbillonné dans sa tête et dans son cœur tout au long des derniers mois. Elle se voyait marcher noblement vers sa fille pour la prendre dans ses bras. De là, elles reviendraient avec Miguel pour se réfugier dans un lieu sûr.

Au cours des dernières nuits, ses songes avaient changé. Dans l'un de ceux-ci, elle voyait Rose-Aimée avec un enfant, un poupon emmailloté dans ses bras. Elle le berçait en scrutant l'horizon du regard, tout en anticipant l'arrivée de sa mère, vêtue d'une robe aux couleurs de la terre et de la mer. Le destin n'était plus voué au hasard.

La décision était bien ancrée. Aimée avait planifié cette rencontre. Elle ouvrit son sac qu'elle avait gardé avec elle tout le temps du trajet en le surveillant comme la prunelle de ses yeux. Elle en sortit sa robe et un bonnet simple. Dans l'intimité du bosquet, elle enleva enfin ses habits de pêcheur basque, enfila sa robe et mit son bonnet. Ensuite, elle s'assied sur une bûche en attendant le retour des deux hommes.

Des bruits des pas la firent sursauter. Miguel écarta la dernière branche et apparut avec le guide. En voyant Aimée dans sa robe, l'un et l'autre s'arrêtèrent sur-le-champ.

— Mais, que faites-vous, Aimée ? interrogea Miguel, consterné.

— Je me suis préparée pour accueillir ma fille, répondit Aimée, puisque nous sommes arrivés.

Le guide fixa Miguel et posa sur Aimée un regard compatissant.

— Aimée, vous ne semblez pas bien. Vous êtes fiévreuse. J'hésite à vous dire ce que nous avons appris. Les nouvelles ne sont pas bonnes. On nous a dit que tous les Acadiens ont été rassemblés dans le fort en vue de leur déportation. Ils ont ensuite été embarqués dans quatre navires : *Le Neptune*, *Les Trois Amis*, *Le Dolphin* et *Le Ranger*. Afin de s'assurer que les familles déportées ne reviendraient pas, les Anglais ont incendié les villages. Le fort Edward est maintenant une prison. Vous êtes en grave danger, ici.

— Quelle était la destination de ces navires ? voulut savoir Aimée comme si elle se réveillait d'un mauvais rêve.

— Ils sont partis pour la Philadelphie ; ensuite, on l'ignore. Les Acadiens ne sont pas autorisés à revenir dans cette région. Aimée, comprenez-vous la portée de ce que je vous dis ? Il n'y a plus rien. Votre fille n'est plus ici. La réalité est froide, mais elle vous libère de cette quête. Cessons d'errer et retournons à l'Isle Madame. De là, nous planifierons notre prochaine étape pour vivre la vie que nous méritons. Comprenez-vous, Aimée ? Tout a été détruit. Il ne reste que des cendres. Nous devons partir immédiatement.

Aimée regarda Miguel. Sa confiance en lui était inébranlable. Envers le guide aussi. Ces deux hommes n'auraient pas fait tout ce trajet s'ils n'avaient pas cru en une fin heureuse. Les rêves prémoniteurs d'Aimée l'avaient avertie que sa fille l'attendrait toujours. Dans son rêve, elle pouvait voir Rose-Aimée, mais celle-ci ne la voyait pas, car elle s'éloignait telle une illusion vers des brumes marines. Le sort était jeté. Il y avait seulement une façon de rejoindre sa fille. D'une

main frêle, elle passa sa main pour déplier le tissu de sa jupe, plaça ses cheveux et renoua le ruban sous son bonnet.

— Aimée, que faites-vous ? s'enquit Miguel. La noirceur tombe sur nous et nous sommes entourés par les Anglais. Nous sommes trop près du fort, nous devons rebrousser chemin. Vous êtes en danger, ici, et nous devons tout de suite quitter cet endroit.

Aimée regarda Miguel. Dans son regard, elle comprenait tous les mots qu'il ne pouvait pas lui dire. Il savait qu'elle ne céderait pas, qu'elle irait jusqu'au bout.

— Laissez-moi partir, Miguel. Je suis en pleine conscience de ce que je fais. Laissez-moi partir en paix si vous m'aimez encore. Laissez-moi retrouver notre fille Rose-Aimée, car elle est notre enfant. Elle est de votre sang. Le fruit de notre amour innocent sur les îles de notre jeunesse. Je vous ai emmené ici pour que vous puissiez la rencontrer, mais elle n'est pas là. Laissez-moi aller où elle sera. Le destin a voulu que je vous retrouve et maintenant, je dois retrouver notre fille pour lui dire que je ne l'ai jamais abandonnée. Je vous ai toujours aimé, Miguel. Laissez-moi partir. Retournez à votre famille et ne me suivez pas.

Le guide détourna son regard pendant que Miguel s'avavançait pour retenir Aimée. Le cœur du vieux pêcheur basque lui avait chuchoté à quelques reprises que l'élan qui le poussait à retrouver Rose-Aimée était nourri par un amour paternel. Il n'en avait rien dit, car il voulait l'entendre de la bouche d'Aimée. Il avait toujours su qu'ils avaient fait un enfant ensemble et lui aussi voulait retrouver sa fille. Après avoir poussé la dernière branche qui la protégeait, Aimée se mit à marcher rapidement vers le fort. La pénombre trahissait sa présence. Une sentinelle du fort cria *gare à vous*, mais Aimée continua à marcher vers l'homme qui à présent, chargeait son arme. La vieille femme ferma les yeux, pensa à Rose-Aimée et cria son nom.

— Rose-Aimée ! Je suis ici ! C'est maman ! Je viens te chercher ! Nous serons ensemble !

Au même moment, la sentinelle émit un dernier avertissement et tira sur la forme qui avançait d'un pas certain devant lui. Dans la lueur du feu de la poudre, il vit une femme tomber au pied du fort, devant le poste des sentinelles, sa robe étalée comme des pétales autour d'elle. D'un regard serein, elle ferma les yeux une dernière fois et entreprit son errance finale parmi les étoiles pour retrouver sa fille. Dans le

bosquet, on entendit le guide hurler tandis que Miguel s'écroula sur ses genoux. Il venait de perdre celle qu'il aimait une deuxième fois. Jamais il ne connaîtrait leur enfant au nom si doux, Rose-Aimée.

Le débarquement des Acadiens à Philadelphie

Dans les grandes épreuves, ce n'est pas l'assaillant ou l'ennemi qui vient nous chercher, c'est la compréhension profonde qui nous explique qu'on ne doit pas regretter ce qui a été perdu. En regardant ce qui nous reste, le bonheur s'enfouit quelque part, jusqu'à ce qu'il puisse revenir. Sur un navire craquant de misère, en route pour la Philadelphie, la souffrance traçait son sillon dans les eaux de l'Atlantique. Tout était au-delà de la compréhension. Tout ce qui restait était la lutte.

Rose-Aimée avait la nausée. Elle tenait son petit François serré dans ses bras et n'osait pas le déposer sur le plancher crasseux. La cale du navire était souillée de l'urine et des excréments des survivants. De plus, le capitaine Lawrence leur avait fourni des navires de cargaison inadéquats pour transporter des humains. Dans la nuit, la misère était étouffante quand la mort s'amenait comme un voleur pour dérober le dernier souffle d'un enfant dans les bras de sa mère ou qu'une femme aînée voyait la délivrance achever son martyre.

Parfois, quand les passagers cédaient au sommeil, on les secouait pour vérifier s'ils n'avaient pas simplement rendu l'âme. Les marins d'expérience pouvaient prédire quels passagers abandonneraient, et lesquels s'accrocheraient à l'espoir que le périple se terminerait bientôt. Tous les matins, les marins venaient chercher les passagers qui n'avaient pas survécu. Les vieilles femmes bourdonnaient des *Ave* incessants en se lamentant les yeux fermés. Pour sa part, Rose-Aimée était terrorisée par le bruit sourd que les corps émettaient lorsqu'on les traînait pour les retirer de la cale. Debout pendant des jours, ses pieds gercés et fissurés affichaient des plaies béantes. Il ne fallait pas que son fils François tombe malade. Entourée de misère dans un mouiroir et séparée de son conjoint exilé dans un lieu inconnu, la jeune femme ne pouvait plus envisager la mort qui tire sur les jambes pour nous enfoncer avec elle. Captive dans la cale du bateau, elle marchait sur les débris de la misère humaine. Elle ne dormait pas. Quand François réussissait à s'assoupir dans ses bras, elle approchait sa joue vers la bouche de l'enfant pour voir s'il respirait encore. Lorsqu'elle capitulait pour tomber dans un sommeil fébrile, elle pensait à sa mère en l'imaginant encore dans son auberge à Louisbourg, en se disant

qu'elle ne connaîtrait pas les affres de la déportation. Dans son patelin, Aimée jouissait d'une bonne situation sociale et politique en raison de ses rôles d'aubergiste, de guérisseuse, de traductrice et d'interprète. Si Rose-Aimée avait pu la rejoindre, elle l'aurait fait sans hésitation. Mais leur déportation de Grand-Pré avait été si subite. Son conjoint avait été fait prisonnier dans l'église après que les autres hommes et lui eurent été invités par les Anglais à s'y rendre, soi-disant pour assister à une réunion. Le lendemain, ils étaient tous partis sur des navires devant les conduire vers des destinations inconnues. Rose-Aimée avait attendu son tour en croyant qu'elle rejoindrait son conjoint, mais ce ne fut pas le cas. Maintenant, il était trop tard pour même penser à fuir avec d'autres Acadiens pour se rendre à Louisbourg.

Pourtant, un soir, elle avait rêvé à sa mère. Elle la voyait qui marchait dans un sentier inconnu après être sortie d'un boisé pour venir la chercher. Elle avait même entendu sa voix l'appeler en criant son nom deux fois. Sûrement que la providence avait voulu lui faire comprendre que sa mère était saine et sauve. Le destin ne pouvait pas être si cruel. Ce n'était pas comme les autres femmes que l'on jetait par-dessus bord quand leurs corps inertes et froids avaient sonné le glas. Sa mère Aimée, elle, était forte. À n'en point douter, elle trouverait une solution. En revanche, le rêve était très éloquent. Le fil qui retenait ces deux vies venait de briser. Dans ses songes, Rose-Aimée voyait de moins en moins la figure de sa mère, au même titre que celle des femmes que l'on jetait à la mer.

La réalité de la captivité retenait les Acadiens dans un piège tenace. Certaines femmes en étaient rendues à implorer le ciel pour obtenir une délivrance. Les lamentations quotidiennes étaient incessantes, tout comme l'odeur de pourriture. D'un deuil à l'autre, le chant sourd des prières pour le repos des âmes se liait au craquement du navire qui voguait sur l'eau dans un mouvement cadencé. Les marins prenaient les corps comme ils les trouvaient, sans même permettre aux femmes de les nettoyer et de les envelopper dans un linceul improvisé. Ils s'emparaient des cadavres par les mains et les pieds, puis les transportaient sur le pont. S'ensuivait un bruit sourd quand les corps frappaient la surface des eaux glacées. À quand remontait la dernière fois que les rayons faibles du soleil avaient caressé les paupières fermées et les joues creuses de ces femmes qui disparaissaient à jamais ? Rose-Aimée s'imaginait voir ces cadavres sombrer dans les eaux, le

visage entouré de mèches de cheveux transformées en algues, le bonnet arraché et le dos de leur robe souillé par la maladie.

Les survivantes veillaient sur les jeunes orphelins pour apaiser la terreur dans leur cœur. Une jeune mère, traumatisée à la suite du décès de son nourrisson, avait insisté pour garder le petit corps dans ses bras. Elle refusait de l'abandonner dans les flots. Les autres tentaient de la dissimuler, mais les marins inspectaient les lieux tous les jours. Lorsqu'ils virent l'enfant mort dans les bras de sa mère qui feignait de lui donner le sein, ils arrachèrent le petit corps avec une violence inouïe. Hurlant de douleur et de rage, la pauvre femme les suivit sur le pont. Sans hésiter, un marin lança l'enfant à l'eau comme on vide une chaudière. La mère prit alors son élan et sauta dans la mer pour aller rejoindre son petit, sans même que les marins tentent de l'en empêcher. Le silence dans la cale était étouffant. Toutes reprirent leur *Ave* avec ferveur et le bateau continua d'avancer dans son craquement infernal.

Chaque décès amenait une nouvelle réalité. Personne, dans ce navire, ne s'en sortirait, et si c'était le cas, quelle vie les attendait au bout d'un quai inconnu ? Les paupières alourdies par le sommeil et les sanglots, Rose-Aimée fermait les yeux et tenait François encore plus près de sa poitrine. Elle rêvait souvent à sa mère, convaincue qu'elle venait la voir dans la nuit. Dans son songe, Aimée se levait de son lit de branches d'épinette avec une grâce infinie et marchait vers la lueur d'un mystérieux éclair de feu qui illuminait brièvement son regard presque défiant. Ce n'était pas le même regard qu'elle voyait chez les femmes avec qui elle partageait la cale du bateau. Celles qui étaient sur le point de mourir avaient des yeux aux iris nacrés, sans éclat, qui perçaient la pénombre de la cale sans hublots pour voir des visages familiers. Il ne restait plus rien pour aider à se consoler. Ce qui hantait le plus Rose-Aimée était de voir sa mère avec un regard désespéré, les bras levés vers le ciel pour demander pourquoi sa fille l'avait abandonnée. Quand on perd sa mère, c'est se perdre un peu soi-même. Les origines s'effacent et ne reviennent plus.

Terrassée par ces pensées imprégnées d'une immense tristesse, Rose-Aimée chantonait une berceuse à l'oreille de son petit François. L'enfant n'avait pas perdu son sourire ni son regard franc. Rose-Aimée le tenait précieusement dans ses bras, le respirait et le humait pour garder son souffle en mémoire. Pourquoi devait-il subir

la cruauté de la malnutrition et des dangers de la fièvre ? Comment un enfant de trois ans pouvait-il être condamné à voir la vie comme un combat ? « Il sera ce que je suis, ce que je pourrai lui donner », se disait-elle. « Je survivrai, et lui aussi ». Avoir un enfant est une preuve de courage.

L'un des plus grands chagrins de la jeune mère est qu'Aimée n'aurait jamais vu son petit-fils François. Rose-Aimée aurait tellement voulu le lui présenter à Louisbourg. Ne pas connaître ses origines, c'est perdre une partie de soi. Ainsi, François ne rencontrerait jamais sa grand-mère. Comme sa mère, il n'aurait jamais conscience des forces qu'Aimée avait déployées pour retrouver sa fille. Le regret ressemble beaucoup au désir. En ce moment, dans la cale d'un navire ennemi, en route pour une destination hostile, il ne restait que l'espoir de la délivrance, soit par une nouvelle liberté en terre étrangère, soit par la mort. Rose-Aimée regardait son fils qui lui souriait malgré ce qui les entourait. Elle ferait tout ce qu'il serait humainement possible de faire pour qu'elle et lui ne soient jamais séparés.

Les Américains redoutaient les Français de l'ouest de la Pennsylvanie. Près de 500 Acadiens catholiques qui se proclamaient neutres arrivaient à bord de trois navires infestés. Non seulement on ne les attendait pas, mais de plus, on ne les voulait pas. Les autorités portuaires ne les feraient pas débarquer parce que les cales des navires renfermaient des êtres vivants qui charriaient avec eux la maladie, la misère et la mort. Ces navires devenaient des mouroirs que l'on pouvait voir au loin du rivage. Personne n'en voulait, et avec raison. La protection des citoyens importait plus que sauver des âmes que nul ne connaissait.

Du Massachusetts à la Géorgie, on détestait les Acadiens. On se moquait de leur religion, de leur langue et de leurs manières. Le voyage pour se rendre à Philadelphie ne finissait plus. Pendant quatre mois d'enfer et un hiver impardonnable, les Acadiens vécurent dans les cales des navires ancrés au port de Philadelphie. Parfois, quelques âmes charitables venaient aider et écouter leurs histoires. Comme Rose-Aimée, la plupart des Acadiens venaient de la région de Grand-Pré et de Pisiguit. Des prêtres catholiques américains firent circuler une pétition pour solliciter la charité publique, mais rien ne put arrêter une épidémie de petite vérole qui faucha sans merci les Acadiens. Tous les jours, les marins jetaient des cadavres à l'eau.

Au bout de plusieurs mois vint le jour où l'on permit aux passagers de monter sur le pont. Rose-Aimée tourna le visage de son enfant vers le large pour qu'il puisse remplir ses poumons d'air frais. À la lueur du jour, elle pouvait constater l'état de son François tout autant que le sien. Un silence modeste nouait les survivantes de ce long calvaire. «Enfin», se dit Rose-Aimée, «l'enfer est fini». Une à une, les Acadiennes débarquèrent des navires pour attendre sur le quai où les militaires les avaient séquestrées en attendant la prochaine étape. Femmes et enfants se tenaient stoïquement debout, dans un parfait silence. De temps en temps, l'une d'elles regardait au loin pour voir où elles étaient rendues. Ce n'était plus l'Acadie, mais un lieu tout autre.

La ville de Philadelphie comptait d'imposants édifices qui épousaient les lignes symétriques de l'architecture géorgienne. Au style très classique, avec ses colonnes et ses grandes fenêtres, cette ville représentait le centre éminent de l'Amérique britannique. C'était aussi le carrefour des immigrants de l'Europe. Les grandes avenues, éclairées par des réverbères, étaient fréquentées par des philosophes, des scientifiques, ainsi que par de riches marchands et leurs sociétés respectives. Les journaux rapportaient des nouvelles de partout. Comme la France et l'Angleterre étaient en état de guerre, les journalistes ne tardèrent pas à décrire les Acadiens comme des ennemis en connivence avec les Autochtones. Les circulaires de Lawrence aux gouverneurs des colonies ne faisaient que jeter de l'huile sur le feu. L'homme disait aux dirigeants qu'ils devaient se méfier des Acadiens, qui, de son avis, étaient non seulement des traîtres, mais aussi, des rebelles susceptibles de s'unir aux Autochtones et soulever des émeutes avec les Noirs. Lawrence réclamait donc qu'on ne leur accorde aucune liberté. Conséquemment, les Acadiens n'avaient pas le droit de voyager, de se déplacer ou de s'assembler. Les Américains allaient les diviser, séparer les mères et les enfants. La rentabilité remportait sur la compassion, car les mères travailleraient comme engagées, et les dirigeants attribueraient des tâches aux enfants, selon leur âge. Tous étaient persuadés que le fait de briser les familles acadiennes constituait une bonne stratégie sur le plan économique. Les paroisses devaient les accueillir, mais le fardeau économique relevait des deniers publics. Ceux qui ne pouvaient pas travailler iraient à la *poor house* et les autres, à la *work house*.

Une main solide agrippa l'épaule de Rose-Aimée, qui émit un cri.

—Toi ! Tu es la prochaine ! lança un soldat britannique en la fixant dans les yeux avec un air amusé.

Le cœur de la jeune femme se serra. Alors qu'elle était à peine capable de marcher, on la conduisit devant une table où deux hommes écrivaient dans un grand registre.

—Une femelle adulte, un mâle enfant, dit l'un d'eux pendant que l'autre grattait les pages de l'imposant livre.

—Servitude forcée de longue durée pour les deux.

Rose-Aimée ignorait ce dont il était question, mais elle était à même de savoir que le ton de leurs voix n'était guère rassurant.

—Vous serez envoyée dans la famille Proud pour les cinq prochaines années et vous ferez ce que votre employeur exigera de vous. Il disposera de votre temps comme il le jugera nécessaire. Quant au garçon, il sera mis sous contrat avec une autre famille jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Donnez-moi l'enfant, ordonna l'homme d'un ton indifférent.

Transie de peur, Rose-Aimée ne bougea point et serra François encore plus fort dans ses bras. La tête appuyée sur la poitrine de sa mère, le petit pouvait sentir que son cœur battait à tout rompre. Le pauvre restait immobile.

—Donnez-moi l'enfant ! répéta l'homme en se levant brutalement.

D'un mouvement brusque, le soldat qui avait accompagné Rose-Aimée à la table lui arracha François des bras et le rendit à l'homme qui le saisit du bout des bras.

—Dieu qu'il pue ! maugréa-t-il.

Rose-Aimée vint pour reprendre son garçon, mais le soldat la reteint par les épaules.

—Mon fils, monsieur ! Je vous en prie ! Rendez-le-moi ! criait-elle.

— Un bon lavage lui fera du bien. Donnez-le à Mina. Elle le lavera et le nourrira à la caserne avant de l'envoyer chez ses nouveaux propriétaires.

—Monsieur, mon enfant ! s'écria Rose-Aimée en se débattant dans les bras du soldat qui demeurait impassible devant cette scène qu'il avait déjà vue maintes fois.

— Retenez-la. Petite gueuse fougueuse ! Elle sera bien avec son employeur. Emmenez-la dans les écuries avec les autres.

— François ! François ! implora Rose-Aimée, complètement en larmes.

— Ne rendez pas les choses plus difficiles pour vous et pour l'enfant, la prévint Mina, la femme qui était venue chercher l'enfant.

D'un coup, elle retira François des mains de l'homme et l'enroula dans une guenille pour ne pas salir son tablier et disparut dans la foule.

— Non ! s'exclama Rose-Aimée en s'écroulant aux pieds du militaire.

— Ramassez-la et emmenez-la aux écuries de la rue des Pins, commanda l'homme sans broncher. Si elle n'était pas si crottée, vous pourriez vous en payer une bonne avec elle, ajouta-t-il en faisant un clin d'œil au militaire.

Quand Rose-Aimée s'éveilla, elle se retrouva couchée sur de la paille humide dans une étable.

— Tiens, pauvre petite créature, elle nous revient, dit une femme à l'accent acadien.

Rose-Aimée n'avait pas besoin qu'on ramène à sa mémoire qu'on lui avait arraché son enfant des bras. Tout le monde dans l'étable le savait. Chacun avait très bien entendu ses lamentations pendant son sommeil fiévreux.

— Prends un peu d'eau, ma fille, lui offrit la vieille femme.

— Non, refusa faiblement Rose-Aimée.

— Bois, on va le trouver ton p'tit François.

Aimée se redressa sur un coude et regarda le vieillard qui la contemplait avec sincérité. Il se tenait près de la vieille dame qui tentait de soigner la jeune mère qui était au supplice.

— Vous avez vu François ? questionna cette dernière.

— Non, mais tu as dit son nom plusieurs fois dans ton sommeil, répondit la dame.

— Jean-Baptiste, viens, appela le vieillard, la jeune femme est réveillée. C'est elle.

Un homme dans la quarantaine approcha doucement et descendit sur un genou pour parler à la jeune mère.

— Ils ont pris votre enfant sur le quai ? s'informa-t-il.

— Oui, répondit Rose-Aimée en hochant la tête.

— Ils n'ont pas le droit, répliqua l'autre suffisamment fort pour que tous l'entendent. Nous sommes des prisonniers de guerre, donc ils n'ont pas le droit de séparer nos familles. Ils doivent nous garder ensemble, nous nourrir et nous loger. Aussi minces que soient nos rations, nous devons rester ensemble.

— Venez, c'est le temps ! annonça un soldat en ouvrant à grand battant les deux portes de l'étable.

— Ne bougez pas ! ordonna Jean-Baptiste à ses semblables. Où est l'enfant de cette femme ? exigea-t-il de savoir en s'adressant cette fois au soldat, qui fit mine de ne pas l'entendre. Où est son fils ? réitéra Jean-Baptiste avec insistance.

— Cela ne vous concerne pas, lui répondit le militaire d'un ton indifférent.

— Vous n'avez pas le droit de nous séparer et d'emmener nos enfants. Nous avons des droits en tant que prisonniers de guerre.

— Vous n'êtes rien ! Vous n'avez rien ! Le garçon est parti dans une bonne famille protestante. Il apprendra l'anglais et acquerra un métier. Les jeunes ne doivent pas rester oisifs. Maintenant, déplace ta carcasse avant que je ne décide de charger mon mousquet.

— Nous ne partons pas ! Nous voulons parler à celui qui était chargé du registre.

— Vraiment ? rétorqua le soldat sur un ton fastidieux. Maintenant, ça suffit ! Arrêtez de me faire perdre mon temps et comptez vos bénédictions. Soyez reconnaissants. Ça pourrait être pire.

— Que voulez-vous dire ? Quel châtiment pourrait être pire que de se faire enlever son enfant ? riposta Jean-Baptiste.

— Vous pourriez être des esclaves, se moqua le soldat. Allez ! Debout et allez rejoindre les autres, commanda-t-il à Rose-Aimée.

— Non, je ne pars pas sans mon enfant !

— Encore une fois, je vous implore, où est son fils ? interrogea Jean-Baptiste.

— Il est dans un meilleur endroit que celui où vous allez.

Aussitôt, d'autres militaires entrèrent dans l'étable et entraînent les Acadiens jusqu'aux charrettes qui les attendaient. Rose-Aimée n'avait plus de jambes. Deux hommes durent la prendre sous les bras pour qu'elle puisse suivre les autres.

— Ne vous inquiétez pas, ma petite madame, on va trouver votre François, la rassura le vieil homme.

Les charrettes roulèrent toute la nuit. Les hommes marchaient à l'arrière en suivant les femmes. Lorsque le convoi s'arrêta, le groupe était rendu au domaine d'un très riche fermier hollandais, où les Acadiens furent accueillis avec une certaine civilité. Les employés du propriétaire des lieux étaient, comme leur patron, des gens dévots et religieux, car ils croyaient à la charité chrétienne tout autant qu'à la dignité humaine. Jean-Baptiste demanda à l'homme qui avait accueilli les employés où ils se trouvaient.

— Vous êtes à Lancaster, en Pennsylvanie. Nous sommes des Quakers. Vous gagnerez votre vie comme de bons chrétiens. Nous vous traiterons bien si vous craignez la foudre de Dieu. Les autres Acadiens parlent-ils aussi anglais ? demanda l'homme.

— Non, répondit Jean-Baptiste.

— Eh bien, ils devront apprendre. Ici, nous parlons anglais. S'ils veulent travailler en harmonie au sein de cette communauté, ils devront parler anglais.

— Nous travaillerons pour un salaire décent et un logement, mais vous devez parler à une personne d'autorité au sujet d'un enfant qui nous a été enlevé.

— Vous dites qu'un enfant a été enlevé ?

— Oui, les hommes du port l'ont séparé de sa mère au moment de l'enregistrement. Cet enfant a à peine trois ans. Sa mère va mourir s'il ne lui est pas rendu.

— Laissez-moi la voir, répliqua l'homme. Pauvre âme misérable, laissa-t-il entendre en regardant Rose-Aimée. Le Bon Dieu le gardera sain et sauf. Franchement, monsieur, je ne sais pas où nous pourrions nous renseigner, mais je vais m'en occuper et vous tenir au courant. Maintenant, allez dire à vos gens qu'ils peuvent se laver. Dolly et Jos vont prendre vos vêtements et les brûler, poursuivit l'homme en dirigeant son regard vers deux esclaves. Vous trouverez des vêtements appropriés dans vos drelins situés dans les logements. Il y a les logements pour les femmes, et ceux pour les hommes. Vous partagerez vos repas ensemble, mais sachez que la fraternisation n'est pas tolérée. Une fois que vous aurez mangé, l'homme d'étable, Jos, emmènera les hommes aux champs. Quant aux femmes, elles seront chargées des tâches ménagères, car il y a beaucoup à faire, ici. C'est un travail honnête. Vous n'avez pas de temps à perdre. L'oisiveté est l'œuvre de Satan.

Jean-Baptiste répéta les directives au petit groupe qui mesurait et soupesait chaque mot pour y voir un brin d'espoir.

— Tu vois, fille, l'intendant va tenter de s'informer pour ton bébé. Ne perds pas espoir, dit la vieille dame pour rassurer Rose-Aimée.

Rose-Aimée ne faisait que penser à son François. Pleurait-il pour sa maman ? Croyait-il qu'elle l'avait abandonné ? Que lui arriverait-il parmi tous ces étrangers ? Le cauchemar ne faisait que culbuter Rose-Aimée. La pauvre avait été séparée de son époux et à présent, son bébé lui avait été enlevé. Toute sa raison d'être venait de lui être arrachée. Elle avait toujours gardé l'espoir qu'elle retrouverait son homme, mais maintenant qu'elle avait perdu son garçon, comment faire ? Philippe comprendrait-il ? Quelque part, le jeune père ignorait qu'il venait de perdre son fils.

— Elle est très belle. Belle dame, dit Dolly en regardant Rose-Aimée avec de gros yeux bruns souriants. C'était une femme qui, malgré la misère qu'elle avait vécue, avait pris le temps de rire si l'on se fiait aux plis qu'on pouvait voir aux coins de ses yeux.

— Pauvre enfant. Si tu ne bois pas et si tu ne manges pas, tu deviendras un fantôme. Nous ne voulons pas que ça arrive. Et bien sûr, le Bon Dieu ne le veut pas non plus.

Rose-Aimée leva son regard pour voir celle qui lui parlait. Elle ne comprenait pas son patois, mais elle saisissait l'intention. Avec ses yeux pétillants, Dolly la rassurait malgré tout son malheur. Comment cette femme pouvait-elle sourire alors qu'elle devait vivre une vie qu'on lui avait imposée en l'enlevant à l'âge de dix ans de ses Antilles bien-aimées ? Combien de fois avait-elle cédé aux larmes pour sombrer dans un sommeil qui la ramenait dans les bras de ses parents sur la petite île entourée d'eau turquoise ? Tout en examinant Rose-Aimée, Dolly devinait ses pensées. Les femmes ont ce don.

— Vous serez très bien, ici, Missie. Pas besoin de s'inquiéter pour la nourriture. Il y en aura pour tout le monde. Où est ton homme, Missie ?

— Chut, Dolly, laisse cette femme tranquille, intervint Jos. Elle est seule. Son mari serait là à s'occuper d'elle s'il était vivant. J'ai entendu dire qu'elle avait perdu son fils. Ils l'ont pris sur le quai et l'ont envoyé à une autre famille. C'est pour ça que son cœur fait mal, termina-t-il en hochant la tête.

— Ils ont pris ton bébé, Missie ? Ton bébé est disparu ? reprit Dolly comme si elle berçait un enfant dans ses bras.

— Oui, confirma Rose-Aimée d'une voix faible qui cherchait stoïquement à retenir ses sanglots.

— Il est dans une famille aisée où on va lui apprendre un métier. Les enfants apprennent vite et peuvent effectuer le travail que nous ne pouvons pas faire parce qu'ils ont de petites mains, lui expliqua Jos.

Dolly passa sa grosse main pulpeuse dans la chevelure de la jeune mère pour la rassurer, mais celle-ci tressaillit.

— Ne pense pas, mon enfant. Ne nourris pas ta tête d'idées. S'il existe un moyen de retrouver ton garçon, Dieu y veillera.

— Qu'est-ce que Dieu a fait pour toi ? questionna Jos d'un ton moqueur en regardant Dolly avec un œil narquois.

— Silence, ou Dieu va te foudroyer ! le gronda Dolly en pointant un doigt autoritaire dans la figure de son interlocuteur qui affichait maintenant un sourire piteux.

Rose-Aimée et Dolly se regardèrent dans les yeux, comme le font les femmes pour interpréter ce qui ne peut pas se dire. Quand une femme lit le regard d'une autre, elle voit deux choses : l'humanité de l'autre et la sienne. C'est la mesure de l'âme qui en dit un peu à la fois pour qu'on se voie dans le regard de l'autre.

— Ici, tout le monde a une histoire à raconter, même si certains ne la raconteront jamais. Ces gens vivent comme des fantômes. On peut les entendre gémir la nuit. Parfois, ils craignent tellement qu'ils se pissent dessus durant leur sommeil. Je connais une femme dont la tristesse l'a rendue malade jusqu'à ce qu'elle rencontre son Créateur. Personne n'a plaidé pour elle. Mais vous, vous avez toutes ces gentilles personnes pour veiller sur vous.

Dolly parlait du cœur, elle qui ne connaissait que trop bien ce que ressent une mère quand on lui arrache son enfant. Elle en avait perdu trois, en plus de son homme qui, selon les ouï-dire, travaillait le long du Mississippi.

« Si je peux vivre assez longtemps pour raconter mon histoire », se dit Rose-Aimée, « je retrouverai ma famille. »

— Je t'apprendrai à parler leur langue, mon enfant, mais ne laisse pas paraître que tu comprends ce qu'ils disent jusqu'à ce que ce soit le moment. Ce sont de bonnes gens, mais ils pourraient ne pas le prendre très bien si nous devenions amis.

Les deux femmes venaient de conclure un pacte. Elles s'entraideraient.

— Mon vrai nom est Haney, enchaîna Dolly en touchant son ample poitrine.

— Rose-Aimée, se présenta la jeune Acadienne en s'approchant de son interlocutrice.

— Rose-Aiiimmeee, répéta lentement Dolly. Ton nom est trop long !

— Rose-Aimée, répéta Rose-Aimée.

— C'est un joli nom.

Tous les jours, Rose-Aimée se joignait aux autres femmes pour se rendre à la grande maison dont la cuisine était aussi chaude qu'un four. Parfois, on l'envoyait travailler à la buanderie, mais au bout d'un certain temps, les propriétaires prirent conscience de ses habiletés culinaires, si bien qu'ils l'affectèrent uniquement à la cuisine. Les autres cuisinières venaient toutes d'ailleurs. Chacune avait son histoire, mais tout gravitait autour de Mamie, la doyenne presque aveugle qui se berçait dans le coin près de la fenêtre. Après plus de 70 ans de dur labeur, elle avait mérité sa place. Parfois, elle chantait des psaumes et ses consœurs entonnaient doucement ces prières au rythme de leurs hanches et des cuillères qui grattaient les bols. La vapeur qui montait des fours perlait les figures ébène et rendait ces femmes resplendissantes. Rose-Aimée aimait ces personnes, qui, comme elle, avaient tout perdu.

— Vous désirez un verre d'eau avec du citron ? offrit-elle à Mamie, encore assise près de la fenêtre.

— Vous êtes douce, mon enfant, répondit la paisible aïeule. Je prendrai de l'eau quand il y en aura pour nous tous. Dites-moi, qui travaille dehors ? J'entends chanter des hommes et le bruit de leur labeur.

— Ce sont des ouvriers, lui indiqua Rose-Aimée en regardant les esclaves noirs travailler dans les jardins.

— Fille, ce ne sont pas des ouvriers. Les ouvriers sont blancs. Ce sont des esclaves ; je reconnais leur chant... Un psaume qui invoque la miséricorde de Dieu. Est-ce qu'il y a des Allemands qui travaillent avec eux ?

— Non, ils sont seuls. D'où viennent les Allemands ? Je les vois parfois venir à la grande maison pour parler avec le propriétaire.

— Les Quakers et les autres propriétaires blancs sont très prospères. On parle de la Pennsylvanie même en Europe. Alors, les Allemands immigrent moyennant le prix de passage. Il est plus rentable pour les fermiers Quakers de faire immigrer les Allemands que de posséder uniquement des esclaves.

— Je ne comprends pas, dit Rose-Aimée.

— Ce sont de vieilles coutumes empruntées aux Britanniques. En tant qu'engagée en servitude, vous faites partie de cette entente. Dans le cas des Allemands, le propriétaire leur accorde des contrats d'un an pour servir de main-d'œuvre agricole. En ce qui vous concerne, puisque vous ne travaillez pas dans les champs, votre terme de servitude peut durer entre un an et dix-sept ans. Ce sont les enfants qui écopent le plus durement, car leur contrat peut durer jusqu'à vingt-et-un ans.

— Mon fils François a ce *privilège*, balbutia Rose-Aimée

— Pauvre enfant, je ne voulais pas tourner le couteau dans la plaie. Pardonnez-moi.

— Il n'y a rien que nous puissions faire. Je pense à lui, encore et encore. C'est le travail difficile qui m'aide à survivre. Au moins, je sens quelque chose. Je sens que je suis encore en vie. Je dois continuer à vivre pour le trouver. Une fois ma dette payée, le propriétaire me laissera partir.

— Ma chère enfant, le travail dur demandera son dû. Si tu continues, tu mourras avant de voir ton enfant. La douleur que tu ressens est au-delà de ton deuil. Tu veux te punir pour avoir perdu ton fils, mais tu ne dois pas. J'ai vu d'autres femmes agir comme toi. Elles meurent avant d'être libérées. N'en fais pas plus que tes semblables. Le propriétaire ne te libérera pas parce que tu travailles plus fort. Il verra seulement que tu es plus rentable et il te gardera. Tu ne connais pas la vie des engagés de servitude et des esclaves. À regarder leur quotidien, il est difficile de distinguer la qualité de vie d'un engagé en servitude et celle d'un esclave. Si ton propriétaire le désire, il peut te vendre pour ta valeur de main-d'œuvre et non pour ta personne. Il peut t'échanger ou te léguer en héritage. Tous les propriétaires Quakers ne sont pas les mêmes. Le nôtre est un homme calme. On rapporte que lors des réunions des Quakers, certains membres de la communauté ont été accusés de cruauté pour avoir battu ou incarcéré un engagé en servitude.

— C'est déshumanisant, répliqua Rose-Aimée.

Toutes les travailleuses affectées à la cuisine avaient cessé leur travail pour écouter Mamie. Un silence pieux touchait chacune d'elles.

— Pour les esclaves, c'est une autre réalité, continua Mamie. La Pennsylvanie est plus tolérante et charitable que les États américains du nord. Ici, les lois protègent les Noirs de la cruauté des Blancs, mais nous avons un code pénal à double tranchant. La sévérité du crime va selon la couleur de notre peau. La loi est plus sévère pour les esclaves noirs et comme nous ne pourrons jamais payer les amendes exorbitantes qu'on nous donne, elles ne sont jamais acquittées. Quand ça se produit, la cour a le pouvoir de condamner un Noir libre à la servitude comme engagé. Malheur si un Noir libre épouse une Blanche, car il sera vendu comme esclave pour la vie. S'il est trouvé coupable d'adultère, l'homme noir sera vendu pour sept ans en servitude alors que les Blancs, eux, l'échappent belle. Malgré les efforts de la Pennsylvanie pour empêcher les mariages entre les deux races, le nombre de mé-tisses prend de l'ampleur.

Les femmes hochaient la tête pour signifier leur accord. L'une d'elles se mit à chanter doucement tandis que les autres reprirent leur travail. De son côté, Rose-Aimée commença à tailler les carreaux de porc pour le souper. Elle pensait à Dolly qui lui avait raconté qu'elle avait eu trois enfants, tous enlevés par le juge de paix qui avait décidé d'en faire des engagés. La loi et la charité chrétienne des Quakers protégeaient Dolly et les autres, mais pas un n'avait le pouvoir de garder sa famille unie et intacte, du fait qu'elles étaient constamment à la merci des autorités locales.

Ce soir-là, Rose-Aimée, comme toujours, s'installa sur le petit perron de la cabane que le propriétaire leur avait louée. Chaque fois qu'elle le pouvait, Dolly venait la voir en catimini pour lui enseigner l'anglais et poursuivre son éducation sur les réalités humaines et politiques de l'esclavage, du travail des engagés et de la vie incroyablement limitée qu'on avait jetée à leurs pieds.

— C'est ironique, Missie, dit Dolly en tressant les cheveux de la jeune femme.

— Qu'est-ce qui est ironique ?

— L'ironie du sort. Les Quakers sont mal à l'aise avec l'esclavagisme, en partie parce que leurs valeurs chrétiennes leur interdisent de traiter un être humain comme un objet de propriété. Je les entends

parler à ce sujet, parfois, à l'écurie. L'esclavage cause de la friction entre les Quakers bien nantis et les moins riches. Or, pendant qu'ils discutent comme des hypocrites sur la charité chrétienne pour expliquer la nécessité de l'esclavage, je continue à travailler sans relâche, sans droits et sans obtenir justice.

— Le monde est complètement chaviré. Je ne peux pas dire que nous, les Acadiens, connaissons votre misère.

Pour les Acadiens réunis en soirée après une journée de labeur, il n'y avait point de repos. Certains soirs, ils se réunissaient près d'un feu pour discuter. Jean-Baptiste, frustré dans ses espoirs de faire avancer leur cause, rédigeait des pétitions pour revendiquer les droits des Acadiens neutres. Il s'enquérât du fils de Rose-Aimée auprès de l'intendant avec lequel il entretenait une relation cordiale. Un jour, l'Allemand vint donner des nouvelles qui firent sursauter Rose-Aimée. Il avait pu repérer, avec l'aide d'un certain Antoine Benezet, un huguenot de Saint-Quentin et un prêtre catholique, un enfant d'à peine trois ans enlevé à sa mère alors que celle-ci débarquait d'un navire accosté à Philadelphie. Depuis, il vivait avec des Allemands sur une grande ferme située dans le comté voisin.

— Nous vous montrerons l'enfant ce soir, mais vous devez venir avec la mère. Je connais les Allemands qui travaillent sur ce domaine. Ils nous indiqueront où se trouve le garçon.

Il ne restait que deux heures de clarté avant le coucher du soleil quand Rose-Aimée et Jean-Baptiste embarquèrent dans la charrette avec l'Allemand. Au bout d'une heure, ils virent le long chemin solitaire qui se rendait au domaine d'un riche fermier. Le conducteur ralentit le trot des chevaux au moment de franchir la barrière. Un compatriote de sa connaissance les accueillit en les saluant dans sa langue maternelle, puis les deux hommes échangèrent quelques paroles d'usage. Finalement, l'employé conduisit le trio vers une maison d'où l'on pouvait discerner une lueur jaune par les fenêtres.

— L'enfant est ici, signifia l'Allemand à Jean-Baptiste, qui prit Rose-Aimée par le bras pour l'emmener sur le seuil de la porte, où ils furent accueillis par une Allemande plutôt costarde qui affichait une bonne mine, mais en même temps, une certaine nervosité.

— Voici la mère, dit l'Allemand en désignant Rose-Aimée.

— Elle ne pourra pas prendre l'enfant, prévint la femme dans sa langue natale.

—Montre-lui le garçon, lui ordonna son interlocuteur.

Elle alla chercher un petit qui dormait, bien emmitoufflé dans une courtepointe multicolore. On lui voyait à peine le bout du nez. Sa gardienne l'emmena près de la table pour que la lueur de la chandelle dévoile la frimousse de l'enfant qui sommeillait à poings fermés. Voyant que Rose-Aimée ne bougeait pas, Jean-Baptiste, qui la sentait anxieuse, l'attira doucement vers le bambin. Transformée en pierre, la jeune femme se faisait muette. Sans comprendre son hésitation, Jean-Baptiste découvrit doucement le reste du visage du garçonnet, qui rêvait aux anges.

—Rose-Aimée ? dit-il.

Or, la mère n'osait toujours pas bouger.

—Rose-Aimée ? répéta Jean-Baptiste d'une voix inquiète. Votre enfant, nous l'avons trouvé. Rose-Aimée, je ne vous comprends pas...

Rose-Aimée regarda le petit visage de l'enfant. On aurait dit que la lumière émise par la chandelle caressait ses joues toutes rondes et sa belle bouche pulpeuse. Cet enfant acadien était un trésor. Il était en bonne santé et dormait en paix.

—Rose-Aimée, je...

La jeune femme tourna le dos et sortit de la maisonnette. Jean-Baptiste la suivit, à la grande consternation des Allemands bafoués devant cette scène qui se voulait des retrouvailles. Jean-Baptiste atteignit sa compatriote, qui était retournée s'asseoir dans la charrette.

—Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-il.

—Partons ! lâcha-t-elle sèchement. Partons à l'instant même. Je n'en peux plus !

—Mais l'enfant ?

—Ce n'est pas lui ! Ce n'est pas François ! C'est l'enfant d'une autre ! Ce n'est pas le mien ! répétait Rose-Aimée, la gorge serrée par les sanglots qu'elle retenait.

Lorsque l'Allemand sortit, Jean-Baptiste lui fit signe qu'ils devaient partir.

—Ce n'est pas son fils. Nous devons prévenir les autres. Quelqu'un doit être à la recherche de cet enfant. Si nous aidons à rendre ce garçon à sa famille, nous trouverons celui que nous cherchons.

Le retour à la ferme fut long et pénible. On dit que l'un des obstacles au bonheur est de s'attendre à toujours être heureux. Pour

Rose-Aimée, le bonheur de retrouver son fils venait de s'évaporer encore une fois. Quelque part, une autre Acadienne cherchait son enfant et des familles entières avaient repris une nouvelle migration pour se retrouver.

Durant les jours qui suivirent, la petite communauté acadienne n'osait pas faire allusion à la vive déception de Rose-Aimée. Celle-ci avait choisi de demeurer stoïque, mais la lueur s'était assombrie dans son regard. Quand une mère a les bras vides, son cœur fait son deuil.

— Tu dois rester courageuse, tentait de l'encourager Jean-Baptiste en la voyant s'éteindre à petit feu. Nos pétitions aboutissent et nous obtiendrons nos droits.

Dolly, qui avait elle aussi remarqué que Rose-Aimée avait perdu le goût de vivre, finit par lui dire :

— Mon enfant, tu ne peux pas continuer ainsi.

— Dolly, je vous en prie, occupez-vous de vos affaires.

— Elle ne fait pas attention à ce que tu dis, dit Jos en hochant la tête.

— Elle commence à peine à faire son deuil, indiqua doucement Dolly en se remémorant son propre calvaire.

— Rose-Aimée, nous comptons sur toi. Nous devons tous nous soutenir, intervint Jean-Baptiste.

— Tu ne sais pas comment on est déchirée quand on erre partout pour regarder le visage de chaque enfant qui passe près de nous pour voir si c'est le nôtre, répliqua enfin Rose-Aimée, ou s'il aime une autre femme qu'il prend pour sa mère. Tu ne connais pas la douleur de perdre ton mari en te demandant constamment s'il est encore vivant.

— Rose-Aimée, j'ai perdu ma femme et mes enfants, se défendit Jean-Baptiste en baissant la tête avec des yeux vitreux. Il n'y a pas un instant sans que je me demande ce qui leur est arrivé. J'écris et j'écris des lettres pour les retrouver. Je sais qu'un jour quelqu'un pourra m'aider. Continuons à résister. Nous devons raconter notre Histoire pour qu'elle se sache que nous puissions tous retrouver les nôtres. Des familles entières ont disparu tandis que d'autres se sont retrouvées. Ton mari et ton enfant, tu les reverras ou ils te reverront. Après toutes ces années, toutes les lettres, les migrations, les déplacements tissent un filet et l'on va en venir à bout. Fais-moi confiance.

En songeant à ces dernières paroles, Rose-Aimée convint qu'il s'agissait de la pure vérité, aussi désagréable fut-elle à entendre. Pour

survivre, la résistance passive revendiquerait le droit des Acadiens toujours vigilants. C'était une question de justice et de respect pour leur peuple.

Les années se succédèrent et bien des choses avaient changé sur la ferme du Quaker. Pour Rose-Aimée, le temps était demeuré figé. Les souvenirs de sa vie avec son conjoint Philippe et leur fils François ne l'avaient guère consolée. La pauvre vieillissait avec son passé.

Un soir, Dolly et Jos se présentèrent au feu de camp. Rose-Aimée regardait Jean-Baptiste jeter une autre bûche sur le brasier avant de s'installer pour écrire une autre lettre visant à revendiquer les droits des Acadiens auprès des propriétaires Quakers.

— Missie, c'est nous, chuchota Dolly avec Jos à ses trousses.

— Venez vous asseoir. Il y a des bûches de livres pour vous, les accueillit Rose-Aimée, surprise de voir le couple si tard.

— Nous ne pouvons rester que pour quelques instants, Missie, fit savoir Dolly. Nous quittons la ville pour aller trouver un fermier quaker abolitionniste. Il va nous aider à partir d'ici.

— Vous partez ? Mais je ne comprends pas. C'est si soudain. Que se passe-t-il ?

— Le propriétaire de l'écurie en ville a vendu sa propriété à un homme d'affaires qui vient du sud. Nous l'avons entendu dire par des clients qui sont venus chercher des calèches. Le maréchal nous a prévenus que nous serons vendus avec la propriété. Nous ne connaissons pas ce nouveau propriétaire et c'est pour ça que nous voulons partir. Nous avons entendu dire qu'il nous vendrait, car il nous trouverait trop âgés. Nous ne pouvons attendre, donc nous partons pour aller vers le nord.

— Mais où ?

— Venez avec nous, Missie. Nous allons nous établir en Nouvelle-Écosse avec d'autres Noirs. Nous nous déclarons loyalistes.

— Dolly ! Tu n'as aucune idée de ce que tu dis ! Je veux retourner en Nouvelle-Écosse, oui, mais pas dans ces conditions. Les Anglais occupent encore nos terres et de plus, ils vont vous accepter. Les mêmes enjeux ne sont pas les mêmes pour les Acadiens. Dieu sait quel sort les Anglais me réserveraient. Qu'ont-ils fait à ma pauvre mère ?

— Je croyais que vous vouliez retourner chez vous pour retrouver votre famille. Voici l'occasion. Vous ne serez pas seule, nous serons avec vous.

— Ce que Rose-Aimée dit est vrai, laissa entendre Jean-Baptiste en constatant le désespoir de sa compatriote. Les circonstances dans notre ancien pays ne nous permettent pas de deviner l'accueil qui est réservé aux Acadiens. Nous avons peu de nouvelles de chez nous. Nous sommes tous dispersés. Vos chances sont meilleures que les nôtres.

— Nous avons perdu espoir de retourner aux Antilles. En Nouvelle-Écosse, nous serons libres. Nous vivrons pauvrement, mais au moins, nous ne serons plus des esclaves. On pourra travailler à notre propre compte et prendre soin de notre famille. Nous tenterons d'immigrer en tant que loyalistes ; sinon, nous ferons le trajet en catimini.

— Quand partez-vous ? demanda Rose-Aimée.

— Demain soir, au coucher du soleil. Nous voyagerons toujours de nuit. Venez avec nous, Missie. Vous ne retrouverez jamais votre famille, ici.

— Rose-Aimée doit rester, car son fils est dans la région. Il y a aussi le fait qu'elle ne connaît pas le lieu de déportation de son conjoint. Il n'y a rien, pour elle, en Nouvelle-Écosse.

— Jean-Baptiste a raison, approuva Rose-Aimée. Je ne veux pas partir d'ici. François est dans ce bout de pays et je ne veux pas l'abandonner. Je n'ai pas les ressources pour le chercher, mais s'il est libre, il me cherchera. Il pourra suivre mes traces en consultant les registres de déportation à Philadelphie.

— Que Dieu vous bénisse, Missie, se résigna Dolly. Qu'il vous garde saine et sauve et qu'il guide François jusqu'à vous. Pour nous, en Nouvelle-Écosse, ce sera la Terre-Promise.

La migration miraculeuse de Dolly et Jos

Dolly et Jos avaient travaillé toute la journée à l'écurie. Les rumeurs au sujet du nouveau propriétaire ne faisaient qu'alimenter leurs soucis. À la fin de la journée, les deux s'étaient lavés, puis Dolly avait regroupé leurs possessions et nettoyé leurs vêtements plusieurs fois pour en chasser la senteur de l'écurie. Jos observait sa femme pendant qu'elle lavait et relavait ses cheveux. Le noir crépu luisait sous les bulles argentées. Devinant la source de cette ténacité, il enleva sa chemise et prit le savon pour aider son épouse.

— Ne pleure pas, femme, ne pleure pas, lui murmura-t-il en lui massant la chevelure. Tiens, un cheveu gris, signala-t-il pour vouloir la faire rire.

— C'est toi qui me donnes des cheveux gris, chuchota à son tour Dolly. Et sache que je ne pleure pas. J'ai du savon dans les yeux.

— Tu pleures, ma femme. Je te connais. Ne pleure pas. Nous quittons l'écurie dans quelques heures, alors sois heureuse. Nous serons bientôt libres.

— Je ne pleure pas pour moi ou pour toi. Je pleure pour Missie. Si elle venait avec nous, elle pourrait retrouver son conjoint.

— Jean-Baptiste a raison. Elle ne doit pas quitter la région. Son fils n'est pas loin.

— Ça fait toute une génération qu'elle est ici. Si son fils avait voulu la retrouver, il l'aurait fait. Son contrat de servitude est terminé d'après l'âge qu'elle nous a dit qu'il avait. Un bon fils serait venu chercher sa mère. Elle a raison ; il aurait pu suivre sa trace en consultant les registres de déportation au port de Philadelphie.

— Nous ne pouvons pas justifier les actes d'un fils envers sa mère. Maintenant, penche-toi ! Je vais enlever le savon de tes cheveux. Tu vas sentir comme une vraie fleur ! Ils ne sauront jamais que nous avons vécu toutes ces années dans une écurie.

— Tu es une bonne âme, Jos, répliqua Dolly. Tu es mon homme.

— Oui, Dolly, je suis ton homme.

La rue était peu éclairée. Un contact, un Quaker abolitionniste, attendait Dolly et Jos dans l'ombre d'une porte-cochère. Quand le couple arriva à la calèche, l'homme les empêcha d'embarquer.

— Vous partez en voyage ? demanda-t-il.

— Oui, nous nous dirigeons vers le nord, répondit Jos.

— Le voyage a été annulé, informa l'homme en continuant la conversation selon le code établi par le réseau des abolitionnistes.

— Personne ne nous a prévenus. Il est trop tard pour nous. Nous avons tout quitté, lança Jos.

— Vous ne pouvez plus vous déclarer loyalistes. Il y a trop d'embûches. Vous devez prendre le trajet secret. Il en existe plus qu'un. Je vous conduirai à la première halte du réseau clandestin. Là, vous recevrez un itinéraire. Savez-vous lire ?

— Ma femme, oui. Mais où allons-nous ?

— Vous déciderez quand vous serez rendus à la première étape. Les réseaux mènent au Mexique ou au Canada.

— Nous voulons aller au Canada, opta Dolly. Nous voulons être libres.

— Le trajet sera long. Montez, je vous emmène au premier point. Quelqu'un nous y attend.

— C'est tout un acte de foi que vous nous demandez de faire, se permit de dire Jos. Nous ne savons pas qui vous êtes.

— Sachez que je suis votre seule chance de fuir. Je suis un Quaker, un abolitionniste sympathisant à votre cause. C'est tout ce dont vous avez besoin de savoir, et c'est tout ce que je vais vous dire.

Jos et Dolly embarquèrent dans la calèche, se dissimulèrent sous une couverture, puis l'homme fit marcher les chevaux tranquillement dans les ruelles de Philadelphie. Le bruit des sabots retentissait sur les pavés. Alors que la campagne s'annonçait par une petite brise parfumée, Dolly s'avança pour regarder par la fenêtre de la calèche. La contrée défilait sous ses yeux éclairés par une lune discrète.

— Viens voir, Jos, comme c'est beau, dit-elle.

— La campagne c'est la campagne.

— Oui, mais celle-ci est différente.

— Comment peut-elle être différente ?

— Parce que je la regarde pour la première fois en tant que femme libre, expliqua Dolly, émue.

— Viens, Dolly, appuie ta tête sur mon épaule.

— Jos ? Je ne veux plus qu'on m'appelle Dolly. Je suis une femme libre, maintenant. Je veux porter mon vrai nom, celui que l'on m'a donné devant Dieu le jour de mon baptême.

—Très bien. Maintenant, tu seras ma Haney. Tu seras Haney, femme libre.

Le trajet dura presque toute la nuit. Quelques heures avant l'aube, la calèche s'arrêta devant une imposante maison de campagne attenante à une église baptiste.

—C'est ici, bonnes gens ! annonça le Quaker. Je vais annoncer votre arrivée au pasteur.

—Réveille-toi, Haney. Nous sommes arrivés, chuchota maladroitement Jos.

—Où sommes-nous ?

—À la première étape du réseau clandestin.

—Tu as confiance en cet homme ? Nous ne le connaissons pas. Il pourrait nous vendre et nous serions encore des esclaves.

—Nous sommes chez le pasteur de cette église. C'est un homme de Dieu. Ayons confiance.

—Nous pouvons fuir, l'homme n'est pas encore sorti. Partons !

—Haney, nous ne fuirons pas. Nous avons pris la décision de quitter notre maître et nous irons jusqu'au bout. Ce cocher est la clé que nous cherchions, alors allons jusqu'au bout, je t'en prie.

La porte du presbytère s'ouvrit et dans le cadre d'une lueur jaune, le Quaker fit signe à ses passagers de rentrer. À l'intérieur, le pasteur et sa femme les attendaient. L'homme chiquait sur le bout de sa pipe en glaise blanche tandis que son épouse, coiffée d'un bonnet blanc immaculé, attendait à ses côtés. Jos et Haney entrèrent dans la maison. La première chose que Haney vit fut la douce lumière des lampes à l'huile et la propreté. Tout était si bien rangé. Ensuite, ce fut l'odeur du pétun de la pipe. À n'en point douter, le pasteur fumait un tabac aux cerises. Jos enleva son chapeau et hésita avant de tendre la main à son hôte.

—Pasteur, dit-il d'un ton sobre.

—Bienvenue dans notre humble maison, répliqua l'homme de Dieu. Je vous présente mon épouse, Elizabeth. Vous devez être fatigués. Votre cocher m'a fait savoir que vous avez voyagé toute la nuit depuis Philadelphie.

—Où sommes-nous, au juste ? s'enquit Haney.

—Vous êtes à la première étape de votre liberté, répondit le pasteur.

— Nous comprenons, reprit Haney, mais où sommes-nous ?

— C'est un secret. Même votre cocher ne connaît pas votre prochaine halte. Il ne connaît que son trajet à lui. Ainsi, il ne pourra pas divulguer où vous allez si jamais on le forçait à parler.

— Veuillez vous asseoir, proposa la femme. Désirez-vous un thé ou une tisane ?

— Un bon thé ne serait pas de refus, accepta Haney.

— Pauvre vous, je comprends votre inquiétude, intervint le pasteur. Laissez-moi vous expliquer ce qui arrive. Vous avez décidé de vous déclarer loyalistes dans l'espoir qu'on vous admette au Canada. Plusieurs esclaves noirs affranchis ont réussi à le faire, mais à ma connaissance, vous n'êtes pas des esclaves affranchis. Votre vie est en danger, car vous êtes des évadés. Dès que votre maître se réveillera, ce matin, et qu'il découvrira que vous vous êtes enfuis, il mettra votre tête à prix. Mon épouse et moi faisons partie d'un réseau de Quakers qui désirent permettre au plus grand nombre d'esclaves de gagner leur liberté. Vous êtes désormais des fugitifs. À chaque point du réseau, vous serez sous la protection de la personne qui opère cette halte. Ces personnes, sachez-le, vous protègent au risque de leur vie. Les maîtres d'esclaves ont enregistré plusieurs cas judiciaires pour punir les esclaves qui ont tenté de fuir. Les fonctionnaires des divers États que vous allez traverser ont la responsabilité d'attraper les gens comme vous. Ils sont aidés par des chasseurs d'esclaves qui reçoivent une immunité garantie. Si on vous emmène devant les tribunaux, il sera difficile de vous défendre et de prouver votre statut d'homme et de femme libres, car vous appartenez encore à votre maître. De plus, la loi est corrompue. Les juges sont payés dix dollars pour une décision qui réduit un fugitif à l'esclavage, comparativement à cinq s'il lui accorde sa liberté. Comprenez-vous la situation ?

— Nous n'aurons pas de chance, s'inquiéta Jos.

— Le réseau vous permettra de vous échapper. Il est clandestin et est composé de points de rencontre, de routes secrètes, et parfois de moyens de transport. Vous serez hébergés dans des lieux d'accueil et les bonnes âmes qui sont membres du réseau vous protégeront. Vous recevrez de l'assistance par des abolitionnistes sympathisants.

— On nous conduira où, dans le nord ? questionna Haney.

— Vous vouliez aller en Nouvelle-Écosse. C'est possible. Donc, misons pour cette destination.

—Voyagerons-nous avec d'autres personnes ? enchaîna Jos.

—Non. Normalement, les gens voyagent en petits groupes de deux ou trois. Puisque vous êtes un couple, vous voyagerez seuls. Une fois au nord, vous trouverez des Noirs nés libres et d'anciens esclaves qui se sont enfuis ou qui ont été affranchis. Des Autochtones pourront aussi vous aider. Vous pourrez également compter sur des abolitionnistes blancs de notre congrégation. Pour réduire les risques, les membres de notre réseau ne connaissent que le rôle qu'ils doivent jouer. Quitte à me répéter, ils courent des risques eux aussi.

—Comment voyagerons-nous ? interrogea Haney. La distance est vaste.

—Ma chère dame, vous devrez vous montrer courageuse. Les déplacements se font toujours la nuit. Les haltes sont toutes des lieux isolés ; il peut s'agir d'une grange ou encore, de maisons abandonnées. Vous vous reposerez le jour et la nuit, vous repartirez vers la prochaine halte en prenant connaissance du message qu'on vous aura laissé. Vous trouverez toujours quelque chose à manger et à boire. Ne vous inquiétez pas, vous vous rendrez à la Terre Promise.

—La Nouvelle-Écosse est la Terre Promise, répliqua Haney en se souvenant de ce que Rose-Aimée lui avait dit.

Cette dernière avait grandi sur l'Isle Royale et connaissait l'endroit. Rose-Aimée avait aussi mentionné que sa mère Aimée possédait une auberge à Louisbourg. C'était effectivement la Terre Promise. La coïncidence était trop belle pour ne pas y croire.

—Comment serons-nous informés de la route à suivre ? s'enquit Jos sur un ton moins convaincu.

—Les itinéraires sont indirects pour semer la confusion chez les chasseurs d'esclaves. C'est un voyage difficile et dangereux, je ne peux cesser de le répéter. Dangereux pour vous et pour tous ceux qui vous viendront en aide. Les renseignements sont transmis de bouche à oreille, rarement par écrit, car plusieurs d'entre vous ne savent ni lire ni écrire. Votre épouse peut lire, vous avez donc un avantage. À la halte, on vous expliquera la prochaine étape. Pour ceux qui savent lire et écrire, les abolitionnistes publient des indices dans les journaux. À votre halte, vous aurez toujours un exemplaire du dernier journal pour vous mettre à jour sur les activités des chasseurs d'esclaves, car le gouvernement offre des récompenses considérables. Portez une grande attention à ces renseignements, car les fugitifs suspectés qui sont em-

menés devant un magistrat n'ont pas droit à un procès avec jury et ne peuvent pas témoigner en leur propre nom. Le juge ne vous reconnaîtra pas coupables d'un crime, mais vous serez considérés comme un bien qui doit être restitué à votre maître. Méfiez-vous en tout temps. Restez cachés et ne voyagez que la nuit. Les chasseurs d'esclaves sont protégés par les autorités fédérales. Peu d'États sur votre route sont enclins à accueillir des Noirs, qu'ils soient libres ou fugitifs.

— Donc, les seuls moments où nous saurons en quoi consiste la prochaine étape se dérouleront dans ces haltes. Les distances sont longues. Comment allons-nous nous retrouver ? Encore pire, comment saurons-nous s'il y a des chasseurs d'esclaves le long de notre route ? soumit Haney.

— Vous savez, ma chère dame, que la charité a aussi sa créativité. On vous parlera souvent en code. La Terre Promise signifie la Nouvelle-Écosse. Le dessin de la Grande Ourse avec son étoile polaire apparaîtra le long de votre route. Il sera très discret, mais vous apprendrez à le repérer. Cela indique la route secrète qui conduit à Halifax. Si on vous laisse des messages, ils seront codés. Vous marcherez toujours en campagne. Pour vous signaler les chemins à suivre et les haltes, vous trouverez de l'aide. Certaines maisons situées le long de votre trajet auront des signes. Devant chacune, vous verrez une courtépote placée sur la clôture. Venez ici, nous verrons mieux, indiqua le pasteur en dirigeant ses interlocuteurs près du fanal. Voici dix motifs importants que vous trouverez sur les courtépotes. Non seulement ils vous seront utiles, mais de plus, ils comporteront des instructions particulières. Ces motifs sont une façon non verbale de communiquer pour vous avertir qu'un chasseur d'esclaves est aux aguets. D'autres symboles vous indiqueront les directions à suivre. Par exemple, un voilier signifie que vous devez traverser un cours d'eau ou encore, que votre prochain mode de transport sera un bateau.

— Qu'arrivera-t-il si nous nous égarons ? demanda Haney.

— Priez, ma chère dame, et vous serez guidés tout le long du périple, répondit le pasteur avec une patience infinie. La frontière entre les États-Unis et le Canada est vaste. La route vous mènera à Halifax. Au port, vous serez dirigés vers un village près de là. Notre congrégation vous accueillera, car il vous sera difficile de trouver du travail. Plusieurs immigrants européens débarquent là-bas et tout comme vous, ils cherchent des emplois et un gîte.

—Mais nous ne serons plus des esclaves, nous serons libres ! s'exclama Haney.

—Vous ne serez pas esclaves, mais les racistes vous empêcheront d'avoir un commerce, de vendre de la marchandise et de pêcher dans le port.

—Nous ne serons donc pas libres, chuchota Haney, déçue.

—Vous serez libres, madame, vous serez libres. Maintenant, je vous conseille de vous reposer. Vous avez toute la journée pour dormir et vous sustenter. Croyez-moi, mon épouse est une excellente cuisinière. Son poulet frit est réclamé par tout le voisinage !

Le pasteur avait raison, le poulet frit de madame était délectable, un baume pour la faim ressentie tout au long des derniers jours. Haney ne pouvait fermer l'œil, elle qui n'avait jamais dormi dans un lit aussi confortable et dans une aussi belle chambre. À ses côtés, Jos ronflait comme jamais auparavant. Les rideaux en toile brodée laissaient filtrer une lumière pure. Dehors, le parfum d'une fleur que Haney ne pouvait identifier entraînait paresseusement dans la chambre à chaque coup de brise qui soulevait le rideau. Elle pouvait même entendre les abeilles bourdonner à l'extérieur. C'était un endroit si différent de la ferme de la famille Proud avec tout ce bruit, le va-et-vient des occupants et surtout, la vigilance des maîtres. Finalement, Haney put s'endormir en pensant à Rose-Aimée.

Le soir venu, quelqu'un frappa à la porte de la chambre. Jos se leva d'un coup pour entendre le pasteur murmurer qu'il était le temps de partir. Au son de la voix, Haney se réveilla en sursaut.

—Viens, l'enjoignit Jos, c'est le temps. Nous devons quitter la maison. Le pasteur va nous expliquer la prochaine étape.

Haney se leva avec regret. Avec l'air frais de la nuit tombante, la senteur des fleurs du magnolia envahissait la chambre. Haney passa une main sur la fine couverture du lit. Un jour, elle posséderait elle aussi toutes ces choses, se promit-elle. Mais pour le moment, la réalité était moins chaleureuse. L'inconnu et ses aléas seraient au rendez-vous dès qu'ils partiraient de la ferme. Le pasteur et sa femme avaient raison. Il fallait faire un acte de foi pour s'évader.

Le pasteur les attendait à la table, de même qu'un repas copieux et des provisions en vue de la prochaine étape.

—Venez ici, les invita-t-il. Voici le tracé de votre prochain trajet. Vous le ferez à pied en suivant cette route. Elle mène presque

directement à la prochaine escale. Soyez discrets. Les chasseurs d'esclaves sont partout présents. Méfiez-vous de leurs chiens. Ils vous pourchasseront jusqu'à ce que vous soyez épuisés. Gare aussi aux gens que vous rencontrerez sur la route. Pour le moment, personne ne vous accompagnera. Si vous voyez quelqu'un s'amener, cachez-vous. Nous vous avons donné de la nourriture, mais les chiens la sentiront et c'est ainsi qu'ils vous trouveront. C'est une chance à prendre. Nous n'avons pas de renseignements précis au sujet des chasseurs. Un seul chemin peut vous conduire à votre prochaine escale. Hâtez-vous, car vous devez vous rendre à une autre des églises de notre congrégation baptiste. Une fois arrivés dans la ville, vous verrez d'autres personnes comme vous, ce qui fait que vous pourrez circuler librement jusqu'à l'église. Soyez discrets en tout temps. Je ne peux cesser de le répéter. Rendez-vous à la porte à l'arrière du presbytère. On y aura accroché un fanal près de la porte. Frappez trois fois et on vous répondra.

Au clair de lune, la route était facilement repérable. Les bruits de la nuit enveloppaient tout sur leur passage.

— Je n'ai jamais entendu autant d'oiseaux chanter la nuit, dit Haney.

— Mieux vaut entendre les oiseaux et les bruits de la nuit. C'est le silence qu'il faut craindre. Quand tout est calme, c'est qu'un prédateur rôde dans les parages.

— Tu me fais peur, Jos. Cesse de radoter. Tu devrais prier.

— Chaque pas que je fais est une prière, Haney. C'est un acte de foi. Nous devons marcher un peu plus rapidement si nous voulons arriver à cette ville avant le lever du soleil.

— Le pasteur a dit que nous y serions en sécurité, même le jour.

— Je préfère arriver à la noirceur. Méfions-nous des gens qui nous suivent. Ce serait dangereux autant pour nous que pour nos hôtes.

La nuit s'écoula comme toutes les autres nuits avant elle. La campagne se faufilait entre nulle part et les trous perdus. La solitude insidieuse des deux marcheurs était oppressante. L'angoisse s'installait comme une menace. Haney anticipait l'arrivée imminente du danger pendant que Jos marchait d'un pas ferme en regardant derrière de temps en temps. Parfois, il faisait signe à sa femme de s'arrêter lorsque le silence devenait trop lourd. Haney se souvenait de l'avertissement du pasteur au sujet des chiens. Elle les craignait constamment. Heure après heure, la menace augmentait. Il n'y aurait pas de nostalgie pour

cette vieille route sinueuse et inhabitée qui semblait les conduire aux confins de l'impossible.

Au dernier tournant, ils aperçurent une maison de campagne, seule au bord du chemin. On aurait dit une sentinelle. Le petit potager sur le côté de la modeste maison attestait que quelqu'un l'habitait. La clôture en perche qui longeait le chemin menait à une entrée vers la maison et ensuite, vers une grange. La demeure comportait une imposante véranda dont la rampe était recouverte d'une courtépointe.

—C'est un signe, chuchota Jos.

—Devons-nous aller voir les symboles ?

—Le pasteur n'a fait allusion à aucun danger. Continuons sans arrêter. Je ne veux pas déranger les habitants de cette maison. Nous approchons de la ville où nous verrons plus de maisons sur notre trajet. Nous devons être vigilants et ne pas arrêter si nous voulons arriver à la porte du presbytère pendant la noirceur.

Jos avait raison. Ils y avaient de plus en plus de maisons. La route sinueuse se transforma en un chemin plus imposant, peuplé de maisons de chaque côté. Jos marchait plus rapidement en tenant Haney par la main. En arrivant au square principal, l'église recherchée les attendait patiemment.

—C'est ici, signala Jos. Regarde les vitraux. Ils sont taillés comme une courtépointe. Nous sommes arrivés. Haney, aide-moi à trouver la porte avec le fanal avant que la clarté n'arrive. Sinon, on nous trouvera et tout sera perdu pour nous.

Sur le square, l'église occupait une place importante. En face, un parc avec des chênes imposants surveillait comme une sentinelle silencieuse. Quelques commerces flanquaient l'église qui se tenait debout, seule sur son espace. Jos guida sa femme dans la cour du presbytère. Le pasteur avait dit vrai ; ils trouvèrent une porte avec un fanal. Jos s'apprêtait à frapper quand Haney l'arrêta.

—Attends, Jos ! Et si c'était une embûche ? Que ferons-nous si un danger nous guettait derrière cette porte ?

—Ne pense pas à ça, Haney. Pourquoi le pasteur aurait-il menti après nous avoir offert son hospitalité ? Nous n'avons plus le choix.

Jos frappa donc trois fois à la porte. Un silence de plomb les entourait. Jos frappa une deuxième fois. Toujours personne. Finalement, il frappa une troisième fois et la porte craqua, puis s'ouvrit. Dans l'embrasure, un homme avec une peau couleur marron les ac-

cueillit sans prononcer le moindre mot. Il leur fit signe d'entrer et ferma la porte derrière eux. Ensuite, il les conduisit dans un sous-sol qui ressemblait plus à une crypte.

—Attendez ici. Ne bougez pas, les prévint-il. Le jour arrive. Je vais chercher le pasteur.

Après quelques minutes qui parurent une éternité, il revint avec l'homme de Dieu.

—Bienvenue dans la maison du Seigneur, mes enfants, lança ce dernier. Vous êtes en sécurité, ici. L'aube est à vos trousses. Nous allons vous nourrir et ensuite, nous vous cacherons pour la journée. Vous repartirez cette nuit vers votre prochaine étape.

Haney et Jos s'installèrent autour d'une petite table sur laquelle on avait déposé de généreuses portions de jambon, de patates douces, de fèves vertes et du thé. Jos regardait la grande salle communautaire où ils se trouvaient, puis constata :

—Je ne vois aucun endroit pour nous cacher.

—Vous avez bien deviné, répondit le pasteur qui revenait avec l'homme qui se faisait toujours aussi silencieux. Je vois que vous avez terminé. Maintenant, montons à l'église. C'est là qu'on vous cachera.

Le pasteur marchait fièrement dans son église, pendant que son acolyte gardait la porte centrale.

—Cette église, reprit-il, est un lieu de culte baptiste africain fondé en 1733. Je dirige votre attention vers les bancs, qui ont été sculptés par des esclaves de passage. Ici, chaque personne a laissé son secret. Nous n'avons pas de registres, donc vos noms ne seront inscrits nulle part. Soyez sans crainte. Regardez le plafond... Il a été conçu de manière à représenter une courtépointe à neuf carreaux. Il s'agit bel et bien d'un lieu de repos sécuritaire pour les esclaves qui y viennent. C'est un signal caché que seules les personnes comme vous connaissent. Cette nuit, vous êtes entrés par la porte arrière du presbytère. Si vous étiez arrivés en plein jour, vous auriez dû emprunter un tunnel qui relie cet édifice à l'une des grandes maisons du quartier.

Tout à coup, le gardien de la porte accourra vers le trio.

—Pasteur, il y a des hommes devant la porte de l'église et ils ont des chiens ! Vite ! Nous devons mettre ces personnes à l'abri.

—Du calme, mon fils. Venez, Jos et Haney. Je vous le répète, vous êtes en sécurité ici.

—Père, ils sont à la porte !

— Ils n'oseront jamais défoncer la porte de la maison de Dieu. Allez, mes enfants, dit le pasteur. L'homme retourna à la porte pour surveiller les hommes qui approchaient avec leurs chiens. Le pasteur dirigea Jos et Haney dans l'allée principale et commença à enlever des planches spécifiques du plancher.

— Venez, couchez-vous ici sur le dos. Je vais remettre les planches. Des trous dans le plancher ont été taillés pour vous permettre de respirer. Vous serez cachés ici pour une bonne partie de la journée. Vous ne devez pas faire de bruit.

— Mais que ferons-nous sous le plancher ? Nous allons mourir ! paniqua Haney.

— Vous ne mourrez point. Fermez les yeux pour empêcher la poussière d'y entrer et ne respirez pas trop profondément. Surtout, ne bougez pas, car les chasseurs d'esclaves et leurs chiens vous entendront. Vous ne pourrez pas enlever les planches vous-même. Dès la tombée de la nuit, j'enverrai mon homme vous chercher. Maintenant, je m'occupe de ces hommes.

Haney et Jos restèrent immobiles sous les planches, solidement remises en place. Jos ouvrit un œil et vit le soleil entrer par les vitraux. Les reflets orangés, bleus et verts traçaient des lignes droites jusqu'au plancher de l'église. Tout à coup, il entendit une porte s'ouvrir.

— Bonjour, messieurs, puis-je vous être utile ? s'enquit le pasteur.

— Bonjour, pasteur, nous avons reçu des renseignements selon lesquels ils y auraient des esclaves cachés dans votre église. Laissez-nous rentrer.

— C'est la maison du Seigneur. Ce n'est pas un édifice ordinaire. C'est un temple de dévotion. Vous ne pouvez pas entrer ici avec vos chiens.

— Nous avons le droit d'inspecter tout lieu susceptible de cacher des esclaves en fuite. Dois-je vous montrer le mandat officiel, ou allez-vous vous fier à ma parole de bon chrétien ? insista le chasseur d'esclaves en posant sa main sur le pistolet enfoui dans sa ceinture.

— Calmez vos chiens, il n'y a rien, ici, pour vous. La congrégation arrivera bientôt et je dois me préparer pour les offices. Je vous prie de m'excuser, mais nous devons clore cette discussion. Bonne journée, messieurs, termina le pasteur.

—Un instant, pasteur, ne soyez pas si pressé de refermer la porte. Je détiens le mandat nécessaire pour inspecter cet édifice. Alors, je vous redemande de nous laisser entrer.

—Encore une fois, mon fils, ceci n'est pas un édifice. C'est un temple. La maison de Dieu. Retenez vos chiens immédiatement.

Le chasseur fit signe à son homme qui tenait le chien de lâcher la laisse. L'animal affolé entra dans l'église et circula entre les banquettes. Finalement, il se rendit près de la nef où étaient cachés les deux évadés. La bête fit trois tours et arrêta exactement à l'endroit où ils se trouvaient.

—Le chien a trouvé quelque chose ! cria l'un des chasseurs.

—Rappelez votre chien, ordonna le pasteur. Il ne doit pas être dans la maison du Seigneur. C'est un sacrilège ! Sortez-le !

—Si vous voulez que je sorte le chien, vous devez me laisser aller le chercher, répliqua l'autre sur un ton narquois.

—Je le répète, vous perdez votre temps ! insista le pasteur.

Sans tarder, l'homme le poussa et descendit l'allée centrale de l'église. Le son ténébreux de ses bottes retentissait sur les planches. Pétrifiés, Haney et Jos ralentissaient leur respiration. Ils pouvaient voir le chien assis sur les trous du plancher. Les pas arrivèrent près de leurs têtes. Un peu de poussière tomba des trous et couvrit leurs visages.

—Qu'as-tu trouvé, bon chien ? demanda l'homme en flattant lentement l'animal et en déposant un genou près des trous. Qu'as-tu trouvé, mon gars ?

Cela dit, il regarda sous les bancs, tout près du chien. « Rien ici, mon gars », dit-il.

—Effectivement qu'il n'y a rien ! ironisa le pasteur. Vous perdez votre temps et vous me faites perdre le mien. Maintenant, vous devez quitter cet endroit sanctifié.

—Le chien sent quelque chose, laissa entendre le chasseur. Il ne se trompe jamais.

—Il sent l'odeur des autres personnes qui sont passées par ici. C'est un temple très fréquenté, vous savez, et votre chien les sent.

Le chasseur se releva et ordonna à ses comparses de descendre les allées avec les chiens qui ne cessaient d'aboyer. Chaque homme ralentissait sa course pour regarder sous les bancs. Un à un, ils cherchèrent une section pour se rendre au chœur et ensuite, au maître-autel, non sans provoquer le mécontentement du pasteur.

—Sacrilège ! vociféra ce dernier. Sacrilège ! Quittez ces lieux immédiatement. C'est la maison de Dieu. Sortez vos chiens !

—Rien ici, chef ! lança un homme tout en retenant son chien.

—Alors, pourquoi les chiens jappent-ils ? questionna le chef d'une voix moqueuse en posant son index sur le sol. Et pourquoi tous ces trous dans le plancher ?

—Il s'agit d'un symbole religieux. Un *dikenga dia Kongo*, symbole de notre peuple. Vous n'en connaissez rien.

—De la sorcellerie noire, dites-vous ?

—Non, un symbole religieux. Regardez la forme de la croix. Elle est spéciale avec ses emblèmes solaires. Elle représente la renaissance et la continuité.

—Je ne vois pas le symbole que vous décrivez ! répliqua l'homme sur un ton agressif.

—Seuls les illuminés peuvent le voir, mon fils. Hélas, vous n'en êtes pas un.

—Pourtant, les chiens jappent. La trace est fraîche.

—Le pasteur a raison, intervint l'un des autres chasseurs en retenant son animal, les chiens sentent les autres personnes qui étaient ici avant.

—Partons ! commanda le chef en tirant sur la laisse de son chien.

—Sortez et ne revenez jamais ! lança le pasteur.

—Ce n'est pas terminé, rétorqua l'homme. Ce n'est pas terminé. Nous vous avons à l'œil. Je vais placer des hommes pour surveiller l'église. Si quelqu'un est entré, il ne pourra pas partir, conclut-il en faisant claquer la porte centrale derrière lui.

Le pasteur émit un soupir saccadé. Son engagé souleva deux planches pour révéler les visages de Haney et Jos. Des traces de larmes avaient laissé des sillons sur leur peau couverte de poussière.

—Vous ne pouvez pas sortir tant que la nuit ne sera pas tombée. Vous prendrez le tunnel qui se rend à la grande maison, car je crains que l'église soit surveillée. Nous reviendrons vous chercher un peu avant la tombée de la nuit. Nous vous donnerons de la nourriture et ensuite, vous devrez partir.

La visite des chasseurs d'esclaves les avait tous ébranlés. Lorsque Haney émergea de sa cachette, sa robe était souillée, ce qui fit détourner les regards des hommes. C'est sans doute l'odeur qui avait attiré les chiens.

— Je dois me laver, murmura Haney.

— Nous voulons nous rafraîchir avant de partir, demanda Jos.

— C'est compréhensible, répliqua le pasteur, mais hâtez-vous.

La pénombre s'installe. Votre prochaine étape sera longue.

— Je ne sais pas si je peux continuer ainsi, hésita Haney.

— Nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons pas rester ici. Il faut suivre le plan. Nous serons bientôt au Maine. Ensuite, nous traverserons la frontière. Nous serons libres, Haney. Libres !

Le pasteur les attendait avec un enfant magnifique dont les cheveux étaient tressés serrés au crâne.

— Je vous présente notre petit Emmanuel. Cet enfant est le symbole même de notre rébellion et de notre rédemption, et votre itinéraire se trouve dans le tressage de ses cheveux. Observez le mouvement des cheveux tressés très serrés près du cuir chevelu. Non seulement c'est une œuvre d'art, mais c'est aussi le tracé que vous devrez suivre. Nous sommes les seuls à pouvoir déchiffrer le message dissimulé dans ces tresses. Ce sont les femmes, ici, qui tressent les cheveux. C'est le meilleur moyen d'éviter les soupçons. Les coiffures arborent des motifs distincts. Les tresses incurvées indiquent le chemin à prendre. Venez voir, vous devez mémoriser cet itinéraire.

L'enfant se plaça devant Jos et Haney, émerveillés de voir leur plan d'évasion sur sa tête.

— J'avais déjà entendu parler de ces tresses dans des plantations du Sud. Les esclaves tressaient leurs cheveux pour exprimer leur résistance face aux propriétaires de plantations. C'est pourquoi mon maître nous rasait la tête. Il voulait nous priver de notre identité culturelle.

Cela dit, Haney examina attentivement la coiffure de l'enfant en lui offrant un chaleureux sourire pour le rassurer.

— Je ne comprends pas comment nous pouvons voir notre chemin.

Le pasteur positionna l'enfant en le tournant vers le nord.

— Regardez, maintenant. Nous sommes ici. En sortant de l'église, vous empruntez cette route pour quitter la ville. Ce chemin est désert la nuit. Les habitants restent chez eux. Une fois que vous aurez contourné le dernier square, vous apercevrez un chemin peu fréquenté qui mène hors de la ville. C'est ce chemin que vous voyez sur la tête de l'enfant. Vous marcherez toute la nuit, sans vous arrêter, et c'est ainsi que vous gagnerez le Maine. Une fois là-bas, au tout début

de la route qui traverse la frontière, vous verrez une grange. C'est là que vous devez vous rendre. Que Dieu vous bénisse et vous protège.

Jos ouvrit la porte de l'église et l'air frais de la nuit les accueillit pour les avertir, sa femme et lui, qu'ils quittaient la sécurité du sanctuaire. Haney suivait d'un pas hésitant, encore marquée par l'épisode avec les chasseurs d'esclaves et les chiens. Elle redoutait les conséquences et maintenant, Jos et elle retournaient sur le chemin de la liberté avec une nouvelle crainte : celle d'être traqués.

— Qu'est-ce qu'il y a, Haney ? questionna son époux, face à son hésitation.

— Je n'arrive pas à croire que nous retournons sur ce chemin si dangereux avec ces hommes qui nous pourchassent. Le danger est réel, il a un visage.

— N'aie pas peur, Haney. Chaque soir nous rapproche de la frontière. Au Canada, nous serons libres. Dans quelques jours, nous serons tout près de la frontière. Les choses vont changer là-bas.

— La peur n'empêche pas le danger.

— C'est vrai, elle ne l'empêche pas, mais elle peut nous empêcher de vivre. Après tout ce que nous avons traversé, il ne faut pas nous arrêter si près du but. Viens.

Haney et Jos descendirent les rues désertes de la ville, à la recherche du chemin qui les mènerait près de la frontière. Haney revoyait la tête de l'enfant avec le parcours du chemin tressé sur sa tête. Un acte de rébellion, avait dit le pasteur. Un acte de foi, pensait-elle. Le danger était réel, mais la peur était-elle vraiment un choix ? D'une vigilance infatigable, le couple prit le chemin de la liberté. De repaire en repaire, de nuit en nuit, d'un cœur charitable à un autre, ils parvinrent enfin à la frontière entre les États-Unis et le Canada.

— Haney, je sais que tu avais promis à Rose-Aimée que nous ne nous joindrions pas aux loyalistes pour traverser vers le Canada, mais ça nous offrirait des avantages. Nous pourrions voyager en toute sécurité avec les autres loyalistes noirs et les abolitionnistes de New York et des autres États du Nord.

— Je ferai ce qui est nécessaire pour que nous puissions nous rendre au port d'Halifax.

— Nous pourrions nous rendre dans le sud de l'Ontario. Ce serait plus simple.

—Non, Jos, Rose-Aimée m’a parlé de son ancien pays et c’est là que je veux vivre.

L’exode des loyalistes des États-Unis pour s’établir au Canada prenait de plus en plus d’importance. Dans cette marée humaine, Jos et Haney franchirent la dernière frontière pour se retrouver finalement au port d’Halifax. Les membres de la congrégation baptiste les attendaient pour les accueillir.

—Bienvenue au Canada, dit un homme, tout sourire, bientôt imité par la femme qui l’accompagnait. Je suis pasteur Sherbourne, et je vous présente mon épouse, Mary Sherbourne. Nous sommes ici pour vous accueillir. Nous vous proposons un répit de cette incroyable migration que vous venez de traverser. Suivez-nous jusqu’à notre salle communautaire. Nous vous aiderons dans votre processus d’immigration. Demain, nous chercherons du travail.

—On nous avait dit que nous aurions accès à une terre et à l’éducation, informa Jos.

—C’est exact, mais nous réglerons ça demain. Aujourd’hui est le jour du Seigneur; le dimanche est une journée de repos. Venez, une bonne table vous attend.

Haney observait l’animation qui régnait à Halifax. Hommes, femmes et enfants se déplaçaient librement. En ce lieu, les chasseurs d’esclaves ne recherchaient personne.

—Il n’y a pas d’esclaves, ici? Vous êtes tous libres? demanda Haney à la femme du pasteur.

—Malheureusement, il y a encore des esclaves. Certains loyalistes américains ont traversé la frontière avec leurs esclaves et poursuivent cette pratique répugnante. Aussi, d’autres réfugiés noirs sans emploi vendent leurs services à perpétuité. Revenir à une vie normale n’est pas facile dans ce pays. Nous voulons vous aider.

—Nous vous en sommes reconnaissants, répondit Jos.

—Pourquoi avez-vous choisi Halifax? chercha à savoir le pasteur.

—C’était le souhait de mon épouse. À Philadelphie, sur la ferme où nous vivions, nous avons côtoyé des Acadiens originaires de cette région. Une femme en particulier nous a longuement parlé de cette terre. Elle nous l’a décrite comme la Terre Promise avec ses eaux poissonneuses et ses belles fermes.

—C'est un beau coin de pays, et vous avez raison, d'importantes déportations d'Acadiens ont eu lieu ici. C'est une tache noire sur notre histoire. Les familles ont été séparées. Les hommes ont été envoyés en Europe ou dans les Antilles alors que les femmes et les enfants ont été déportés sur la côte américaine. Vous dites bien que cette femme venait d'Halifax ?

—Elle venait de la région de Grand-Pré, répondit Haney, mais est originaire de Louisbourg.

—Grand-Pré a été le théâtre d'un des plus grands déplacements. Quelle tragédie ! Certaines familles ont réussi à s'échapper vers la région de Québec. D'autres ont pu revenir peu à peu dans le secteur pour recommencer leur vie à zéro, malgré le fait que les Anglais leur aient confisqué leurs terres. La misère humaine des Acadiens et des Noirs libres est omniprésente. Ne vous découragez pas, termina le pasteur en regardant Haney.

—Nous sommes venus de trop loin pour nous décourager.

—Si cela peut vous rassurer, votre amie acadienne a probablement été libérée. Cet État vient d'abolir l'esclavage. Plusieurs Acadiens reviendront ici, tandis que d'autres iront vers le Sud jusqu'en Louisiane. Votre amie ne vit probablement plus sur la ferme que vous habitez.

—Rose-Aimée ne quitterait pas la région que nous vivions. À son arrivée, on lui a arraché son fils pour le donner à une famille de Quakers. Elle le recherche depuis plus de vingt ans. Je ne l'imagine pas partir sans lui.

—Avec tous les déplacements, il est peu probable que son fils soit resté dans la même région. Il pourrait être établi ailleurs avec sa famille adoptive. Malheureusement, les registres ne mentionneront pas ces déplacements, d'autant plus qu'il était encore un enfant. Son nom ne figurera pas dans les registres. J'aimerais pouvoir vous rassurer en vous disant que je pourrais me renseigner, mais compte tenu de la lenteur des communications, surtout avec la montée des tensions du côté américain, une révolution est imminente. Les échanges seront difficiles à maintenir.

—Je comprends. J'aimerais quand même rencontrer des Acadiens, insista Haney.

—Occupons-nous de nos propres affaires, Haney. Nous avons beaucoup à faire avant de nous lancer à la recherche d'informations

pour Rose-Aimée tout en sachant que nous ne pourrions pas les lui transmettre. La vie a continué en Pennsylvanie. Nous sommes partis depuis des mois. Les choses ont évolué.

— Tu as raison convint Haney. Tout de même, pendant que nous sommes au port de Halifax, nous pourrions demander s'il y a des Acadiens qui connaissent la famille de Rose-Aimée.

La générosité de la congrégation des baptistes fut remarquable ; cependant, il était évident que la vie ne serait pas facile. Jos et Haney devaient s'établir et faire leurs preuves. Les opportunités d'emploi pour les anciens esclaves étaient rares. On pouvait lire la détresse sur les visages de ceux qui avaient abandonné.

Jos avait trouvé un emploi en tant que bagagiste au port de Halifax, tandis que Haney travaillait dans une taverne du port. Chaque jour, les hommes entraient avec leurs histoires personnelles, persuadés d'être les héros de leurs récits inachevés. Ils étaient perdus comme des âmes errantes, se disait Haney. Certains cherchaient leur famille dispersée alors que d'autres avaient abandonné tout espoir de retrouver les êtres chers. Au cœur de cette désolation, les informations échangées avec les nouveaux arrivants étaient précieuses, ne serait-ce que pour entendre une description familière, un nom de famille, un lieu de résidence. Il n'y avait pas assez de bière dans toutes les tavernes de Halifax pour apaiser cette tristesse.

— C'est triste, dit Haney en remplissant des pichets de bière avec Lizbet, l'autre employée de la taverne. Ils cherchent tous leur famille et ne savent pas par où commencer leur enquête.

— Ne porte pas leur fardeau. Tu ne pourras jamais en venir à bout, et en plus, que pouvons-nous faire pour les aider ? Les familles ont été dispersées aux quatre coins du monde. Les Anglais ont cherché à détruire les familles acadiennes en séparant les hommes des femmes. Nous ne pouvons rien faire pour les aider. Concentre-toi plutôt sur ta situation.

— Je connais la misère. Je l'ai vécue sur la ferme des Proud en Pennsylvanie. La vie d'un esclave est sans pitié, surtout quand je voyais les enfants. Certains maîtres prétendument respectés par la communauté violaient les femmes esclaves afin qu'elles accouchent d'autres esclaves. Les hommes étaient battus. Je ne veux plus y penser, mais je ne dois jamais oublier.

— Je n'ai pas connu la même vie que toi, répliqua Lizbet, mais à entendre les récits des autres, je suis reconnaissante d'être née ici. Je ne verrai jamais le monde, je ne voyagerai jamais. Je crains trop de m'aventurer ailleurs, mais j'ai l'impression que c'est le monde qui vient à moi. J'entends toutes ces vies qui se croisent et se racontent autour d'un pichet de bière. As-tu l'intention de retourner un jour dans ton pays ?

— Non, les Antilles sont trop loin. Je n'y pense même plus. Des abolitionnistes offrent de payer le voyage des esclaves fugitifs pour qu'ils puissent retourner dans leur pays d'origine, mais je veux rester ici. Jos et moi ferons notre vie dans cette région. Nous travaillons pour acheter une terre et devenir cultivateurs dans une des communautés noires d'ici. Notre objectif est de quitter Halifax une fois que nous aurons l'argent nécessaire. Devenir propriétaire d'une terre dépasserait nos espérances. Si nous n'avions pas quitté la Pennsylvanie, nous n'aurions pas la chance de devenir propriétaires.

— C'était beau la Pennsylvanie ?

— J'étais toujours occupée à travailler, mais d'après ce que j'ai pu voir pendant notre fuite, c'était très beau. Cependant, je n'ai pas l'intention d'y retourner. Ma vie est ici, maintenant, avec Jos.

La taverne était animée de discussions. L'odeur du pétun s'accrochait aux murs et partout dans l'établissement. Les hommes étaient assis aux tables, les épaules voûtées par la fatigue et les souvenirs du passé. On pouvait entendre le français parlé par les Acadiens qui fréquentaient cette taverne, réputée comme l'endroit par excellence pour obtenir des informations sur les déportations et les familles séparées.

— Pardon, madame, interrompt l'un des Acadiens assis devant un pichet à peine entamé, je vous ai entendue parler de la Pennsylvanie pendant votre conversation. Connaissez-vous des Acadiens qui auraient été envoyés à Philadelphie ?

— Non, je ne suis jamais allée en Pennsylvanie. Je ne connais personne là-bas, répondit Lizbet. Vous y avez de la famille ?

— Je crois que oui. Je viens de la région de Grand-Pré et j'ai été déporté aux Antilles il y a quelques années. J'ai réussi à revenir en Nouvelle-Écosse en travaillant pour la marine marchande. Je suis à la recherche de ma femme et de mon enfant. On m'a dit qu'ils auraient été déportés après mon départ. On m'a aussi précisé que le port de Philadelphie était leur destination. C'est tout ce que je sais.

—Oui, j'ai entendu parler des déportations de Grand-Pré, répliqua Lizbet. Je suis d'ici, donc je ne connais pas toutes les histoires familiales, mais j'en entends tellement ! Tout le monde se déplace, ici, et tout le monde est en quête. Je me demande comment les gens vont se retrouver si tout le monde bouge. Vous devriez demander à Haney, l'autre serveuse. Peut-être qu'elle peut vous aider.

—Haney ! Un homme souhaite te parler, lança Lizbet par-dessus son épaule.

—J'arrive, répondit Haney en essayant ses mains sur son tablier et en s'approchant de l'homme. Que puis-je faire pour vous ? demanda Haney.

—Je suis à la recherche de ma famille. Nous sommes Acadiens.

—Vous venez au bon endroit, tout le monde cherche sa famille, ici, répliqua Haney avec un sourire.

—La dame me dit que vous connaissez la Pennsylvanie.

—Pourquoi voulez-vous connaître mon histoire ? Je ne suis pas Acadienne, comme vous pouvez le constater.

—Pardonnez-moi, madame, je ne voulais pas vous importuner, mais je suis à la recherche de ma femme et de mon fils.

—Pourquoi la Pennsylvanie ?

—Je crois qu'ils auraient été déportés au port de Philadelphie et ensuite en campagne.

—Je connais des familles acadiennes en Pennsylvanie. J'ai travaillé à la ferme avec des Acadiens. Écoutez, le propriétaire de la taverne nous regarde, je dois travailler. Revenez dans deux heures. J'aurai terminé et je pourrai répondre plus librement à vos questions.

—Merci, bonne dame. Je reviendrai dans deux heures. Puis-je connaître votre nom ?

—Mon nom est sans importance. Soyez à la porte de la taverne dans deux heures. Nous parlerons.

L'étranger quitta la taverne pour retourner dans les rues grouillantes de Halifax. Dans quelques jours, le navire de la marine marchande reprendrait la mer pour descendre la côte américaine et se rendre en Floride. Si sa famille se trouvait en Pennsylvanie, l'étranger débarquerait au port de Philadelphie pendant le ravitaillement et afin d'y chercher sa famille.

Les rues de Halifax, ville tant redoutée par Aimée lors de son passage vers Grand-Pré, demeuraient une colonie reconnue pour

contrer la présence des Français et des Acadiens dans la région. Le plan britannique de colonisation prévoyait l'immigration d'Anglais. Les côtes de la Nouvelle-Écosse regorgeaient de poissons et les forêts étaient généreuses en bois. De nombreux convois transatlantiques arrivaient au port. Les colons étaient logés dans des tentes dès qu'ils posaient pied-à-terre. Les Britanniques n'attendirent pas longtemps pour tracer soigneusement les rues de la ville. Le port fourmillait d'activités. C'était un endroit stratégiquement choisi près de l'océan, doté d'un point d'ancrage en eau profonde et facile à défendre par voie terrestre ou maritime. Cinq forts en rondins de bois ceinturaient la ville qui accueillait des centaines d'immigrants protestants venus d'Allemagne pour se consacrer à l'agriculture. Avec l'arrivée des loyalistes américains et de leurs esclaves, désormais appelés domestiques, le racisme était omniprésent. Les Mi'kmaq demeuraient indifférents à ces manigances alors que les Anglais tentaient de les amadouer avec de modestes cadeaux. Dans la région, les Acadiens menaient toujours une vie clandestine en raison des hostilités incessantes entre la France et l'Angleterre. Pendant ce temps, Halifax traitait avec Boston tandis que la Révolution américaine prenait de plus en plus d'ampleur. Halifax était un lieu d'immigrants et de réfugiés, où tous luttaient pour survivre.

La pénombre enveloppait les rues de Halifax. L'étranger attendait depuis longtemps près de la porte de la taverne, tout en veillant à ne pas attirer l'attention. Les yeux rivés sur la porte pour ne pas manquer Haney lorsqu'elle sortirait, il fumait, assis sur l'un des cassons abandonnés près de l'entrée.

— Vous cherchez quelque chose ? lui demanda un militaire.

L'étranger fit un signe de la tête négatif, histoire de ne pas trahir son accent acadien.

— Vous ne pouvez pas rester ici. On ne veut pas de trainards, prévint le soldat.

L'étranger s'éloigna de son poste et alla marcher le long de la rue. Arrivé au coin, il se retourna et vit que le regard du militaire était fixé sur lui. L'homme continua de s'éloigner, et tourna le coin de la rue pour faire le tour du pâté de maisons. Une fois le militaire parti, il reprendrait sa position de guet. Il se fondit parmi les citoyens et se dissimula près d'une porte-cochère. Il pouvait à peine distinguer la porte de la taverne. Soudain, il vit un homme noir ouvrir la porte de l'éta-

blissement pour y entrer. Quelques minutes plus tard, l'individu ressortit, alluma sa pipe et attendit près de la porte. L'étranger l'observait attentivement. Cet homme devait sûrement connaître Hainey. Quand il s'approcha de lui, ce dernier le regarda d'un air méfiant.

— Vous cherchez quelqu'un ? lui demanda-t-il.

— J'attends quelqu'un. Vous la connaissez peut-être. C'est la serveuse noire de la taverne. Je dois lui parler.

— Pour quelle raison ?

— Connaissez-vous cette dame ? interrogea l'étranger.

— C'est ma femme. Pourquoi souhaitez-vous lui parler ?

— Je suis à la recherche de ma famille. Lors du grand dérangement à Grand-Pré, ma femme et mon fils ont été déportés au port de Philadelphie et je pense qu'ils vivent sur une ferme en Pennsylvanie. Puisque votre épouse vient de la région, elle pourrait peut-être m'aider à les trouver.

— Oui, c'est bien exact. Nous sommes de la Pennsylvanie. Qui cherchez-vous ?

— Une femme et un enfant.

— J'ai rencontré des Acadiens, là-bas. Je n'ai vu aucune femme accompagnée d'un enfant, uniquement des femmes seules. Je ne peux pas vous aider, pas plus que Haney. Vous devriez chercher ailleurs.

— Je suis désolé de vous avoir importuné. Même les informations les plus minimales pourraient m'aider à me rapprocher de ma famille. Je ne vis que pour ce moment. Connaissez-vous d'autres personnes de votre région qui pourraient se trouver à Halifax ? Je n'en ai que pour deux jours, ici, avant de monter à bord d'un navire en destination de la Floride.

— Je ne connais personne. Nous vivons tous notre misère. Je vous souhaite bonne chance, mais je ne peux pas vous aider.

L'homme remercia Jos, et, le cœur alourdi de tristesse, poursuivit son chemin le long de la rue achalandée.

— Jos, te voilà. Nous devons attendre quelques instants. Un Acadien veut des informations concernant sa famille, annonça Haney en sortant de la taverne.

— Je viens de lui parler. Il cherche une femme et un enfant de la région de Grand-Pré qui auraient été déportés au port de Philadelphie, puis envoyés sur une ferme. Je lui ai dit que nous ne connaissions pas de femme avec un enfant, rapporta Jos.

—Jos ! Les femmes et les enfants ont été séparés à leur arrivée au port. Rose-Aimée nous a raconté comment on lui a arraché son fils des bras pour le confier à une famille de Quakers. Je dois parler à cet homme. Qui sait, si je ne peux pas l'aider directement, les informations que je pourrai lui donner risquent d'aider quelqu'un d'autre. Où est-il ?

—Il est parti par là, indiqua Jos en désignant la rue en direction du port.

—Je dois le retrouver.

—Il a probablement regagné son navire. C'est là qu'il habite pendant son escale au port. Nous le retrouverons là, assura Jos.

La pénombre s'était installée confortablement. De discrètes lueurs jaunes scintillaient à travers les fenêtres des habitations. Des âmes solitaires se promenaient dans le port. Les sans-abris cherchaient un refuge pour la nuit alors que les Mi'kmaq abandonnaient les quais après avoir complété leurs échanges commerciaux. Le long des quais, les marins de chaque navire surveillaient le point d'embarquement, pour prévenir les vols. Ce n'était pas un endroit sûr pour les citoyens, encore moins pour les réfugiés noirs.

—Nous cherchons notre mort, ici, se désola Jos. Nous n'avons rien à faire à cet endroit, Haney. C'est de la pure folie de se promener dans le port à cette heure pour chercher un étranger. Serais-tu au moins en mesure de le reconnaître ?

—Oui, je pourrais le reconnaître. Quelque chose me dit que je dois le trouver. Aide-moi à y arriver.

—S'il est monté à bord de son navire, c'est peine perdue. Nous ne le retrouverons jamais.

—Il se peut qu'il ne soit pas monté. Connais-tu le nom de son navire ? Te l'a-t-il dit ?

—Non, il ne me l'a pas dit. Il était très discret. Je ne connais même pas son nom.

—Interrogeons cet homme pour savoir quel navire appareillera pour la Floride dans deux jours, suggéra Haney.

—Femme, tu cours après le danger.

—Monsieur ! Nous sommes à la recherche du navire qui prendra la direction de la Floride dans deux jours. Auriez-vous la bonté de nous dire ou nous indiquer où nous pouvons le trouver ?

—Déguerpissez ! Vous n'avez rien à faire ici, répliqua le surveillant d'un navire. Allez-vous-en !

—Haney, partons pendant que nous le pouvons encore, supplia Jos.

—Non, je dois trouver cet homme. Si le destin nous donne la chance de réunir une famille, on doit le faire. Regarde là-bas, je vois un homme seul. Il pourrait nous aider. Monsieur, connaissez-vous le navire qui mettra le cap sur la Floride dans deux jours ?

—C'est lui, répondit l'homme. *Le Sphinx*. Il lèvera l'ancre demain.

—Viens, Jos, nous l'avons trouvé, lança Haney.

Arrivés devant le navire, ils s'adressèrent aux deux surveillants qui gardaient l'accès à l'embarcadère.

—Bonsoir, messieurs, votre navire part bien pour la Floride demain ? s'enquit Haney.

—Oui, mais nous n'acceptons pas de passagers. Nous sommes des marchands.

—Nous sommes à la recherche d'un Acadien qui pourrait être avec vous.

—Que lui voulez-vous ?

—C'est un ami. Nous avons d'importants renseignements à lui transmettre et nous devons le faire avant que vous leviez l'ancre.

—Il y a seulement un homme d'origine acadienne à bord. C'est Philippe. Est-il revenu ? demanda un des surveillants à l'autre.

—Tous les hommes sont à bord.

—Pouvez-vous aller le chercher afin que nous puissions lui parler ? demanda Haney.

—Pourquoi devons-nous nous déranger pour vous ? rétorqua brusquement l'homme.

—Par la grâce de Dieu, aidez-nous, je vous en prie ! Nous avons d'importants renseignements qui pourraient aider cet homme à retrouver sa famille.

—Que pouvez-vous nous offrir en échange de ce service ?

—Je peux vous donner de l'argent. Voici ce que j'ai en ma possession. C'est tout ce que j'ai gagné aujourd'hui à la taverne, dit Haney.

—Gardez votre argent, madame. Je vais aller le chercher, consentit l'autre homme.

L'air frais de la mer commençait à refroidir la soirée d'été. Haney grelotait. Jos ne disait pas un mot, encore stupéfait que sa femme engageât ses gages pour aider un étranger. Deux hommes arrivèrent en haut de l'embarcadère. Parmi eux, Haney et Jos reconnurent l'étranger.

— Voici l'Acadien, lança l'homme. Vous avez quelques minutes.

— Monsieur, s'écria Haney, j'ai des renseignements qui pourraient vous aider ou à tout le moins, qui pourraient être utiles pour une autre famille acadienne.

— J'avais perdu espoir de pouvoir vous parler, dit l'étranger. Cet homme m'a dit que vous ne connaissiez pas de femme acadienne avec un enfant qui aurait travaillé à la ferme d'un homme riche en banlieue de Philadelphie.

— Mon mari n'a pas complètement tort. Les Acadiennes que nous avons connues n'avaient pas d'enfants. On les leur avait enlevés dès leur entrée au port. Je suis désolée.

— Non ! Quelle misère ! Mon fils n'était qu'un bambin. Que pouvaient-ils donc faire avec lui ?

— Lorsque les mères ont été envoyées sur les fermes des Quakers pour y travailler, nous croyons que les enfants ont été envoyés sur d'autres fermes où les Quakers les ont pris en servitude. Ces ententes pouvaient durer une dizaine d'années, jusqu'à ce que l'enfant devienne adulte. Plusieurs Acadiennes ont cherché leurs petits, mais en raison du manque d'informations et de coopération, c'était très rare qu'une femme puisse y parvenir. Et même si elle avait pu les localiser, elle n'aurait pas pu les reprendre, car ils appartenaient aux Quakers qui en avaient obtenu la garde. Quel est le nom de votre femme ?

— Ma femme s'appelle Rose-Aimée et mon fils, François.

— Que Dieu soit loué ! s'exclama Haney. Nous connaissons une Rose-Aimée. C'est un miracle, monsieur, c'est un miracle ! Nous connaissons une Rose-Aimée.

— Décrivez-la-moi, la pria l'étranger.

— C'est une belle femme, courageuse et travailleuse. Elle est grande, a les cheveux bruns et les yeux bleus. Et vous, quel est votre nom ?

— Je me nomme Philippe.

— Son conjoint s'appelait Philippe. Vous venez de la région de Grand-Pré ! Vous étiez fermier ?

—Oui, nous avons une ferme et nous avons tout perdu lors des déportations. Dites-moi, quand avez-vous vu Rose-Aimée pour la dernière fois ?

—Il y a près d'un an. Nous nous sommes évadés de la ferme où nous travaillions ensemble. Nous étions la propriété de la famille Proud, de riches fermiers quakers. Quand nous avons appris que la propriété serait entre de nouvelles mains à la suite d'un changement de propriétaire, nous nous sommes enfuis. Nous avons marché de Philadelphie jusqu'à Halifax. Il nous a fallu des mois pour y arriver. Nous sommes ici pour nous établir dans une communauté près de Halifax, dès que nous aurons l'argent pour nous acheter un lopin de terre. Nous voulons être propriétaires et fermiers.

—Pensez-vous qu'il y ait une possibilité, aussi minime soit-elle, pour que Rose-Aimée travaille encore à cette ferme ?

—Je ne peux pas vous le dire avec certitude. Je sais que son contrat de servitude arrivait à échéance, ce qui fait qu'elle serait libre, maintenant. Plusieurs Acadiens ont quitté les fermes pour se lancer à la recherche de leurs enfants une fois leur contrat terminé. Si c'est le cas de votre femme, Dieu sait où elle est rendue. D'autres Acadiens sont revenus ici, ou partis en Louisiane. Tout est possible, répond Haney.

—J'ai au moins un point de départ pour la retrouver. Je débarquerai au port de Philadelphie et je me rendrai chez les Proud. Quelqu'un pourra peut-être m'aider, supposa Philippe.

—Je vous le souhaite de tout cœur. Je crois que c'est le destin qui nous a conduits ici ce soir. La vie fait de bonnes choses, répliqua Haney. Si nous nous sommes retrouvés et que j'ai pu vous aider, c'est que vous retrouverez votre femme et votre enfant. Que Dieu vous garde, monsieur Philippe.

—Merci, madame Haney. Merci, Jos. Je dirai à Rose-Aimée que vous êtes sains et saufs à Halifax. Portez-vous bien.

—Vous la trouverez, monsieur Philippe, et votre fils aussi. Vous êtes une bonne personne, et malgré tous les défis et les obstacles placés sur votre route, la vie trouvera une façon de vous aider. J'en suis persuadée, termina Haney.

Ferme des Proud, Philadelphie

Les nouveaux propriétaires de la ferme des Proud avaient commencé à s'installer et en raison de ce changement, les esclaves étaient maintenant libres. Chacun était devenu propriétaire d'un nouveau silence. Le déshonneur n'était pas d'avoir été esclave, mais bien d'avoir eu des esclaves. Plusieurs avaient quitté la ferme pour aller chercher ailleurs. Il n'y avait que les Acadiens qui devaient terminer leur engagement de servitude.

À présent, les journées étaient différentes. Rose-Aimée regardait d'un air égaré les grands champs de coton devant elle. Elle revoyait Haney qui s'était tant acharnée, le dos courbé et mouillé par la dureté du labeur, à arracher les boules de coton sur les tiges épineuses. Or, son mari et elle n'y étaient plus. Parfois, Rose-Aimée pensait à eux en se demandant s'ils avaient trouvé leur chemin vers la liberté.

Depuis longtemps, elle avait fait le deuil de sa mère. Sans doute que là-bas, à Louisbourg, les choses avaient changé depuis le décès d'Aimée. Accrochée au bout de sa pensée, serait-il possible que sa mère ait quitté Louisbourg pour venir la trouver? Rose-Aimée ne le saurait jamais. Le poids du doute s'ajoutait à l'absence de son fils François et de son conjoint. Pourtant, le cœur d'une mère devrait savoir où est son enfant. Il n'était pas décédé, elle l'aurait su, au même titre que sa mère lui était apparue à plusieurs reprises, dans ses rêves, les soirs de fièvre et de doutes. L'absence de son conjoint avait été un deuil en soi. Avait-il refait sa vie ailleurs? Était-il avec une autre?

—Rose-Aimée, vous êtes songeuse, chuchota Jean-Baptiste. Vous êtes loin d'ici.

—Oui, je suis très loin d'ici et près des miens. Je ne sais plus où aller. Les nouveaux propriétaires sont sympathiques, mais je ne peux pas rester ici. Mon contrat de servitude va prendre fin. Je ne peux pas retourner à Grand-Pré et pour la première fois dans ma vie, je me sens perdue. Comme une femme errante.

—Rose-Aimée, il y a plusieurs Acadiens qui retournent au Nouveau-Brunswick. Certains ont choisi la France, la Guyane, les Antilles... Nous avons survécu. N'est-ce pas assez pour vous?

— Les Américains nous voient encore comme des sujets britanniques. Nous ne pouvons pas rester ici à ne faire que des travaux serviles. Comme d'autres enfants de chez nous, François vit sûrement quelque part dans un foyer d'accueil. Après toutes ces années, il est permis de croire qu'il a été assimilé par la société américaine. C'était le but des Américains. Je ne retrouverai jamais mon fils. Je me demande même s'il sait qu'il a une mère qui le cherche. Peut-être est-il heureux avec sa nouvelle famille ? Chaque fois que je vois un enfant passer, je pense au mien. Je me demande quel genre de vie il a. Je me résigne au fait que si on ne lui a pas révélé mon existence, il ne me cherchera jamais. Je n'ai aucun espoir qu'il me trouve chez les Proud.

— Écoutez, si nous demeurons ici, nous connaissons la misère et le dénuement. Il est inutile de nous adresser aux autorités pour tenter d'améliorer notre sort. Rose-Aimée, venez avec moi. Avec d'autres, je quitte la Pennsylvanie pour la Louisiane espagnole. Là-bas, nous aurons de meilleures chances de survivre.

— Ce n'est qu'un autre exil errant.

— Peut-être, si vous l'envisagez ainsi, mais il demeure que c'est peut-être le meilleur choix. C'est moins dangereux que de transiter par la France ou ailleurs. Compte tenu des conditions déplorables et des risques encourus dans les transports maritimes, ce serait une opération périlleuse. Mettons toutes les chances de notre côté. Politiquement parlant, la Louisiane est espagnole, mais elle est française dans son âme et dans son cœur.

— Vous en parlez comme s'il s'agissait d'un endroit idyllique. Ce sera un autre paradis qui se dissoudra dès que nous y mettrons les pieds.

— Je ne vous cache pas que la Louisiane diffère de ce que nous avons connu ici et dans nos anciennes terres de notre belle Acadie. Ne vous fiez pas à tout ce qu'on entend au sujet de la Louisiane. Ce ne sont pas que des moustiques, la malaria et les ouragans qui dévastent les côtes. C'est une destination logique pour les Acadiens. Rose-Aimée, venez avec moi. Je veillerai sur vous et nous serons heureux.

— Jean-Baptiste, malgré l'absence de Philippe, je me considère toujours comme sa conjointe. Que voulez-vous de moi ?

— Je ne vous demande rien. Je comprends que Philippe existe toujours pour vous, mais je vous prie de prendre en compte que vous ne l'avez pas revu depuis des décennies. S'il avait voulu vous retrou-

ver, ne pensez-vous pas qu'il aurait essayé au moins une fois de s'informer à votre sujet ? Vous en auriez entendu parler. Il a été déporté outre-mer avec les autres hommes, et ensuite, Dieu seul sait où il a été envoyé. Vous l'avez attendu toute votre vie. Combien de temps comptez-vous attendre un homme qui ne reviendra pas ?

— J'ai perdu plusieurs personnes dans ma vie. Je pense à elles tous les jours... Je les vois dans mes rêves et je les garde dans mes prières. Je ne comprends pas ce que vous attendez de moi, ou je ne veux pas comprendre. C'est trop de changements pour moi. Un autre exil. Errer pour refaire ma vie avec vous, quitter cette région sans mon enfant... Je ne suis pas faite de pierre. Vous m'en demandez trop.

— Moi non plus, je ne suis pas fait de pierre. Je ne vous demande pas de m'aimer, car je sais très bien que votre cœur est habité par des fantômes du passé. Le jour où vous laisserez sortir le passé de votre cœur, vous vous donnerez la chance de vivre à nouveau. C'est le moment que j'attends. Je suis un homme patient, Rose-Aimée. Venez avec moi en Louisiane. Je ne vous demande rien, sauf de m'accorder le privilège de vous accompagner dans cette nouvelle vie. Si les fantômes reviennent vous visiter, vous saurez que vous n'êtes pas seule et que je vous attends dans la vie réelle. Est-ce votre volonté de m'accompagner dans cette nouvelle vie, Rose-Aimée ?

— Oui, je consens à vous accompagner, mais je ne serai pas votre femme. Je vous demande de comprendre, je serai votre compagne et non votre conjointe. Vous aurez mon attention, ma loyauté et mon respect, mais sans plus.

— J'accepte de grand cœur ce que vous m'offrez. Aujourd'hui, vous faites de moi un homme heureux. Je vous promets le bonheur dans cette nouvelle Acadie.

En route pour la Louisiane

Pour quitter la Pennsylvanie et se rendre en Louisiane, la route la plus sûre était la rivière Ohio, qui se jette dans le Mississippi. Abandonnant l'environnement sécurisant qui était le sien depuis des décennies, Rose-Aimée appréhendait la descente de la rivière Ohio, qui l'éloignerait de la vie prévisible à la ferme. La familiarité de celle-ci lui avait procuré un sentiment de plénitude. Malgré tout, elle savait, au plus profond de son cœur rempli d'insécurité, que descendre la rivière Ohio constituait la seule option. Ceux qui l'avaient fait avant elle connaissaient ses vallées vierges et boisées. Les explorateurs et les colons s'étaient aventurés le long de cette rivière pour gagner l'intérieur de l'Amérique. C'était moins hasardeux que de parcourir à dos de cheval ou dans un chariot les routes primitives et les forêts montagneuses sans fin.

Arrivés au quai, Rose-Aimée et Jean-Baptiste furent accueillis par d'autres passagers qui partageaient la même quête qu'eux : recommencer à zéro en Louisiane, la Nouvelle-Acadie. Rose-Aimée prit sa place dans le bateau plat, qui ressemblait à une grande boîte étanche en bois de construction simple, avec un toit pour s'abriter et dirigé par un long aviron depuis la poupe. Le bateau était un moyen de transport pratique. Les immigrants qui avaient fait construire ces bateaux plats rudimentaires pour effectuer leur voyage les démontraient ensuite pour construire leurs nouvelles demeures. Cette expédition était un point de non-retour, une trajectoire à sens unique. Ces embarcations étaient uniquement conçues pour descendre le courant vers le sud, et non pour remonter la rivière Ohio. Rose-Aimée sentait dans son cœur qu'elle s'éloignait de François. De même, le sentiment étouffant qu'elle abandonnait son fils l'enveloppait complètement. Jean-Baptiste l'observait et veillait sur elle tel un bienfaiteur qui enlève les grosses roches du chemin pour faciliter la vie de l'autre.

Tous les marchands qui faisaient du commerce avec la Nouvelle-Orléans empruntaient couramment la rivière Ohio, ce qui était un peu rassurant. Les hommes qui dirigeaient le bateau étaient familiers avec la rivière et ses secrets. Il ne restait plus qu'à faire un voyage en toute sécurité, en évitant les rochers, les chicots, les bancs

de sable mouvant, les chenaux peu profonds, les rapides, et les chutes. Au-delà de ce dédale de dangers, les attaques commises par des Autochtones et des brigands étaient bien réelles, tout cela au rythme du courant, car le bateau plat ne faisait que descendre la rivière Ohio selon son gré. Les passagers étaient donc captifs des caprices de la rivière et des hommes.

Après des semaines qui parurent une éternité, les eaux brunes du Mississippi s'annoncèrent de façon sournoise et sans fracas. Tout était différent, à cet endroit. Les autochtones sillonnaient la rivière dans leurs pirogues et il y avait plus de vie. Une étrange civilisation faisait son apparition sous les yeux des passagers du petit bateau carré. Les pirogues glissaient silencieusement le long du rivage qui reliait les différents villages autochtones. Dans ce lieu, il existait une vie organisée. Quelques canots d'écorce laissés sur la terre ferme indiquaient que des portages étaient réalisables à l'intérieur du territoire bordé par le Mississippi.

Rose-Aimée observait les villages qui défilaient au son des vagues qui frappaient le bateau avec une cadence monotone. Remarquant son air inquiet, Jean-Baptiste lui prit la main, qu'elle retira aussitôt. Pour la rassurer, il lui raconta l'histoire des explorateurs Marquette, Joliette et La Salle qui étaient venus s'établir à cet endroit. Les nombreux canaux coupés depuis le Mississippi jusqu'aux bayous formaient un réseau très complexe de voies navigables. C'est dans cette toile d'araignée que Rose-Aimée et Jean-Baptiste atteindraient leur destination : le Bayou Teche.

Déjà cinq semaines s'étaient écoulées sur le Mississippi. Le rameur informa qu'il ne restait qu'une semaine avant d'atteindre le bayou. La richesse des sols alluviaux et le climat subtropical chaud et humide se combinaient pour produire une forêt de feuillus géants et de cyprès le long des berges du cours d'eau. Le flottement tranquille du bateau plat au milieu du courant donnait l'impression d'être immobile. Pour progresser, parfois en raison de l'ignorance des voyageurs ou de l'indifférence de la rivière, beaucoup de travail à la rame était parfois nécessaire. Chaque coup de pagaie apportait l'espoir et pourtant, Rose-Aimée était loin d'être rassurée.

Éventuellement, les passagers aperçurent un autre bateau plat qui à l'instar du leur, était figé dans le temps et l'espace marin. Les passagers se regardèrent en jugeant quelle embarcation bénéficiait du

meilleur sort. On approchait des terres hostiles où certains groupes autochtones étaient reconnus pour leurs assauts. En guise de consolation, la navigation devenait plus stable. Il n'en reste pas moins que Rose-Aimée avait l'impression d'errer au bout du monde. Les deux rameurs échangèrent des informations et, pour faciliter les manœuvres, les deux bateaux furent attachés côte à côte, ce qui permit d'exploiter le courant sur une plus grande distance et ainsi, de faciliter la progression.

La rivière apparaissait singulièrement sinueuse, balayant le long de vastes courbes du rivage. Pendant que Rose-Aimée observait les passagers du bateau lié au leur, Jean-Baptiste regardait les nuages.

— La pluie ne tardera pas à arriver, chuchota-t-il.

— Il ne manquerait plus que ça, rétorqua Rose-Aimée. Nous ne quitterons jamais cette rivière sans fin. Les temps morts deviennent de plus en plus lourds. Ne serait-il pas préférable de débarquer au prochain port et de continuer la route par la voie terrestre ?

— À ce stade, ce serait imprudent. Nous approchons le Bayou Teche et nous aurions des difficultés d'accès si nous y allions en charrette. Dans ce genre de situation, la voie maritime est toujours la meilleure solution. Laissons ces hommes nous guider. Grâce au groupe qui vient de se joindre à nous, nous sommes en sécurité. Soyez patiente, chère Rose-Aimée.

— Votre dame a raison, intervint l'un des passagers. Les méandres constants du Mississippi augmentent considérablement les distances à franchir sur le fleuve, ce qui n'est pas le cas avec les déplacements terrestres. Comme ils se déplacent constamment, les méandres peuvent constituer un danger. L'augmentation de la longueur du cours d'eau qu'ils provoquent réduit la vitesse du courant. Qui plus est, la zone du fleuve qui se trouve sous chaque barre de pointe n'a pratiquement pas de courant. Elle produit même des tourbillons qui vont à contre-courant. Nous risquons de rester pris ici longtemps.

— C'est ce que j'avais cru deviner, confirma Rose-Aimée, visiblement contrariée.

— Le temps change, prévint un passager en pointant les nuages qui s'amaient à la course dans le ciel de plus en plus tourmenté.

— Les vents se lèvent, renchérit Rose-Aimée, ce n'est pas rassurant. Qu'allons-nous faire ? Nous sommes pris !

—Nous ne sommes pas pris, tenta de la rassurer Jean-Baptiste. Le courant va reprendre un peu plus loin. Soyons patients.

L'un des rameurs cria en direction du bateau voisin que les perches ne touchaient plus le fond de la rivière, qui se faisait de plus en plus profonde. Avec la tempête imminente, les deux embarcations liées l'une à l'autre deviendraient des proies faciles. Le rameur ordonna donc de les détacher et de cesser d'utiliser les perches en faveur de la cordelle. Le bateau qui transportait le groupe de Rose-Aimée s'approcha du rivage et tous les hommes furent contraints d'en descendre. La première manœuvre exigeait un dur effort. Les hommes attachèrent des cordes au bateau. Le regard découragé des uns allait de pair avec le silence des autres. Une fois les cordes nouées, chacun regagna la rive pour entreprendre une tâche aussi ardue que décourageante. Dans la chaleur humide des rives du Mississippi, tous commencèrent à tirer sur la cordelle pour faire avancer le bateau. Debout au centre de celui-ci, les femmes étaient tout aussi muettes et découragées que les hommes. Les rayons du soleil avaient brûlé le sable. On aurait dit un mirage en regardant les hommes tantôt marcher sur les sables chauds, tantôt patauger dans la boue. Vinrent ensuite les endroits pratiquement inaccessibles. Les forçats persévérèrent néanmoins en escaladant les berges abruptes et en se frayant un chemin dans les broussailles. Tout à coup, le rivage miné par les eaux tempétueuses céda sous les pieds des passagers du premier bateau. Tous poussèrent des cris d'effroi avant d'être précipités un à un dans le torrent tourbillonnant du Mississippi. Le courant les balaya jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sous les branches des saules pleureurs qui bordaient la berge. Quelques-uns parvinrent à s'y agripper, tandis que d'autres furent entraînés plus loin vers un banc de sable. Pendant ce temps, les femmes s'étaient déplacées vers le plat-bord pour saisir les branches des saules qui longeaient le rivage, afin de stabiliser le bateau. Des hommes parvinrent à y grimper, puis on laissa l'embarcation se faire entraîner par les flots jusqu'au banc de sable.

Parmi ceux qui allongeaient les bras en direction du bateau, Rose-Aimée chercha Jean-Baptiste. Soudain, elle vit ses yeux. D'une main ferme, il agrippa le plat-bord, puis se hissa à bord, pour ensuite tomber dans les bras de Rose-Aimée, qui l'accueillit près d'elle. Pendant quelques minutes, ils restèrent silencieusement serrés l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'un cri d'horreur les ramène à la réalité.

Les hommes affectés à l'autre bateau étaient en danger. Les femmes n'avaient pas pu atteindre les branches des saules pour ralentir le bateau, qui se dirigeait maintenant dans le sens opposé. Un craquement s'y fit entendre, et l'embarcation se fendit sur le rivage en abandonnant femmes, enfants et provisions dans les eaux brunes déchaînées. Les bonnets blancs des femmes sautillaient entre les morceaux d'épaves qui giflaient les naufragés. Figés sur le banc de sable, les conjoints étaient incapables de les sauver.

Presque aussitôt, un rugissement se fit entendre et le ciel déploya l'ouragan attendu. Jean-Baptiste serra Rose-Aimée dans ses bras et les deux baissèrent la tête. Les débris des arbres et du bateau naufragé tourbillonnaient tout autour d'eux alors que l'air chaud et humide se déplaçait avec une violence inouïe. Des vapeurs d'eau montaient de la rivière pour retomber sous forme de pluie. La chaleur était infernale, ce qui accentuait l'énergie des vents. L'orage était déchaîné. Tout semblait disparaître sous les cascades de pluie stridentes qui martelaient le bateau et les passagers. Les femmes avaient cessé de crier et les enfants de pleurer. Même les oiseaux s'étaient tus. Une noirceur grise enveloppa tout sur le chemin de la tempête. Une lame déferlante emporta ce qui restait de l'autre bateau. On ne vit plus les bonnets blancs des femmes qui tenaient leurs enfants dans leurs bras. Le ciel en furie, les éclairs et le tonnerre assommaient l'autre embarcation qui risquait de chavirer. Tout semblait irréel. Rose-Aimée ferma les yeux et se blottit dans les bras de Jean-Baptiste, qui la serra très fort sous lui pour se cacher au fond du bateau plat.

La pluie violente reprit sa course en martelant la surface de l'eau. Trempés et complètement frigorifiés, les deux corps blottis l'un contre l'autre demeuraient immobiles au fond du bateau, prêt à affronter l'inlassable et brutal ressac. Tout à coup vint une accalmie. La rivière était subitement devenue paisible.

— C'est terminé ! cria une voix.

— Non ! Prudence. Cette accalmie est l'œil de l'ouragan, avertit le rameur qui avait guidé le bateau plat vers un endroit plus sûr. Cachez-vous !

Rose-Aimée leva son regard vers le ciel. Tout était d'un bleu profond entouré d'un noir menaçant. Ce n'était que la moitié de la tempête. Le cauchemar referait surface.

— Fermez vos yeux, indiqua Jean-Baptiste. Ce n'est pas fini.

Alertes et préoccupés par leur sort, tous les instincts à l'affût, les passagers étaient tapis presque l'un sur l'autre, pendant que la tempête assaillait le bateau plat. Finalement, le temps affreusement hostile passa au calme plat de façon instantanée. Les voyageurs avaient tenu le coup. L'expérience avait brisé les illusions. Les femmes et les enfants de la première embarcation avaient disparu. Les hommes retenus sur le banc de sable partaient maintenant à la recherche de leurs bien-aimés, dont les corps commençaient à apparaître sur le rivage devenu calme. Il ne leur restait plus rien.

Les pauvres refusaient de quitter les lieux et d'abandonner ceux qui leur étaient si chers. Des habitants d'un des villages basés sur la rive vinrent à leur rencontre après avoir découvert des corps flottants de femmes et d'enfants sur la rivière.

— Allez, nous nous en occupons, cria l'un des villageois en direction du bateau encore à l'eau. Nous trouverons leurs morts et les enterrerons avec la bénédiction de Saint-Créateur. Ensuite, nous aiderons ces hommes, quels que soient leurs désirs. Partez, maintenant, le temps est incertain. Nous pouvons aider ces hommes, mais nos ressources se sont appauvries à la suite de la tempête. Allez au prochain village. Ils vous aideront.

Enveloppé dans un silence imperturbable, le bateau plat reprit son cours avec à son bord des passagers muets, encore sous le choc. Tout au long du parcours, chacun scrutait le rivage. De temps à autre, des hurlements déchiraient l'air, témoignant de la terreur et du chagrin face aux corps sans vie qui flottaient à la surface de l'eau. Rose-Aimée observait la rivière comme si un nouveau présage s'annonçait. Le temps était mort.

— Là-bas ! cria un homme. Je vois de la fumée ! C'est le prochain village.

Sans tarder, le bateau fut guidé vers le rivage où deux hommes attendaient.

— Vous pouvez remercier la Providence, lança l'un d'eux aux nouveaux arrivants. Vous avez survécu.

— Nous avons survécu, mais d'autres n'ont pas eu cette chance, répliqua l'un des passagers avant de raconter en détail l'horreur que ses amis et lui venaient de traverser. Les gens du village plus bas s'occupent des morts et des rescapés. Pouvez-vous nous aider ?

—La tempête a été sans merci pour nous aussi, mais nous pouvons partager avec vous ce que nous avons, accepta le doyen du village. Nous ferons ce que nous pourrons pour soulager votre malheur.

—Nous vous sommes reconnaissants pour tout acte de charité à notre égard.

—Venez au village. Nous nous occuperons de vous.

Le village en question s'allongeait modestement sur une élévation le long de la berge de la rivière. L'ouragan avait déraciné quelques arbres et la furie des eaux, rongé les berges. Néanmoins, la vie reprenait doucement entre les petites maisons stoïques. À l'arrivée des passagers, les colons s'amènèrent à leur rencontre.

—Approchez ! leur cria le doyen. Ces braves gens ont besoin de nous. La Providence nous les amène et c'est notre devoir de les aider. Ils sont Acadiens comme nous.

Sur ces dernières paroles, l'accueil devint plus chaleureux, presque des retrouvailles.

—De quelle région venez-vous ? s'informa une femme.

—Nous venons presque tous de Grand-Pré, répondit Jean-Baptiste. Et vous ?

—Quelques-uns d'entre nous viennent de l'Isle Royale, d'autres de l'Isle Madame.

—Je vous demande de recevoir ces survivants chez vous pour quelques jours, continua le patriarche, aussi humblement que ce soit. Je suis certain que ce que vous pouvez offrir pour aider votre prochain vous sera rendu au centuple par Dieu, notre père.

—Ainsi donc, vous venez de Grand-Pré ? lança un homme à Jean-Baptiste. Ce serait un honneur pour Jovette et moi de vous recevoir sous notre toit.

—Merci, répliqua Jean-Baptiste en prenant Rose-Aimée par le bras pour la guider dans la direction de leurs hôtes. Nous vous serions reconnaissants si vous pouviez nous permettre de nous réchauffer près du feu.

—Oui, je vois, votre épouse grelotte. Vous êtes trempés. Venez, nous avons un bon feu dans l'âtre, les invita la femme.

—Je ne suis pas sa femme, chuchota Rose-Aimée. Je ne suis la femme de personne.

N'ayant pas bien entendu, le couple se tourna vers elle.

— Nous vous suivons, enchaîna Jean-Baptiste en entamant le pas.

La maison était confortable, modestement décorée et chaleureuse. Le feu se mit à crépiter et Jovette installa deux chaises près de l'âtre pour ses invités.

— C'est ma chaise, protesta une dame âgée. L'étranger a pris ma chaise.

Tous se retournèrent pour voir une vieille femme pointer la chaise avec sa canne. Elle avait une pipe blanche en porcelaine dans le coin de sa bouche, tandis que ses cheveux crépus étaient d'un gris argenté. Sa figure d'un noir plissé par le temps et la misère racontait son histoire sans l'aide d'un mot.

— Je vous présente Mina, dit Jovette.

— Qui sont ces intrus ? s'enquit Mina.

— Ce ne sont pas des intrus, mais nos invités. Ils ont survécu l'ouragan et nous les hébergeons pour quelques jours, le temps de réparer leur embarcation.

— Il est assis dans ma chaise, répéta Mina.

— Veuillez excuser Mina, intervint l'homme. Elle est très âgée. Voici une chaise pour vous, Mina. Faisons de la place pour tous.

— Ce n'est pas ma chaise, riposta Mina avec un ton à la fois triste et frustré.

— Tenez, madame Mina, voici votre chaise, dit Jean-Baptiste, qui invita la vieille dame à s'asseoir. Je prendrai l'autre.

— Mina est une esclave libérée, expliqua Jovette. Elle vit avec nous et nous en prenons soin. Elle n'a personne...

— Je n'ai personne. Je n'ai rien. Je serai toujours une esclave, maugréa Mina. Grâce à monsieur Antoine et madame Jovette, j'ai un toit.

— Vous n'êtes plus une esclave, Mina, la corrigea gentiment Jovette. Vous êtes une femme libre.

— Quand sommes-nous vraiment libres ? interrogea Mina en levant le bout de sa canne pour accentuer ses propos. Sommes-nous vraiment libres quand nous n'avons plus rien ? Est-ce cela la liberté ? Quand n'avons-nous plus rien à perdre ?

— Bien que Mina soit une esclave libérée, toutes ces années de misère ont rendu son esprit meurtri. Si elle est libre, son esprit ne l'est pas, reprit Antoine.

— Vous, les visiteurs, êtes-vous des gens libres ? questionna Mina.

— Oui, nous sommes libres, répondit Jean-Baptiste. Nous avons subi plusieurs pertes et deuils, mais nous sommes libres.

— La femme se pense-t-elle libre ? interrogea Mina en regardant Rose-Aimée.

— Je prends ce que le destin me lègue. Je n'en demande pas plus. C'est tout ce qui reste après le deuil, répliqua Rose-Aimée.

L'arôme d'un bouillon de poulet envahissait la pièce alors que le feu crépitait dans l'âtre. Les hommes fumaient avec Mina lorsque Jovette dit à Rose-Aimée :

— Je vous ai préparé un lit. Vous êtes épuisée, chère dame. Allez, étendez-vous. Je vous réveillerai quand le repas sera prêt.

— Non, je vais vous aider, refusa Rose-Aimée.

— Je vous en prie, vous dormez debout. J'irai vous réveiller à l'heure du repas. Ne vous inquiétez pas.

Jovette tint parole. Au bout d'une heure, elle alla réveiller son invitée qui dormait solidement.

— Votre sommeil était profond. Je suis désolée de vous avoir réveillée, murmura-t-elle.

— Je vous en prie. Le sommeil m'amène parfois à des endroits que je ne veux pas visiter.

— Je vous comprends. Nous vivons tous nos deuils. Qui avez-vous perdu ?

— Mon conjoint a été déporté outre-mer lors du grand dérangement à Grand-Pré. Je ne l'ai jamais revu. Pour ma part, j'ai été exilée à Philadelphie avec mon enfant, qu'on m'a enlevé lors de notre arrivée au port. Je ne l'ai jamais revu. Une famille riche de Quakers l'aurait pris à son service. Je l'ai cherché pendant des années en Pennsylvanie, mais il a complètement disparu.

— La perte d'un enfant est un deuil atroce. Je compatis avec vous. Nous, nous n'avons perdu personne. Avant la chute, mon époux était militaire au fort Toulouse. Nous nous sommes enfuis à l'Isle Madame où une famille basque nous a pris sous sa protection. Ensuite, nous avons commencé notre périple et sommes déplacés toujours plus au sud pour finalement nous échapper des Anglais. Ici, bien que la vie ne soit pas parfaite, nous sommes en sécurité. Nous y retrouvons d'autres Acadiens qui nous racontent leur propre histoire. Malheureu-

sement, nous ne connaissons pas le sort des Acadiens qui ont été exilés outre-mer, sauf pour ceux qu'on a envoyés à Saint-Domingue et qui sont revenus. Nous ne connaissons pas non plus le sort des Acadiens qui, comme vous, ont débarqué à Philadelphie. Hélas, je ne peux pas vous aider pour retrouver votre fils.

— Vous dites que votre mari était soldat sur l'Isle Royale. J'aimerais lui parler à ce sujet, réclama Rose-Aimée.

Les hommes se tenaient toujours près de l'âtre. La table avait été dressée par la main tremblante de Mina, qui regardait encore les invités d'un œil méfiant. Le bouillon de poulet, accompagné de saucissons au porc et de riz, avait été servi humblement, mais généreusement.

— Nous aimerions bien vous offrir quelque chose en retour, lança Rose-Aimée, mais nous ignorons ce qu'il en est avec les provisions que nous conservons sur le bateau. Même que nous ne savons pas dans quelles conditions sont les autres passagers.

— Ne vous souciez point, chère dame. Ce que nous avons, nous le partageons de bon cœur. Mon épouse me disait que vous aviez une connaissance sur l'Isle Royale ?

— Oui, ma mère. Elle habite Louisbourg. Elle est très vieille, maintenant. En fait, je ne sais pas si elle est encore de ce monde.

— Savez-vous si elle aurait quitté Louisbourg après la deuxième chute ?

— Je n'en ai aucune idée. Ma mère était veuve et s'occupait d'une auberge. Elle était très connue dans la région. Je doute qu'elle ait quitté la sécurité de l'endroit. D'ailleurs, comment aurait-elle pu voyager ?

— On rapporte qu'il y a eu plusieurs déplacements clandestins parmi les Acadiens en fuite. Les Mi'kmaq les ont protégés et aidés. Ils agissaient souvent comme guides le long des sentiers de chasse et de portage. Vous croyez vraiment que votre mère n'aurait pas pu quitter Louisbourg pour vous retrouver ?

— Grand-Pré se trouve très loin. Pour une femme de son âge, la distance à parcourir est impossible, surtout à l'insu des Anglais. Je ne le saurai jamais. Parfois, en rêve, je la vois tout habillée dans sa plus belle robe en peau de soie, avec son bonnet bien attaché sous son menton. Elle me regarde et crie mon nom en m'avertissant qu'elle vient me retrouver. Ensuite, je vois une boule de feu.

—C'est un songe affreux ! se désola Jovette. Pauvre vous ! L'incertitude blesse plus que la certitude.

—C'est un rêve qui revient souvent. Je n'y comprends rien. Tout est clair, jusqu'au moment où la boule de feu apparaît.

—C'est votre mère qui vous parle, intervint Mina d'une voix ténébreuse. Elle vous parle d'outre-tombe. Elle vous dit qu'elle a traversé et qu'elle est maintenant dans l'autre monde.

—Mina ! se fâcha l'homme. Laissez cette pauvre femme tranquille. Madame Rose-Aimée n'a pas besoin d'entendre vos histoires de peur ou de superstitions !

—Je crois aux rêves, l'arrêta Rose-Aimée. Vous avez peut-être raison, Mina.

—Je ne veux pas vous offusquer, mais vous êtes certaine d'avoir fait ce rêve ? reprit la vieille dame.

—J'en suis certaine. Cette scène revient souvent me hanter. Pourquoi me posez-vous cette question ?

—Je connais une légende qui ressemble à votre rêve. C'est l'histoire d'une femme qui avait quitté l'Isle Royale pour retrouver sa fille à Grand-Pré. Elle aurait été accompagnée par un guide mi'kmaq jusqu'à l'Isle Madame où, comme nous, elle aurait été prise en main par une famille de pêcheurs basques. Le patriarche de cette famille l'aurait emmenée en chaloupas le long de la côte, pour traverser le port d'Halifax. Il se serait faufilé parmi les navires et les pêcheurs anglais jusqu'à la baie Ste-Marguerite. Ensuite, le Basque et un Mi'kmaw l'auraient guidée jusqu'au fort Beauséjour, près de Grand-Pré. Quand la pauvre aurait eu vent que tous les Acadiens avaient été évacués quelques années auparavant, elle aurait mis la robe qu'elle avait conservée précieusement pour les retrouvailles avec sa fille, et son bonnet. On dit qu'elle aurait marché à la tombée de la pénombre vers la sentinelle du fort qui lui aurait ordonné de s'arrêter. Elle n'aurait pas obtempéré tant elle souhaitait retrouver sa fille. Lorsque la sentinelle aurait vu sa silhouette dans la pénombre, il aurait fait feu pour l'avertir, mais malheureusement, la balle aurait atteint sa cible en plein cœur et la pauvre femme se serait écroulée d'un coup. On dit que le Basque qui l'accompagnait se serait lui aussi écroulé et que le Mi'kmaw aurait émis un hurlement à glacer les os.

—C'est une légende, rappela Jovette.

— Ce n'est pas une légende, réfuta Rose-Aimée, mais mon histoire. Toutes ces images que vous me décrivez, je les ai vues dans mon songe. Toutes ces scènes ont leur propre vérité, aussi effrayantes soient-elles.

— Elle est morte. Votre mère est morte, répéta Mina. Acceptez. Rose-Aimée sentit les larmes lui brûler les yeux.

— Venez, l'entraîna Jean-Baptiste. Demain, une longue journée nous attend.

Jovette regarda Rose-Aimée écroulée sur la chaise. Le poids de sa tristesse était tangible. Quelque chose venait d'être confirmé. Un deuil venait de s'ajouter.

Le lendemain matin, Jovette tira délicatement le rideau de la chambre où étaient couchés Rose-Aimée et Jean-Baptiste. Ne voyant qu'une forme sur le lit, elle ouvrit le rideau un peu plus pour observer la chambre. Jean-Baptiste était couché par terre, près du lit où dormait sa compagne. Une tristesse tangible planait déjà dans la chambre. Jovette ferma le rideau et alla prévenir son mari.

Le bruit dans la cuisine réveilla le couple endormi. Jean-Baptiste sortit le premier et alla rejoindre son hôte à l'extérieur de la maison. Les deux hommes partirent vers le bateau pour voir aux réparations et aux provisions. Jovette, elle, était affairée au poulailler pour y prendre les œufs du prochain repas. Bien installée dans sa chaise berçante, Mina se reposait près de l'âtre éteint, quand Rose-Aimée sortit de la chambre à son tour.

— Bonjour, Mina, vous avez bien dormi ?

— Dormir, c'est comme mourir. Nous fermons les yeux et nous cessons d'exister... sauf pour les revenants !

— Croyez-vous aux revenants ?

— Chère dame, j'en suis une.

— Mina, vous êtes bien en chair et en os. Vous n'êtes pas une revenante.

— Ne l'écoutez pas, madame. Mina, vous commencez vos histoires bien tôt, ce matin, remarqua Jovette en entrant dans la cuisine.

— Je suis une revenante ! cria Mina.

— C'est assez ! s'exclama Antoine en entrant dans la maison. N'avez-vous pas des tâches à faire pour aider à la cuisine ?

Mina observa Rose-Aimée, et tira longuement sur sa pipe éteinte. *Attention au danger et au malheur*, marmonna-t-elle. Vous ne les verrez pas venir, mais ils seront là.

— Je suis profondément désolée, s'excusa Jovette. Mina possède une imagination très fertile. Au fait, le vaudou est populaire dans la vallée du Mississippi. Ne soyez pas surprise d'en entendre parler.

— C'est un peu comme les histoires de loups-garous de chez nous, renchérit Antoine sur un ton qui trahissait son humeur.

— Je comprends, répliqua Rose-Aimée, un peu ébranlée. La vallée du Mississippi nous révèle ses mystères.

— Elle nous révèle aussi sa misère, informa Jean-Baptiste. Nous avons terminé notre tâche ingrate de rapatrier les noyés. Les hommes ont été réunis avec leurs défunes femmes et leurs enfants. Il ne reste plus qu'à les identifier. Il ne manquait plus personne. C'est une scène que je ne suis pas prêt d'oublier. Les villageois ont démontré beaucoup de compassion pendant ces manœuvres. Leur générosité et leur charité sont un baume pour un deuil qui ne fait que commencer.

— Que vont-ils faire avec les corps ? s'enquit Rose-Aimée.

— Ils ne seront pas enterrés en raison des inondations fréquentes provoquées par la rivière Mississippi, indiqua Antoine. Nous nous occuperons des sépultures. Je suis persuadé que le bon curé les accueillera dans le cimetière paroissial.

— Et qu'en est-il des survivants ? s'inquiéta Rose-Aimée. Que feront-ils ? Ils ont tout perdu.

— Les villageois ont offert de les héberger et vont construire un bateau plat pour ceux qui veulent se rendre en Nouvelle-Acadie. Pour les gens qui souhaitent rester au village, c'est le destin qui se manifestera. Il est encore trop tôt pour le dire.

— Si les survivants quittent le village, leurs disparus se lanceront à leur recherche ! Leurs esprits vont marcher le soir pour les retrouver, prévint Mina.

— Mina, cessez vos propos ! la coupa Jovette. Vous allez effrayer madame Rose-Aimée !

— Notre bateau est prêt, annonça Jean-Baptiste. Nous devons ti-rer notre révérence avec vous. Veuillez accepter notre reconnaissance. Votre grande générosité nous a profondément touchés.

— Recevez toute notre reconnaissance émue, ajouta Rose-Aimée.

—Aider notre prochain est la moindre des choses, répliqua Jovette.

—Quelle est votre prochaine destination ? questionna Antoine.

—Nous souhaitons nous rendre à Bayou Teche, dans une communauté acadienne qui vit dans la paroisse Saint-Martin. C'est là que nous allons nous établir, répondit Jean-Baptiste.

—Que Dieu veille sur vous, termina l'hôte.

—Et sur vous, lui retourna Rose-Aimée.

L'équipage était prêt pour le départ. Les passagers s'installaient à contrecœur avec les terribles souvenirs de la veille en tête. Il n'y aurait plus qu'un seul bateau, maintenant. La route qui attendait les voyageurs n'était guère rassurante. Le Mississippi traverse un dédale de bayous avant de se déverser dans l'océan. Ce sont ces bayous, artères maritimes mystérieuses, qui alimentaient la peur de l'inconnu.

Rose-Aimée regrettait de laisser la terre ferme. Les quelques heures vécues dans une maison chaleureuse, bien au chaud, lui manqueraient. Maintenant, elle reprenait le fil du destin qui l'attendait quelque part dans un bayou de La Louisiane. Un deuil, dont le fardeau ne devait pas être le sien, lui pesait sur les épaules en regardant les naufragés regarder les passagers s'installer dans le bateau plat. Tout à coup, quelque chose lui toucha le bras.

—Madame Rose-Aimée, prenez ceci, lui dit Mina en la touchant avec le bout de sa canne. Prenez ceci, c'est important.

—Mina ! Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Rose-Aimée en prenant la petite pochette cousue serrée qui pendait au bout de la canne de la vieille femme.

—C'est un gri-gri. Une amulette vaudou. Portez-la toujours. Ne l'enlevez pas, peu importe ce qu'on vous dit. Elle vous protégera.

—Mais, je ne comprends pas. Pourquoi me donnez-vous ce talisman ? interrogea Rose-Aimée.

—Portez toujours le gri-gri. Je crains que quelque chose vous suive, quelque chose qui vous apportera le malheur. Le gri-gri vous protégera du diable et vous portera chance. Ne le craignez pas. Il contient des herbes, des os, des cheveux, rien qui ne peut vous nuire. Il est très puissant et peut influencer votre destin. Écoutez, un homme est à votre recherche. Il approche de vous et vous en serez déchirée. Vous êtes vous-même à la recherche d'un enfant, d'un homme. Vous luttez contre l'espoir.

—Mais la lutte n'est-elle pas un signe d'espoir? demanda Rose-Aimée, ébranlée.

—Seulement si on en sort vainqueur. Méfiez-vous des hommes que vous allez rencontrer. Ils ne sont pas tous bons.

—Comment vais-je savoir si un homme est bon ou pas?

—Vous ne le saurez pas.

—Ce que vous me demandez est impossible.

—Suivez votre instinct. Vous êtes de nature méfiante. Le gri-gri et votre nature méfiante vous protégeront. Je vois trois hommes dans votre vie. Le premier a des intentions qui servent son intérêt personnel. Le deuxième veut fermer une porte. Le troisième vous apportera la vérité que vous cherchez.

—Je ne comprends pas. Quelle porte? Quelle vérité? Quelles sont ses paraboles?

—Vous le saurez quand vous les verrez.

—Ces hommes sont-ils des étrangers?

—Vous connaissez ces trois hommes. Un vient du passé, un est le présent, et le dernier représente le futur.

—Lequel dois-je choisir?

—Ce n'est pas à vous de choisir. Vous êtes trop méfiante. Ce sont eux qui vont vous choisir. Vous êtes impuissante devant cette croisée des chemins. Ce sont eux qui vous trouveront. Ensuite, le destin décidera. Méfiez-vous de celui qui agira comme la sentinelle au prochain carrefour de votre vie. Rappelez-vous que le gri-gri vous protégera. Donc, ce n'est pas à vous de résoudre cette énigme, mais c'est de vous que vous l'éprouverez. Que Dieu vous garde, car le Diable vous guette.

—Mina! Que faites-vous? Laissez ces pauvres gens partir! se fâcha Jovette.

Mina fit un signe de croix et tira sa révérence. Rose-Aimée examina le gri-gri et l'enfouit dans son corsage. Jean-Baptiste n'avait rien vu ni entendu. Elle lui en parlerait plus tard. Il n'avait que des louanges pour la terre promise qui les attendait dans les bayous de La Louisiane.

Entre terre et eau, le delta du Mississippi, une région vaste, se confondait avec l'horizon. En longeant la côte, Rose-Aimée pouvait contempler de grandes fermes et du bétail paître paisiblement. La scène pastorale, qui découlait le long de la berge, ressemblait aux grands

champs de Grand-Pré. Le cœur de Rose-Aimée lui serrait quand elle pensait à son ancienne terre.

— Nous allons amarrer ici, annonça l'un des hommes. Nous devons changer de transport pour voyager dans les bayous. Vous serez assignés dans des pirogues. Vous aurez un homme pour vous guider et les passagers de sexe masculin devront payer pour donner un coup de main. Les pirogues sont limitées dans leurs charges. Vous devez choisir les biens que vous souhaitez apporter. Nous devons voyager très près l'un de l'autre, car Le Bayou Teche est pire qu'un labyrinthe. Ne perdez pas de vue la pirogue devant vous. Si vous vous égarez, ne vous aventurez pas plus profondément dans le bayou. Rebroussez chemin si c'est possible ; sinon, attendez-nous.

— Le trajet est-il dangereux ? s'enquit l'un des passagers.

— Le danger nous guette si nous ne sommes pas prudents, s'impatienta le batelier.

Les passagers descendirent du bateau plat et se positionnèrent devant les pirogues assignées. Un batelier se plaçait dans l'embarcation, ensuite chaque famille s'y installait avec ses biens et des provisions bien calculées.

— Nous voilà encore une bande d'exilés, lâcha un passager, une nation de naufragés ligotés par une croyance et un malheur commun pour nous emmener dans une nouvelle errance.

— Laissez-vous guider par l'espoir plutôt que par des inexactitudes grossières. Les gens qui sont ici recherchent leurs parents sur la côte acadienne de La Louisiane. La paroisse Saint-Martin vous attend.

— Nous serons toujours des réfugiés, des âmes errantes, murmura Rose-Aimée.

— Ne vous découragez pas, l'encouragea Jean-Baptiste. Je serai agriculteur, et nous vivrons sur l'une des plus belles fermes de la région avec nos cultures de riz et de subsistance. Nous vivrons aussi de la pêche et nous aurons du bétail. Ça ressemblera à notre ancienne terre en Acadie.

— Vous croyez vraiment que nous réussirons ?

— J'en suis persuadé, surtout avec une femme comme vous à mes côtés, assura Jean-Baptiste. L'important est de rester ensemble, quoi qu'il arrive avec nos familles élargies. Nous allons fonder une nouvelle vie, Rose-Aimée. Je vous le promets.

—Ne me faites pas de promesses, Jean-Baptiste. Une promesse est une dette. Trop de fois, dans ma vie, les promesses qu'on m'a faites n'ont pas été tenues. Je n'y crois plus.

—Je voulais simplement vous donner de l'espoir.

—J'aime mieux croire aux belles preuves.

—Alors, qu'il en soit ainsi. Croyez aux belles preuves. Je vous les livrerai une par une. En retour, je gagnerai votre confiance.

—Je ne m'attends pas à ce que vous trouviez une solution à tous nos problèmes. Tout ce que je souhaite, c'est qu'on puisse affronter les épreuves ensemble.

—Je vous le promets, et je tiens à ces promesses parce que j'y crois vraiment, quoi qu'il arrive.

—D'où tirez-vous cet optimisme, toute cette énergie ?

—De vous, parce que vous êtes à mes côtés. Vous enrichissez ma vie par votre simple existence.

—Je vous le répète, je ne vivrai pas avec vous en tant que conjointe. Je suis mariée à un autre homme.

—Je ne vous demande pas plus que de voir votre sourire et vos yeux bleus tous les jours.

—Nous verrons bien, mon cher Jean-Baptiste, si vous garderez votre parole.

—Soyez assurée. Je la garderai à chaque carrefour de notre vie.

La pirogue était moins généreuse avec son espace. Rose-Aimée se sentait près de l'onde verte du bayou. L'odeur de la végétation et de l'eau elle-même lui semblait exotique. En glissant sur l'eau à chaque coup de pagaie, elle regardait passer le rivage qui se dévoilait de plus en plus avec sa faune et sa flore. Le chant des oiseaux était impressionnant, d'autant plus que Rose-Aimée voyait certaines espèces pour la première fois. De temps en temps, elle apercevait des ours noirs solitaires qui observaient les canards planer sur les eaux avec leur magnifique plumage. Des tortues qui se baignaient au soleil ponctuaient les quelques rochers le long de la rive. Puis l'alligator tant redouté dans les contes se révéla enfin. Le reptile à l'armure impressionnante descendit de la berge pour disparaître sous les eaux.

—C'est d'une beauté terrifiante, laissa entendre Rose-Aimée.

—Que voulez-vous dire ? répliqua Jean-Baptiste.

—C'est à la fois beauté et terreur. Je n'ai jamais rien vécu de pareil, se reprit Rose-Aimée en regardant des aigrettes blanches patau-

ger nonchalamment dans l'eau près du rivage. Les marais et les prairies se confondent à l'infini, mais ce sont les grands chênes vivants, avec leurs branches centenaires ornées de mousse espagnole qui me laissent sans mots.

—Vous adorerez cette région, intervint le batelier acadien. Nous sommes chez nous, à cet endroit. Les familles d'ici ont vécu dans la vallée de l'Annapolis, en Tracadie, sur la rive nord de l'île Saint-Jean. La plupart viennent de Chignectou. Ici, vous ne connaîtrez pas de longs hivers glaciaux qui persistent jusqu'au printemps. Nous sommes dans une région sous-tropicale. Vous vous adapterez. Nous l'avons tous fait.

—Les Acadiens vivent uniquement ici ? demanda Rose-Aimée.

—Nous habitons toute la côte. Il y en a aussi à Fausse Pointe sur le bas Teche. On trouve des compatriotes de la garnison du fort Toulouse sur le Bayou Courtableau, dans le quartier d'Opelousas.

—Nous avons entendu parler de la chute du fort Toulouse et de l'exode des Acadiens sur l'Isle Madame, dit Jean-Baptiste.

—J'ai entendu cette histoire à plusieurs reprises, renchérit Rose-Aimée. Elle me semble de plus en plus familière chaque fois que je l'entends. Comme tant d'autres drames, que de pertes et de séparations !

—Sur les côtes de la Nouvelle-Acadie, chère dame, il n'y a que des retrouvailles et des familles élargies. La paroisse a même commencé à enregistrer des naissances chez les Acadiens. La vie a repris son cours. Vous pourrez posséder une propriété, dans ce village. Vous aurez des terres et le gouvernement espagnol vous aidera. Vous pourrez installer une porcherie, si vous le voulez. On vous fournira même des journaliers noirs. Ils sont infatigables ! Le progrès devient une nécessité.

—Cela m'étonne d'apprendre que le gouvernement espagnol nous aidera. Nous nous méfions des gouvernements, répondit Jean-Baptiste.

—Ne vous méfiez pas du gouvernement espagnol, le rassura le batelier. Il vous apportera de l'aide tant qu'il y aura du progrès, car dès que nous serons autonomes, il n'aura plus à nous fournir les nécessités de la vie.

—Vous dites des *journaliers noirs*. Que voulez-vous dire ? questionna Rose-Aimée sur un ton méfiant.

—Ce sont des esclaves. En Louisiane, il est permis de posséder des esclaves noirs. C'est ce qui nous permet de faire avancer plus rapidement les travaux, expliqua le batelier, intrigué par la question.

—Je m'oppose à l'esclavage, riposta Rose-Aimée. Je ne peux pas comprendre comment nous, les Acadiens, qui sommes arrivés ici dans la misère et le grand besoin, osons recourir aux esclaves. J'ai vécu en Pennsylvanie sur une ferme où le propriétaire exploitait des esclaves. Je ne peux décrire toute l'inhumanité avec laquelle ces pauvres gens ont été traités.

—Vous parlez avec votre cœur. Je reconnais cette grande valeur. Il est malheureusement vrai que les gouvernements infligent de mauvais traitements aux nouveaux arrivants comme nous. Si vous ne voulez pas d'esclaves pour progresser et devenir autonome plus rapidement, c'est votre droit. Sachez qu'ici, la situation d'un nouvel arrivant est toujours précaire, car nous dépendons d'un gouvernement qui n'est pas le nôtre. Pour ne plus vivre sous les lois de nos anciens maîtres, nous sommes arrivés ici à grands frais. Vous allez défricher votre terre tout en étant prévenus que si le gouverneur actuel le désire, il pourrait vous chasser de la colonie, et faire de vous des esclaves. Il pourrait vous faire payer pour vos rations fournies par la couronne espagnole tout en refusant de vous accorder un refuge. Je vous laisse décider quel comportement est le plus barbare. Sans exagérer, il y aura toujours une partie de la population qui sera moins favorisée.

—Croyez-vous qu'on puisse être témoins de cette inhumanité qu'est l'esclavage sans pouvoir contester ? interrogea Rose-Aimée devant l'impatience grandissante du batelier.

—Ceux qui se plaignent risquent l'emprisonnement ou l'exil, expliqua l'homme.

—Est-ce ici le paradis que tu m'as promis ? demanda Rose-Aimée à Jean-Baptiste. Sommes-nous partis de si loin pour aboutir dans un autre enfer ?

—Ce n'est qu'un geste symbolique de la part de la couronne espagnole, se défendit Jean-Baptiste sur un ton résolu. Le gouverneur et le capitaine général de la Louisiane espagnole souhaitent restaurer et établir le contrôle espagnol sur la colonie. Mieux vaut une gouvernance de La Havane que de Versailles. Pour ce qui est des journaliers, nous les paierons. Ne vous faites pas de soucis. Nous n'aurons jamais d'esclaves chez nous.

—Je voudrais simplement avoir une image plus claire de mes responsabilités et de ce qui nous attend, répliqua Rose-Aimée.

—Notre première responsabilité sera de vivre comme des gens libres. Nous sommes libérés des serments de fidélité. Nous sommes libres, Rose-Aimée. C'est l'amnistie. Nous vivrons selon notre libre arbitre et de notre plein gré. Notre fidélité et notre obéissance inviolables ne seront que pour Dieu. Cessons nos litanies et nos lamentations. Nous allons recevoir une concession d'une lieue carrée dans le district d'Attakapas. Nous nous concentrerons sur l'élevage de porcs et la culture du sol. Pour ce qui est de ce que le gouvernement nous octroiera, nous refuserons les deux esclaves consentis aux nouveaux arrivants, mais accepterons les têtes de bétail, les chevaux et les moutons.

—Loin de moi l'idée d'entraver votre élan, se permit d'intervenir le batelier, mais si la couronne espagnole vous octroie toutes ces possessions, elle exigera une certaine allégeance de votre part envers elle. Pour chaque bête que vous recevrez, pour chaque route que vous tracerez, le gouvernement espagnol frappera à votre porte advenant le cas où l'armée espagnole serait déployée et que vos services seraient requis pour aider les soldats. Ce que vous recevez devient un dû à la couronne espagnole. Malheureusement, le choix ne vous appartient pas. Les fauteurs seront punis.

—Nous serons désespérément perdus, ici ! signifia Rose-Aimée assez fort pour que Jean-Baptiste l'entende.

—Rose-Aimée, que puis-je dire pour vous convaincre que nous avons pris la bonne décision ?

—En ce moment, avec mon état d'âme, vous ne pouvez rien dire de plus pour me convaincre que j'ai bien fait de vous suivre dans ce cours d'eau infernal et interminable.

La pluie se remit à tambouriner sur la surface de l'eau. Le dédale du bayou se confondit avec les averses qui perçaient agressivement le ciel. Le batelier ralentit sa manœuvre.

—Nous devons arrêter ici, dit-il en dirigeant l'embarcation vers le rivage.

—Pourquoi ? s'étonna Jean-Baptiste. Vaudrait mieux avancer et sortir de cette région, non ?

—Le bayou va gonfler. Nous ne pouvons voir rien avec cette averse, répondit le batelier.

—Allons sur la terre ferme, trancha Rose-Aimée. Je suis d'accord avec le batelier. Autrement, nous allons périr dans ce bayou.

—Nous sommes près de l'embouchure. Il ne serait pas sage d'entreprendre une expédition dans le bois, s'entêta Jean-Baptiste. Nous risquons d'errer pendant des jours pour trouver le bassin d'Atchafalaya. En forêt, les ruisseaux en provenance du bayou sont de véritables tourbillons. Nous devons abattre des arbres pour faire des ponts au-dessus de l'eau. Il y a trop de risques. Suivons notre itinéraire. Nous émergerons éventuellement sur le Bayou Teche, près des colonies acadiennes de Fausse Pointe.

Les cieux se calmèrent enfin. Une humidité accablante enveloppa les passagers envahis par des nuées de moustiques. Finalement, le batelier prononça les paroles tant attendues. Attakapas ! Nous sommes arrivés !

—Regardez, Rose-Aimée ! s'exclama Jean-Baptiste. Nous sommes arrivés en Nouvelle-Acadie.

—Holà ! cria un homme au bout du quai. Veuillez accoster ici.

Rose-Aimée observa le village qui semblait enraciné depuis toujours dans les terres humides du bayou. Les jambes alourdies par la fatigue, elle se leva péniblement et le villageois lui tendit la main.

—Bienvenue à vous, gente dame ! la salua-t-il. Bienvenue en Nouvelle-Acadie.

—Merci, monsieur, mais cet endroit ne ressemble en rien à mon Acadie.

—Vous avez raison. L'environnement est différent de notre ancien pays, mais ce sont les gens qui habitent ici qui font la Nouvelle-Acadie. Vous trouverez des Acadiens de la haute vallée de l'Annapolis, du bassin des Minas, de l'Isle Saint-Jean et de l'Isle Royale. Vous êtes chez vous, ici.

Rose-Aimée examina les modestes maisons et le va-et-vient des habitants qui venaient les accueillir.

—Jean-Baptiste, lança un homme en donnant une poignée de main ferme à ce dernier. Vous voilà finalement arrivés ! Bienvenue à notre éden !

—Jules, je vous présente Rose-Aimée.

—Madame, dit Jules en faisant une révérence. Nous vous invitons dans notre humble demeure. Antoinette nous attend avec impatience. Nous vous espérions depuis plusieurs jours.

—Nous avons eu quelques aléas, fit savoir Jean-Baptiste, mais nous voilà arrivés à bon port.

Une femme attendait sur le seuil de la porte d'une maison simple, mais solide. Deux petites filles se tenaient dans ses jupes, dont une qui suçait son pouce, les larmes aux yeux. Une autre femme surgit de la maison. Sa peau brune scintillait sous les perles de sueur. Elle passa un mouchoir sur sa figure et prit la petite pour la calmer.

—Bonjour ! lança Antoinette. Mon Dieu ! Comme c'est bon de voir que notre colonie s'agrandit. Vous pouvez rester ici jusqu'à ce que votre maison soit prête.

—Vous êtes trop généreux, remercia Jean-Baptiste.

—C'est la moindre des choses. Ici, les gens s'entraident. Nous sommes une grande famille.

—J'aimerais voir la terre qu'on nous a concédée, demanda Jean-Baptiste.

—Venez avec moi, l'invita Jules. Laissons les femmes vaquer à leurs occupations.

—Josette, allez nous chercher de la limonade fraîche, commanda Antoinette en prenant ses deux fillettes sur ses genoux. Donc, vous voilà prête pour la nouvelle aventure ! dit-elle en regardant Rose-Aimée assise au bout de la table.

—J'ignore si ce sera une aventure. Je dois vous avouer que je ne me suis jamais autant sentie dépaylée. Ce pays est étrange. Dans quel monde sommes-nous ?

—D'après le ton de votre voix, vous semblez découragée. Le voyage des dernières semaines a été difficile, j'en conviens. Je l'ai fait moi-même pendant que j'étais grosse de ma petite dernière. Mais je peux vous garantir que les choses vont s'améliorer. On s'habitue au climat, aux odeurs du bayou, et même aux moustiques.

—Antoinette, je n'ai pas votre âge, et encore moins votre enthousiasme. Nous sommes bel et bien en exil, ici. Plusieurs Acadiens se sont aventurés en Louisiane espagnole pour revoir leurs parents, mais combien les ont réellement retrouvés ?

—Vous cherchez quelqu'un ?

—Je cherche mon fils et mon conjoint.

—Monsieur n'est pas votre conjoint ? questionna Antoinette, perplexe.

—Nous avons décidé de quitter la ferme en Pennsylvanie, car il y avait de nouveaux propriétaires et nous craignons ces nouvelles gens. De plus, l'État venait d'annoncer l'émancipation des esclaves. Le temps était propice pour partir, donc j'ai accepté d'accompagner Jean-Baptiste jusqu'ici. Au fond, je n'avais pas le choix, étant donné que mes ressources étaient limitées.

—Écoutez, Rose-Aimée, le coût du transport pour se rendre ici est faramineux. La Louisiane a encore une réputation déplorable à cause des incertitudes qui y règnent. C'est assez pour dissuader les immigrants acadiens de venir ici, surtout avec les dangers de la réinstallation. Plusieurs nouveaux arrivants acadiens espèrent retrouver la vie qu'ils menaient jadis, mais le bayou ne pardonne pas la moindre erreur. On doit rester tissé serré pour assurer notre autonomie en tant que communauté. Seul le temps le dira. Les gens d'ici en tirent le meilleur parti. Les hivers ne sont pas rigoureux comme ceux que vous avez connus dans le nord. Chez nous, les enfants sont en bonne santé et nos familles sont comme une courtepointe. Nous sommes un clan élargi de parents, dont la plupart sont à portée de vue. Les maladies infectieuses et la fièvre tropicale sont rares et les habitants vieillissent en toute quiétude. Les Acadiens ont apporté leur bien le plus précieux : leur famille. Vous recevrez une terre qui subviendra suffisamment à vos besoins. Nous cultivons abondamment pour notre famille en croissance, dit-elle en se touchant l'abdomen. Nous attendons un autre enfant au printemps. Le bonheur est possible ici.

—Je vous admire, répliqua Rose-Aimée. Moi aussi, j'ai déjà eu cet élan. Ici, en Nouvelle-Acadie, nous élèverons des porcs. Ce n'est pas ce dont j'avais envisagé de faire à mon âge. Me voici donc éleveuse de porcs.

—Je comprends, reprit Antoinette, mais nous sommes un peuple résistant. La Nouvelle-Acadie sera florissante dans les prairies d'Atakapas.

—Je le souhaite ardemment, lança Rose-Aimée en tordant nerveusement ses mains. Je le souhaite de tout mon cœur.

La maison modeste de Rose-Aimée vit le jour avant que l'automne s'installe pour de bon. La période de misère qu'elle avait tant appréhendée ne s'était pas concrétisée. Jean-Baptiste avait livré sa promesse. Ils avaient atteint un niveau de confort matériel comparable à celui qu'était le leur en Pennsylvanie. Bientôt, leur ferme prendrait

les couleurs de l'Acadie avec ses coutumes et son patrimoine redéfini. Au village, les mariages et les sépultures se succédèrent jusqu'à l'arrivée du père Mermenteau, désireux de fonder une nouvelle paroisse. C'est ainsi que la petite église d'Attakapas vit le jour. Le prêtre était heureux parmi ses registres qu'il espérait remplir de nouvelles unions et des naissances qui en découleraient. Il voulait fonder une paroisse, mère des Acadiens. Celle-ci s'appelait désormais Saint-Martin de Tours et le village avait été baptisé Martinville.

Avec Jean-Baptiste, Rose-Aimée connaissait la vie tranquille qu'elle souhaitait. Tout l'univers tournait autour d'elle. Jean-Baptiste s'en assurait. Le deuil impénétrable avait évolué en colère fulminée. Personne ne connaissait leur arrangement secret. Seuls les murs de la chambre où Rose-Aimée dormait seule auraient pu raconter l'histoire d'une solitude partagée à deux.

— J'en ai assez des conversations avec le curé, se plaignit-elle un jour à Jean-Baptiste. Ses visites à l'improviste sont agressantes, surtout quand vous êtes au champ. Je n'ai jamais vu un prêtre célébrer tant de mariages et de baptêmes. Je crois qu'il nous soupçonne. Il me pose même des questions au sujet de notre couple.

— Ne vous inquiétez point. Nous offrons plus que notre part de la dîme.

— Je me méfie de cet homme, en particulier quand il nous supplie humblement, comme il le dit, de l'autoriser à forcer les délinquants à payer la dîme. C'est une honte !

— Ce vieux capucin se heurte aux gens. Seul l'évêque de Santiago de Cuba peut l'enlever de nos vies. Quelle que soit leur dévotion, les paroissiens refusent de lui accorder la déférence qu'il exige en reconnaissance de sa position sociale et de son statut de religieux. Il impose un régime malsain.

— Nous en sommes la preuve, convint Rose-Aimée. Nous n'échappons pas à son examen minutieux de notre vie personnelle. C'est une intrusion. Je ne veux plus qu'il entre ici sans que vous y soyez.

— Ce vieil homme se croit encore dans les vieilles colonies espagnoles aristocratiques. Il croit que nous sommes des paysans ignorants, inférieurs aux hommes de l'étoffe. Il s'impose avec son arrogance, et se joint aux autorités coloniales pour condamner les nouveaux arrivants qui n'adhèrent pas à son autorité. S'il vient à notre

porte, ne lui ouvrez pas. Je dois aller au champ. Antoinette vous envoie Josette avec un colis qui vient du nord.

— Je serai ici. Un colis du nord ?

Rose-Aimée regarda Jean-Baptiste prendre le chemin des champs. C'était devenu un rituel du couple. Chaque fois qu'elle le voyait partir de la maison, un tiraillement bien évident se manifestait en elle. Ce n'était pas de l'amour. C'était de l'affection et de la reconnaissance. Jean-Baptiste avait respecté sa promesse et ne partageait pas sa couchette. C'était un homme bon, généreux et dévoué. Souvent, l'idée de s'approcher de lui était tentante, ne serait-ce que pour profiter de la chaleur de sa peau et de humer son odeur d'homme à l'heure du coucher. Le soir, lorsque Rose-Aimée entendait le craquement du lit dans la chambre d'à côté, elle savait qu'il était là. Qu'il l'attendait sans rien dire. Le sentiment de l'âme et du corps était toujours présent dans l'attente. Pour Rose-Aimée, le désir devenait de plus en plus déchirant. La tristesse se manifestait en joie de le connaître. Les deuils, toujours là, prenaient moins de place. Pourtant, dans ses rêves, il lui arrivait de revoir Philippe et la ferme de Grand-Pré. Parfois, elle pensait avoir entendu sa voix l'interpeler de très loin. Le souvenir de son époux ravivait celui de François, petit homme de 3 ans. C'est dans ces moments aigres-doux qu'elle fermait les yeux et son cœur. Tel un mystérieux baiser sur la joue, les larmes venaient lui couper le souffle. L'important était de ne pas pleurer devant Jean-Baptiste. Après tout, il avait tenu sa promesse et même au-delà de celle-ci, il lui offrait une vie heureuse qu'elle commençait à accepter. Toutefois, le doute prenait toujours sa place et ne cédait point.

La dernière année avait été une accalmie ; les tempêtes de l'incertitude étaient chose du passé. C'était comme un grand repos. La maison abritait les rires de deux personnes qui apprenaient à se connaître dans une complicité sereine. Il ne manquait que l'audace pour comprendre pas que le désir donne le pouvoir à la réalité.

— Madame ? appela timidement Josette en tirant Rose-Aimée de sa rêverie.

— Bonjour, Josette. Je suis désolée, j'étais loin dans mes pensées. Je ne vous ai pas vu monter le chemin de la maison.

— Je le voyais dans vos yeux, madame Rose-Aimée. Je voyais que vous étiez très loin.

—Merci d'avoir apporté le colis. Nous ne l'attendions pas. Je me demande de qui il vient.

—Je ne pourrais pas vous le dire, répliqua timidement Josette. Je ne sais pas lire.

—Je peux vous enseigner la lecture. Cela vous permettrait de découvrir tout un nouveau monde.

—Vous êtes bien aimable, madame Rose-Aimée, mais la lecture ne me servirait à rien. Je n'ai pas besoin de lire pour gagner ma vie.

—Pardonnez-moi. Ce n'était pas mon intention de vous juger ou de vous blesser. Mais sachez que la lecture enrichirait vos journées. Vous pourriez apprendre de nouvelles choses. Découvrir la vie des autres. Le monde serait plus grand.

—Je n'ai pas besoin d'enrichir mes journées. Ce que je vis est suffisant. C'est tout ce que je connais. Apprendre de nouvelles choses ne me serait pas utile, puisque je fais toujours la même chose. Pour ce qui est de découvrir la vie des autres, cela ne me regarde point. Pour moi, le monde n'a pas besoin d'être plus grand. J'aurais peur de m'y perdre. Je préfère un monde que j'ai toujours connu.

—Entrez, Josette. Je vais fermer la porte.

Josette entra sur la pointe des pieds pendant que Rose-Aimée déposa le colis sur la table. Tout à coup, une mésange entra brusquement dans la maison et s'affola partout en heurtant les murs.

—Dieu ! s'écria Josette. La malchance ! La malchance !

Rose-Aimée prit son balai et dirigea l'oiseau vers la porte ouverte.

—Voilà, tout est réglé. Il est libre. N'ayez pas peur, Josette. Ce n'est qu'un oiseau.

—L'oiseau a apporté le malheur. Il est entré par la porte pour annoncer une mort prochaine et vous l'avez fait sortir par là où il est entré. Il aurait fallu le faire sortir par la fenêtre pour conjurer le mauvais sort.

—Josette, ce n'est qu'une superstition.

—Madame, en Louisiane, vous devez croire aux superstitions pour vous en protéger.

—Nous serions toujours malheureux si nous croyions à tous ces faux présages. Je vous rassure, chère Josette, monsieur et moi sommes en très bonne santé. Personne ne mourra dans cette maison.

Rose-Aimée se tourna vers le mystérieux colis. Le papier brun qui l'emballait révélait peu de renseignements. Que le nom de la destinataire écrit d'une main soignée. Quelques indications avaient été ajoutées en cours de trajet, mais sans plus. Rose-Aimée détestait les imprévus. Elle passa son index le long de la ficelle et hésita un instant. Prenant le couteau sur la table, elle donna un coup sec et coupa la ficelle qui retenait le contenu. Le papier, qui avait été manipulé maintes fois, céda facilement pour révéler un petit coffre en bois très humble, mais bien astiqué. La lettre F était gravée sur le couvercle. Rose-Aimée souleva celui-ci et cessa de respirer. Toute l'énergie de son corps se dissipa d'un seul coup. Tremblante, elle trouva le dossier de la chaise et s'y appuya à deux mains bien ancrées. Soudain, elle poussa un cri venu du plus profond d'elle. Josette tressaillit.

— Madame ! s'inquiéta-t-elle en aidant la pauvre femme à s'asseoir. Madame !

Les yeux remplis d'eau, Rose-Aimée pouvait à peine voir le contenu du coffre. Une lettre cachetée reposait sur le dessus du contenu emballé avec du papier de soie. Elle la prit et la mit de côté pour dévoiler les vêtements bien lavés et repassés d'un enfant. Le bonnet était orné de violettes et de gerbes de blé qu'une aiguille patiente avait brodées sur le lin. Deux choux en satin décoraient les côtés, alors que le ruban bien repassé était encore intact. La jaquette de nuit, elle aussi faite d'une étoffe tissée et filée dans une maison lointaine en Acadie, avait de petites étoiles et une lune souriante sur la poitrine, elles aussi brodées avec amour. Des chaussettes, de petits pantalons et une couverture bleue étaient pliés soigneusement au fond du petit coffre. Rose-Aimée porta la couverture à son visage et huma son odeur. Elle connaissait bien ces vêtements. C'était ceux que François portait sur le quai de Philadelphie avant qu'ils ne soient séparés. La mère n'avait pas trouvé son fils, mais quelque chose de lui venait de la trouver. La lettre serait-elle la missive tant attendue lui annonçant qu'elle pouvait venir chercher son enfant ?

Brisant le sceau de l'enveloppe, elle constata que la note était manuscrite par la même main soignée qui avait adressé le colis. Quelqu'un avait pris le temps de lui écrire deux pages au sujet de François.

— Madame ? répéta Josette devant l'émotion de Rose-Aimée.

—Je crois deviner, mais je ne peux pas lire cette lettre. Elle est écrite en anglais. Josette, allez au champ chercher monsieur Jean-Baptiste. Dites-lui que c'est urgent.

Josette s'exécuta aussitôt. Abandonnant ses tâches, Jean-Baptiste accourut jusqu'à la maison.

—Rose-Aimée! appela-t-il en entrant en toute hâte. Que se passe-t-il? Quelle est l'urgence?

Rose-Aimée leva les yeux et lui indiqua les vêtements bien étendus sur la table.

—Je ne comprends pas, dit-il en s'approchant d'elle pour la consoler.

—Regardez, ce sont les vêtements de mon enfant.

—Vous en êtes certaine?

—Comment voulez-vous que je fasse erreur? Je peux reconnaître les vêtements de mon fils. C'est moi qui les ai faits et qui les ai brodés. Je reconnais chaque fleur, chaque étoile que j'y ai mises.

—Et la lettre?

—Je ne peux pas la lire. Elle est écrite en anglais. Qui pourrait la traduire pour moi?

—Madame, le capucin connaît plusieurs langues, indiqua Josette. Il pourrait vous la lire.

—Ah non, pas cet homme ignoble. Je ne veux pas qu'il connaisse ma vie!

—Nous n'avons pas le choix si vous voulez savoir ce que contient cette lettre. Nous lui demanderons simplement de la lire et nous lui donnerons une aumône pour son trouble. Ensuite, il partira. Nous transcrirons tout ce qu'il dira. Josette, courez chercher le capucin, pria Jean-Baptiste.

—Madame? dit Josette, toujours inquiète.

—Oui, allez le chercher, approuva Rose-Aimée, résolue à découvrir le secret de la lettre.

Le capucin arriva quelques heures plus tard avec son arrogance habituelle. Jean-Baptiste le reçut avec une courtoisie plus généreuse que l'habitude, ce qui plut à l'homme de Dieu, qui s'installa sur la meilleure chaise de la maison. Rose-Aimée avait rangé les vêtements d'enfant dans le coffre, puis l'avait fermé. Il ne restait que la lettre sur la table. Josette, qui était revenue avec le père, s'installa près de la porte de la cuisine, les yeux rivés sur Rose-Aimée.

— Il y a un bail que je suis entré dans votre demeure, chers paroissiens, commença le capucin en frottant sa barbe.

— Désirez-vous une consommation ? proposa Jean-Baptiste.

— Tout dépend de ce que vous avez à m'offrir, répliqua le capucin en observant les lieux d'un œil narquois.

— Nous avons du thé et du rhum.

— Je bois du thé tous les jours, mais le bon rhum n'est pas de refus. Provient-il de la Guyane ?

— Je crois que oui, répondit Jean-Baptiste.

Le moine prit une gorgée de rhum, passa sa main crasseuse sur sa bouche pour essuyer les gouttelettes prises dans sa barbe grisonnante et tendit son verre une deuxième fois. Sans mot dire, Jean-Baptiste lui versa une autre rasade. Ensuite, le vieux capucin posa le regard sur Rose-Aimée.

— Si j'ai bien compris le message de Josette, vous avez reçu une lettre d'une personne mystérieuse et vous n'êtes pas en mesure de la lire, car elle est écrite en anglais. Est-ce exact ?

— Oui, mon père, confirma Rose-Aimée.

— Vous avez de la chance, je suis polyglotte. Connaissez-vous la signification de ce mot ?

— Non, mon père, je ne connais pas la signification de ce mot.

— Je ne suis pas surpris. Ce mot signifie que je maîtrise l'art et la science de plusieurs langues. Savez-vous au moins lire ?

— Je sais lire, mon père, mais en français seulement. Ma mère parlait plusieurs langues. Elle était traductrice et interprète à Louisbourg.

— Dommage que vous n'ayez pas hérité son intelligence. Louisbourg, vous dites ? Une Acadienne qui travaillait pour les Anglais ?

— Ma mère ne travaillait pas pour les Anglais. Je vous l'assure.

— Donnez-moi cette lettre, commanda sèchement le capucin.

Rose-Aimée lui tendit la lettre en faisant un semblant de révérence. Le moine sourit, ce qui révéla ses dents cariées.

— La calligraphie vient d'une très belle main éduquée de la classe supérieure. Vous dites que vous ne connaissez pas l'expéditeur ?

— C'est exact, elle ne le connaît pas, répondit Jean-Baptiste.

— Je ne vous adressais point la parole, monsieur, le sermonna le religieux. Je parlais à madame.

— Je ne connais pas la personne qui me l’a envoyée, intervint Rose-Aimée, déchirée par le comportement du capucin qui tournait sans cesse la lettre dans ses mains.

— Pour vous, que valent la lecture et la traduction de cette lettre, madame ?

— Beaucoup, mon père.

— Donc, vous seriez prête à faire un don à l’Église ?

— Oui, mon père, nous vous offrons cette somme, répliqua Jean-Baptiste en glissant des écus sur la table près de la main du prêtre. Faites-en ce que bon vous semble.

— Très bien, dit le capucin en prenant l’argent.

Il déplia la lettre et la lut silencieusement. Ensuite, il la replia et ferma les yeux en croisant ses mains sur son abdomen.

— Mon père, que dit la lettre ? supplia Rose-Aimée. Je vous en prie.

— Je médite, madame. Je demande à Dieu et à l’Esprit-Saint de m’éclairer dans cette intervention. Ce que je viens de lire, si c’est véridique, car les gens peuvent mentir autant avec leur plume qu’avec leur langue, va vous troubler.

— Nous sommes prêts à vous entendre, mon père, l’encouragea Jean-Baptiste en voyant la détresse de Rose-Aimée.

— Bon, finit par consentir le capucin en prenant un troisième verre de rhum bien rempli, les yeux fermés pour s’en délecter davantage. Je commence. Cette lettre provient de madame Benjamin Proud. Elle prétend vous avoir connu sur sa ferme en Pennsylvanie. Est-ce vrai ?

— C’est exact, mon père, valida Rose-Aimée.

— Donc, si c’est vrai, je continue. Si ce sont des faussetés, je ne veux pas perdre mon temps en lisant un torchon rempli de mensonges.

— Cette lettre, comme vous le dites, est écrite de la main de madame Proud. Elle était la propriétaire du domaine où j’ai travaillé pendant plusieurs décennies. Pouvez-vous continuer, mon père ? Que dit-elle ?

— Soyez patiente. La patience est une vertu. Possédez-vous la patience ?

— Oui, je la possède. Pardonnez-moi, mon père.

Jean-Baptiste s’avança vers Rose-Aimée, le regard attendri devant sa douleur.

—Donc, je vais continuer en vous rappelant, madame, d'être vertueuse. Regardez-moi. Vous avez bien compris ?

—Oui, mon père, j'ai bien compris.

—La lettre raconte toute une histoire. Après la vente de son domaine, madame Proud aurait quitté les lieux pour s'installer en banlieue de Philadelphie. Son cercle social, très important, je crois, lui aurait donné l'occasion de rencontrer une riche famille de Harrisburg, la capitale de la Pennsylvanie. Les deux femmes de ces familles se sont liées d'amitié. Madame Proud a appris de cette bourgeoise américaine qu'elle avait adopté un enfant acadien lors du débarquement à Philadelphie. Elle était au courant que l'enfant avait été enlevé à sa mère lors de l'inscription aux registres. La mère de l'enfant aurait été envoyée au domaine des Proud, où elle avait un contrat de servitude. L'enfant, pour sa part, a été placé chez cette famille quakeresse très prospère. Comme la dame avait perdu un enfant tout récemment et qu'elle ne pouvait en avoir d'autres, elle a supplié son mari d'adopter le petit garçon en question. Afin de rendre son épouse heureuse, l'homme a accepté, et ils ont adopté l'enfant.

—Mon Dieu, mais c'est François ! s'exclama Rose-Aimée.

—Madame Proud vous a fait parvenir les vêtements que l'enfant portait la journée de son enlèvement. La dame qui est devenue sa mère les aurait gardés en souvenir de la femme qui avait fait le sacrifice ultime de lui avoir donné son enfant.

—Mais c'est faux ! Je n'ai jamais donné mon enfant !

—Votre enfant ? répondit le capucin. Êtes-vous la femme dont il est question dans cette lettre ?

—Oui, je le suis. Je suis la mère du garçon. J'ai été déportée à Philadelphie avec mon fils et on nous a séparés sur le quai. J'ai tenté de le retrouver pendant des décennies, mais en vain. Je n'avais pas les moyens pour voyager. Je n'ai jamais donné mon fils ! De même pour mon conjoint, son père ! Il a été envoyé en exil avant nous et je ne l'ai jamais revu !

—Que voulez-vous dire ? Votre conjoint a été déporté ? Je ne comprends pas, dit le capucin d'une voix arrogante. Monsieur ici n'est pas votre conjoint ?

—Mon conjoint a disparu il y a plus de trente ans lors de la première déportation à Grand-Pré. Je ne sais pas s'il est en Europe ou à Saint-Domingue. Je l'ai attendu tout en cherchant notre fils.

—Madame, je croyais que Jean-Baptiste était votre conjoint. Je croyais que vous étiez d'honnêtes gens.

—Nous sommes d'honnêtes gens, mon père, lâcha Jean-Baptiste. La vie a décidé de nous unir dans ces circonstances. Moi aussi j'ai été séparé de ma conjointe il y a plus de trente ans.

—Mais vous vivez dans le péché ! cria le capucin. Vous n'êtes pas unis par les vœux sacrés du mariage comme l'ordonne l'Église. Vous êtes des pécheurs ! Je suis dans une maison de gens malhonnêtes ! Des esprits noirs ! Vous, madame, vous n'êtes qu'une grande pécheresse ! Vous avez abandonné votre conjoint avec qui vous étiez unie pour toujours par l'Église et vous avez commis un grand sacrilège ! Vous n'êtes pas une bonne mère ! Vous avez abandonné votre enfant à des étrangers !

—Mon père ! Nous vous demandons de faire preuve de compassion, s'offusqua Jean-Baptiste.

—La compassion ! Jamais, gens ignobles !

D'un trait, le moine déchira la lettre sans prendre le temps d'en terminer la lecture. À genoux, pécheresse ! À genoux, et suppliez votre Dieu de vous pardonner ! À genoux ! Je vous l'ordonne ! cria le capucin en prenant Rose-Aimée par les cheveux pour la jeter par terre.

—Arrêtez ! Ne la touchez pas ! Ne la touchez pas ! ordonna Jean-Baptiste en enlevant le capucin endiablé de sur Rose-Aimée. Reculez ! Ne la touchez pas !

—Arrière, homme indigne ! Arrière comme Satan ! Vous irez tous en enfer, pécheurs infâmes !

—Ne touchez pas à ma femme !

—Votre femme ! Vous voulez plutôt dire cette charogne qui abandonne son enfant et qui fait sa vie avec un autre homme pendant que son mari béni par l'Église est à sa recherche !

—Reculez et lâchez ses cheveux ! Rose-Aimée est innocente. Elle n'est pas ce que vous dites ! Reculez, je vous avertis, réitéra Jean-Baptiste en prenant le capucin par les épaules pour le repousser vers l'âtre de la cheminée.

Le regard ahuri, le moine trébucha et se frappa le derrière de la tête sur la crémaillère. Dans un bruit sourd, il s'écroula au sol tandis qu'une mare de sang s'écoulait de sous son crâne déformé.

—Non ! cria Rose-Aimée. Non ! Qu'as-tu fait ?

— Mais rien ! se défendit Jean-Baptiste en s'agenouillant près du corps, je ne lui voulais pas de mal. Je voulais te protéger. Josette, allez vite chercher Antoine. Soyez discrète ! Ne parlez à personne.

— Je vous le promets, le rassura Josette, les yeux grands ouverts.

— Qu'allons-nous faire ? paniqua Rose-Aimée. Qu'allons-nous faire ? Vous serez accusé du meurtre du capucin !

— Plusieurs s'en réjouiront, mais vous avez raison. Comment expliquer notre altercation sans dévoiler notre vie privée ?

— Le sort est jeté. Josette avait raison. Le mauvais sort est jeté !

— Que voulez-vous dire ?

— Josette avait raison. L'oiseau qui est entré dans la maison est venu annoncer une mort. Je craignais pour nous. Quand j'ai vu les vêtements de mon enfant, je redoutais qu'on m'annonce son décès. Maintenant, notre vie vient d'être bousculée en raison de cet accident. La mort est entrée dans notre maison ! L'oiseau était son messenger !

— Je demanderai à Antoine de nous aider. C'est un homme discret.

— Je crois que pour une fois, vous n'aurez pas la solution. C'est un meurtre. Vous serez puni par ma faute !

Un coup sec frappé à la porte annonça l'arrivée d'Antoine et de Josette. En entrant, l'homme s'arrêta pour saisir ce qui venait de se produire.

— Antoine, nous voulons vous expliquer ce qui s'est passé et réclamer votre aide.

— Madame Rose-Aimée, je suis profondément désolé. Je sais que vous ne vouliez pas que Josette dévoile votre situation. Cette enfant est une tombe. Elle sait garder les secrets, mais cette fois, elle a fait exception pour vous aider. Pardonnez son indiscretion. Elle m'a raconté toute l'histoire. Quelle horreur ! Jean-Baptiste, je sais parfaitement que vous ne vouliez aucun mal à cet homme. C'est un accident.

— Croyez-vous que la communauté acceptera notre version des faits ? s'inquiéta Jean-Baptiste.

— Tout le monde sait, ici, que vous êtes un homme honnête. C'est plutôt le clergé qui vous fera un procès. Vous n'en sortirez pas indemne. Le gouverneur espagnol sera prévenu par l'Église et vous serez cité en procès. Les mauvaises langues répandront des médisances au sujet de la femme pécheresse qui a abandonné son enfant et trahi son mari. Vous serez jugés sévèrement.

— Qu'allons-nous faire ? sanglota Rose-Aimée.

— Vous avez qu'une chose à faire. Dissimuler la vraie nature de cet accident, suggéra Antoine.

— Quoi ? Mais comment ?

— Avez-vous confiance en moi, Jean-Baptiste ?

— Oui, bien sûr.

— Je reviendrai à la noirceur. Emballez le corps dans son manteau. Nous transporterons le capucin chez lui. J'ai une idée.

Rose-Aimée s'empara de la lettre que le capucin avait lancée. Elle n'en connaissait pas tout le contenu, mais le peu qu'elle savait suffisait à lui démontrer que François était bel et bien vivant. De son côté, Josette était retournée chez elle avec Antoine. La pauvre était tellement ébranlée. Il n'en demeurait pas moins que sa loyauté avait aidé Rose-Aimée. Comme convenu, Jean-Baptiste enveloppa le corps du capucin dans sa cape et ferma les yeux du défunt. Ensuite, il débarrassa l'âtre du sang et retira les cheveux encore accrochés à la crémaillère. Rose-Aimée prit le coffre et se mit à le bercer à la manière d'un nouveau-né. Lorsque la lumière du jour commença à disparaître, Jean-Baptiste alluma le feu sous le chaudron de soupe. La fumée qui sortirait ainsi de la cheminée donnerait l'impression qu'il n'y avait rien d'anormal dans la modeste maison. Le feu qui crépissait doucement dans l'âtre éclairait sereinement la pièce, pendant que Rose-Aimée berçait encore le coffre dans ses bras.

Soudain, le bruit de la charrette annonça l'arrivée d'Antoine. Dans la noirceur absolue, les deux hommes sortirent le capucin et le ramenèrent à sa résidence.

— Déposons-le dans l'écurie, chuchota Antoine.

Ce dernier sortit la monture du moine. Ensuite, Jean-Baptiste et lui étendirent la dépouille sur le sol de l'enclos et Antoine renvoya le cheval dans l'enclos. L'animal trépignait autour du cadavre pour l'éviter alors que Jean-Baptiste retenait son souffle. Les deux hommes travaillaient dans le silence. Antoine versa du rhum sur la bouche bleutée du capucin, prit un fouet et frappa le cheval sans merci. La bête se mit à ruer et à trépigner. En colère, elle écrasa ensuite sous ses sabots le crâne du capucin. Antoine laissa le fouet tomber près du corps, puis quitta l'écurie en compagnie de son complice.

Le lendemain, un paroissien annonça avec effroi que le capucin avait été tué accidentellement par son cheval. Il raconta que le père

avait peut-être tenté de discipliner sa monture en le fouettant dans son enclos. Affolé, le cheval aurait écrasé son maître à mort. On enterra ce dernier la journée même après une courte prière, et l'on prépara la résidence pour le prochain curé.

La vie reprit tant bien que mal, comme une courteline déchirée qu'on essaie de réparer. Tous les morceaux ne vont plus ensemble. Il manque quelque chose que l'on ne peut pas nommer. Que l'on ne veut pas mentionner. Le silence frappait de plein fouet autour de la table de cuisine. Jean-Baptiste se laissait engloutir par les remords. Pour défendre Rose-Aimée, il avait tué le capucin. Il avait ralenti son train au champ et à la porcherie pour s'isoler à la maison, loin du regard des autres. Pourtant, personne n'était au courant de son crime.

Rose-Aimée avait ramassé les morceaux de la lettre déchirée et les avait rassemblés sur la table pour aligner les filigranes de l'écriture élégante et le reste du secret qu'il lui restait encore à découvrir. Prenant une autre feuille de papier, elle mélangea de l'eau et de la farine et colla les pièces ensemble pour reconstruire le message.

— Si la vie était aussi simple, lança Jean-Baptiste en la regardant faire.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si la vie était aussi simple que de rapiécer une lettre pour trouver la réponse, nous ne serions pas dans cette situation infernale. Comment ai-je pu descendre si bas ?

— La mort du capucin était un accident. Vous n'avez rien à vous reprocher. Ce n'était qu'un accident. Vous m'avez défendue contre cet ogre. Vous m'avez protégée. Vous n'avez rien à vous reprocher. J'aurais dû prendre la parole, mais j'étais abattue. Quelle cruauté de la part d'un homme qui se dit le messager d'un dieu qui pardonne ! Cet individu n'était qu'un lâche. Mais vous, vous êtes un homme bon. Si vous laissez cet incident dominer vos pensées, vous en serez le serviteur pour toujours.

— Je ne peux me montrer indifférent à ce qui s'est passé. Par ma main, un homme a perdu la vie.

— Cet incident s'est introduit dans notre vie à notre insu. Nous ne l'avons pas cherché. Si nous avions choisi de l'assassiner, je serais d'accord avec vous et je vous accompagnerais dans cet enfer que vous avez créé pour vous-même. Je laisserais les ombres nous envelopper et nous engloutir vivants par les ténèbres pour nous punir.

— Rose-Aimée, c'est votre cœur qui parle. Sachez que j'en suis profondément reconnaissant, mais que rien ne pourra assouvir ma conscience. Je serai à toujours marqué par ce meurtre.

— Cessez ce discours haineux envers vous-même. Vous êtes un homme bon. Je ne peux que le répéter. Vous me défendiez. C'est un cas de légitime défense. C'était votre unique intention. Pardonnez-vous. Regardez les gens qui nous côtoient dans notre quotidien. Croyez-vous qu'ils soient tous irréprochables ? Croyez-vous qu'ils n'aient jamais commis un acte qui pèse sur leur conscience ? Quitte à me répéter, pardonnez-vous. La vie continue. Faites la paix avec vous-même. Notre avenir en dépend, Jean-Baptiste. Nous ne pourrions pas survivre si vous vous effondrez. Nous sommes partis de trop loin pour voir tout s'écrouler pour un accident.

— Vos mots cherchent à me reconforter, mais rien ne peut effacer l'horreur que je ressens.

— C'était le destin du capucin.

— Donc, c'est mon destin aussi.

— Tout ce qui est arrivé est un jeu de circonstances.

— Mais j'en suis à l'origine. J'en suis la cause.

— C'est faux ! C'est le capucin qui en est la cause. La seule et unique ! Ne laissez pas notre vie se terminer ainsi, je vous en prie ! Vous m'avez toujours soutenue, toujours donné de l'espoir. Maintenant, laissez-moi vous aider. Nos vies se sont liées pour une raison. Laissez de côté cette colère en vous et revenez à moi comme vous étiez auparavant. L'homme fort et beau. L'homme qui remplit nos journées d'espoir et de lendemains.

— Cet homme n'existe plus, Rose-Aimée. Je ne peux plus rien donner. Ce crime me détruit.

— Jean-Baptiste, repoussez ces sentiments d'impuissance, je vous en supplie. Nous méritons d'avoir une belle vie ensemble. Ne nous enlevez pas ce pour quoi nous avons dû tant nous battre.

— J'ai toujours vu en vous une femme d'exception, stoïque et courageuse. Ce n'est pas moi qui vous ai sauvée, mais vous qui m'avez sauvé. Dès le début de notre relation, vous m'avez donné un but dans la vie. Quand je vous ai rencontrée au domaine des Proud, je voyais une femme belle, sensible et généreuse. Je vous ai voulue dès les premiers instants. Je ne peux imaginer ma vie sans vous.

—Revenez à moi. Ne vous laissez pas tomber dans un affreux destin que vous ne méritez point. Revenez à moi. Nous méritons mieux. Si vous devez tomber, alors tombez dans mes bras. Je vous retiendrai de cette misérable chute.

Jean-Baptiste pleurait doucement, la tête penchée sur la table. Rose-Aimée mit la lettre de côté et posa une main sur la tête de l'homme attristé, en laissant ses doigts séparer les mèches grisonnantes.

—Revenez à moi, Jean-Baptiste, murmura-t-elle pendant que des larmes brouillaient son regard attendri.

—Rose-Aimée, je vous aime, confessa Jean-Baptiste en se levant pour la prendre dans ses bras. Je vous aime ! Je vous aimerai toujours ! J'ai bâti ma vie autour de vous et je la veux ainsi. Vous êtes ma vie.

—Soyons heureux tout simplement, répondit Rose-Aimée.

—Oui, soyons heureux, approuva Jean-Baptiste. Puis-je vous embrasser ?

—Vous pouvez m'embrasser.

Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Jean-Baptiste embrassa la femme qu'il avait toujours aimée. Encore mieux, elle lui retournait son baiser. La lutte silencieuse était terminée. Plus rien ne les retenait.

—Je veux être votre épouse, votre conjointe. Nous ne serons pas unis aux yeux de l'Église, mais nous le serons dans nos cœurs.

—Mais, vous l'avez toujours été dans mon cœur.

—Je veux être votre femme dans votre lit. Notre lit.

—Êtes-vous certaine, Rose-Aimée ?

—Je suis certaine. Je veux faire ma vie avec vous et je la veux à part entière, confirma Rose-Aimée en prenant la main de son interlocuteur pour le guider vers son lit. La vie nous a imposé une souffrance, nous n'avons pas d'autre choix que de nous en libérer.

—Rose-Aimée, je vous aime de tout mon cœur, mais je ne veux pas que vous m'aimiez par pitié.

—Je ne vous aime pas par pitié. Je vous aime de tout mon être. Je vous ai toujours aimé, mais je retenais cet amour, car il me semblait interdit. J'étais confuse avec le passé. Je le laisse maintenant. Le passé est le passé. Laissons-le aux morts et aux âmes errantes. Je veux vivre avec vous. Venez...

—Vous croyez que c'est bien, au beau milieu de la journée, quand je devrais être au champ ? questionna Jean-Baptiste en souriant.

—C'est encore meilleur en plein après-midi. Le champ sera toujours là pour vous attendre. Pour ce qui est de nous, n'attendons plus. La vie est trop courte.

Les jours et les nuits qui suivirent étaient remplis d'une belle quiétude. Jean-Baptiste souriait quand il voyait les vêtements de sa bien-aimée au bout du lit, et celle-ci soupirait de joie lorsqu'elle était couchée près de lui, la tête sur son épaule, à respirer son odeur. Les deux restaient d'ailleurs au lit plus longtemps. Une reconnaissance émue, liée à une tendresse généreuse et réconfortante, les protégeait du passé.

Toutefois, la lettre de madame Proud demeurait une énigme. Rose-Aimée l'avait rangée soigneusement dans le coffret, sans libérer ses secrets. Pourtant, sa présence se faisait ressentir.

—Rose-Aimée, nous devons résoudre le problème de la lettre, décida un jour Jean-Baptiste en regardant le coffret dans la huche.

—C'est un problème pour vous ?

—Non, pas pour moi. Ce qui me dérange, c'est le fait que vous n'ayez pas été en mesure de connaître tout son contenu. Vous m'avez aidé à me libérer de mes remords et en échange, je désire ardemment vous aider avec votre fils François. Les renseignements que ce message contient pourront vous libérer. Je vais demander au magistrat s'il peut nous aider.

—C'est une solution, mais ça m'effraie un peu. Si la lettre annonçait la mort de mon fils ?

—Vos craintes me surprennent. Vous avez toujours voulu savoir ce qui était advenu de François et Philippe. Pourquoi arrêter maintenant quand le destin vous offre une bonne piste ?

—Ce qui m'effraie est la réalité sur ce qui est advenu d'eux. La vérité qui me sera dévoilée. Que fait-on avec une vérité qui nous effraie ?

—D'habitude, la vérité nous fait mal quand nous préférons entendre des mensonges. Or, ce n'est pas le cas. Vous n'avez pas à craindre la vérité. Elle vous libérera.

—Je n'en suis pas certaine. Je ne veux pas perdre ce que nous avons ensemble, vous et moi.

— Pourquoi perdriions-nous ce que nous avons ? N'avez-vous pas confiance en notre lien, en notre union ?

— Oui, j'ai confiance. Je ne veux pas meurtrir ou fragiliser notre union. Je m'en voudrais de vous causer d'autres souffrances.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai confiance en nous, mais je réitère le fait que soutenir l'inconnu est de vivre dans le vide. Vivons pleinement, nous le méritons.

— Vous avez raison. Je suis si fatiguée de vivre dans la peur.

— La peur vous empêche de vivre. Il ne faut pas souffrir ce que l'on craint. Ce n'est pas une vie.

— Vous avez raison. Demandez au magistrat de traduire la lettre. Nous ferons face à la vérité une fois qu'elle nous posera des difficultés.

Le bureau du magistrat espagnol était sombre comme l'homme qui l'occupait. Rose-Aimée et Jean-Baptiste attendaient patiemment dans la pièce externe du cabinet. Un commis maniait et remaniait la même liasse de documents sans vraiment travailler. Finalement, il émit un soupir et abandonna la pile au bout de son pupitre déjà encombré. La porte du bureau s'ouvrit et le magistrat fit signe au commis d'envoyer le couple qui l'attendait depuis plus d'une heure.

La robe de l'homme était éloquente dans son arrogance et la crasse qui ornait le bord du vêtement et du col qui avait jadis été blanc. Son symbolisme était presque identique à celui du capucin qui avait agressé Rose-Aimée. Les deux vêtements étaient obscènes, l'un aux yeux de Dieu, l'autre à ceux de la loi.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda le magistrat en regardant le couple par-dessus son lorgnon.

— Maître, nous sollicitons votre aide pour traduire une lettre importante. Elle est écrite en anglais.

— Vous ne pouvez pas lire cette langue ? Pourtant, vous avez vécu avec des Anglais. Je trouve cette situation ironique. J'ai l'aisance de pouvoir parler plusieurs langues. L'espagnol est ma langue maternelle. Le français, la langue des colons, et l'anglais, la langue des affaires, me servent dans mon office. Ensuite, je peux lire le latin et le grec. L'éducation classique est une merveille, ne croyez-vous pas ?

— Vous avez tout à fait raison, maître. Malheureusement, nous n'avons pas pu tirer profit d'une éducation aussi avancée que la vôtre. Nous sommes reconnaissants de pouvoir solliciter votre assistance dans la traduction de cette lettre, répliqua Jean-Baptiste.

—L'analphabétisme est un fléau pour cette colonie. Comment pourrons-nous élever cette culture au niveau de l'Espagne quand les gens ne savent pas lire, écrire et compter ?

—Maître, en toute humilité, nous savons lire, écrire et compter en français. Nous connaissons aussi le latin dans la limite de nos rituels religieux, se défendit Jean-Baptiste.

—Il est plus facile de se défendre lorsqu'on est pauvre, que lorsqu'on vit dans la richesse. Vous êtes tous pareils, les Acadiens. Heureusement que vous êtes laborieux. C'est tout dans la balance des choses. Montrez-moi cette lettre, lança le magistrat.

—La voici, maître.

—Mais, pour une lettre qui a une si grande valeur pour vous, pourquoi est-elle déchirée ?

—Je l'ai déchirée par mégarde en croyant qu'il s'agissait d'un autre document, mentit Rose-Aimée sans regarder le magistrat.

—Pauvre créature émotive ! Parfois, les femmes ne savent pas ce qu'elles font. Bon, je vois qu'il n'y a qu'une page. Laissez-la-moi et je la traduirai moyennant une rémunération, bien sûr. Je demanderai à mon commis de vous la transcrire. Vous l'aurez demain, mais vous devez payer d'avance. Êtes-vous en mesure de couvrir ces frais ?

—Oui, maître. À quelle heure pouvons-nous passer demain ?

—Avant l'heure du midi, car le commis part à midi bien sonné.

En sortant du cabinet, Rose-Aimée émit un soupir de frustration. Le commis leva la tête avec un regard aussi vacant que sa présence, puis replongea sa plume dans l'encrier et continua à dresser des colonnes de chiffres avec une précision à la fois extrême et obsessive. En sortant de l'édifice, Rose-Aimée éclata de rire.

—Mais, qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? s'enquit Jean-Baptiste, le sourire aux lèvres. Vous étiez toute décontenancée il y a à peine quelques minutes !

—Oui, je l'avoue, j'ai été momentanément désemparée, mais à la vue du commis, je ne pouvais pas contenir mon rire.

—Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous fait rire chez ce pauvre imbécile ?

—Justement, c'est le commis du magistrat et il n'a pas la contenance digne de son poste. Encore moins le magistrat. Quelle caricature !

—J'aimerais avoir votre imagination, mais je me fie plus à la science de cet homme. Son travail est important pour nous. Jouons le jeu et soyons respectueux. Le résultat en vaudra la chandelle.

—Je l'espère. Je l'espère ardemment.

Le magistrat tint parole. Le lendemain, le commis remit la lettre originale, la traduction en français et la facture à Jean-Baptiste.

—Prenons quelques minutes pour lire la traduction, suggéra Jean-Baptiste.

—Non, pas ici. Je veux la lire à tête reposée lorsque nous serons à la maison. Je crains d'apprendre de mauvaises nouvelles. Je veux être discrète. C'est une petite communauté, ici.

À la maison, Jean-Baptiste déposa les documents sur la table. Rose-Aimée prit le temps d'enlever son bonnet et de le ranger sur le crochet en ajustant les rubans.

—Bon, je vais la lire en espérant que la traduction est exacte, murmura-t-elle à peine.

Du bureau de Margaret Elizabeth Proud.

Chère Rose-Aimée,

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé et que vous vous êtes bien installée avec les autres Acadiens de La Louisiane. Il est très malheureux que les nouveaux propriétaires de notre domaine n'aient pas eu besoin de vos services. D'un autre côté, c'est une délivrance de la servitude elle-même, et je suis certaine que vous en êtes très reconnaissante.

Cette lettre vous expliquera le contenu du petit coffre que je vous ai envoyé. Vous reconnaissez sûrement les vêtements de l'enfant. Ce sont ceux de votre fils, ceux-là mêmes qu'il portait le jour où vous avez débarqué à Philadelphie et qu'il vous a été malheureusement enlevé. Je sais qu'au cours des nombreuses années où vous avez été sous contrat avec nous, vous avez entrepris de nombreux efforts pour le retrouver. C'était une tâche impossible en raison du manque de temps, d'argent et d'occasions. J'espère sincèrement que les informations suivantes vous rassureront et vous consoleront. Je sais, en tant que mère, ce que signifie la perte d'un enfant.

Il y a plusieurs années, une de mes amies très chères a perdu son enfant à la naissance. Elle a pu le bercer dans ses bras seulement quelques heures avant que son âme ne rencontre Dieu, son créateur. Les semaines qui ont suivi la mort de l'enfant, cette pauvre femme a plongé dans un état de profonde dépression. Son chagrin était un abîme. Son mari, qui souhaitait la sauver d'un malheur imminent, a entendu dire que les enfants acadiens étaient séparés de leur famille et envoyés dans des fermes pour y être asservis. Il a donc prié à cette fin.

L'argent donne tout. Lorsque votre enfant a été libéré de vos bras fatigués, l'époux de mon amie avait déjà demandé à acheter votre enfant à l'un des greffiers qui enregistraient vos noms. Une fois l'enfant lavé, épouillé, nourri et vérifié par un docteur, il a été remis à ma chère amie qui l'a accueilli comme si elle était sa vraie mère. Ce fut une scène très émouvante. Je peux vous assurer que votre fils a connu une belle vie et qu'il a eu une bonne mère. Cette famille l'a aimé tendrement et a pris soin de lui au-delà de vos espoirs. En d'autres termes, et aussi cruel que cela puisse être, il a eu une bien meilleure vie avec eux que celle que vous auriez pu lui offrir. Comme ce couple n'était pas en mesure d'avoir d'autres enfants, votre fils a été le centre de leur univers. Il a grandi, est devenu un homme bon, un individu scolarisé qui est maintenant médecin. Il parle l'anglais, le français, l'espagnol et bien sûr, le latin. On me dit qu'il a un bon cœur et qu'il est très généreux, car lorsqu'il ne pratique pas la médecine, il consacre son temps libre à fournir des soins médicaux aux immigrants dans la région où il vit.

La raison pour laquelle sa mère m'a donné ses effets personnels est que l'enfant s'est toujours interrogé sur ses origines. À trois ans, il était très intelligent. Pour une raison qui défie toute explication, il n'a jamais oublié le bateau sur lequel il avait voyagé et la dame qui l'accompagnait. Pour des raisons évidentes, mon amie n'a jamais mentionné que vous étiez la dame dont il se souvenait si bien. L'année dernière, il a commencé à chercher cette dame dont il mentionnait souvent le nom. La plus grande peur de mon amie est qu'il vous trouve, car elle pense qu'un enfant n'a qu'une seule vraie mère et c'est le seul et unique rôle que Dieu lui ait donné. En échange de votre silence, elle vous donne ces vêtements en souvenir de l'enfant. Elle vous implore de ne pas le chercher. En retour, son mari glissera un mot en votre faveur au gouverneur espagnol de La Louisiane. Vous

serez sous sa protection aussi longtemps que vous ne chercherez pas le garçon ou que vous ne le laisserez pas vous trouver. J'ai le regret de dire que, connaissant le mari de mon amie, ce n'est pas une menace vaporeuse et je suis désolée de devoir transmettre cette nouvelle de cette manière. Il est important que vous cessiez et abandonniez vos tentatives de réconciliation avec le garçon. La famille a changé son nom et ne lui a jamais dévoilé son vrai nom.

Sur une autre note, je me souviens que vous aviez mentionné que son père avait été déporté vers une destination inconnue et que vous ne l'aviez plus jamais revu depuis. Après votre départ de notre ferme, l'un des employés des nouveaux propriétaires a dit au contremaître qu'un homme était venu à la maison pour vous voir. Il avait quitté un navire marchand amarré à Philadelphie et s'était enquis de vos allées et venues. Lorsqu'il est arrivé à notre propriété, on lui a dit que vous étiez partie avec d'autres Acadiens pour La Louisiane. D'après ce que nous avons su au sujet de votre mari, et ce que l'engagé a dit au contremaître, cet homme s'est identifié sous le nom de Philippe. Je crois qu'il s'agit de votre mari et aux dernières nouvelles, il est en route pour vous retrouver. Encore une fois, je me sens obligée de répéter que ni vous ni votre mari ne devez essayer de trouver le garçon.

Nous savons où vous résidez, mais vous ne saurez jamais où se trouve le lieu de résidence ou de travail du garçon. La vie n'a pas été très douce avec vous, mais elle a été généreuse pour votre fils grâce au bon cœur de mon amie. Savoir qu'il a une bonne vie est une consolation suffisante.

Je vous prie d'accepter mes vœux les plus sincères. Je souhaite que vous puissiez tourner la page et continuer à vivre votre vie. Je ne vous écrirai plus jamais. N'essayez pas de trouver l'origine de ce courrier, ce serait inutile.

Que Dieu vous bénisse, Rose-Aimée.

Salutations,

Margaret Elizabeth Proud

Postscriptum : vous trouverez sous pli une mèche de cheveux prise sur l'enfant le jour où il est arrivé dans sa nouvelle famille.

Rose-Aimée soupira lentement, mais l'anxiété la trahissait. D'une main fébrile, elle déposa doucement la lettre sur la table et y apposa ses deux paumes pour couvrir le papier. Les yeux fermés, elle retournait bien loin en Acadie, dans les prés fleuris de la ferme où courait jadis un enfant heureux. Portant ses mains à son visage crispé tant elle s'efforçait de retenir ses larmes, elle couvrit sa bouche pour ne pas crier. Le temps pesait sur ses épaules. Le passé venait de la rattraper. Soudain, un bruit sourd la tira de sa tristesse. Jean-Baptiste venait de quitter la maison en fermant la porte, de sorte que son absence soit remarquée par sa conjointe perdue dans ses regrets. Cette dernière fixa la porte qui venait de claquer dans le vide. Confuse, elle n'osait bouger. Finalement, elle relut la lettre à plusieurs reprises, et s'endormit sur sa chaise.

La pénombre annonçait une nuit fraîche. Les oiseaux se faisaient entendre et les hirondelles tiraient leur révérence. On pouvait sentir le foin que Jean-Baptiste avait étalé pour les chevaux. Le ciel prenait une couleur marine. Les étoiles perçaient discrètement autour d'une magnifique lune qui éclairait les champs. La faible lueur d'un fanal émanait de la fenêtre unique de la grange. Jean-Baptiste s'y était réfugié et n'avait pas dit un mot depuis son brusque départ de la maison. Rose-Aimée entendait encore les murs vibrer.

Les jambes endolories, elle se leva de sa chaise, plia la lettre en la portant à ses lèvres, et la remit dans le coffre. Ensuite, elle alluma le feu et réchauffa la soupe dans la marmite noire pendue à la crémaillère. Elle n'avait même pas envie d'aller chercher Jean-Baptiste. Son départ abrupt avait été éloquent. Il pouvait facilement deviner que la lettre procurait de l'espoir pour Rose-Aimée, qui se lancerait à la recherche de son fils même si elle ignorait par où commencer sa quête. D'avoir appris que Philippe la cherchait la troublait également. L'enjeu allait changer. Philippe ne l'avait jamais oubliée. Il était à sa recherche depuis plusieurs années. À croire qu'il avait été plus tenace qu'elle, qui avait abandonné tout espoir et qui s'était donnée à un autre homme. Elle laissa le feu mourir dans l'âtre et alla se coucher. Si Jean-Baptiste se présentait à la chambre, elle ne l'accueillerait pas dans son lit.

Le matin s'annonçait par une petite lueur pénible qui cherchait à rentrer. Rose-Aimée, le corps endolori, resta immobile dans son lit, les yeux rivés au plafond. Le souvenir de la veille la couvrait d'une rai-

deur qui l'empêchait de se lever. À côté d'elle, le lit était encore froid. Jean-Baptiste n'était pas rentré. Le vide la frappa avec une raideur à la fois surprenante et décevante. Elle n'aimait pas avoir le sentiment du cœur tordu par une crainte qu'elle ne pouvait nommer. Blessée parce que Jean-Baptiste n'avait pas fait l'effort de venir la retrouver, elle s'assit au bord du lit et ajusta sa jupe et son tablier. Elle avait dormi tout habillée.

Une odeur venait de la cuisine abandonnée. Arrêtée au seuil de la porte, Rose-Aimée vit que Jean-Baptiste était entré pendant la nuit pour consommer le rhum qu'il avait toujours gardé précieusement pour les occasions spéciales. Elle constata aussi qu'il avait quitté la maison avec une ivresse tangible, puisqu'il avait titubé et renversé quelques chaises. En se penchant pour les redresser, elle remarqua avec dédain qu'il avait uriné sur la catalogne. Dans un mouvement de colère, elle prit l'étoffe et la lança dehors en maugréant le nom de celui qu'elle croyait aimer. Ensuite, elle se dirigea à l'étable pour constater que ce dernier était parti avec l'un des chevaux. Sentant la colère monter encore plus, elle retourna à la maison pour émettre un cri de colère. L'humiliation était aiguë et amère.

Le départ de Jean-Baptiste en disait beaucoup. Un nouveau chemin s'ouvrait devant Rose-Aimée. Pourtant, ils s'étaient choisis. Ils avaient assouvi leur désir de ne pas être seuls et maintenant qu'elle l'était, Rose-Aimée se disait qu'elle n'était pas le genre de femme à vivre seule. Elle n'aimait pas ce vide qui l'entourait et surtout, l'absence de l'autre qui mettait tout à sa disposition. Si elle n'avait plus Jean-Baptiste, elle laisserait Philippe la trouver. C'était mieux que rien, du fait qu'elle ne savait plus si elle aimait le premier, ou si elle pouvait apprendre à aimer le second à nouveau.

Le temps pressait. Les animaux attendaient dans l'étable. Il faudrait faire le double des tâches. Voilà qui la consolait. Ainsi, le temps passerait plus rapidement. Elle attendrait l'homme qui se présenterait le premier sur le seuil de la porte et s'ajusterait en conséquence.

Les gens du village ne mirent pas de temps pour deviner l'absence de Jean-Baptiste. Sans oser poser de questions indiscretes, des hommes venaient tous les jours pour prendre soin des animaux. Au bout d'une semaine, plus personne ne vint. Rose-Aimée était seule pour voir à toutes les responsabilités. Sa solitude était nourrie par son

insécurité. Les femmes du village étaient intriguées par le départ de Jean-Baptiste et en même temps, jalouses quand leur homme allait aider à la ferme. Josette était la seule qui visitait Rose-Aimée. Devant la détresse et la colère de cette dernière, elle avait deviné sa source. La jalousie de Jean-Baptiste venait-elle du fait qu'il ne pouvait pas accepter que le bonheur de Rose-Aimée vienne de quelqu'un d'autre que lui ? Serait-il jaloux de Philippe, un homme qu'il ne connaissait point et dont Rose-Aimée ne parlait jamais ? Un homme pouvait-il avoir si peur qu'une mère retrouve son enfant ? Sans répondre, Josette pouvait lire cette douleur dans la figure de celle qui cherchait sa solitude.

— Vous n'avez pas l'obligation de venir tous les jours vous enquerir à mon sujet, dit Rose-Aimée, mi-vexée, mi-heureuse de voir que la jeune femme venait fidèlement la voir après avoir terminé ses travaux.

— Madame Rose-Aimée, je ne sens aucune obligation. Si je viens, c'est parce que je veux vous aider.

— Comment pouvez-vous m'aider ? Josette, je me sens inconfortable en votre présence. C'est très malaisant. Je ne veux pas vous blesser, mais je préfère être seule.

— Ce n'était pas mon intention, madame, de vous rendre inconfortable. Vous êtes une femme de services. Vous aidez les gens du village sans qu'on ait à vous le demander et maintenant que vous êtes seule, tout le monde est parti. Loin de moi est le désir de vous rendre malheureuse. Je voulais simplement vous aider. Je suis à votre disposition. Je peux nourrir les animaux, je peux ranger la cuisine... Vous n'avez qu'à me dire ce que vous voulez que je fasse.

— Josette, je ne sais pas si votre charité m'irrite ou si j'en dois en être reconnaissante. Je ne sais plus. Pardonnez mon humeur.

— Il n'y a rien à pardonner, madame. Vous êtes envahie par la tristesse. Je sens la confusion dans votre maison. Les esprits ne sont pas en paix, ici.

— Premièrement, ne me parlez point d'esprits. Dites-moi plutôt ce que les gens disent de moi au village. Non, ne me le dites pas. Je ne veux pas le savoir, se reprit Rose-Aimée en portant une main à ses lèvres pour les empêcher de trembler.

— Les gens ne disent rien, madame. Ils ont remarqué l'absence soudaine de monsieur et se demandent pourquoi il est parti si rapidement. Ils n'ont aucun doute qu'il reviendra.

— Que veulent-ils de moi ?

— Rien, madame. Si vous voulez dissiper votre inconfort, je crois qu'une simple explication au cœur d'une conversation courtoise mettrait fin à leur curiosité.

— Josette, moi-même j'ignore pourquoi Jean-Baptiste est parti si abruptement. Je suis si bouleversée que j'en ai la nausée.

— Je n'ose pas vous demander ce qui est arrivé, mais si vous ne voulez pas de mes services, j'ignore comment vous aider.

— J'aimerais pouvoir connaître le futur. J'aimerais savoir ce qui va m'arriver. J'ai mille et une questions, et je ne sais pas comment me creuser la tête pour trouver une seule réponse.

— Je peux vous aider, madame Rose-Aimée, réitéra Josette avec un sourire. Je connais une dame qui peut lire le tarot divinatoire. Elle aurait des réponses à vos questions.

— Le tarot ? Une diseuse de bonne aventure ? Vraiment ! Josette, vous croyez en la divination ? Vous vous moquez de moi et je n'en vois pas la raison. Je vous croyais une âme charitable.

— Madame, la vie est parfois étrange dans sa façon de révéler ses secrets. Il y a un autre moyen si vous ne voulez pas rencontrer la liseuse de tarot.

— Je me méfie des tromperies. Ces femmes ont une écoute active et se servent de leur intuition pour deviner nos vies. Ensuite, elles nous manipulent avec le symbolisme des cartes. Je suis rendue à un carrefour dans ma vie et je ne sais pas quelle direction prendre. Je rêve souvent à ce carrefour. La dame qui m'a donné cette amulette m'a dit qu'elle me protégerait lorsque je serais rendue à un carrefour, mais c'est de la supercherie. Je m'accroche à tout espoir et me voilà qui rêve à d'étranges choses.

— Au contraire, madame Rose-Aimée, c'est tout à fait naturel. C'est la nature et ses divinités qui communiquent avec vous. Il s'agit de les écouter. Je peux vous aider.

— Josette, je suis désolée, mais je n'ai pas l'énergie d'écouter vos histoires de magie noire. Je vous demande de partir. Je dois soigner les animaux.

— Ce n'est pas de la magie noire, madame. Puis-je voir cette amulette ?

— La voici, ce n'est qu'un petit carré en feutre rouge. J'ignore ce qu'il renferme, mais je n'ose pas l'enlever, confessa Rose-Aimée

en sortant la pochette de son corsage. Sur la même ficelle, il y a une médaille de Saint-Antoine de Padoue.

— La femme qui vous a donné ce gri-gri voulait vous protéger à l'aide du vaudou. Saint-Antoine est un messenger de nos ancêtres. Cette femme est une Mère. C'est une aînée ?

— Oui, elle était avancée en âge. C'est une esclave libérée qui habite chez les amis qui nous ont aidés lorsque nous sommes arrivés en Louisiane.

— C'est sans doute une prêtresse, une femme libre de couleur. Sûrement qu'elle a communiqué avec vos ancêtres et qu'elle vous a transmis un message puissant au sujet du carrefour qui vous attend. Le fait que vous en rêviez est le signe que vous approchez de ce carrefour. Voyez-vous un sens dans ce que je vous dis ?

— Non, je ne vois rien, mais ce rêve me hante à me déchirer. Il m'épuise.

— Donc, il est près de vous. Que faites-vous lorsque vous êtes envahie par ce genre de sentiment ?

— Je prie la Vierge Marie. Elle me console.

— La Vierge Marie vous guide. Elle est puissante en vaudou.

— C'est un sacrilège de mélanger la très Sainte Vierge avec vos superstitions. Vous m'offensez, s'offusqua Rose-Aimée.

— Je vous en prie, ne soyez pas offensée. Quand je suis arrivée ici, au bayou Teche, on m'a baptisée catholique romaine. Personne, ni les Français ni les Espagnols nous ont interdit nos pratiques religieuses africaines. Nous avons donc lié les deux religions ensemble, car les colonialistes ne nous comprenaient pas.

— C'est un sacrilège ! Cessez vos propos.

— Je ne veux pas insister, mais je vous supplie de m'écouter, poursuivit Josette. Il existe de nombreuses ressemblances entre le catholicisme romain et le vaudou. Ces deux religions vénèrent un être suprême et prônent l'existence d'esprits maléfiques ou de démons invisibles. Nous croyons aussi à une vie après la mort. Nous avons des rituels symboliques ou réels de sacrifice et de consommation de chair et de sang.

— Mais c'est ridicule !

— Pourquoi ? Lors de la communion, ne mangez-vous pas le corps et ne buvez-vous pas le sang du Christ ? Nous avons des esprits, vous avez des saints. Mais je vous concède une chose. Les catholiques

croient au libre arbitre et au choix personnel, ce qui n'est pas le cas avec le vaudou.

— J'avais entendu parler de cette religion en écoutant les femmes du village. Il était question de nuits débridées et de sacrifices humains. Apparemment, on aurait sacrifié un enfant blanc qui a été enlevé dans un village tout près d'ici.

— C'est faux. Les gens ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas.

— Si vous me jetez un sort pour me convaincre, je perdrai toute ma confiance en vous, Josette.

— Je ne veux pas vous jeter un sort, mais vous offrir mon aide. Il n'y a rien de mal à ce qu'une femme veuille en aider une autre.

— Mais nous sommes si différentes.

— Le croyez-vous vraiment ? De quelle manière sommes-nous si différentes ? Malgré le fait que je provienne d'une famille qui a connu l'esclavage, je suis aussi libre que vous. Vous m'avez enseigné à lire et à écrire et je vous ai fait confiance lorsque vous m'avez offert ce nouveau monde de connaissances. J'ai reçu une éducation grâce à vous et maintenant, je dévore tous les livres qui me tombent sous la main. Aussi, je travaille chez les Leblanc moyennant un salaire. Cet argent, je l'envoie à ma mère pour mes frères et sœurs. Je vous serai à jamais reconnaissante d'avoir ajouté cette qualité à mon existence. Laissez-moi faire de même pour vous.

— Écoutez, je suis épuisée. Je vous demande de partir. Je vous remercie d'avoir pensé à moi, mais je ne suis pas en mesure d'entreprendre ce que vous me demandez. Je n'ai plus d'énergie.

— Je ne veux pas vous effrayer. Je sais que ma vision du monde est différente de la vôtre. Nous sommes deux femmes dans cette pièce et pourtant, il y a plusieurs *Loas* qui l'habitent. Il y a un avantage à ceci. Laissez-moi vous guider et vous retrouverez votre énergie. En ce moment, vous ne faites que flotter. Le vaudou est un mode de vie pour moi. Je peux vous emmener voir une Mère au village des femmes. Elle vous aidera. Au fait, elle me dit qu'elle vous attend.

— Vous m'effrayez. Cette femme ne me connaît pas !

— Elle vous connaît plus que vous ne pouvez l'imaginer. Elle vous attend pour vous livrer un message. Elle pourra ouvrir la porte entre les divinités et le monde humain. Vous recevrez une guérison et des bénédictions, puis l'énigme du carrefour sera résolue.

— Quand pourrons-nous y aller ?

— Maintenant. Elle vous attend.

— Mais, la nuit tombe. Comment allons-nous nous rendre au village ?

— Je conduirai la charrette. Vous n'avez qu'à m'accompagner.

Parfois, la lune éclaire comme si elle voulait guider ceux qui errent dans la nuit. Josette tenait les rênes d'une main sûre pendant que Rose-Aimée, assise à ses côtés, récitait son chapelet. Épaule à épaule, les deux s'engouffraient dans le silence de la nuit. La charrette empruntait un chemin que Rose-Aimée ne connaissait pas. Une faible lueur jaune les attendait au bout de la route, dans un bosquet peuplé de petites maisons modestes. À l'arrivée de la charrette, des femmes vêtues de blanc vinrent silencieusement à leur rencontre. L'une prit le cheval par la bride et le conduisit dans une étable de fortune. Les autres encerclèrent Rose-Aimée en la guidant dans le jardin à l'arrière d'une chapelle improvisée.

La lueur d'un feu éclairait une femme d'un certain âge, assise sur une bûche en chêne. Ses pieds nus étaient bien ancrés dans le sol poussiéreux. Les cicadas qui causaient tout un vacarme dans le sous-bois se turent. Tout ce que Rose-Aimée pouvait entendre se limitait à sa propre respiration. Une main bienveillante la guida vers un cercle invisible dont le centre arborait un poteau. Des drapeaux à motifs soupiraient dans le vent humide comme des papillons de nuit. Il y avait un *vèvè* dessiné sur le sol avec une poudre qui ressemblait à de la semoule de maïs. La figure dessinée représentait des forces astrales devant servir à communiquer avec les esprits ancestraux. Rose-Aimée regarda les figures des femmes qui l'entouraient, toutes d'un certain âge. Ici, on vénérât les aïeux et c'étaient les femmes qui dominaient. Rose-Aimée venait d'entrer dans la sphère des prêtresses, le cercle des femmes qu'on appelle Mères.

Captivée par leurs danses, elle dirigea son regard vers les femmes qui avaient commencé à chanter au rythme syncopé des batteurs. Ces chants ouvraient la porte entre les divinités et le monde des humains. Les vieilles dames se déplaçaient, enivrées par une énergie mystérieuse. Bientôt, on inviterait un esprit à posséder l'une d'elles. Le chant était puissant. Rose-Aimée s'y laissait guider. Elle n'avait plus peur. On apporta un poulet à la *mambo*, qui le sacrifia pour *Loa*. De même, on déposa de la nourriture et des boissons sur le *vèvè* en offrande aux

esprits, puis une supplication fut offerte à Saint-Antoine-de-Padoue. Ensuite, la femme, avec une grâce infinie, invoqua le *Loa* principal qui livrerait sa prophétie dès que la Mère serait possédée. Les femmes continuaient à chanter en créole haïtien, tandis que d'autres dansaient autour du poteau-mitan. L'une d'elles faisait balancer ses hanches en tenant un serpent à qui elle parlait doucement. Finalement, l'esprit prit possession d'un corps. Rose-Aimée retint son souffle. La personne choisie tomba au sol, prise de convulsions. Deux dames la relevèrent et elle reprit sa danse. Elle dansa durant plusieurs heures, ses mouvements étant dictés par l'état d'exaltation qui l'envoûtait. Elle était en transe, possédée par *Erzuli*, la grande mère esprit. C'était un honneur d'être entré et monté par un *loa*. C'est à ce moment que Rose-Aimée comprit que le dieu unique n'interférerait pas avec les humains, qu'il ne le faisait que par l'entremise des esprits. La porte entre les deux mondes était ouverte. La Reine vaudou, qui était demeurée assise sur la bûche en chêne, se leva, se rendit au centre, près du poteau, et jeta du rhum sur le sol pour honorer les esprits. Levant un bras vers le ciel étoilé, elle invoqua l'esprit *Legba*, le vieil homme qui garde le carrefour, celui qui est à l'origine de la vie même. C'est lui qui contrôle le passage d'un monde à l'autre, entre l'esprit et la chair humaine. C'est de lui que viendrait le message des esprits en langage humain pour révéler le destin de Rose-Aimée. Il s'agit d'un esprit puissant. Aucun autre n'est invoqué avant lui ou ne se manifeste sans sa permission.

Le gardien des carrefours, des temples vaudous et des plantations se révéla pour indiquer le point de passage et accorder sa protection, car les carrefours sont les repaires des mauvais esprits. La Mère lui offrit ses hommages avec ses incantations et ses offrandes. Il était maintenant présent, près du poteau de mitan devenu la voie des esprits. *Legba*, un vieil homme tordu, marcha pieds nus en foulant le sol autour du poteau sacré, en contact éternel avec la terre. Rose-Aimée, maintenant enveloppée dans une transe, observait l'entité sans la voir. Le vieil homme, petite pipe aux lèvres, était adorable malgré les plaies qui couvraient son corps. Son apparence pitoyable cachait la force incroyable qui pouvait se manifester par une violence inouïe. La Reine vaudou, qui l'appelait Papa, lui offrit des légumes, de la viande et des tubules grillés.

Tout à coup, l'esprit monta l'une des femmes qui chantaient autour du cercle. Celle-ci s'agita. Ses membres étaient tordus et ses

yeux roulaient au fond de son crâne. Elle était à la fois horrible à voir et belle à observer. Au point culminant de sa possession, *Legba* contrôla les points cardinaux du carrefour. Dieu du destin, il parla par l'entremise de l'âme possédée pour livrer sa prophétie. C'est ainsi que Rose-Aimée reçut le message de son ancêtre. Du fond de la nuit, une voix qu'elle ne connaissait que trop bien lui servit un avertissement. Elle devait choisir le chemin à suivre. Sa volonté était libre. Le *Legba* lui annonça qu'elle était arrivée au carrefour et qu'elle devait choisir son destin. Il y avait quatre chemins possibles. Un pouvait la mener à un homme de son passé. Le deuxième, vers un homme du présent. Le troisième, vers un homme qu'elle reverrait dans le futur et le quatrième, vers sa solitude. Elle devait choisir, car la porte se refermerait si elle hésitait trop longtemps. La voix lui livrait un avertissement avec des mots que Rose-Aimée connaissait bien. Un sentiment d'amour puissant envahissait cette dernière. Elle ouvrit les yeux et les femmes agrandirent momentanément le cercle pour révéler une dame vêtue d'une robe ancienne, avec un bonnet noué sous le menton. Elle souriait et la sérénité qui l'animait était palpable. Rose-Aimée comprit et sourit. Sa mère Aimée était venue la conseiller.

Elle baissa les paupières et les femmes refermèrent le cercle. Par la suite, les chants et la danse continuèrent dans la nuit. Au moment de l'heure bleue, quand le soleil se lève pour brûler les vestiges de la nuit, il ne restait que la fumée du feu. Tout le monde était parti. Rose-Aimée retourna chez elle en comprenant que la ferme représentait le carrefour et qu'elle devait attendre le destin.

Autant les gens du village s'étaient montrés aimables envers Rose-Aimée peu de temps après le départ de Jean-Baptiste, autant leur ardeur s'était maintenant atténuée. Jean-Baptiste ne reviendrait pas. Quelque chose de grave avait dû de produire pour qu'il abandonne Rose-Aimée, lui qui l'avait pourtant protégée. Et voilà qu'à présent, son absence rendait la situation de la femme précaire. Les champs étaient presque à l'abandon, et les porcs devaient être vendus, car elle ne pouvait plus s'en occuper. Josette venait quand elle le pouvait pour aider avec le potager de subsistance et le jardin simple pour les plantes médicinales. Mais Rose-Aimée était résolue. Elle attendrait que le destin frappe à sa porte. L'un des hommes se présenterait un jour et si la prédiction du carrefour était véridique, elle pourrait alors confronter son destin.

— Les nuits semblent plus fraîches, dit-elle, un soir, en se berçant, le vague à l'âme.

— Les nuits sont les mêmes qu'avant, murmura Josette. C'est votre homme qui vous manque. Votre lit est froid. Vous ne couchez plus dans votre lit.

— Je n'en ai pas envie.

— Vous ne pouvez pas continuer ainsi à attendre.

— Que voulez-vous que je fasse ? Cette vieille dame m'a jeté un sort. Je dois attendre qu'un homme m'en délivre.

— Ce n'est pas un mauvais sort, mais un message. Elle vous a simplement dit qu'il y avait trois hommes qui viendraient à un certain moment, chacun dans des circonstances indépendantes. Le quatrième chemin représente la liberté de votre choix.

— Oui, je comprends, Josette, mais je dois attendre d'avoir vu ces trois hommes pour choisir le chemin qui me mènera à la liberté.

— Priez, madame Rose-Aimée. Priez la Vierge. Elle vous aidera.

— Je la prie à tout moment de la journée. Je mets tout entre ses mains et je lui dis que sa volonté soit faite. J'attends. C'est tout ce qui me reste.

— Il vous reste la ferme. Vous devez vous en occuper. Vous en retirez à peine de quoi vivre.

— Josette, je n'ai aucun intérêt. J'ai fini de lutter. Que le destin vienne frapper à ma porte. Je l'attends de pied ferme.

— Je vais aller voir la vieille dame pour vous. Elle me dira quand le premier homme arrivera.

— Vous feriez ça pour moi, chère Josette ?

— J'irai la voir cette nuit et je reviendrai à l'aube.

L'odeur du vieux purin envahissait la ferme. Rose-Aimée s'apercevait que les gens en charrette passaient plus rapidement, sans même la saluer. L'odeur du lisier et la vieille paille souillée dominaient tout. Un fermier était venu pour s'enquérir au sujet du lisier pour en faire l'épandage, mais avait constaté qu'il avait suinté jusqu'à la source et que celle-ci risquait d'être contaminée. La ferme avait dépéri et maintenant, les villageois devaient agir pour protéger la source d'eau potable. L'eau souterraine était menacée de contamination, ce qui serait catastrophique pour les puits.

Sans prévenir Rose-Aimée, un groupe d'hommes s'amènèrent tôt, le matin, pour retirer le lisier avant qu'il ait le temps de fermenter. De cette façon, l'eau serait épargnée. Les hommes partirent en silence, comme ce fut le cas toute la journée. Pas un n'avait adressé la parole à Rose-Aimée, qui était tiraillée entre la honte, la colère et la peur. Maintenant, elle s'en remettait à Josette, qui tardait à revenir.

La nuit fraîche s'annonçait. L'odeur du purin était moins évidente. Un fardeau se retirait lentement des épaules de Rose-Aimée. La cadence échevelée de la chaise berçante dans la cuisine avait repris. Les pieds de la femme fatiguée grattaient les planches en pin bien usées à chaque coup de va-et-vient. Aucun tison ne brûlait dans l'âtre. La maison était ensevelie par la nuit qui avançait dans les bayous brumeux. Le bruit des cicadas était assourdissant. Rose-Aimée sentait une fièvre monter en elle. Les mains moites et froides, elle s'épongeait le front quand quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez, je vous attendais, lança Rose-Aimée en se levant pour accueillir Josette. Vous en avez mis du temps !

La porte s'ouvrit après une courte hésitation et la silhouette d'un homme, chapeau à la main, apparut dans l'embrasure. Seule la lune connaissait son identité. Rose-Aimée sursauta.

— Je ne voulais pas vous alarmer, la rassura l'inconnu d'une voix basse. J'aurais dû attendre au matin, mais comme j'ai trouvé votre maison, j'ai cru bon de venir m'annoncer. Je peux revenir demain.

— Rose-Aimée se dépêcha d'allumer la lampe à l'huile. Elle connaissait bien cette voix surgissant du passé. C'était l'homme qu'elle attendait : Philippe était bel et bien devant elle.

— Dieu ! Vous m'avez fait peur, s'exclama-t-elle d'un ton vexé.

— C'est tout ce que vous avez à me dire après toutes ces années ?

— Après toutes ces années, que voulez-vous de moi ?

— Ce n'est pas l'accueil auquel je m'attendais. Où est la douce Rose-Aimée si vulnérable de Grand-Pré ?

— La douceur est devenue amère. Je ne suis plus la même femme.

— Je m'y attendais, répliqua Philippe en jetant un bref coup d'œil à l'intérieur de la maison. Les années vous ont changée. Vous étiez plus coquette et vous teniez une maison bien ordonnée.

— La vie change les gens. Que voulez-vous de moi ? Savez-vous où est François ?

— Puis-je m'asseoir ? À moins que le maître de la maison, que je ne le vois point, ait une objection à ma présence ?

— L'homme de la maison n'est pas ici, mais la femme de la maison y est. Je vous en supplie, avez-vous vu notre fils François ?

— Non, je ne l'ai pas revu depuis l'exil. C'est à vous que la question devrait être adressée. Qu'avez-vous fait de notre fils ?

— Lorsque notre groupe est arrivé au port de Philadelphie, on m'a enlevé François pour le donner à une riche famille de Quakers. Je ne l'ai plus revu depuis. Pour ma part, j'ai travaillé à la ferme avec des esclaves pour une famille très prospère. J'ai cherché François pendant des années, mais je sais maintenant qu'on cachait son identité pour m'empêcher de le retrouver. Il a été bien éduqué et a vécu avec une famille de bonne réputation. J'ai reçu une lettre à son sujet il n'y a pas longtemps.

— Je veux la voir.

— Elle est écrite en anglais.

— Laissez-moi la voir. Je sais lire l'anglais.

Rose-Aimée sortit la lettre et la layette de bébé, puis Philippe regarda les petits vêtements qu'elle avait étalés sur la table de la cuisine. Un regard triste se dessina dans le visage ridé par la vie difficile qu'il avait connue lors de son exil.

— Je me souviens de ces vêtements. C'est de votre aiguille, murmura-t-il.

— Voici la lettre. Je vous en prie, prenez-la soigneusement, quelqu'un l'avait déchirée et j'ai eu toutes les difficultés à recoller les morceaux. Elle m'est très précieuse.

Philippe prit la lettre et la lut tranquillement, pendant que Rose-Aimée observait sa figure. Il lisait d'une voix imperceptible, mais elle pouvait voir ses lèvres bouger.

— Comment avez-vous appris l'anglais ? J'ai demeuré des décennies en Pennsylvanie et j'ai toujours refusé d'apprendre cette langue, confessa-t-elle moqueusement.

— J'ai été engagé sur plusieurs navires de la marine marchande et je me suis débrouillé. La lettre dit que François a connu une belle vie. C'est un confort pour moi de l'apprendre. Maintenant, je dois le trouver.

—Je suis d'accord ; nous pourrions le chercher ensemble, proposa Rose-Aimée.

—Ce n'est pas ce que vous croyez. Je ne suis pas revenu ici pour vous ni pour rebâtir notre famille. Je suis revenu pour trouver mon fils.

—Je ne vous comprends pas, lâcha Rose-Aimée en se laissant tomber sur sa chaise. Je ne vous comprends point. Pourquoi être venu me voir ?

—Après avoir travaillé sur une plantation de sucre aux Antilles, je me suis engagé dans la marine marchande. Après plusieurs longues années de sacrifices et de solitude, d'un navire marchand à un autre, je suis parvenu à amasser la somme suffisante pour acheter une plantation de canne à sucre dans les Antilles. Je suis un entrepreneur, maintenant. J'ai de bons engagés et ma plantation prend de l'expansion. Ma réputation est établie. Je voudrais que mon fils prenne la relève. Avec la nouvelle expansion, je ne serai pas toujours en mesure de m'occuper des affaires de la plantation, mais mon fils le pourrait. Pour ma part, je m'occuperais de l'aspect politique des affaires et je pourrais finalement jouir de mon dur labeur. J'ai suivi votre parcours de la Nouvelle-Écosse jusqu'ici. Une esclave libérée, une dénommée Hainey, a été d'une grande aide pour vous retrouver.

—Hainey ?

—Oui, elle a suivi le chemin de fer clandestin et s'est rendue en Nouvelle-Écosse avec son conjoint. Ç'a été tout un périple puisqu'ils l'ont fait à pied et clandestinement. Elle n'avait que des éloges pour vous.

—Et moi pour elle, répondit Rose-Aimée, attendrie. Vous ne trouverez pas François ici. Depuis que j'ai quitté la Pennsylvanie, je suis persuadée qu'il y est resté avec sa nouvelle famille. Il n'aurait aucune raison de venir en Louisiane, surtout avec le niveau de vie dont il jouit avec sa famille. Mais je le répète, nous pourrions le chercher ensemble !

—Il n'en est pas question. Je ne suis pas venu ici pour vous. De plus, vous seriez un fardeau. Je trouverai notre fils plus rapidement sans vous. Je veux le rapatrier et le ramener aux Antilles pour qu'il puisse connaître sa famille.

—Quelle famille ? *Nous* sommes sa vraie famille !

— Je veux qu'il fasse partie de ma famille. J'ai une femme et deux jeunes enfants. Ce sont des métisses. Ma femme est une créature d'une beauté inimaginable. Elle m'a donné deux beaux enfants, mais ils ne sont pas blancs. Je veux que ce soit François qui prenne les rênes. Pas les deux rejetons mulâtres. Ils travailleront pour lui.

— Vous n'êtes pas l'homme que j'ai aimé. Vous êtes devenu méchant et hypocrite.

— Je pourrais vous dire la même chose, chère dame, mais je vois que la vie ne vous a pas été tendre dans ses élans. Donc, je ne vous rabaisserai pas plus bas que vous l'êtes déjà.

— Je vous hais !

— Vous pouvez me détester tant que vous voudrez, ça ne changera rien. Maintenant que je sais que François n'est pas avec vous et que j'en ai la preuve avec cette lettre, je tire ma révérence et vous laisse dans votre misère.

— Pourquoi êtes-vous si cruel envers moi ? Je ne vous ai rien fait pour mériter cette hargne !

— Vous méritez tout ce qui vous revient. Vous avez perdu mon fils. Il ne vous reste rien et vous finirez votre vie sans rien.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, je me suis relevée plus qu'une fois. Mais promettez-moi une chose.

— Je ne vous promets rien.

— Promettez-moi que si vous retrouvez notre fils, vous lui direz que je suis encore en vie. J'espère qu'un jour, il me cherchera. Un fils n'oublie jamais sa mère.

— Sauf quand elle l'a abandonné. C'est le châtiment que vous méritez. Sur ce, je vous quitte. Je vous remets cette lettre. Elle est inutile pour moi, d'autant plus que c'est tout ce qui vous reste. Soyez sans rancune, chère dame. J'ai ma vie, et vous avez la vôtre. Maintenant, je vais trouver mon fils de ce pas.

— Je vous en prie ! Dites-lui que je suis encore vivante. Je suis à sa recherche. Je l'ai toujours été ! Je ne l'ai jamais abandonné !

— Contentez-vous de ce petit coffre. C'est tout ce que vous aurez de mon fils. Portez-vous bien, madame. Je ne vous veux point de mal, mais il n'y a plus rien entre nous.

La porte se ferma dans un bruit sourd pour s'ouvrir aussi rapidement. Josette s'était faufilée une fois l'homme parti pour retrouver Rose-Aimée.

—Madame Rose-Aimée, cet homme, c'était le premier selon la prophétie. C'est l'homme du passé !

—Oui, c'est lui. C'est Philippe, mon ancien conjoint, le père de mon fils.

—D'après son allure, il avait l'air très sombre, signala la jeune fille, inquiète.

—Sombre, vous dites ? Je crois qu'il était plus que ça. Après toutes ces années, il s'est lancé à ma recherche juste pour me dire qu'il ne voulait rien de moi. Il m'a raconté qu'il vivait avec une Antillaise et qu'ils avaient deux fils. Il cherche François, car il veut le ramener dans son nouveau pays pour qu'il dirige son entreprise. Il ne voulait rien de moi. Rien du tout.

—Mais ce sont de bonnes nouvelles ! Il vous aidera à retrouver votre fils !

—Tout au contraire, pauvre Josette. Il veut le garder pour lui seul. Je doute même qu'il dise à François que je suis vivante.

—Vous croyez vraiment qu'il serait si cruel ? Pourtant, vous étiez mari et femme. Vous avez fait un enfant.

—Ce n'est pas ce que le destin a voulu pour nous. Philippe ne veut rien de moi. Il ne dira pas à mon fils que j'existe. Il va l'emmener aux Antilles à faire une nouvelle vie avec cette femme et ses enfants.

—Nous trouverons François ; ou plutôt, c'est lui qui va vous trouver

—Mais que voulez-vous dire ? Vous vous moquez de moi ?

—Non, c'est la vieille dame qui me l'a confirmé. Nous avons longuement parlé. Elle a consulté les os et m'a dit que le gri-gri que vous portez est plus important que vous ne le croyez. Il est très puissant. Non seulement vous protège-t-il des esprits maléfiques, mais il vous apportera la chance. Gardez-le toujours sur vous. Il vous protège du mal et attirera votre fils. Soyez patiente.

Pendant que les deux femmes parlaient devant la flamme délicate de la lampe à l'huile, un homme les surveillait à partir de la fenêtre. Le bruit du vent qui apportait la cacophonie des criquets et des cicadas enveloppait sa présence dans le noir de la nuit.

—Restez avec moi, ce soir, Josette. Il est tard. Vous pouvez prendre la deuxième chambre. Ce lit est vide depuis longtemps. Je vous réveillerai demain matin pour que vous puissiez arriver à temps chez votre employeur.

Rose-Aimée se coucha dans son lit pour la première fois dans plus de trois mois. Toute vêtue, elle s'étendit avec une lenteur extrême, comme si son corps avait oublié comment se coucher. Dès qu'elle laissa sa tête endolorie toucher l'oreiller, elle sombra dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, l'odeur de galettes de sarrasin filtrait d'une pièce à l'autre. Josette était déjà partie pour la ferme, mais non sans avoir laissé des galettes qu'elle avait cuisinées pour Rose-Aimée. Après quelques bonnes gorgées de café, cette dernière examina sa robe et son tablier. Il était grand temps de changer ses vêtements et de passer un peigne dans ses cheveux. Elle prit le pichet et se dirigea au puits pour y puiser de l'eau. Elle alluma un feu doux sous la marmite et réchauffa l'eau. Le savon sentait bon. Rose-Aimée se dévêtit ensuite complètement dans la cuisine et commença à se laver. L'eau lui semblait si apaisante. La senteur du savon la ravivait. Son corps lavé, elle trempa sa chevelure dans le grand chaudron et lava ses cheveux. C'était comme un deuxième baptême. Elle renaissait. Toujours nue, elle alla à sa chambre pour y prendre le gros peigne qu'elle passa lentement dans sa chevelure. Un frisson glacial lui fendit le dos. Elle sentit un malaise. Quelque chose venait de changer dans la maison. Elle sortit de la chambre, le peigne encore à la main, pour arriver face à face avec Jean-Baptiste.

— Je vois que vous vous prépariez pour me recevoir, laissa-t-il entendre d'un ton mesquin.

Rose-Aimée s'entoura le corps avec la catalogue qui jonchait encore près de la chaise.

— C'est tout le contraire. Je ne vous attendais point. Je vous demanderais de vous annoncer la prochaine fois.

— Je n'ai pas besoin de m'annoncer. Du tout, du tout, répliqua Jean-Baptiste en s'avançant.

— Ne venez pas plus près. Vous n'avez aucun droit d'être ici. Partez immédiatement !

— Tout au contraire, pauvre dame. C'est vous qui devez partir. Cette propriété m'appartient. Vous n'avez rien, ici.

— J'ai travaillé avec vous pour obtenir cette propriété. J'y ai mis le même labeur que vous, sinon plus, car vous l'avez abandonnée. Tout ce que vous voyez ici, nous l'avons fait ensemble. J'ai acquis le droit de demeurer ici.

— Vous avez travaillé, je vous le concède, mais vous avez travaillé pour moi. Cette propriété n'est pas à vous. Votre nom n'apparaît pas sur les documents. Vous êtes une sans-papiers, chère dame. Nous ne sommes pas mariés.

— Impossible. Nous avons tout fait ensemble. Les gens du village en sont témoins. Vous ne pouvez pas nier que j'ai travaillé pour gagner ma juste part.

— Votre juste part, vous l'avez consommée. Vous pouviez vivre sous mon toit, même si vous refusiez de vous plier à vos obligations conjugales.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! Je ne vous ai rien fait !

— Ce que vous m'avez fait est grave. Vous avez la mémoire courte.

— Je ne comprends pas.

— J'ai commis un péché mortel pour défendre votre honneur.

— Expliquez-vous !

— J'ai tué un homme pour vous ! J'ai tué le capucin. J'ai son sang sur les mains à cause de vous et pour cette raison, mon âme est condamnée à jamais.

— C'était un accident ! Vous l'avez dit vous-même !

— Je l'ai tué de ma main. Si je ne l'avais pas poussé, il ne serait pas tombé sur le crochet de la crémaillère. Mon crime est connu du voisin qui m'a aidé à dissimuler mon acte infâme. Antoine pourrait utiliser ces renseignements pour me faire du tort, et tout ça pour votre étourderie !

— Mon étourderie ? Mon fils n'est pas une étourderie !

— Vous auriez dû le laisser dans le passé ! Mais vous étiez jalouse parce qu'une autre femme s'en est mieux occupée que vous et qu'elle a pu lui donner une vie que vous n'auriez jamais été en mesure de lui donner. C'est votre crime !

— Je n'ai pas commis de crime ! Le seul crime que j'ai commis est d'avoir succombé à vos charmes. Maintenant, vous m'enlevez tout !

— Je ne vous laisserai pas nue dans la rue, rigola Jean-Baptiste. Je vous donne jusqu'à demain matin pour préparer vos guenilles et partir. Ne prenez rien qui ne vous appartienne pas. Sinon, je vous accuserai de vol. Prenez vos guenilles et ce fameux coffre. Pour vous montrer mon bon cœur, je vous laisserai partir sans vous réclamer de

loyer pour les derniers mois que vous avez vécus ici. De plus, je ne vous demanderai pas pour la somme d'argent que vous avez reçue pour la vente des bêtes. Je reviendrai vers midi et je ne veux voir aucune trace de votre existence ici. Avez-vous compris ?

Sans mots, Rose-Aimée retenait la catalogne serrée autour de son corps secoué par des tremblements douloureux. Une fois la porte fermée, elle s'évanouit sur le plancher poussiéreux.

— Madame, ouvrez vos yeux ! dit la voie douce de Josette qui passait un linge humide dans la figure de Rose-Aimée. Levez-vous !

— Je...je... C'est Jean-Baptiste. Il est revenu sans s'annoncer. Je venais de faire ma toilette et il est entré. Il m'a surpris ! J'ai paniqué. Nous avons échangé des paroles assez agressives et maintenant, je dois partir encore une fois. Il m'a donné jusqu'à demain matin pour ramasser mes haillons et quitter les lieux. Il dit que je ne peux plus vivre ici, que rien ne m'appartient ! Que vais-je faire ? Je n'ai plus rien. Plus de toit. Je suis perdue !

— C'est tout le contraire, madame Rose-Aimée, c'est tout le contraire ! La prophétie ne ment point. Monsieur Jean-Baptiste est le deuxième homme. L'homme du présent. Vous êtes libre, maintenant. Vous pouvez vous libérer du passé. Laisser tout derrière vous et aller de l'avant, soit vers votre fils qui vous trouvera. La prophétie ne ment point !

— Josette, je comprends ce que vous dites, mais vous ne pouvez pas ignorer le fait que je n'ai rien à mon nom. Je n'ai même pas d'endroit où aller. Que vais-je faire ?

— Allez retrouver la vieille dame. Je crois qu'elle vous attend. Elle sait tout et elle voit tout. Les femmes du village vous hébergeront. Croyez-moi, vous n'êtes pas la première à arriver au village pour refaire sa vie. Elles vous aideront et vous serez ensuite en mesure de poursuivre votre chemin. Souvenez-vous. Il reste deux éléments de la prophétie. Votre fils, et votre liberté.

— Je ne peux pas m'imaginer ce qu'est la liberté, dit Rose-Aimée.

— Je me suis souvent posé cette question, répliqua humblement Josette. J'imagine que la liberté, ce sont toutes les possibilités qui s'offrent à moi et que je ne suis pas forcée d'exécuter par obligation.

—Josette, vous êtes une vieille âme remplie de sagesse, sourit Rose-Aimée. Voici deux incidents rapprochés survenus après le retour de Philippe, et maintenant Jean-Baptiste, les deux seuls hommes que j’ai connus dans ma vie. Les deux me jettent comme un vieux torchon. Soit je me lance avec un incroyable saut d’espoir, soit j’éteins toute attente de ma vie. Je ne veux plus vivre avec un ressentiment causé par mes attentes envers ces hommes.

—Ne vous limitez pas aux idées qui vous conviennent. Je vous implore ! Allez voir la vieille dame au village des femmes. Elle est la Messagère. Elle vous guidera.

Josette avait raison. Rose-Aimée se consolait dans les paroles de cette jeune femme qu’elle trouvait si sage pour son âge. Une vieille âme, une messagère spirituelle qui venait la guider. Maintenant, ce serait un véritable retour aux sources. La vieille dame lui donnerait l’heure juste. Le fait d’accepter de partir indiquait que le pire était derrière elle. La menace de Jean-Baptiste et de Philippe écorchait encore son esprit. Rose-Aimée secoua la tête pour enlever le nuage fiévreux qui voulait étouffer tous ses espoirs, toutes ses stratégies de survie. Pourtant, elle était déjà passée par là. Elle avait plus d’une fois fait ses bagages pour refaire sa vie ailleurs, comme une femme errante toujours en état d’agitation. Cette fois, elle trouverait la quiétude, car il n’y avait plus de raisons pour rester, pour s’accrocher à un homme ou à des biens. Se détacher serait plus facile. Les prises de tête et les soucis semblaient s’évaporer du simple fait qu’elle irait voir la Messagère.

Le coffret bien emballé dans un vieux tablier, Rose-Aimé partit avec peu de choses, mais elle avait son trésor. En fermant une dernière fois la porte de la maison qu’elle avait bâtie avec Jean-Baptiste, elle se sentait soulagée, comme si les temps durs resteraient enfermés derrière cette porte. Tout s’ouvrait devant elle. Néanmoins, un vide tordait son estomac. Un signe qu’il fallait cesser de contempler la douleur du passé. Selon la société des hommes, rien ne lui était dû. Les femmes avaient peu de droits. Elles faisaient partie du bien mobilier. On pouvait les mettre au rebut comme on se débarrasse d’une vieille chaise qui ne sert plus.

Marchant d’un pas noble et assuré, Rose-Aimée entreprit la longue marche vers le village des femmes. Aucun voisin, encore moins les voisines, n’osaient la saluer lors de son passage. Chaque

pas, chaque grattement de ses semelles sur le chemin aidait à clore le dernier cycle de sa soi-disant vie conjugale. Ni la fierté, ni l'orgueil, ni l'incapacité n'avaient de place dans sa vie. Pour la première fois depuis des temps, elle pouvait devenir elle-même. Le meilleur ne demandait qu'à venir.

Une femme qui balayait le perron d'une des petites maisons lui sourit en l'apercevant. Elle pouvait voir les pas épuisés de Rose-Aimée, ainsi que l'hésitation qui, avec la fatigue, commençait à envahir son corps et son cœur.

— La Mère vous attend, signifia la femme en lui indiquant d'un regard chaleureux qu'elle serait bien dans ce refuge.

— Merci, madame, répondit Rose-Aimée.

Scrutant la grande place où le poteau du mitan attendait patiemment dans le soleil de midi, elle vit la Mère qui récitait ses prières, son rosaire bien usé à la main. Ne voulant pas la déranger dans sa méditation. Rose-Aimée déposa ses sacs et le coffre près du poteau.

— Avancez, ma fille. Avancez. Venez me voir, l'invita la Mère.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez point. Je vous attendais.

— Comment pouviez-vous savoir que je reviendrais ? Vous ne me connaissez pas.

— Je savais que votre chemin vous conduirait ici. Vous voilà arrivée au carrefour de votre vie, comme l'avait prédit la prophétie. Vous l'avez senti dans votre corps et votre cœur. Vous avez déposé instinctivement vos bagages au pied du poteau du mitan, le centre du centre, le point de rencontre du grand carrefour entre les deux mondes. Réjouissez-vous, mon enfant, car vous êtes finalement arrivée à un moment décisif.

— Lorsque vous aviez mentionné le carrefour pendant la nuit initiatique, je ne doutais pas de ce que vous disiez, mais je ne pouvais pas m'imaginer de quelle façon la prophétie allait se réaliser. Maintenant, je comprends le message.

— Vous avez compris une partie du message, mon enfant. Il reste les deux autres chemins.

— Vous avez raison, il me reste celui où je verrai l'homme du futur et finalement, celui de ma liberté. Pourtant, je vous avouerai que j'aimerais avoir un autre homme dans ma vie.

— Je comprends le poids qui pèse sur votre cœur, mais respirez. L'homme que vous allez rencontrer vous donnera les réponses que vous cherchez et ce n'est pas par ses réponses que vous trouverez votre sérénité. Vous devez rencontrer cet homme pour trouver la quatrième voie. Une fois cette étape franchie, vous serez libre.

— J'y crois, mais ça me semble si loin.

— N'espérez rien. Ne craignez rien. Vous serez libre.

— Que dois-je faire pour atteindre cette liberté ?

— On n'atteint point la liberté en faisant, mais en étant. En étant libre, vous libérerez les autres.

— Je ne comprends pas. Je regrette de ne pas être à la hauteur de vos paroles.

— Vous êtes au-delà de mes paroles, de tous mes petits mots. Ne vous limitez pas à ce que je dis ; respirez plutôt ce que vous ressentez pendant que je vous parle. Vous serez libre quand vous libérerez les autres. Vous êtes une guérisseuse naturelle. Vous guérirez plusieurs personnes sur votre chemin et par ce geste maternel, vous serez guérie. Vous êtes une Mère sans le savoir. Votre mission dans la vie est de guérir les autres. Les gens vous chercheront. On viendra vous voir de très loin pour bénéficier de votre science naturelle. Vous êtes herboriste. Vous vous établirez à La Nouvelle-Orléans où vous soignerez les plus pauvres des pauvres. Vous ne serez jamais riche, mais vous ne manquerez de rien. Votre connaissance des herbes médicinales et des jardins simples fera de vous une apothicairesse recherchée. Les hommes de science viendront vous consulter. C'est sur ce chemin que vous rencontrerez le troisième homme, celui qui possède toutes les réponses que vous cherchez depuis longtemps.

— Mère, je vous crois, mais je n'ai plus rien avec moi. J'ai laissé mes herbes, les semences et mes potions à la ferme.

— C'est parfait. Vous recommencerez à La Nouvelle-Orléans. La science et l'art sont en vous. C'est le seul bagage dont vous avez besoin. Rien d'autre ne compte. Reposez-vous, maintenant. La maison bleue est libre. Elle est pour vous. Vous pouvez y rester aussi longtemps que vous désirez.

— Merci, Mère. Je ne sais pas comment je pourrai vous payer.

— Il n'y a aucune dette, ici. Allez vous étendre sur la paillasse. Le foin est frais et il sent bon. Rêvez. La vie est aussi simple que ça. Gardez en tête les pensées qui sont bonnes pour notre lucidité.

Mère regarda Rose-Aimée reprendre ses bagages près du poteau du mitan. L'après-midi se déroula sous un soleil ardent, parfumé des magnolias. La vieille dame méditait comme si elle avait tout le temps au monde. D'un pas discret, la femme que Rose-Aimée avait croisée plus tôt s'approcha de Mère.

— Mère, dit-elle, nous allons manger bientôt, mais notre visiteuse dort encore. Dois-je la réveiller ?

— Non, laissez-la dormir en paix. C'est son premier sommeil réparateur depuis bien longtemps.

— Combien de temps demeurera-t-elle ici ?

— Aussi longtemps qu'elle le désirera.

— Elle n'accorde pas facilement sa confiance. Ça se voit à la distance qu'elle crée entre elle et nous.

— Elle a beaucoup d'amour à offrir ; vous pouvez le voir dans la gentillesse qui se trouve dans les sourires qu'elle distribue à tous ceux qui l'entourent. Elle a des tourbillons chaotiques de pensées, des milliers de mondes et d'expériences dans les lieux enchevêtrés de son esprit. Ça se devine à la façon dont ses yeux semblent toujours chercher, comme s'ils étaient ailleurs. C'est une femme errante. Une guérisseuse. Elle veut toujours être ailleurs. On le voit à sa façon de se précipiter et de bouger, à son agitation permanente. La vie n'a jamais été facile pour elle, et elle n'a pas été facile pour elle-même non plus. Elle est forte, on peut le lire dans ses yeux et ça se sent dans sa voix. Elle croit que son corps peut physiquement se reconstruire et se rétablir. Je pense que c'est parce qu'elle a su se reconstruire maintes fois dans sa vie. Les gens l'ont sous-estimée. Alors, si vous ne pouvez pas voir la beauté dans ses manières, si vous ne pensez pas que peut-être elle pourrait être guérisseuse comme la nature, vous ne voyez pas la même femme que moi. N'osez pas dire que c'est juste une femme. Elle est une guérisseuse parce qu'elle peut se guérir elle-même et elle guérira bien d'autres avant la fin de sa vie.

— Mère, je ne voulais pas la juger. Je souhaitais simplement vous avertir. Nous ne la connaissons pas et elle pourrait tirer avantage de votre générosité.

— Elle est ici pour une raison. Je ne sais pas si c'est nous qui l'aiderons ou si c'est elle qui nous aidera, mais je sais qu'elle ajoutera une qualité à notre vie pendant son séjour parmi nous.

— La voilà, elle arrive. Je vais lui faire une place à la table.

—Merci, et faites-lui une place dans votre cœur aussi.

Rose-Aimée marchait vers Mère, qui la regardait sereinement.

—Vous avez bien dormi, mon enfant ? Les couleurs sont revenues dans votre figure. Vous n'êtes plus le fantôme qui est arrivé ici il y a quelques heures.

—Oui Mère, j'ai dormi d'un sommeil profond. Aucun songe n'a traversé mon esprit.

—Donnez-vous le temps de respirer. Il est temps de vous pardonner pour tout ce que vous n'êtes pas devenue. Il est temps de vous disculper pour toutes les personnes que vous n'avez pas pu sauver, pour tous les cœurs fragiles que vous avez manipulés dans l'obscurité de votre confusion. Il est temps d'accepter le fait de ne pas être obligée d'être celle que vous étiez. Et par-dessus tout, il est temps de croire avec un abandon insouciant que vous êtes digne de vous-même. Vous vous êtes cherchée pendant des années. Vous allez la trouver, cette femme en vous, celle qui possède une puissance discrète, et ça vous apportera la sérénité. Je vous le promets. Il est temps, mon enfant.

—Il y a quelques années, j'aurais eu l'énergie pour réaliser tout ce que vous dites. Hélas, je suis fatiguée, Mère. La route est longue et je serai seule. C'est un nouveau fardeau pour moi.

—Rose-Aimée, même si vous avez toujours vécu avec un homme, vous étiez seule. Vous n'avez jamais capitulé. Les hommes vous voyaient comme le fruit défendu ou le prix à gagner, mais lorsqu'ils se sont rendu compte que vous n'étiez pas vulnérable, ils ne savaient plus comment agir avec vous. Leurs attentes sont devenues des déceptions et ensuite, elles se sont transformées en ressentiment. C'est ainsi qu'il en est avec les femmes fortes. Votre mère et votre grand-mère étaient des femmes fortes et n'ont jamais filé le bonheur parfait. Elles ont erré pour trouver leur place dans la vie, mais elles étaient bien avant leur temps. Vous n'avez pas reconnu l'amour que ces hommes vous offraient parce que ce n'était pas le type d'amour dont vous aviez besoin.

—Je ne crois pas qu'on puisse décider du type d'amour qu'un homme doit nous donner. Nous prenons la tendresse, l'amitié ou la compagnie qu'il nous offre.

—C'est toujours vous qui décidez. Vous pouvez nier, réprimer et enterrer vos blessures non résolues autant que vous voulez. Vous pouvez les détacher de l'homme qui dort avec vous. Vous pouvez vous

renommer avec son nom. Vous pouvez vous cacher dans un village de femmes. Ça ne signifiera rien tant que vous n'aurez pas creusé plus profondément dans ce qui vous fait mal pour guérir vos blessures primaires. La matière est toujours là. Cette matière première dirige votre vie et contrôle vos choix. Telle est la nature d'un cœur qui n'est pas guéri. Il est vivant et il se manifestera au cours de votre parcours. Il créera le langage secret que vous portez en vous. Votre cœur obstruera votre chemin et limitera vos possibilités. Il vit partout où vous vivez. C'est une vérité difficile de se connaître soi-même. Si vous ne vous en occupez pas, votre cœur s'occupera de vous. Vous devez choisir la vie que vous êtes destinée à vivre. Vous êtes une femme puissante qui errera continuellement, jusqu'à ce que vous vous trouviez. Le chagrin que vous ressentez maintenant ne disparaîtra pas avant que vous vous soyez trouvée. La tristesse peut s'adoucir avec le temps, devenir plus tolérable, mais elle reviendra plus aiguë qu'avant et restera avec vous pour toujours. Vous avez un profond désir de changement ; sinon, vous ne seriez pas ici. La guérison est une danse constante. Guérissez-vous vous-même et vous guérirez les autres.

— Mère, avez-vous déjà connu un homme ?

— Oui, j'ai connu plusieurs hommes, mon enfant. J'ai vécu le vide déchirant que vous vivez en ce moment, mais je vous promets que la douleur partira. Faites-moi confiance. Maintenant, pensez à votre éducation. Demain, venez me voir près des grands chênes et je vous enseignerai comment soigner les gens.

Le lendemain, Mère attendait, assise près des grands chênes millénaires. Rose-Aimée sourit. Josette était assise, le dos bien droit à côté de la Grande Dame. Leurs peaux couleur de bronze se transformaient sous le soleil. On aurait dit des déesses d'un autre temps.

— Mère, Josette, les salua Rose-Aimée en souriant.

— Je savais que la présence de Josette vous rendrait heureuse. C'est un bonheur pour nous aussi. J'ai demandé qu'on nous apporte ce panier d'herbes médicinales. Rose-Aimée, ce sont des herbes que vous ne connaissez pas dans votre pays du nord. Ces plantes ne pourraient pas survivre, mais ici, elles font partie de notre monde. Même si nous les trouvons en abondance, il faut toujours en laisser. Nous ne sommes pas la seule forme de vie, ici. Donc, prenons seulement ce dont nous avons besoin. Maintenant, montrez-moi vos mains.

Mère déposa soigneusement une gerbe dans les mains des deux femmes en disant :

— Sentez-les. Ne sont-elles pas parfumées comme la chevelure d'une femme amoureuse ? Fermez les yeux et respirez-les. Pensez sans penser et laissez-vous inonder par la gratitude. La senteur des herbes est le parfum naturel de la terre. Le premier parfum que nos mères utilisent pour se souvenir du passé et pour voir dans le futur. C'est de la médecine douce. Sa valeur est matérielle, car nous pouvons manger cette herbe, mais elle est aussi spirituelle. Nous pouvons la respirer comme on respire l'encens. Vous aurez la chance de récolter les graines de ces plantes, de préparer des potions, des élixirs et des onguents. Vous deviendrez des apothicaires, car vous êtes déjà des guérisseuses. Vous possédez déjà ce qui ne peut être enseigné.

La journée défila solennellement sous le vieux chêne. Dès que la Mère avait terminé d'expliquer le contenu d'une corbeille d'herbes médicinales, on en apportait une autre aussi bien garnie.

— Avant d'administrer un médicament, souvenez-vous de la première femme guérisseuse, celle qui nous a transmis sa sagesse. Elle était elle aussi une errante. Elle a erré pour guérir les autres. Elle a cueilli les plantes médicinales, les a cultivées et a enseigné à d'autres femmes comment guérir. Chaque fois qu'elle avait terminé de partager sa sagesse, elle reprenait la route avec ses herbes, mais elle avait laissé un héritage qu'aucun être sur terre ne pouvait mesurer. Elle a toujours erré, car elle ne pouvait jamais retourner chez elle. Pendant des décennies, elle a été persécutée par ceux qui ne comprenaient pas sa médecine. Plusieurs ont raconté son histoire, mais personne ne connaît sa dernière destination. On dit qu'elle errera pour l'éternité pour enseigner sa médecine.

Plusieurs femmes ont été condamnées pour sorcellerie quand elles n'étaient que de simples apothicaires. C'est en raison de l'ignorance de ceux qui les ont bannies qu'elles ont dû se cacher pour pratiquer leur médecine douce. Lorsqu'on en trouvait une, elle était persécutée jusqu'à sa mort.

— Les hommes étaient si ignorants, murmura Josette.

— Ce sont les hommes qui ont commis les actes d'injustice et de cruauté, mais combien de femmes se sont tues devant le tourment de ces guérisseuses ?

—Elles craignaient de se prononcer pour ne pas dénoncer les bourreaux, supposa Rose-Aimée.

—Elles auraient pu dénoncer leurs oppresseurs. Ainsi, les hommes n'auraient pas châtié la moitié de la société. Mais il ne faut pas raisonner ainsi. Aucune guérison ne peut émaner de la vengeance. Tout ce que vous devez faire est de rendre hommage à la première guérisseuse, et d'en devenir la gardienne.

—Mais où est-elle ? Elle doit être très ancienne si elle est la première guérisseuse. Comment pouvons-nous en être les gardiennes ?

—C'est très simple, mon enfant. Regarde autour de toi. Que vois-tu ?

—Je vois la nature, répondit Josette en hésitant quelque peu.

—La première guérisseuse est la nature, la Mère-Terre. La très généreuse. Celle qui donne sans compter.

—C'est une responsabilité énorme, intervint Rose-Aimée, émue par les propos de Mère.

—C'est une énorme responsabilité d'écouter la nature, de comprendre le langage des arbres, le rôle de la lumière sur les plantes, l'importance de l'eau et son cycle naturel. Faites ceci, et vous serez les gardiennes de la nature. En retour, elle vous lèguera sa médecine pour guérir les malades. Elle vous protégera.

—C'est un équilibre délicat, jugea Rose-Aimée.

—Ce sera tout à fait naturel pour vous. La Terre-Mère est une bonne mère, tout comme vous. Vous avez déjà ce langage secret en vous. Vous n'avez qu'à le préserver et l'enseigner lorsque vous rencontrerez une guérisseuse errante comme vous. Il vous faudra lui transmettre le pouvoir de la médecine douce.

Puis Mère expliqua la science de l'apothicaire. Souvent, elle demeurait silencieuse, comme si elle était très loin ailleurs. Les grands vides laissés par l'absence des mots semblaient trahir une pensée qu'elle voulait dompter. Après un moment, elle reprenait la parole pour se rendre jusqu'au bout de son discours. À la fin de la journée, celle qui venait toujours apporter de l'eau ou des fruits pour rassasier le trio donna son bras à Mère pour la reconduire à sa maisonnette. Le soir, elle mangeait seule.

Entre les journées passées sous les chênes et les enseignements transmis par la voix patiente de Mère, Josette et Rose-Aimée vivaient un sens aigu du sacré. L'instant présent les confortait. Elles étaient

belles comme la nature, car tout ce qu'elles faisaient était réciproque. L'acuité de Rose-Aimée lui indiquait que le non-dit de Mère était aussi important que ce qu'elle professait. Un matin, lorsqu'elle fut seule avec Mère, Rose-Aimée la regardait tendrement.

— Non, ma belle, tu ne peux pas me guérir. Tu as deviné. Tu le sens. Je dois partir. Je vais mourir bientôt et c'est bien ainsi.

— Ne parlez pas ainsi Mère, je ne peux pas l'entendre. Vous brisez mon cœur.

— C'est ce que j'aime de toi, Rose-Aimée. Ta compassion. Tu as le cœur tendre, mais prends garde de ne pas absorber la détresse des autres. Guéris-les. Donne-leur les plantes qui les aideront, mais ne souffre pas pour eux. Autrement, tu seras inutile.

— Je ne peux pas rester indifférente à votre souffrance.

— Je le sais. Ne dis pas un mot.

— Sûrement que je ne suis pas la seule à l'avoir deviné.

— Sûrement. Toutes les femmes du village sont au courant. La seule qui ne l'a pas encore deviné, c'est Josette, ma protégée. Elle ne doit pas le savoir. J'ai beaucoup à lui enseigner, car je l'ai choisie pour prendre ma place.

— Mais les autres ont plus d'expérience qu'elle.

— Oui, elles ont du vécu, mais je veux une femme qui a vécu, mais qui n'est pas amère. Josette a vécu la misère et malgré tout, elle se tient debout. Elle est toujours la première à vouloir aider, même à ses propres risques et périls. C'est elle qui sera la prochaine Mère. Pour toi, mon enfant, ce sera bientôt le temps de partir. Tu dois continuer ton chemin jusqu'à la Nouvelle-Orléans pour soigner les pauvres et les indigents. C'est là que tu connaîtras le troisième homme et la vérité qui te sera dévoilée te donnera la liberté.

— J'aimerais rester avec vous jusqu'à la fin de vos jours pour vous accompagner.

— Je te remercie, chère âme, mais ce n'est pas ton rôle. Ce sera l'initiation de Josette. C'est elle qui me fera traverser. Quant à toi, la route t'attend. Un jour, ton errance sera terminée.

— Comment le saurai-je ?

— Tu le sauras, crois-moi. Tu en auras la certitude, car tu auras découvert la vérité. Tu feras quelque chose en dehors de toi, quelque chose qui réparera les déchirures chez les gens et au sein de leur communauté. Tu rendras la vie un peu meilleure pour les personnes moins

fortunées que toi. Tu auras une vie qui a du sens et tu ne seras plus jamais seule.

Le matin que Rose-Aimée ne voulait pas voir arriver s'annonça par la voix d'un homme qui parlait à ses deux montures près du poteau du mitan. Les deux belles bêtes piaffaient dans le sol poussiéreux, pendant que leur maître déchargeait des boîtes et des coffres pour les ranger sur le perron de Mère. Ensuite, il se tourna vers Rose-Aimée pour lui dire d'un ton jovial :

— Vous êtes prêtes, madame ? Je dois aller vous déposer au quai. Le bateau partira dans quelque temps et nous devons prévoir les caprices de mes deux juments. Elles ont chaud, aujourd'hui. Elles ne veulent pas travailler, mais moi je dois le faire. Je dois gagner mon pain.

— Voici mon bagage, c'est tout ce que j'ai, répondit Rose-Aimée.

— Non, ce n'est pas tout ce que vous avez, madame. On me dit que je dois prendre ces paquets près de la cuisine. Ce sont les instructions que j'ai reçues.

— Mais quels paquets ?

— Ceux-ci, indiqua la femme qui prenait toujours soin de tout. Ces boîtes sont pour vous. Gardez-les précieusement. Elles ont été préparées selon les directives de Mère. Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin pour ouvrir votre commerce de guérisseuse.

— Quelle générosité ! Où est Mère ? Je voudrais la remercier et lui faire mes adieux.

— Elle est dans sa maisonnette. Il ne faut pas la déranger.

— Mais je ne peux pas la quitter ainsi ! Je dois lui faire mes adieux, insista Rose-Aimée d'une voix meurtrie.

Sans hésitation, elle prit le pas pour se rendre à la maisonnette de Mère, talonnée par son interlocutrice. Elle frappa doucement à la vieille porte usée par le temps et tous les autres visiteurs qui avaient franchi son seuil. Une femme ouvrit en silence et la laissa entrer. Une odeur d'encens embaumait les pièces.

— Par ici, dit la femme, en désignant la chambre de Mère.

Rose-Aimée entra dans la petite pièce, où l'odeur de l'encens était forte. En transe, Josette était agenouillée près du lit et récitait son chapelet. Mère était étendue, recouverte d'une robe d'un blanc pur. Elle portait un bonnet blanc dont les deux rubans reposaient sur sa poitrine. Lorsqu'elle vit Rose-Aimée rentrer, elle lui sourit.

— Je savais que tu viendrais, mon enfant. Approche.

— Mère, je veux rester à votre chevet. Je veux vous aider à traverser dans l'autre monde.

— Toujours aussi généreuse. Ce n'est pas nécessaire, mon enfant, Josette est ici. C'est elle qui doit m'aider, car c'est elle qui va me remplacer. De ton côté, tu dois partir pour assurer la continuité. Tu seras une guérisseuse errante jusqu'au moment où tu connaîtras la vérité, et c'est en Nouvelle-Orléans que tu la découvriras. Pars, maintenant. Sois en paix. Ce sont mes dernières volontés. Approche. Je veux te dire quelque chose de précieux.

Rose-Aimée approcha, et se pencha pour embrasser le front de Mère.

— Écoute-moi bien. Laisse l'orgueil de côté.

— C'est la vérité que je dois trouver qui me libérera ?

— Oui, mais sache une chose très importante. Tu ne trouveras pas la liberté dans les autres, tu la trouveras en toi. C'est ta relation avec la vie qui te fera la découvrir. Maintenant, va, sois la grande guérisseuse que tu es. Vis ton destin. Que Dieu te garde.

— Merci, Mère, répliqua Rose-Aimée en sanglotant.

Josette leva les yeux vers elle pour la rassurer, tandis que Mère ferma les yeux et réclama de l'eau.

— Il est temps de partir, annonça la femme. Le bateau ne vous attendra point.

— Merci, madame. Je voudrais vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi. Au fait, je n'ai jamais connu votre nom.

— Je n'ai pas de nom. On ne m'a jamais baptisée. Je m'appelle femme tout simplement, mais noblement. Je suis toutes les femmes.

Le cocher prit la main de sa passagère et l'aida à monter dans la calèche. Sans oser regarder derrière elle, Rose-Aimée fixa le chemin qui menait au quai du Mississippi. De là, elle prendrait un bateau à aubes pour se rendre à la Nouvelle-Orléans. Chemin faisant, une libellule se posa délicatement sur son bras. Elle sourit, car elle le savait. C'était Mère. Josette l'avait aidé à traverser et elle était maintenant dans l'autre monde avec celles qui, comme elle, tiendraient une vigi-
lance sur les femmes errantes comme Rose-Aimée.

La Nouvelle-Orléans

Rose-Aimée débarqua au quai de la Nouvelle-Orléans. Loin de sa campagne qui lui remémorait son Acadie lointaine, la cohue grouillante au port semblait surréelle. Selon les consignes de Mère, une femme devait venir la chercher au quai pour la conduire à la maison où elle devait s'installer pour exercer son métier de guérisseuse et d'apothicairresse. La chaleur lui collait à la peau. Elle pouvait sentir les gouttes de sueur s'enfuir de sa chevelure et descendre son cou pour se rendre dans le creux de sa poitrine. D'une main pudique, elle épongeait son front avec un petit mouchoir quand les nuées de moustiques lui en donnaient la permission. Finalement, elle vit une femme s'approcher d'elle après un moment d'hésitation.

— Madame Rose-Aimée ? lança d'une voix rauque la femme bien en chair qui se tenait devant elle.

— Bonjour, c'est bien moi, et vous êtes Féliciana ?

— Bien sûr que je suis Féliciana ! C'est Mère qui vous envoie ?

— Oui, je suis triste de vous annoncer qu'elle est décédée.

— Je le sais. Elle est venue me voir quand elle a traversé dans l'autre monde. Venez avec moi, on vous attend à la maison. Vous avez déjà des patientes qui sont là pour vous.

Féliciana prit les bagages de Rose-Aimée, qui ne portait que le coffre de son François. En marchant d'un pas résolu, la femme expliquait avec sa voix riche la vie qui animait les rues de la ville.

— C'est différent en Nouvelle-Orléans. Ce n'est pas un bayou. Ici, les gens sont libres. Enfin... vous serez à même de vous rendre compte qu'il y a toutes sortes de libertés, dans cette ville. Et n'allez pas croire tout ce que les gens racontent. Il y en a qui se plaisent à dire que nous vivons dans une ville de vices et de péchés. Il y a de bonnes personnes, ici. La plupart des gens de couleur libres vivent dans notre quartier. On dirait presque des Européens avec leurs airs de luxe. Vous êtes Acadienne ?

— Oui, je suis Acadienne...

— J'ai reconnu votre parlure. Je connais des gens qui parlent comme vous. On les voit bien habillés. Ils achètent des esclaves et fréquentent les créoles riches. Vous connaissez les créoles ?

—Non, je ne le crois pas.

—Vous allez les connaître, rigola Féliciana.

—Et vous ? Quelle est votre origine ?

—Moi, madame, je suis une femme libre. Ma mère, que Dieu bénisse son âme, était esclave, elle aussi. Moi je suis libre, je suis une femme de couleur libre.

—Vous avez une famille ?

—Oui. Vous allez d'ailleurs la rencontrer à la maison. Toutes les femmes dans cette maison font partie de ma famille. Elles feront aussi de la vôtre, mais vous ne devez pas les questionner à propos de leurs origines. Ce n'est pas beau de parler ainsi. La plupart sont issues d'un mélange racial entre un blanc et une esclave. Ici, les esclaves travaillent côte à côte avec leurs maîtres blancs. Ce n'est pas comme à la campagne ou dans les bayous. Dans le passé, les autorités craignaient que les Acadiens s'insurgent et maintenant, elles craignent que ce soit la population noire qui le fasse. Ils nous voient comme des intriguants, une menace pour la sécurité. Vous verrez qu'ici, les Acadiens ont bien réussi. Des propriétaires issus de ce peuple veulent se joindre à l'aristocratie créole et pour se faire accepter, ils copient parfois les mauvais côtés des maîtres blancs.

—Que voulez-vous dire ? s'enquit Rose-Aimée.

—Ils font comme les autres blancs. Ceux qui ont des esclaves exploitent sexuellement les femmes de couleur. C'est monnaie courante, ici, de voir des enfants mulâtres dont le père est acadien et la mère esclave. Ce ne sont plus les Acadiens simples de la campagne et d'humbles agriculteurs. Ils forment maintenant une nouvelle élite et ont adopté des pratiques sociales moins rigides. Le curé est loin. Si vous êtes propriétaire d'esclaves, vous avez une stature sociale importante. L'aristocratie, en Nouvelle-Orléans, est créole et acadienne.

—Les curés sont loin, vous dites ? Mais je croyais que les Ursulines étaient nombreuses, ici.

—Oui, et que Dieu les bénisse ! Ce sont les femmes qui aident les femmes.

Le parcours révélait une vie agitée, différente de celle qui prévalait en Pennsylvanie. Rose-Aimée n'avait pas l'impression d'être en exil. Même que c'était tout le contraire. Elle était chargée d'une mission, celle que lui avait confiée Mère. En Nouvelle-Orléans, les femmes marchaient à une cadence à la fois résolue et langoureuse.

Vêtues de couleurs vives, elles portaient sur leur tête d'immenses plateaux débordants de feuilles de sassafras pour faire le fameux filé gombo, de fleurs exotiques, de prunes, de palmetto, et de figuiers de Barbarie.

—Féliciana ! C'est qui cette blanche ? cria une vieille femme assise sur une poche en jute juste avant que Rose-Aimée et son interlocutrice n'atteignent le Quartier latin.

—Madame Zeringue ! Vous êtes une vieille curieuse. Gardez vos yeux chez vous ! répondit Féliciana, mi-agacée, mi-amusée.

—Viens ici, fille. Montre-moi cette blanche.

—Madame Rose-Aimée, je vous présente Jeanne Zeringue, la pie du Quartier latin. Jeanne, je vous présente madame Rose-Aimée, guérisseuse et apothicairesse. Elle vient s'installer dans la maison des femmes. C'est Mère qui nous l'envoie.

—Si c'est Mère qui vous envoie, vous êtes une femme bénie. Bienvenue parmi nous, chère dame.

—Merci, madame, répondit Rose-Aimée, amusée.

—Vous avez un accent. Un accent acadien si je ne me trompe.

—Effectivement, je suis Acadienne. Et vous ?

—Je suis une femme de couleur libre. C'est tout ce qu'il y a à savoir de ma personne. Bienvenue dans notre ville. Un petit conseil, ma chère dame, ne soyez pas trop curieuse, car les regards portés sur le monde inconnu de la Nouvelle-Orléans vous souilleront. Vous attraperez le désir et toutes vos qualités vont disparaître. Le soir, vous serez accablée par les âmes errantes des femmes et des hommes qui marchent pour toujours sans trouver le repos. Aussi, fuyez l'envie de connaître les mœurs des gens d'ici. Ayez une ouverture d'esprit et ne jugez personne. Si Mère vous envoie ici, c'est qu'elle a vu quelque chose en vous. Vous serez assez forte pour constater l'horreur qui règne dans cette ville où les gens sont plus intéressés par le plaisir que par le salut de leur âme. Le démon tient son empire en Nouvelle-Orléans. Méfiez-vous. Il vous rendra docile. Notre société réserve un traitement spécial aux femmes de mauvaise conduite. On cherche non seulement à détourner les femmes, mais aussi les enfants. Les petits font plaisir avec leur docilité. Ils sont faciles à instruire pour rassasier les passions de la bête.

—Madame Zeringue, ça suffit ! se fâcha Féliciana. Vous créez un malaise. Madame Rose-Aimée ne fait que débarquer.

—Méfiez-vous de cette horreur, de cette sous-humanité. Allez trouver les Ursulines et travaillez avec elles dans le feu de l'amour divin pour accomplir leur grande œuvre d'éducation et d'évangélisation. Je prie pour qu'elles prennent en charge ces femmes de mauvaise vie et qu'elles sauvent les pauvres enfants qui naissent de ces relations maudites.

—Venez, madame Rose-Aimée, je crois que la pauvre Jeanne est demeurée assise trop longtemps sous ce soleil sans pardon. Marchons plus rapidement. On nous attend à la maison des femmes.

—Dites-moi, Féliciana, est-ce qu'il y a une part de vérité dans ce qu'a raconté madame Zeringue ?

—Je ne vous dirai pas oui, et je ne vous dirai pas non. Je préfère que vous vous installiez d'abord dans la maison. Ensuite, vous vous ferez votre propre idée. On verra si vous êtes aussi forte que le croyait Mère.

Les deux femmes tournèrent sur une ruelle peuplée de femmes et d'enfants. Leurs vêtements collés à leur peau rutilante semblaient les étouffer. Plusieurs étaient accroupis à l'ombre, et chassant les moustiques et les mouches d'une main nonchalante. Les enfants dormaient, encore accrochés aux seins flétris de leur mère. L'odeur humaine tapissait tout.

—C'est elle ! cria une femme.

—Donnez-lui la chance d'arriver ! s'exclama Féliciana. On vous appellera quand viendra votre tour.

Puis elle ouvrit la porte du petit cottage créole. Il était peint en bleu et en blanc, comme les habits de la Vierge Marie. À l'intérieur, l'air était frais, car on avait fermé les volets. Au fond du couloir étroit, on pouvait entendre des femmes chuchoter.

—Je vous laisse faire vos choses, madame Rose-Aimée. Vous en aurez plein les mains alors que vous ne faites que débarquer. Ici, vous ne rencontrez que des femmes, des filles et des enfants, peu importe qu'elles soient noires ou blanches, libres ou esclaves, françaises, allemandes, espagnoles, européennes ou caribéennes, ou surtout, haïtiennes. Verrouillez vos portes le soir, car les femmes sans abri viennent s'installer près des maisons. Parfois, on les entend délirer et raconter leur mal. La nuit, vous les entendrez prier ou chanter doucement sur le porche en avant. Elles viennent ici pour ne pas être importunées par les hommes. Laissez-les venir dormir. Laissez quelques pe-

tites fenêtres entrouvertes pour capturer les brises fraîches qui peuvent survenir. Les quatre pièces de la maison communiquent toutes entre elles. Gardez-en une pour vous et votre travail. Comme vous avez constaté, il y a deux portes d'entrée. Ouvrez-en seulement une. Berthe sera là pour surveiller. Pour votre part, vous dormirez dans le grenier. Gardez la lucarne ouverte, car vous aurez très chaud. Mais vous serez en sécurité. Si vous allez explorer la ville, vous êtes dans le faubourg Marigny. Dans les maisons modestes près de la plantation, vous verrez des familles créoles et des immigrants. C'est un riche fermier créole qui possède les terres du coin, mais il ne vient jamais. Vous n'avez pas à vous faire d'inquiétude à son sujet.

Soudain, un gémissement en provenance du bout du couloir se fit entendre.

— C'est votre première patiente, indiqua Féliciana. Elle est entre bonnes mains. Berthe est à ses côtés. Que Dieu vous garde et vous bénisse, madame Rose-Aimée. Bienvenue à la Nouvelle-Orléans, la cuisine de l'enfer.

Sur la pointe des pieds, Rose-Aimée se dirigea vers la chambre de sa patiente. Elle frappa doucement à la porte, qui s'ouvrit d'un coup. Berthe, une jeune métisse bien en chair, la regardait fixement.

— La petite est en mal, dit-elle. Donnez-moi vos paquets. Dites-moi ce que vous voulez que je prépare. Vous pouvez laver vos mains là, dans la bassine qui est sur la table.

Rose-Aimée lava ses mains scrupuleusement et se tourna vers le lit où était étendue une jeune fille dont le corps affichait plusieurs blessures.

— C'est Matilde, reprit Berthe. Elle a dix ans. Elle était dans le quartier d'à côté. Deux hommes l'ont achetée pour une nuit. Aux premières lueurs du jour, des témoins ont vu la petite se jeter en bas du balcon de l'hôtel où les deux hommes avaient abusé d'elle toute la nuit. Elle a tenté de se tuer, la pauvre.

— Quelle horreur elle a dû vivre pour vouloir en finir à l'âge de dix ans, murmura Rose-Aimée. Quelle inhumanité de ces hommes envers des enfants !

— Écoutez, ce ne sera pas la dernière que vous verrez. Ici, les propriétaires blancs envoient les hommes noirs aux champs et gardent les femmes avec eux pour les exploiter. Et ils font de même avec les enfants. Nous passons souvent dans les ruelles au bout des plantations

pour voir s'il n'y aurait pas un petit paquet de vie abandonné par les blancs. Les femmes noires sont prisonnières et les épouses blanches ne voient jamais le fruit de l'adultère de leur mari. La vie continue pour les riches.

— Donnez-moi mon sac. Je veux examiner la petite.

Rose-Aimée lava la jeune fille qui gémissait. De temps en temps, l'enfant s'évanouissait dans son calvaire. L'étendue des blessures était plus qu'importante.

— La charge qui pèse sur cette enfant est très lourde. Qui est responsable de cet acte ? demanda la guérisseuse.

— Nous ne le saurons jamais. Ces hommes sont protégés autant par la loi que par la société. Nous devons cacher l'identité de la petite... Sinon, elle sera durement châtiée par les autorités.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle sera trouvée coupable de prostitution sans même passer devant un juge. Les soldats la dévêtiront et l'assièront sur un cheval en bois au dos pointu, ce qui lui causera beaucoup de douleur aux parties génitales. Ensuite, ils la fouetteront à tour de rôle. Si elle survit à ces supplices, elle sera jetée dans la rue et c'est nous qui la ramasserons.

— Berthe, connaissez-vous cette enfant ? Qui est responsable d'elle ?

— Je ne la connais pas. Elle fait partie des centaines de fillettes qui sont vendues clandestinement. Nous savons qu'elles existent et nous pouvons deviner qui sont les maîtres blancs qui les vendent et les achètent. Les entremetteurs sont connus dans les meilleurs quartiers. Pour nous et ces enfants, la lutte est constante. Ces hommes ont un pouvoir incessant de domination sur toute personne qui ose les confronter.

— L'agression que cette fille a subie est plus qu'un acte sexuel. Avec les fractures qu'elle a subies lorsqu'elle s'est jetée en bas du balcon, c'est un acte criminel. Les lésions couvrent tout son corps. Au-delà des blessures aux parties génitales et des lacérations, j'ai pu constater qu'elle a été frappée à plusieurs reprises.

— D'habitude, quand les femmes violées arrivent ici, elles pleurent et elles tremblent une fois l'état du choc passé, mais cette petite était silencieuse. Sa respiration était à peine perceptible. On aurait dit qu'elle attendait d'être délivrée par la mort. Quand on l'a déposée sur le lit, elle a gémi. Pouvez-vous l'aider ?

—Je suis guérisseuse de longue date, mais je n'ai jamais été témoin d'une si grande cruauté. Cette petite fille ne survivra pas à ses blessures. Elle a perdu la volonté de vivre et elle attend de mourir. Son pouls est très faible et de plus, elle a une double fracture au bassin. Si elle survit, elle ne marchera plus jamais. C'est une question d'heures. Le mieux que je peux faire est de la rendre confortable jusqu'à ce qu'elle traverse dans l'autre monde. A-t-elle une mère ? Une parente proche ?

—Elle a sûrement une mère, mais nous ne serons jamais en mesure de la trouver.

—Écoutez, je vais la laver et je vais rester avec elle pour qu'elle n'agonise pas dans la solitude.

—Mais que fait-on des autres femmes qui sont à l'extérieur ? Elles vous attendent depuis des jours. Vous ne pouvez pas vous occuper uniquement de la petite.

—Laissez-moi seule avec elle. Elle n'en a pas pour longtemps. Je vous en prie, laissez-moi avec elle. Je verrai les autres plus tard.

—C'est votre décision. Je ne dirai rien aux autres patientes. Je les ferai attendre. Ce soir, elles pourront dormir sur le porche avec les enfants. Les hommes ne viennent jamais ici. Je demanderai à Féliciana de les nourrir.

Rose-Aimée administra une potion à la fillette, dont la respiration devint plus calme. D'une main tremblante, l'apothicairresse mouilla un linge dans la bassine et lava le visage meurtri. Elle ne verrait jamais la couleur des yeux ou la joie dans le regard de la pauvre enfant. Ensuite, elle la recouvrit d'un drap blanc en laissant sa petite tête reposer sereinement sur un coussin. Assise au chevet, Rose-Aimée lui prit la main pour l'aider à traverser. L'horreur repérable sur ce petit corps aurait mérité que la justice réclame un examen médical et une investigation. Or, cela n'arriverait jamais. Après examen, un médecin légiste pourrait répondre aux questions d'un juge désireux de faire la lumière sur les circonstances du crime et les coupables seraient punis. La justice est une force, mais cette force appartient aux autres. Tout n'est qu'illusion.

—La justice n'est pas vengeance, c'est de l'indifférence, murmura Berthe en déposant un bol de bouillon avec une croûte de pain pour Rose-Aimée.

—Merci, mais je n'ai pas faim.

—Mangez, madame. La nuit sera longue. Si vous croyez que la petite trépassera d'ici une heure, il y a en d'autres qui comptent sur vous. Vous êtes leur seul espoir. Mangez. Je peux rester avec la petite.

—Merci, Berthe, mais je veux rester avec elle. J'insiste.

Au bout d'une heure, comme prévu, l'enfant rendit l'âme. Un soupir de soulagement se dégagait de ses lèvres. Elle semblait sereine. Rose-Aimée était sans cesse restée à ses côtés. Cette jeune fille à qui on avait volé sa jeunesse et mis fin à la vie n'était pas morte seule. Une femme l'avait accompagnée pour la faire traverser. Avec la plus grande délicatesse, Rose-Aimée fit une croix sur le front de l'enfant. Puis, après avoir remonté le drap sur son visage, elle quitta la pièce. Deux femmes entrèrent aussitôt pour reprendre le corps de la petite martyre.

—On vous attend dans l'autre pièce, avisa Berthe. Une très jeune mère vient d'accoucher. Elle a son poupon avec elle et les deux sont fiévreux.

Rose-Aimée rentra dans la chambre. La jeune femme la regarda avec un sourire blême. Son nourrisson accroché à son sein ne tétait pas. Elle les examina. Le bébé était en bonne santé, mais la mère, elle, souffrait d'une fièvre. Après l'examen, Rose-Aimée décela une infection généralisée de l'utérus. Elle lui donnerait des herbes qui agiraient pour combattre les bactéries. Les chances de guérisons étaient bonnes, mais il faudrait garder la patiente pour la soigner et trouver une nourrice pour le poupon.

Rose-Aimée sortit sur le porche pour respirer. Aussitôt, une voix rauque l'interpela.

—Hé, ola ! Quand allez-vous nous voir ? cria une femme qui berçait une femme âgée dans ses bras.

—Maintenant, répondit la guérisseuse. Venez, entrez.

La filée de femmes et d'enfants demeurait accrochée au porche de la maison. Le soir avançait dans la ruelle au fur et à mesure que les lampes à l'huile s'allumaient.

—C'est assez, décida Berthe, elle ne verra plus personne aujourd'hui. Vous pouvez rester ici. Vous serez en sécurité.

Sans dire un mot, les femmes obéirent et s'installèrent sur la galerie pour la nuit. Féliciana leur distribua un repas modeste. Ensuite, les enfants fermèrent les yeux pendant que les mères fixaient le lointain avec un regard vide.

— Toute une initiation ! lança Berthe en pliant un drap qui servirait pour la prochaine patiente. Est-ce ce à quoi vous vous attendiez ?

— Je fais ce métier depuis des années. J'ai souvent vu des corps meurtris par la guerre, les maladies, et parfois par un mal inconnu, mais je n'ai jamais vu autant de souffrance. Je n'oublierai jamais cette petite. Quelle horreur elle a dû vivre !

— Oubliez-la, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Sinon, vous ne dormirez plus. Il y en aura d'autres. Vous ne vous souviendrez plus de leurs visages. Ce sont tous des anges, maintenant. Oubliez-la et allez vous reposer.

— Je ne peux pas dormir. Je vais aller voir la jeune mère.

— Je l'ai vue il y a une heure. Elle va mieux et dort paisiblement. La fièvre a cassé et la nourrice s'occupe du bébé.

— D'où viennent ces femmes qui nous aident ?

— De partout. Plusieurs ont connu de grandes difficultés et reviennent ici pour offrir leur aide. Elles connaissent la réalité de la vie de rue à la Nouvelle-Orléans, où on compte plusieurs immigrants. Ils arrivent en bateau et à cause des conditions malsaines, ils apportent la variole avec eux. Ce sont les enfants qui meurent les premiers, ensuite les vieillards et finalement, des familles entières. On enferme les nouveaux arrivants dans de grandes salles pour les examiner. L'été, la chaleur excessive et la nourriture les rendent malades, surtout les femmes.

— D'où viennent tous ces immigrants ?

— La Nouvelle-Orléans est un refuge. Les Espagnols et les Européens ont tous un intérêt pour cet endroit. Ici, on peut disparaître et recommencer une nouvelle vie.

— N'y a-t-il personne pour aider ?

— Les Ursulines font des miracles. Elles ont fondé un couvent et bâti un hôpital, mais ce qui les élève au rang de bienfaitrices, c'est leur inébranlable dévotion envers l'éducation universelle des femmes. Elles veillent à ce toutes sachent lire et écrire.

— C'est très rare dans les colonies d'Amérique. Donc, les filles nées en Nouvelle-Orléans sont plus susceptibles d'être éduquées que celles qui viennent d'ailleurs, même si elles sont françaises ?

— C'est exact.

— Mais qui sont ces filles si fortunées ? Ce ne sont certes pas celles qui dorment sur le porche devant la maison tous les soirs.

— Ce sont des pensionnaires. Les Ursulines accueillent des filles, quelle que soit leur origine, pour leur enseigner le catéchisme. Lorsqu'une mère décède, nous leur confions le nourrisson dès qu'il est sevré. Elles veillent à son éducation et à sa vie spirituelle. Elles ne laissent personne à l'abandon. Elles s'occupent autant de l'éducation des plus fortunés que de la protection des plus démunis, qu'ils soient noirs ou blancs, libres ou esclaves.

— Et la gent masculine, elle qui est si puissante ici, approuve de cette inclusion ?

— La gent masculine, comme vous dites, répliqua fièrement Berthe, n'en est pas consciente. L'éducation des femmes se fait dans un environnement cloîtré en banlieue de la ville, une confrérie laïque de femmes qui ont comme mentores les Ursulines.

— Je comprends que ces religieuses laissent un puissant message de leur présence et de leur autorité spirituelle. J'aimerais bien aller visiter l'école.

— Elles vous accueilleront sûrement. Derrière les murs du couvent, elles maintiennent leur œuvre inclusive au sein d'une grande communauté multiraciale. J'en suis bénéficiaire. J'étais une enfant de la rue et une bonne âme m'a conduite au couvent. C'est ce qui fait que je suis ici maintenant. Je manifeste ma reconnaissance par mon travail auprès des femmes qui n'auront jamais la chance que j'ai eue, confessa Berthe, émue. Les religieuses ne sont pas parfaites, mais elles créent des chances et ouvrent des portes pour changer la vie des filles et des femmes qui veulent s'instruire et profiter de leurs conseils.

— Les Ursulines créent une vie stable dans tout ce chaos, ce qui fait que les femmes sont en bonne santé et éduquées. Ces braves religieuses ont réussi là où la société a échoué.

— Allez les visiter. Vous constaterez qu'elles ne se vantent jamais d'être des pionnières de l'éducation pour les femmes à la Nouvelle-Orléans.

— Parlez-moi de l'hôpital. J'aimerais pouvoir m'y associer, car ici, je ne peux pas prodiguer tous les soins. Il y a sûrement une âme charitable qui pourrait nous aider.

— Tout est possible, répondit Berthe. Un jeune médecin, au-delà de sa pratique professionnelle à la Nouvelle-Orléans, offre son aide pour traiter le paludisme et la fièvre jaune parmi la population esclave. Il le fait de bonté de cœur.

— Qui est ce jeune médecin ?

— Un Américain qui vient des États du nord. Il s'agit du Docteur Francis Schuyler. Je suis persuadée qu'il vous accueillera. Il est déjà venu ici pour nous aider, mais les femmes préféreraient être traitées par d'autres femmes. Il a donc tiré sa révérence. Toutefois, il nous envoie des médicaments et des instruments chirurgicaux. Nous ne manquons de rien grâce à lui.

— Cela m'étonnerait qu'il veuille me rencontrer. D'habitude, les hommes de science renient les guérisseuses comme moi. Ils nous tolèrent lors des accouchements si nous sommes des sages-femmes, mais sans plus.

— Pensez-y bien. Si vous pouviez vous associer avec cet homme, nous serions peut-être en mesure de recevoir plus de matériaux.

— Que voudra-t-il en échange de ces merveilles ? interrogea incrédulement Rose-Aimée. On sait tous que les scientifiques ne sont pas reconnus pour leur générosité.

— Je n'en sais rien. Peut-être qu'il aimerait que vous partagiez vos connaissances avec lui. Les guérisseuses comme vous jouissent d'une réputation enviable dans le quartier, vous savez.

— Ce que les gens de ce quartier pensent ne veut rien dire pour un homme de science. Non, je n'irai pas le rencontrer. Que pourrais-je bien lui apprendre ? Il a reçu une éducation universitaire, alors que moi, tout ce que je sais, je l'ai appris de ma mère qui ne possédait que d'humbles connaissances pour guérir le scorbut. Ensuite, je me suis débrouillée et c'est Mère qui m'a enseigné le métier d'apothicairesse. Non, je ne veux pas visiter ce médecin. S'il veut discuter de médecine douce, c'est à lui de venir me voir.

— Vous risquez d'attendre longtemps. C'est un homme occupé.

— Je suis aussi occupée que lui. Il me trouvera. Je le laisserai venir à moi.

— Madame Rose-Aimée, vous êtes une femme têtue ! lâcha Berthe.

— Vous avez tout compris.

L'été étendait ses longues journées de soleil intense sur les toitures des petites maisons créoles. Tous les jours, les femmes et les

enfants attendaient pour voir la guérisseuse. Ces femmes étaient plus pauvres que la pauvreté elle-même. Féliciana revenait avec des paniers de nourriture donnés par un bienfaiteur. Les femmes ne manquaient de rien. Les plats qu'on leur servait étaient modestes, mais au moins, le soir, c'est avec le ventre plein qu'elles s'endormaient sur le porche.

Chaque jour, Rose-Aimée voyait de nouveaux visages. Parfois, la misère de ces femmes était incompréhensible et pourtant, elles élevaient leurs enfants avec beaucoup de dignité. Les immigrants se présentaient humblement pour faire soigner un enfant ou un aîné. Encore trop souvent, Féliciana trouvait un petit paquet de vie laissé à la porte sans que personne n'ait vu qui l'avait déposé. La loi du silence, parmi les femmes, protégeait les innocents et les hommes sans conscience qui les exploitaient. Rose-Aimée n'aurait jamais voulu trahir la confiance qu'elle travaillait à bâtir auprès de sa clientèle. Tout était accompli dans un parfait silence.

L'Acadie était rendue loin dans le cœur de la guérisseuse. Parfois, en songe, elle consultait sa mère. Elle lui demandait de lui donner la force de continuer à soigner ces femmes, de la guider quand elle mélangeait ses potions, et de tenir ses mains lorsqu'elle faisait des incisions.

Philadelphie et les Proud n'étaient plus que des souvenirs très lointains. Elle ne ressentait plus de nostalgie en pensant à la campagne près des bayous, ou quand elle se remémorait que lorsque le soleil tardait à se coucher sur les champs, on pouvait percevoir l'odeur du foin fraîchement coupé et entendre les mugissements des animaux dans la grange. Jean-Baptiste était complètement effacé de son esprit, au point où elle avait oublié son nom. Philippe devait encore sûrement chercher François. Lui dirait-il que sa mère vivait toujours et qu'elle l'avait longuement recherché? Maintenant, Rose-Aimée ne savait plus où regarder pour trouver François. Il avait un nouveau nom, une nouvelle vie. Elle ne serait qu'une intruse dans la vie du jeune homme qui l'avait peu connue. Parfois, elle regardait la lune argentée et se demandait s'il regardait l'astre comme elle. François avait fait sa vie. Sa famille adoptive l'avait bien éduqué. Sûrement qu'il avait d'autres personnes à aimer. La seule consolation de Rose-Aimée résidait dans le fait que la vie de son fils était plus belle que celle qu'elle aurait pu lui donner avec tous les dérangements, les errances et les déceptions qu'elle avait vécues. Toujours recommencer et toujours partir parce

qu'on est sans papiers et condamné à l'errance du fait qu'on n'est de nulle part. Y a-t-il une fois, dans la vie, où nous sommes certains que nous sommes arrivés à destination, là où nous sommes censés être ? Rose-Aimée aimait autant ne pas se poser la question, mais elle avait la certitude que François avait une belle vie sans elle et qu'il valait mieux ne pas le déranger.

— Vous semblez songeuse, Rose-Aimée, constata Berthe en se plaçant près d'elle dans la petite chambre de consultation.

— Oh, vous savez, Berthe, il m'arrive parfois de ruminer mes regrets, de jeter une bûche sur le feu pour ranimer les tisons.

— Mais qui n'a pas de regrets ? Nous en avons tous. Ne soyez pas si dure envers vous-même. Vous ne méritez pas de vous causer de la misère. De plus, les regrets sont inutiles.

— J'ai peur d'avoir commis des erreurs irréparables dans ma vie. Si la peur est temporaire, elle laisse les vestiges dans ses cendres, les regrets sans fin.

— Rose-Aimée, permettez-moi de vous prodiguer un conseil que je tiens bien près de mon cœur. Il faut vivre et laisser vivre. La vie appartient à celui qui la vit. C'est la vie qui décidera où elle doit aller. C'est ainsi qu'on trouve chacun sa vérité personnelle. Chaque personne a une histoire et elle doit la raconter en ses propres mots. Je vous jure que la vérité n'est jamais triste ; sinon, ce n'est pas la vérité. La vérité libère nos esprits tourmentés, mais à la condition qu'on veuille la connaître. C'est un acte de foi. Il faut faire un acte de foi tous les jours. Un seul.

— Les Ursulines vous ont bien enseigné leur sagesse et leurs valeurs.

— Ce que je vous dis ne vient pas des Ursulines. C'est la vérité que j'ai trouvée dans la rue et lorsque vous trouvez cette vérité, la vie devient plus simple.

— On m'a dit qu'un jour, je trouverai ma vérité. Quelle ironie ! En fait, ce n'est pas une ironie, c'est Mère qui me l'a dit. Elle a aussi dit qu'un troisième homme viendra me trouver. Elle m'a laissée avec plus de questions que de réponses.

— Les questions sont parfois les réponses, murmura Berthe. Écoutez, il est tard. Les femmes sont au repos et il n'y a personne dans la chambre de recouvrement. Je n'ai pas eu l'occasion de vous avertir, mais le jeune médecin qui voulait vous rencontrer arrivera d'une mi-

nute à l'autre. Je ne me voyais pas lui dire non. Ce monsieur est aussi notre mécène. Il a envoyé ce billet à votre attention. Je vous prie de le lire.

— Berthe, comment avez-vous pu faire une telle chose ? Comme c'est un homme de science, il va tenter de me diminuer. Je consens à qu'il soit notre bienfaiteur, mais je ne veux pas le rencontrer.

— Auriez-vous au moins la bonté de lire son message ? Je lui ai promis de vous le remettre. Il arrivera très bientôt. Je vous en prie. Lisez le billet.

Rose-Aimée prit la feuille et alla s'installer près de la lampe à l'huile sur la petite table de chevet. Le papier était immaculé, l'écriture honnête et franche. Le message était court.

Madame,

Il y a quelques mois que vous êtes arrivée à la Nouvelle-Orléans et j'ai eu l'honneur d'entendre plusieurs éloges à votre égard. Ce n'est pas souvent qu'un homme de science demande audience avec une guérisseuse et apothicairresse, mais j'ai des raisons très personnelles de le faire. Vous guérissez les plus démunis, les immigrants et les errants. Ma mère a été une démunie. Elle a immigré contre son gré dans ce pays et par la suite, elle a erré toute sa vie. On m'a arraché de ses bras durant ma tendre enfance. C'est par la grâce de Dieu que j'ai connu une bonne famille en Pennsylvanie. Je n'ai jamais revu mon père, lequel, je crois, a été déporté aux Antilles. Toujours est-il que depuis que je suis adulte, et à la suite du décès de ma mère adoptive, j'ai beaucoup cherché ma mère. Je revois son visage si doux. Je me souviens de l'odeur de ses cheveux. Du battement de son cœur. Je me souviens des berceuses qu'elle me fredonnait. Je ne l'ai jamais oubliée. J'ai fait appel à plusieurs ressources pour la retrouver, mais en vain. Je crains qu'elle ne soit décédée. Je n'aurai jamais la chance de lui dire que je l'ai toujours cherchée.

M'accorderiez-vous un bref rendez-vous, ce soir, après la fermeture de l'hôpital ? Je voudrais vous rencontrer pour vous remercier du soutien inébranlable que vous apportez aux femmes de la Nouvelle-Orléans. Je voudrais également vous dire que vous avez toute mon admiration. Vous êtes ce que ma mère était pour les autres.

Soyez assurée que vous pouvez compter sur moi. Au nom de ma mère, je vous aiderai dans votre mission.

Sincèrement,

Docteur Francis Schuyler M.D.

La maison était silencieuse. Berthe n'était plus là et les femmes tardaient à venir s'abriter sur le porche. La lune éclairait la minuscule cour derrière la maison, tandis que la senteur des magnolias était revigorante. Rose-Aimée passa une main nerveuse dans sa chevelure et ouvrit la porte donnant sur la cour. Il n'y avait personne. D'un pas hésitant, elle descendit les deux marches et se rendit au jardin. Elle y vit la silhouette d'un homme. Une grande stature bien droite, qui lui faisait dos. Il venait de cueillir une rose.

—Docteur Schuyler? demanda-t-elle avec un émoi qui l'enveloppa d'une bienveillance apaisante.

L'homme se retourna, et elle découvrit la plus belle des vérités. C'était François.

Fin Tome 1

Suite : Tome 2 Les Rêveuses subversives : La Messagère

Remerciements

Un merci du cœur à mes filles Geneviève et Marie-France qui m'ont incitée à sortir ce manuscrit du tiroir, car elles croyaient vraiment en sa beauté. Combien de manuscrits dorment au fond des tiroirs d'autres femmes qui n'osent pas donner le jour à leurs histoires? Il faudrait les encourager.

Un merci sincère à ma belle-fille, Francesca Ferguson, pour ses précieux conseils lors du périple d'Aimée en Nouvelle-Écosse. Ton aide a rendu possible le déroulement d'une aventure que je partage avec mes personnages.

Un merci rempli de gratitude pour Kevyn Hamel, collègue de travail, pour la création de la page couverture.

Glossaire

1. Rade : grand bassin ayant une issue sur la mer et où les navires peuvent mouiller.
2. Sainte-Barbe : espace dans un navire lié à l'entreposage des poudres et du matériel d'artillerie.
3. Gaillard : structure à l'avant d'un navire, sur le pont supérieur.
4. Sloop : voilier à un mât avec une voile unique triangulaire.
5. Grand-Vergue : placé à travers d'un mât pour orienter la voile du navire.
6. Maria Lindsay Cobham : auparavant une prostituée en Angleterre, elle devient la reine des pirates, seule capitaine pirate de la piraterie canadienne installée à Terre-Neuve de 1720 à 1740. Elle est reconnue pour couler les navires et tuer les marins de manière cruelle.
7. Éric Cobham : époux de Maria Lindsay Cobham, pirate sans merci, comme son épouse.
8. Batture : partie du rivage que la marée descendante laisse à découvert.
9. Chaloupas : chaloupes utilisées par les baleiniers basques pour chasser les baleines.
10. Pottoks : race de poney basque d'origine très ancienne.
11. Euskaldunak : nom que se donnent les Basques dans leur propre langue.
12. Planters : colons des colonies de la Nouvelle-Angleterre qui sont venus s'installer en Nouvelle-Écosse à la demande du lieutenant-gouverneur Charles Lawrence pour prendre les terres laissées vacantes après l'expulsion des Acadiens.
13. Poor house : hospice géré par le gouvernement municipal pour soutenir les sans-abris.
14. Work house : hospice ou maison de travail pour les sans-abris, les aliénés, les faibles d'esprit, les personnes handicapées et les filles-mères.
15. Quakers : mouvement religieux chrétien fondé en Angleterre par des dissidents de l'Église anglicane persécutés pour leurs croyances religieuses. Ils migrent en Amérique du Nord et fondent la Pennsylvanie.
16. Loas : esprits de la religion vaudou qu'on appelle aussi les Invisibles, qui servent d'intermédiaires entre le Créateur Mbamawu et les humains.
17. Cicada : cigale brune.
18. Vèvè : symbole que les prêtres vaudous dessinent autour du poteau-mitan avec de la farine de maïs pour indiquer le lieu de passage des esprits loas.

